ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

TRADUCTIONS

EUREKA

LA GENÈSE D'UN POËME
LE CORBEAU
MÉTHODE DE COMPOSITION

PAR

EDGAR POE

NOTICE, NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE M. JACQUES CRÉPET

PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXXVI

PO
2191
.A1
1922
v.9
SMRC

RS
2620
.A43
1933
SMRC

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU
D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES
EN DATE DU 26 MARS 1917

Il a été tiré de cette édition :

50 exemplaires, numérotés 1 à 50, sur papier de Chine.
50 exemplaires, numérotés 51 à 100, sur papier du Japon impérial.

Les biographie, notes, notices, éclaircissements, index, etc., de M. Jacques Crepet, complétant chacun des volumes de notre édition des œuvres de Baudelaire, sont la propriété exclusive de cette édition.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

TRADUCTIONS

EUREKA

LA GENÈSE D'UN POËME
LE CORBEAU

MÉTHODE DE COMPOSITION

PAR

EDGAR POE

NOTICE, NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE M. JACQUES CRÉPET

PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXXVI

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/eurekalagensed00poee

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE

D'EDGAR POE

PAR RUFUS GRISWOLD.

. . . . . .

Pendant près d'un an, M. Poe ne se manifesta que rarement au public; mais il était peut-être plus actif qu'il n'avait été en aucun temps; et, au commencement de 1848, il fit annoncer son intention de donner quelques *lectures*, dans le but de gagner une somme d'argent suffisante pour fonder ce fameux *magazine* mensuel qu'il rêvait depuis si longtemps. Sa première *lecture*, qui fut aussi la seule qu'il donna à cette époque, eut lieu à la *Society Library*, à New-York, le 9 février, et avait pour sujet la Cosmogonie Universelle; elle fut écoutée par un auditoire éminemment intellectuel, et occupa environ deux heures et demie. C'était ce qu'il publia plus tard sous ce titre : *Eureka, poëme en prose.*

Il avait employé dans la composition de cet ouvrage ses plus subtiles et ses plus hautes facultés, dans leur plus parfait développement. Commençant par nier que les arcanes de l'univers puissent être explorés par la pure induction, mais armant son imagination des divers résultats de la science, il entra avec une hardiesse imperturbée, — quoique sans aucun autre guide que l'instinct divin, que ce sens de beauté où notre grand Edwards prétend retrouver l'épanouissement de toute vérité, — dans l'océan de la spéculation, et il y bâtit, avec les lois concordantes et leurs phénomènes, sa théorie de la Nature, comme sous l'influence d'une inspiration scientifique. Je n'entreprendrai pas la

tâche difficile de condenser ici ses propositions. «La Loi, — dit-il, — que nous nommons *Gravitation*, existe en raison de ce que la Matière a été, à son origine, irradiée atomiquement, dans une sphère *limitée* d'espace, d'une Particule Propre, unique, individuelle, inconditionnelle, indépendante et absolue, selon le seul mode qui pouvait satisfaire à la fois aux deux conditions d'irradiation et de distribution généralement égales à travers la sphère, — c'est-à-dire par une force variant en proportion directe des carrés des distances comprises entre chacun des atomes irradiés et le centre spécial d'Irradiation.»

Poe était entièrement persuadé qu'il avait découvert le grand secret; que les propositions d'*Eureka* étaient vraies; il avait coutume de parler de ce sujet avec un enthousiasme sublime et électrisant, que n'ont pu oublier ceux qui étaient liés avec lui à l'époque de sa publication. Il sentait qu'un auteur, connu seulement par ses aventures dans la littérature légère, jetant le gant aux docteurs de la science, ne pouvait s'attendre à une complète équité, et [qu'il] n'avait d'espoir que dans des discussions présidées par la sagesse et la bonne foi. Comme il me rencontrait, il me dit : «Avez-vous lu *Eureka ?*» Je lui répondis : «Pas encore; tout à l'heure je jetais un coup d'œil sur le compte rendu qu'en a fait Willis, qui pense que l'ouvrage ne contient pas plus de réalité que d'imagination, et je vois avec peine, — si la chose est vraie, — qu'il insinue qu'*Eureka* ressemble par le ton à ce ramas de prétendues et surannées hypothèses, à l'adresse des rêveurs novices, qui s'appelle *les Vestiges de la Création;* et notre excellent et sage ami Bush, que vous reconnaîtrez sans doute, parmi tous les professeurs, pour l'esprit le plus habituellement équitable, pense que, bien que vous ayez en effet conjecturé avec beaucoup de sagacité, il ne serait cependant pas malaisé d'entraver par maintes difficultés la marche de votre doctrine.» — «Il n'est pas du tout généreux, — me répliqua Poe, — d'insinuer qu'il y a des difficultés et de ne pas expliquer de quelles difficultés il s'agit. Je réclame moi-même une vérification de toutes les propositions du livre. Je nie qu'il y ait une difficulté quelconque au-devant de laquelle je ne sois pas allé et que je n'aie surmontée.

On me fait outrage par l'application du mot *conjecturer*. *Rien* n'a été gratuitement supposé par moi, et *tout* a été prouvé.»

Dans sa préface, il disait : «A ceux-là, si rares, qui m'aiment et que j'aime; à ceux qui sentent plutôt qu'à ceux qui pensent; aux rêveurs et à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités, j'offre ce livre de Vérités, non pas seulement pour son caractère Véridique, mais à cause de la Beauté qui abonde dans sa Vérité, et qui confirme son caractère véridique. A ceux-là je présente cette composition simplement comme un objet d'art; — disons : comme un Roman; ou, si ma prétention n'est pas jugée trop haute, comme un Poëme. Ce que j'avance ici est vrai; donc, cela ne peut pas mourir; ou si, par quelque accident, cela se trouve, aujourd'hui, écrasé au point d'en mourir, cela ressuscitera dans la vie éternelle.»

Quand je lis *Eureka*, je ne puis m'empêcher de considérer cet ouvrage comme immensément supérieur aux *Vestiges de la Création* et comme révélant un bien autre génie; et de même que j'admire le poëme (en exceptant toutefois cette malheureuse tentative de gouaillerie humouristique incluse dans ce que l'auteur nous donne comme une lettre trouvée dans une bouteille flottant sur le *Mare tenebrarum*), de même aussi j'y vois avec chagrin le panthéisme dominant, lequel, d'ailleurs, n'était pas nécessaire à son dessein principal. A quelques-unes des critiques faites sur le livre, il répondit en ces termes, dans une lettre adressée à M. C. F. Hoffman, alors éditeur du *Literary World*.

«Cher monsieur, dans votre numéro du 29 juillet, je trouve quelques commentaires sur *Eureka*, un livre récent de moi; et je vous connais trop bien pour vous supposer un seul instant capable de me dénier le privilége d'une brève réponse. Je sens même que je pourrais à coup sûr réclamer de M. Hoffman le droit que possède tout auteur de répliquer à son critique *ton pour ton*, — c'est-à-dire de renvoyer à votre correspondant plaisanterie pour plaisanterie et raillerie pour raillerie; mais, en premier lieu, je ne désire pas faire honte au *Literary World*, et, ensuite, je sens que si, dans le cas présent, je commençais à railler, je n'en finirais jamais. Lamartine blâme Voltaire pour l'usage que celui-ci fit souvent de

la supercherie et de la calomnie dans ses attaques contre les prêtres; mais nos jeunes étudiants en théologie ne semblent pas se douter que, quand ils entreprennent la défense ou ce qu'ils croient être la défense du christianisme, il y ait une sorte de péché dans certaines légèretés mondaines, comme celle, par exemple, qui consiste à altérer délibérément le texte d'un auteur, — pour ne rien dire ici de l'inconvenance moindre de rendre compte d'un livre sans l'avoir lu et sans avoir le plus léger soupçon des questions qui y sont agitées.

«Vous comprenez que c'est simplement aux *falsifications* de la critique en question que j'ai la prétention de répondre, les opinions de l'auteur ne pouvant avoir, en elles-mêmes, aucune importance pour moi, et n'en pouvant avoir, j'imagine, qu'une très-petite pour lui-même, — si toutefois il se connaît personnellement aussi bien que j'ai, moi, l'honneur de le connaître. La première altération est contenue dans cette phrase : «Cette lettre est une sanglante bouffonnerie contre les méthodes préconisées par Aristote et Bacon pour reconnaître la Vérité; l'auteur les ridiculise et les méprise également, et il se lance, en proie à une sorte d'extase divagante, dans la glorification d'un troisième mode, le noble art de *conjecturer*.» Voici, en réalité, ce que j'ai dit : «Il n'existe pas de certitude absolue, pas plus dans la méthode d'Aristote que dans celle de Bacon; donc, aucune des deux philosophies n'est si profonde qu'elle se l'imagine, et aucune n'a le droit de se moquer de ce procédé *en apparence* imaginatif qu'on appelle Intuition (par lequel procédé le grand Képler a trouvé ses fameuses lois), puisque l'Intuition n'est, en somme, que la conviction naissant d'inductions ou de déductions dont la marche a été assez mystérieuse pour échapper à notre conscience, se soustraire à notre raison, ou défier notre puissance d'expression.»

«La seconde altération est formulée en ces termes : «Le développement de l'électricité et la formation des étoiles et des soleils, lumineux et non lumineux, lunes et planètes, avec leurs anneaux, etc., *est* déduit, en presque complète accordance avec la théorie cosmogonique de Laplace, du principe proposé précédemment.»

Or, l'étudiant en théologie veut évidemment ici frapper l'esprit du lecteur de cette idée, que ma théorie, si parfaite en soi qu'elle puisse être, ne contient rien de plus que celle de Laplace, sauf quelques modifications que lui, l'étudiant en théologie, considère comme insignifiantes. Je dirai simplement qu'aucun homme d'honneur ne peut m'accuser de la mauvaise foi dont on me suppose ici capable; d'autant que, ayant d'abord marché, appuyé sur ma seule théorie, jusqu'au point où elle se rencontre avec celle de Laplace, *je reproduis alors complétement la théorie de Laplace*, en exprimant ma ferme conviction qu'elle est absolument vraie *en tous points*. L'espace embrassé par le grand astronome français est à celui embrassé par ma théorie, comme une bulle est à l'océan sur lequel elle flotte, et il ne fait pas, lui, Laplace, la plus légère allusion au *principe proposé précédemment*, c'est-à-dire au principe de l'Unité pris comme source de tous les êtres, — le principe de la Gravitation n'étant que la Réaction de l'Acte Divin par lequel tous les êtres ont été irradiés de l'Unité. En somme, Laplace n'a pas même fait allusion à un seul des points de ma théorie.

«Je ne crois pas nécessaire de parler ici du savoir astronomique manifesté par l'étudiant en théologie dans ces seuls mots : «des étoiles et des soleils,» ni d'insinuer qu'il eût été plus grammatical de dire : «le développement et la formation *sont*...» au lieu de : «de développement et la formation *est*...»

«La troisième falsification se trouve dans une note au bas d'une page, où le critique dit : «Bien mieux encore, M. Poe prétend qu'il peut rendre compte de l'existence de tous les êtres organisés, y compris l'homme, simplement par les mêmes principes qui servent à expliquer l'origine et l'apparence actuelle des soleils et des mondes; mais cette prétention doit être rejetée comme une pure et plate assertion, sans une parcelle d'évidence. C'est, en d'autres termes, ce que nous pouvons appeler *une franche blague*.» Ici la falsification gît dans une fausse application volontaire du mot *principe*. Je dis : volontaire, parce que, à la page 67, j'ai pris un soin particulier d'établir une distinction entre les principes proprement dits, Attraction et Répulsion, et

ces sous-principes, purs résultats des premiers, qui régissent l'univers dans le détail. C'est à ces sous-principes, agissant sous l'influence spirituelle immédiate de la Divinité, que j'attribue, sans examen, *tout ce* dont, selon la très-leste assertion de l'étudiant en théologie, j'expliquerais l'existence par les principes qui expliquent la constitution des soleils, etc.

«Dans la troisième colonne de son article, le critique dit : «Il affirme que chaque âme est son propre Dieu, son propre Créateur.» Ce que j'affirme, c'est que chaque âme est, *partiellement*, son propre Dieu, son propre Créateur.» Un peu plus loin le critique dit : «Après toutes ces propositions contradictoires relatives à Dieu, nous lui rappellerions volontiers ce qu'il a établi lui-même à la page 33 : «Relativement à cette Divinité, considérée en elle-même, celui-là seul n'est pas un imbécile, celui-là seul n'est pas un impie, qui n'affirme absolument *rien*.» Un homme qui se déclare lui-même, d'une manière si décisive, coupable d'imbécillité et d'impiété, n'a pas droit à une plus longue réfutation.»

«Or, la phrase, comme je l'ai écrite, et comme je la trouve imprimée à cette même page invoquée par le critique, et *qu'il devait avoir* sous les yeux, pendant qu'il citait mes paroles, se présente ainsi : «Relativement à cette Divinité, considérée *en elle-même*, celui-là seul n'est pas un imbécile, etc..., qui n'affirme absolument rien.» Par l'emploi des italiques, comme le critique le sait parfaitement, j'ai l'intention de distinguer les deux possibilités, — celle d'une connaissance de Dieu par ses ouvrages et celle d'une connaissance de Dieu dans *sa nature essentielle*. La Divinité, *en elle-même*, est distinguée de la Divinité observée *dans ses effets*. Mais notre critique est possédé de zèle. De plus, comme il est théologien, il est honnête, candide. Il est de son devoir de pervertir le sens de ma phrase, en omettant mes italiques, — juste comme dans la phrase citée plus haut il considérait comme étant son devoir de chrétien de falsifier mon argument en supprimant le mot : *partiellement*, dont dépend toute la force et même toute l'intelligibilité de ma proposition.

«Si ces *altérations* (est-ce bien le mot dont il faut les nommer?) étaient faites dans un but moins sérieux que de flétrir mon livre

comme *impie*, et de me flétrir moi-même comme *panthéiste*, *polythéiste*, *païen*, ou Dieu sait quoi encore (et, en vérité, je ne m'en inquiète guère, pourvu que ce ne soit pas comme *étudiant en théologie*), j'aurais laissé passer cette déloyauté sans réclamations, par pur mépris pour la puérilité et la janoterie qui la caractérisent; mais, dans le cas actuel, vous me pardonnerez, M. l'éditeur, d'avoir, contraint comme je l'étais, fait justice d'un critique qui, retranché dans sa courageuse *anonymosité*, profite de mon absence de cette ville pour me calomnier et me vilipender *nominativement*.

«Edgar A. POE.

«Fordham, 20 septembre 1848.»

A ceux-là, si rares, qui m'aiment et que j'aime; — à ceux qui sentent plutôt qu'à ceux qui pensent; — aux rêveurs et à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités, — j'offre ce Livre de Vérités, non pas spécialement pour son caractère Véridique, mais à cause de la Beauté qui abonde dans sa Vérité, et qui confirme son caractère véridique. A ceux-là je présente cette composition simplement comme un objet d'Art, — disons comme un Roman, ou, si ma prétention n'est pas jugée trop haute, comme un Poëme.

Ce que j'avance ici est vrai; — *donc cela ne peut pas mourir; — ou, si par quelque accident cela se trouve, aujourd'hui, écrasé au point d'en mourir, cela* ressuscitera dans la Vie Éternelle.

Néanmoins c'est simplement comme Poëme que je désire que cet ouvrage soit jugé, alors que je ne serai plus.

E. P.

EUREKA

OU

ESSAI SUR L'UNIVERS

MATÉRIEL ET SPIRITUEL

I

C'est avec une humilité non affectée, — c'est même avec un sentiment d'effroi, — que j'écris la phrase d'ouverture de cet ouvrage; car de tous les sujets imaginables, celui que j'offre au lecteur est le plus solennel, le plus vaste, le plus difficile, le plus auguste.

Quels termes saurai-je trouver, suffisamment simples dans leur sublimité, — suffisamment sublimes dans leur simplicité, — pour la simple énonciation de mon thème?

Je me suis imposé la tâche de parler de l'*Univers Physique, Métaphysique et Mathématique*, — *Matériel et Spirituel* : — *de son Essence, de son Origine, de sa Création, de sa Condition présente et de sa Destinée.* Je serai, de plus, assez hardi pour contredire les conclusions et conséquemment pour mettre en doute la sagacité des hommes les plus grands et les plus justement respectés.

Qu'il me soit permis, en commençant, d'annoncer, non pas le théorème que j'espère démontrer (car, quoi que puissent affirmer les mathématiciens, la *chose* qu'on appelle *démonstration* n'existe pas, en ce monde du moins), mais l'idée dominante que, dans le cours de cet ouvrage, je m'efforcerai sans cesse de suggérer.

Donc, ma proposition générale est celle-ci : *Dans l'Unité Originelle de l'Être Premier est contenue la Cause Secondaire de Tous les Êtres, ainsi que le Germe de leur inévitable Destruction.*

Pour élucider cette idée, je me propose d'embrasser l'Univers dans un seul coup d'œil, de telle sorte que l'esprit puisse en recevoir et en percevoir une impression condensée, comme d'un simple individu.

Celui qui du sommet de l'Etna promène à loisir ses yeux autour de lui, est principalement affecté par l'*étendue* et par la *diversité* du tableau. Ce ne serait qu'en pirouettant rapidement sur son talon qu'il pourrait se flatter de saisir le panorama dans sa sublime *unité.* Mais comme, sur le sommet de l'Etna, aucun homme ne s'est avisé de pirouetter sur son talon, aucun homme non plus n'a jamais absorbé dans son cerveau la parfaite unité de cette perspective, et conséquemment toutes les considérations qui peuvent être impliquées dans cette unité n'ont pas d'existence positive pour l'humanité.

Je ne connais pas un seul traité qui nous donne cette levée du plan de l'*Univers* (je me sers de ce terme dans son acception la plus large et la seule légitime); et c'est ici l'occasion de remarquer que par le mot *Univers,* toutes les fois qu'il sera employé dans cet essai sans qualificatif, j'entends désigner *la quantité d'espace la plus vaste que l'esprit puisse concevoir, avec tous les êtres, spirituels et matériels, qu'il peut imaginer existant dans les limites de cet espace.* Pour désigner ce qui est *ordinairement* impliqué dans l'expression *univers,* je me servirai d'une phrase qui en limite le sens : l'*Univers astral.* On verra par la suite pourquoi je considère cette distinction comme nécessaire.

Mais, même parmi les traités qui ont pour objet l'Univers des étoiles, réellement limité, bien qu'il soit toujours considéré comme illimité, je n'en connais pas un seul dans

lequel un aperçu s'offre de telle façon que les déductions en soient garanties par l'*individualité* même de cet Univers limité. La tentative qui se rapproche le plus d'un pareil ouvrage a été faite dans le *Cosmos* d'Alexander von Humboldt. Il présente le sujet, toutefois, non dans son individualité, mais dans sa généralité. Son thème, en résultat final, c'est la loi de *chaque* partie de l'Univers purement physique, selon que cette loi est apparentée avec les lois de *toute autre* partie de cet Univers purement physique. Son dessein est simplement synérétique. En un mot, il analyse l'universalité des rapports matériels, et dévoile aux yeux de la Philosophie toutes les conséquences qui étaient restées, jusqu'à présent, cachées derrière cette universalité. Mais quelque admirable que soit la brièveté avec laquelle il a traité chaque point particulier de son sujet, la multiplicité de ces points suffit pour créer une masse de détails et, nécessairement, une complication d'idées qui exclut toute impression d'*individualité*.

Il me semble que, pour obtenir l'effet en question, ainsi que les conséquences, les conclusions, les suggestions, les spéculations, ou, pour mettre les choses au pire, les simples conjectures qui en peuvent résulter, nous aurions besoin d'opérer une espèce de pirouette mentale sur le talon. Il faut que tous les êtres exécutent autour du point de vue central une révolution assez rapide pour que les détails s'évanouissent absolument et que les objets même plus importants se fondent en un seul. Parmi les détails annihilés dans une contemplation de cette nature doivent se trouver toutes les matières exclusivement terrestres. La Terre ne pourrait être considérée que dans ses rapports planétaires. De ce point de vue, un homme devient l'humanité; et l'humanité, un membre de la famille cosmique des Intelligences.

II

Et maintenant, avant d'entrer positivement dans notre sujet, qu'il me soit permis d'appeler l'attention du lecteur sur un ou deux extraits d'une lettre passablement curieuse, qu'on dit avoir été trouvée dans une bouteille bouchée, pendant qu'elle flottait sur le *Mare Tenebrarum,* — océan fort bien décrit par Ptolémée Héphestion, le géographe nubien, mais bien peu fréquenté dans les temps modernes, si ce n'est par les transcendantalistes et autres chercheurs d'idées creuses.

La date de cette lettre me cause, je l'avoue, encore plus de surprise que son contenu; car elle semble avoir été écrite en l'an *deux* mil huit cent quarante-huit. Quant aux passages que je vais transcrire, je présume qu'ils parleront suffisamment par eux-mêmes :

« Savez-vous, mon cher ami, » dit l'écrivain, s'adressant évidemment à un de ses contemporains, « savez-vous qu'il n'y a guère plus de huit ou neuf cents ans que les métaphysiciens ont consenti pour la première fois à délivrer le peuple de cette étrange idée : *qu'il n'existait que deux routes praticables conduisant à la Vérité?* Croyez cela, si vous le pouvez ! Il paraît cependant que dans un temps ancien, très-ancien, au fond de la nuit du temps, vivait un philosophe turc nommé Aries et surnommé Tottle. » (Peut-être bien l'auteur de la lettre veut-il dire Aristote, les meilleurs noms, au bout de deux ou trois mille ans, sont déplorablement altérés.) « La réputation de ce grand homme reposait principalement sur l'autorité avec laquelle il démontrait que l'éternument était une prévoyance de la nature, au moyen de laquelle les penseurs trop profonds pouvaient

chasser par le nez le superflu de leurs idées; mais il obtint une célébrité presque aussi grande comme fondateur, ou tout au moins comme principal vulgarisateur de ce qu'on nommait philosophie déductive ou *à priori*. Il partait de ce qu'il affirmait être des axiomes, ou vérités évidentes par elles-mêmes; — et ce fait, maintenant bien constaté qu'il n'y a pas de vérités évidentes *par elles-mêmes* n'infirme en aucune façon ses spéculations; il suffisait pour son dessein que les vérités en question fussent, en quelque façon, évidentes. De ces axiomes il descendait, logiquement, aux conséquences. Ses plus célèbres disciples furent un certain Tuclide, géomètre » (il veut dire Euclide), « et un nommé Kant, un Allemand, inventeur de cette espèce de transcendantalisme qui aujourd'hui porte encore son nom, sauf la substitution du C au K[1].

« Or, Aries Tottle prospéra sans rival jusqu'à l'apparition d'un certain Hog[2], surnommé *le berger d'Ettrick*, qui prêcha un système entièrement différent, qu'il appelait méthode inductive ou *à posteriori*. Son plan se rapportait entièrement à la sensation. Il procédait par l'observation, analysant et classant des faits (*instantiæ Naturæ*, comme on les désignait assez pédantesquement), et les transformant en lois générales. En un mot, pendant que la méthode d'Aries reposait sur les *noumena*, celle de Hog dépendait des *phainomena*; et l'admiration excitée par ce dernier système fut si grande que, dès sa première apparition, Aries tomba dans un discrédit général. A la fin cependant, il reconquit du terrain, et il lui fut permis de partager l'empire de la philosophie avec son moderne rival; — les savants se contentant de proscrire tous autres compétiteurs, passés, présents et à venir, et mettant fin à toute controverse sur ce sujet par

[1] Cant.
[2] Pourceau.

la promulgation d'une loi médique, en vertu de laquelle les routes Aristotélienne et Baconienne étaient, et de plein droit devaient être les seules voies possibles pour atteindre la connaissance. — Baconnienne, il faut que vous sachiez cela, mon cher ami, — ajoute ici l'auteur de la lettre, — était un adjectif inventé comme équivalent à Hoguienne, et considéré en même temps comme plus noble et plus euphonique.

« Maintenant, je vous affirme très-positivement, — continue l'épître, — que je vous expose les choses d'une manière véridique; et vous pouvez comprendre sans peine combien des restrictions aussi impudemment absurdes ont dû nuire, dans ces époques, au progrès de la véritable Science, laquelle ne fait ses plus importantes étapes que par bonds, et ne procède, comme nous le montre toute l'Histoire, que par une apparente intuition. Les idées anciennes condamnaient l'investigateur à se traîner; et je n'ai pas besoin de vous faire observer que ce genre de marche, parmi les modes variés de locomotion, est certainement en lui-même très-estimable; mais parce que la tortue a le pied sûr, est-ce une raison pour couper les ailes de l'aigle? Pendant plusieurs siècles, l'engouement fut si grand, particulièrement pour Hog, qu'un empêchement invincible s'opposa à tout ce qui peut proprement s'appeler la pensée. Aucun homme n'osait proférer une vérité, s'il sentait qu'il ne la devait qu'à la seule puissance de son âme. Il importait fort peu que la vérité fût philosophiquement vraie; car les philosophes dogmatiseurs de cette époque s'inquiétaient seulement de *la route* avouée qui avait été suivie pour y atteindre. Le résultat, pour eux, était un point sans aucun intérêt. « Les moyens! — vociféraient-ils, — voyons les moyens! » — et si, par l'examen desdits moyens, on découvrait qu'ils ne rentraient ni

dans la catégorie Hog, ni dans la catégorie Aries (qui veut dire bélier), oh! alors les savants ne voulaient pas aller plus loin, mais, traitant le penseur de fou et le stigmatisant du nom de théoricien, refusaient à tout jamais d'avoir affaire avec lui ou avec sa vérité.

« Or, mon cher ami, — continue l'auteur de la lettre, — il est inadmissible que par la méthode rampante, exclusivement pratiquée, les hommes eussent pu atteindre au maximum de vérité, même après une série indéfinie de temps; car la répression de l'imagination était un vice que n'aurait même pas compensé l'*absolue* certitude de cette marche de colimaçon. Mais cette certitude était bien loin d'être absolue. L'erreur de nos ancêtres était tout à fait analogue à celle du faux sage qui croit qu'il verra un objet d'autant plus distinctement qu'il le tiendra plus près de ses yeux. Ainsi ils s'aveuglaient eux-mêmes avec l'impalpable et titillante poudre du *détail,* comme avec du tabac à priser; et conséquemment les *faits* si vantés de ces braves Hoguiens n'étaient pas toujours des faits; point qui ne tire son importance que de cette supposition, qui les faisait *toujours* accepter comme tels. Quoi qu'il en soit, l'infection principale du Baconianisme, sa plus déplorable source d'erreurs, consistait dans cette tendance à jeter le pouvoir et la considération entre les mains des hommes de pure perception, — animalcules de la science, savants microscopiques, — fouilleurs et colporteurs de petits *faits,* tirés pour la plupart des sciences physiques, faits qu'ils vendaient tous en détail et au même prix sur la voie publique; leur valeur dépendant, à ce qu'il paraît, *de ce simple fait que c'étaient des faits,* et nullement de leur parenté ou de leur non-parenté avec le développement de ces faits primitifs, es seuls légitimes, qui s'appellent la Loi.

« Il n'exista jamais sur la face de la terre, — continue

l'audacieuse lettre, — une plus intolérante, une plus intolérable classe de fanatiques et de tyrans que ces individus, élevés soudainement par la philosophie de Hog à un rang pour lequel ils n'étaient pas faits, transportés ainsi de la cuisine dans le salon de la Science, et de l'office dans la chaire. Leur crédo, leur texte, leur sermon consistaient en un seul mot : *les faits!* Mais la plupart d'entre eux, de ce mot unique ne connaissaient même pas le sens. Quant à ceux qui s'avisaient de *déranger* leurs faits dans le but de les mettre en ordre et d'en tirer utilité, les disciples de Hog les traitaient sans merci. Tous les essais de généralisation étaient accueillis par les mots : « Théorique! Théorie! Théoricien! » Toute pensée, en un mot, était ressentie par eux comme un outrage personnel. Cultivant les sciences naturelles, à l'exclusion de la métaphysique, des mathématiques et de la logique, beaucoup de ces philosophes, d'engeance baconienne, avec leur idée unique, leur parti pris unique et leur marche de boiteux, étaient plus misérablement impuissants, plus tristement ignorants, en face de tous les objets compréhensibles de connaissance, que le plus illettré des rustres qui, en avouant qu'il ne sait absolument rien, prouve qu'il sait au moins quelque chose.

« Nos ancêtres n'avaient pas plus qualité pour parler de *certitude,* quand ils suivaient, avec une confiance aveugle, la route *à priori* des axiomes, celle du Bélier. En des points innombrables, cette route n'était guère plus droite qu'une corne de bélier. La vérité pure est que les Aristotéliens élevaient leurs châteaux sur une base aussi peu solide que l'air; *car ces choses qu'on appelle axiomes n'ont jamais existé et ne peuvent pas exister.* Il faut qu'ils aient été bien aveugles pour ne pas voir cela, ou du moins pour ne pas le soupçonner; car, même de leur temps, plusieurs de leurs axiomes de

vieille date avaient été abandonnés : *Ex nihilo nihil fit,* par exemple, et : *Un être ne peut pas agir là où il n'est pas,* et : *Il ne peut pas exister d'antipodes,* et : *Les ténèbres ne peuvent pas venir de la lumière.* Ces propositions et autres semblables, primitivement acceptées comme axiomes, ou vérités incontestables, étaient, même à l'époque dont je parle, considérées comme absolument insoutenables; combien ces gens étaient donc absurdes de vouloir toujours s'appuyer sur une base, dite immuable, dont l'instabilité s'était si fréquemment manifestée!

« Mais, même par le témoignage qu'ils apportent contre eux-mêmes, il est aisé de convaincre ces raisonneurs *à priori* de l'énorme déraison, — il est aisé de leur montrer la futilité, l'impalpabilité générale de leurs axiomes. J'ai maintenant sous les yeux », observez que c'est toujours la lettre qui parle, « j'ai maintenant sous les yeux un livre imprimé il y a environ mille ans. Pundit m'assure que c'est positivement le meilleur des ouvrages anciens traitant de la matière, qui est la Logique. L'auteur, qui fut très-estimé dans son temps, était un certain Miller ou Mill; et l'histoire nous apprend, comme chose digne de mémoire, qu'il montait habituellement un cheval de manège auquel il donnait le nom de Jérémie Bentham; — mais jetons un coup d'œil sur le livre.

« Ah! voilà : *La faculté de comprendre ou l'impossibilité de comprendre,* dit fort judicieusement M. Mill, *ne peut, dans aucun cas, être considérée comme un critérium de Vérité axiomatique.* Or, que ceci soit une vérité banale, aucun homme, jouissant de son bon sens, ne sera tenté de le nier. Ne pas admettre la proposition équivaudrait à porter une accusation d'inconstance contre la Vérité elle-même, dont le nom seul est synonyme d'immutabilité. Si l'aptitude à comprendre était prise pour critérium de la Vérité, ce qui

est vérité pour *David* Hume serait très-rarement vérité pour *Joe;* et sur la terre il serait facile de démontrer la fausseté des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ce qui est certitude dans le ciel. La proposition de M. Mill est donc appuyée. Je n'accorde pas que ce soit un axiome, et cela simplement parce que je suis en train de montrer qu'il n'existe pas d'axiomes; mais, usant d'une distinction subtile qui ne pourrait pas être contestée par M. Mill lui-même, je suis prêt à reconnaître que, si jamais axiome exista, la proposition que je cite a tous les droits d'être considérée comme telle, — qu'il n'y a pas d'axiome *plus absolu,* — et, conséquemment, que toute proposition ultérieure qui entrera en conflit avec celle-là, primitivement émise, doit être une fausseté, c'est-à-dire le contraire d'un axiome, ou, s'il faut l'admettre comme axiomatique, devra du même coup s'annihiler elle-même et détruire sa devancière.

« Et maintenant, par la logique même de l'auteur de la proposition, cherchons à vérifier n'importe quel axiome proposé. Faisons beau jeu à M. Mill. Nous dédaignons un résultat trop facile et trop vulgaire. Nous ne choisirons pas pour notre vérification un axiome banal, un axiome de cette classe qu'il définit, avec une autorité et un sans-gêne absurdes, classe secondaire d'axiomes, comme si une vérité définie positive pouvait être diminuée et devenir, à volonté, plus ou moins positive; nous ne choisirons pas, dis-je, un axiome d'une certitude passablement contestable, comme on en peut trouver dans Euclide. Nous ne parlerons pas, par exemple, de propositions comme celle-ci : Deux lignes droites ne peuvent pas limiter un espace, — ou celle-ci : Le tout est plus grand qu'une de ses parties quelconques. Nous donnerons à notre logicien tous les avantages. Nous irons tout droit à une proposition qu'il

regarde comme l'apogée de la certitude, comme la quintessence de l'irrécusable axiomatique. La voici : « Deux contradictoires ne peuvent être vraies à la fois, c'est-à-dire ne peuvent coexister dans la nature. » — M. Mill veut dire ici, pour prendre un exemple, — et je choisis l'exemple le plus vigoureux et le plus intelligible, — qu'un arbre doit être un arbre ou ne pas l'être; qu'il ne peut pas, en même temps, être un arbre et ne pas l'être; — cela est parfaitement raisonnable en soi et remplit fort bien les conditions d'un axiome, tant que nous ne le confronterons pas avec l'axiome proclamé antérieurement; en d'autres termes, termes dont nous nous sommes déjà servis, tant que nous ne le vérifierons pas par la logique même de l'auteur de la proposition. Il faut qu'un arbre, affirme M. Mill, soit ou ne soit pas un arbre. Fort bien; et maintenant qu'il me soit permis de lui demander *pourquoi*. A cette petite question il n'a qu'une réponse à faire; je défie tout homme vivant d'en inventer une autre. Cette seule réponse possible, c'est : Parce que nous sentons qu'il est *impossible de comprendre* qu'un arbre puisse être autre chose qu'un arbre ou un non-arbre. Voilà donc, je le répète, la seule réponse de M. Mill; il ne prétendra pas en inventer une autre; et cependant, d'après sa propre démonstration, sa réponse évidemment n'est pas une réponse; car ne nous a-t-il pas déjà sommés d'admettre, comme un axiome, que *la possibilité ou l'impossibilité de comprendre ne doit, en aucun cas, être considérée comme critérium de vérité axiomatique?* Ainsi son argumentation tout entière fait naufrage. Qu'on ne prétende pas qu'une exception à la règle générale puisse avoir lieu dans des cas où l'*impossibilité de comprendre* est aussi manifeste qu'en celui-ci, où nous sommes invités à concevoir un arbre qui soit et ne soit pas un arbre. Qu'on n'essaye pas, dis-je, d'avancer une pareille stupidité; car,

d'abord, il n'y a pas de degrés dans l'impossibilité, et une conception impossible ne peut pas être plus particulièrement impossible que toute autre conception impossible; ensuite, M. Mill lui-même, sans doute après mûre délibération, a, très-distinctement et très-rationnellement, exclu toute opportunité d'exception par l'énergie de sa proposition, à savoir que, *dans aucun cas,* la possibilité ou l'impossibilité de comprendre ne doit être prise comme critérium de vérité axiomatique; troisièmement, même en supposant quelques exceptions admissibles, il resterait à montrer comment ce peut être *ici* le cas d'en admettre une. Qu'un arbre puisse être et n'être pas un arbre, c'est là une idée que les anges ou les démons pourraient peut-être concevoir; mais sur la terre il n'y a que les habitants de Bedlam ou les transcendantalistes qui réussissent à la comprendre.

«Or, si je cherche querelle à ces anciens, — continue l'auteur de la lettre, — ce n'est pas tant à cause de l'inconsistance et de la frivolité de leur logique, qui, pour parler net, était sans fondement, sans valeur et absolument fantastique, qu'à cause de cette tyrannique et orgueilleuse interdiction de toutes les routes qui peuvent conduire à la Vérité, toutes, excepté les deux étroites et tortues, celle où il faut se traîner et celle où il faut ramper, dans lesquelles leur ignorante perversité avait osé confiner l'Ame, — l'Ame qui n'aime rien tant que planer dans ces régions de l'illimitable intuition où ce qu'on appelle une *route* est chose absolument inconnue.

«Par parenthèse, mon cher ami, ne voyez-vous pas une preuve de la servitude spirituelle imposée à ces pauvres fanatiques par leurs Hogs et leurs Rams [1], dans ce fait

[1] Aries, Ram, bélier.

qu'aucun d'eux n'a jamais, — en dépit de l'éternel radotage de leurs savants sur les routes qui conduisent à la Vérité, — découvert, même par accident, ce qui nous apparaît maintenant comme la plus large, la plus droite et la plus commode de toutes les *routes,* la grande avenue, la majestueuse route royale de la *Consistance?* N'est-il pas surprenant qu'ils n'aient pas su tirer des ouvrages de Dieu cette considération d'une importance vitale, qu'*une parfaite consistance ne peut être qu'une vérité absolue?* Combien, depuis l'avénement de cette proposition, notre progrès fut facile, combien il fut rapide! Grâce à elle, la fonction de la recherche a été arrachée à ces taupes, et confiée, comme un devoir plutôt que comme une tâche, aux vrais, aux seuls vrais penseurs, aux hommes d'une éducation générale et d'une imagination ardente. Ces derniers, nos Kepler et nos Laplace, s'adonnent à la spéculation et à la théorie; c'est le mot; vous imaginez-vous avec quelle risée ce mot serait accueilli par nos ancêtres s'ils pouvaient, par-dessus mon épaule, regarder ce que j'écris? Les Kepler, je le répète, pensent spéculativement et théoriquement; et leurs théories sont simplement corrigées, tamisées, clarifiées, débarrassées peu à peu de toutes les pailles et matières étrangères qui nuisent à leur cohésion, jusqu'à ce qu'enfin apparaisse, dans sa solidité et sa pureté, la parfaite *consistance,* consistance que les plus stupides sont forcés d'admettre, parce qu'elle est la consistance, c'est-à-dire une absolue et incontestable *vérité.*

«J'ai souvent pensé, mon ami, que c'eût été chose bien embarrassante pour ces dogmatiseurs des siècles passés de déterminer par laquelle de leurs deux fameuses routes le cryptographe arrive à la solution des chiffres les plus compliqués, ou par laquelle Champollion a conduit l'humanité vers ces importantes et innombrables vérités qui

sont restées enfouies pendant tant de siècles dans les hiéroglyphes phonétiques de l'Égypte. Ces fanatiques n'auraient-ils pas eu surtout quelque peine à déterminer par laquelle de leurs deux routes avait été atteinte la plus importante et la plus sublime de toutes leurs vérités, c'est-à-dire le fait de la gravitation? Cette vérité, Newton l'avait tirée des lois de Kepler. Ces lois dont l'étude découvrit au plus grand des astronomes anglais ce principe qui est la base de tout principe physique actuellement existant, et au delà duquel nous entrons tout de suite dans le royaume ténébreux de la métaphysique, Kepler reconnaissait qu'il les avait *devinées.* Oui! ces lois vitales, Kepler les a *devinées;* disons même qu'il les a *imaginées.* S'il avait été prié d'indiquer par quelle voie, d'induction ou de déduction, il était parvenu à cette découverte, il aurait pu répondre : «Je ne sais rien de vos routes, mais je connais la machine de l'Univers. Telle elle est. Je m'en suis emparé avec *mon âme;* je l'ai obtenue par la simple force de l'*intuition*». Hélas! pauvre vieil ignorant! Quelque métaphysicien lui aurait peut-être répondu que ce qu'il appelait intuition n'était que la certitude résultant de déductions ou d'inductions dont le développement avait été assez obscur pour échapper à sa conscience, pour se soustraire aux yeux de sa raison ou pour défier sa puissance d'expression. Quel malheur que quelque professeur de philosophie ne l'ait pas éclairé sur toutes ces choses! Comme cela l'eût réconforté sur son lit de mort, d'apprendre que, loin d'avoir marché intuitivement et scandaleusement, il avait, en réalité, cheminé suivant la méthode honnête et légitime, c'est-à-dire à la manière du Hog, ou au moins à la manière du Ram, vers le mystérieux palais où gisent, confinés, étincelants dans l'ombre, non gardés, purs encore de tout regard mortel, vierges de tout attouchement hu-

main, les impérissables et inappréciables secrets de l'Univers!

«Oui, Kepler était essentiellement théoricien; mais ce titre, qui comporte aujourd'hui quelque chose de sacré, était dans ces temps anciens une épithète d'un suprême mépris. C'est aujourd'hui seulement que les hommes commencent à apprécier le vieux homme divin, à sympathiser avec l'inspiration poétique et prophétique de ses indestructibles paroles. Pour ma part, — continue le correspondant inconnu, — il me suffit d'y penser pour que je brûle d'un feu sacré, et je sens que je ne serai jamais fatigué de les entendre répéter; en terminant cettre lettre, permettez-moi de jouir du plaisir de les transcrire une fois encore :

«Il m'importe peu que mon ouvrage soit lu maintenant ou par la postérité. Je puis bien attendre un siècle pour trouver quelques lecteurs, puisque Dieu lui-même a attendu un observateur six mille ans. Je triompbe! J'ai volé le secret d'or des Égyptiens! Je veux m'abandonner à mon ivresse sacrée!»

Je termine ici mes citations de cette épître si étrange et même passablement impertinente; peut-être y aurait-il folie à commenter d'une façon quelconque les imaginations chimériques, pour ne pas dire révolutionnaires, de son auteur, quel qu'il puisse être, — imaginations qui contredisent si radicalement les opinions les plus considérées et les mieux établies de ce siècle. Retournons donc à notre thèse légitime : l'*Univers.*

III

Cette thèse admet deux modes de discussion entre lesquels nous avons à choisir. Nous pouvons monter ou

descendre. Prenant pour point de départ notre point de vue, c'est-à-dire la Terre où nous sommes, nous pouvons de là nous diriger vers les autres planètes de notre système, de là vers le Soleil, de là vers notre système considéré collectivement; de là enfin nous pouvons nous élancer vers d'autres systèmes, indéfiniment et de plus en plus au large. Ou bien, commençant par un point distant, aussi défini que nous le pouvons concevoir, nous descendrons graduellement vers l'habitation de l'Homme. Dans les essais ordinaires sur l'Astronomie, la première de ces méthodes est, sauf quelques réserves, généralement adoptée, et cela pour cette raison évidente que les faits et les causes astronomiques étant l'unique but de ces recherches, ce but est infiniment plus facile à atteindre en s'avançant graduellement du connu, qui est auprès de nous, vers le point où toute certitude se perd dans l'éloignement. Toutefois, pour mon dessein actuel, qui est de donner à l'esprit le moyen de saisir, comme de loin et d'un seul coup d'œil, une conception de l'Univers considéré comme *individu,* il est clair que descendre du grand vers le petit, du centre, si nous pouvons établir un centre, vers les extrémités, du commencement, si nous pouvons concevoir un commencement, vers la fin, serait la marche préférable, si ce n'était la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de présenter ainsi aux personnes qui ne sont pas astronomes un tableau intelligible relativement à tout ce qui est impliqué dans l'idée *quantité,* c'est-à-dire relativement au nombre, à la grandeur et à la distance.

Or, la clarté, l'intelligibilité est, à tous égards, un des caractères essentiels de mon plan général. Il est des points importants sur lesquels il vaut mieux se montrer trop prolixe que même légèrement obscur. Mais la qualité abstruse n'est pas une qualité qui, par elle-même, appar-

tienne à aucun sujet. Toutes choses sont également faciles à comprendre pour celui qui s'en approche à pas convenablement gradués. Si le calcul différentiel n'est pas une chose absolument aussi simple qu'un sonnet de M. Solomon Seesaw, c'est uniquement parce que dans cette route ardue quelque marchepied ou quelque échelon a été, çà et là, étourdiment oublié.

Donc, pour détruire toute chance de malentendu, je juge convenable de procéder comme si les faits les plus évidents de l'Astronomie étaient inconnus au lecteur. En combinant les deux modes de discussion que j'ai indiqués, je pourrai profiter des avantages particuliers de chacun d'eux, spécialement de la *réitération en détail* qui sera la conséquence inévitable du plan. Je commence par descendre, et je réserve pour mon retour ascensionnel ces considérations indispensables de *quantité* dont j'ai déjà fait mention.

Commençons donc tout de suite par le mot le plus simple, l'*Infini*. Le mot *infini*, comme les mots *Dieu, esprit* et quelques autres expressions, dont les équivalents existent dans toutes les langues, est, non pas l'expression d'une idée, mais l'expression d'un effort vers une idée. Il représente une tentative possible vers une conception impossible. L'homme avait besoin d'un terme pour marquer la *direction* de cet effort, le nuage derrière lequel est situé, à jamais invisible, *l'objet de cet effort*. Un mot enfin était nécessaire, au moyen duquel un être humain pût se mettre tout d'abord en rapport avec un autre être humain et avec une certaine *tendance* de l'intelligence humaine. De cette nécessité est résulté le mot *Infini*, qui ne représente ainsi que *la pensée d'une pensée*.

Relativement à cet infini dont nous nous occupons actuellement, l'infini de l'espace, nous avons entendu dire

souvent que «si l'esprit admettait cette idée, acquiesçait à cette idée, la voulait concevoir, c'était surtout à cause de la difficulté encore plus grande qui s'oppose à la conception d'une limite quelconque.» Mais ceci est simplement une de ces *phrases* par lesquelles les penseurs, même profonds, prennent plaisir, depuis un temps immémorial, à se tromper eux-mêmes. C'est dans le mot *difficulté* que se cache l'argutie. L'esprit, nous dit-on, accepte l'idée d'un espace *illimité* à cause de la difficulté plus grande qu'il trouve à concevoir celle d'un espace limité. Or, si la proposition était posée loyalement, l'absurdité en deviendrait immédiatement évidente. Pour parler net, dans le cas en question, il n'y a pas simplement *difficulté.* L'assertion proposée, si elle était présentée sous des termes conformes à l'intention, et sans sophistiquerie, serait exprimée ainsi : «L'esprit admet l'idée d'un espace illimité à cause de l'*impossibilité plus grande* de concevoir celle d'un espace limité.»

On voit au premier coup d'œil qu'il n'est pas ici question d'établir un parallèle entre deux crédibilités, entre deux arguments, sur la validité respective desquels la raison est appelée à décider; il s'agit de deux conceptions, directement contradictoires, toutes deux d'une impossibilité avouée, dont l'une, nous dit-on, peut cependant être acceptée par l'intelligence, en raison de la plus grande *impossibilité* qui empêche d'accepter la seconde. L'alternative n'est pas entre deux difficultés; on suppose simplement que nous choisissons entre deux impossibilités. Or, la première admet des degrés; mais la seconde n'en admet aucun; c'est justement le cas suggéré par l'auteur de l'impertinente épître que nous avons citée. Une tâche est plus ou moins difficile; mais elle ne peut être que possible ou impossible; il n'y a pas de milieu. Il serait peut-être plus

difficile de renverser la chaîne des Andes qu'une fourmilière; mais il est tout aussi *impossible* d'anéantir la matière de l'une que la matière de l'autre. Un homme peut sauter dix pieds moins difficilement que vingt; mais il tombe sous le sens que pour lui l'impossibilité de sauter jusqu'à la Lune n'est pas moindre que de sauter jusqu'à l'étoile du Chien.

Puisque tout ceci est irréfutable, puisque le choix permis à l'esprit ne peut avoir lieu qu'entre deux conceptions impossibles, puisqu'une impossibilité ne peut pas être plus grande qu'une autre, et ne peut conséquemment lui être préférée, les philosophes qui non-seulement affirment, en se basant sur le raisonnement précité, l'idée humaine de l'infini, mais aussi, en se basant sur cette idée hypothétique, l'Infini lui-même, s'engagent évidemment à prouver qu'une chose impossible devient possible quand on peut montrer qu'une autre chose, elle aussi, est impossible. Ceci, dira-t-on, est un non-sens; peut-être bien; je crois vraiment que c'est un parfait non-sens, mais je n'ai nullement la prétention de le réclamer comme étant de mon fait.

Toutefois, la méthode la plus prompte pour montrer la fausseté de l'argument philosophique en question est simplement de considérer un fait qui jusqu'à présent a été négligé, à savoir que l'argument énoncé contient à la fois sa preuve et sa négation. «L'esprit, disent les théologiens et autres, est induit à admettre une *cause première* par la difficulté plus grande qu'il éprouve à concevoir une série infinie de causes.» L'argutie gît, comme précédemment, dans le mot *difficulté;* mais ici à quelle fin est employé ce mot? A soutenir l'idée de Cause Première. Et qu'est-ce qu'une Cause Première? C'est une limite extrême de toutes les causes. Et qu'est-ce qu'une limite extrême

de toutes les causes? C'est le Fini. Ainsi, la même argutie, dans les deux cas, est employée, — par combien de philosophes, Dieu le sait! — pour soutenir tantôt le Fini et tantôt l'Infini; ne pourrait-elle pas être utilisée pour soutenir encore quelque autre chose? Quant aux arguties, elles sont généralement, de leur nature, insoutenables; mais, en les jetant de côté, constatons que ce qu'elles prouvent dans un cas est identique à ce qu'elles démontrent dans un autre, c'est-à-dire à rien.

Personne, évidemment, ne supposera que je lutte ici pour établir l'absolue impossibilité de ce que nous essayons de faire entendre par le mot *Infini*. Mon but est seulement de montrer quelle folie c'est de vouloir prouver l'Infini, ou même notre conception de l'Infini, par un raisonnement aussi maladroit que celui qui est généralement employé.

Néanmoins il m'est permis, en tant qu'individu, de dire que je ne puis pas concevoir l'Infini, et que je suis convaincu qu'aucun être humain ne le peut davantage. Un esprit, qui n'a pas une entière conscience de lui-même, qui n'est pas habitué à faire une analyse intérieure de ses propres opérations, pourra, il est vrai, devenir souvent sa propre dupe et croire qu'il a conçu l'idée dont je parle. Dans nos efforts pour la concevoir, nous procédons pas à pas; nous imaginons toujours un degré derrière un degré; et aussi longtemps que nous continuons l'effort, on peut dire avec raison que nous tendons vers la conception de l'idée en vue; mais la force de l'impression que nous parvenons, ou que nous sommes parvenus à créer, est en raison de la période de temps durant lequel nous maintenons cet effort intellectuel. Or, c'est par le fait de l'interruption de l'effort, — c'est en parachevant (nous le croyons du moins) l'idée postulée, — c'est en donnant, comme nous nous le figurons, la touche finale à la con-

ception, — que nous anéantissons d'un seul coup toute cette fabrique de notre imagination; — bref, il faut que nous nous reposions sur quelque point suprême et conséquemment défini. Toutefois, si nous n'apercevons pas ce fait, c'est en raison de l'absolue coïncidence entre cette pause définitive et la cessation de notre pensée. En essayant, d'autre part, de former en nous l'idée d'un espace limité, nous inversons simplement le procédé, impliquant toujours la même impossibilité.

Nous *croyons* à un Dieu. Nous pouvons ou nous ne pouvons pas *croire* à un espace fini ou infini; mais notre croyance, en de pareils cas, est plus proprement appelée *foi*, et elle est une chose tout à fait distincte de cette croyance particulière, de cette croyance *intellectuelle*, qui présuppose une conception mentale.

Le fait est que, sur la simple énonciation d'un de ces termes à la classe desquels appartient le mot *Infini*, classe qui représente des *pensées de pensées*, celui qui a le droit de se dire un peu penseur se sent appelé, non pas à former une conception, mais simplement à diriger sa vision mentale vers un point donné du firmament intellectuel, vers une nébuleuse qui ne sera jamais résolue. Il ne fait, pour la résoudre, aucun effort; car avec un instinct rapide il comprend, non pas seulement l'impossibilité, mais, en ce qui concerne l'intérêt humain, le caractère essentiellement étranger de cette solution. Il comprend que la Divinité n'a pas marqué ce mystère pour être résolu. Il voit tout de suite que cette solution est située *hors* du cerveau de l'homme, et même *comment*, si ce n'est exactement *pourquoi*, elle gît hors de lui. Il y a des gens, je le sais, qui, s'employant en vains efforts pour atteindre l'impossible, acquièrent aisément, grâce à leur seul jargon, une sorte de réputation de profondeur parmi leurs complices les

pseudo-penseurs, pour qui obscurité et profondeur sont synonymes. Mais la plus belle qualité de la pensée est d'avoir conscience d'elle-même, et l'on peut dire, sans faire une métaphore paradoxale, qu'il n'y a pas de brouillard d'esprit plus épais que celui qui, s'étendant jusqu'aux limites du domaine intellectuel, dérobe ces frontières elles-mêmes à la vue de l'intelligence.

Maintenant on comprendra que, quand je me sers de ce terme, l'*Infini de l'Espace,* je ne veux pas contraindre le lecteur à former la conception impossible d'un infini *absolu.* Je prétends simplement faire entendre *la plus grande étendue concevable* d'espace, — domaine ténébreux et élastique, tantôt se rétrécissant, tantôt s'agrandissant, selon la force irrégulière de l'imagination.

Jusqu'à présent, l'Univers sidéral a été considéré comme coïncidant avec l'Univers proprement dit, tel que je l'ai défini au commencement de ce discours. On a toujours, directement ou indirectement, admis, — au moins depuis la première aube de l'Astronomie intelligible, — que, s'il nous était possible d'atteindre un point donné quelconque de l'espace, nous trouverions toujours, de tous côtés, autour de nous, une interminable succession d'étoiles. C'était l'idée insoutenable de Pascal, quand il faisait l'effort, le plus heureux peut-être qui ait jamais été fait, pour périphraser la conception que nous essayons d'exprimer par le mot *Univers.* «C'est une sphère, dit-il, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part.» Mais, bien que cette intention de définition ne définisse pas du tout, en fait, l'Univers sidéral, nous pouvons l'accepter, avec quelque réserve mentale, comme une définition (suffisamment rigoureuse pour l'utilité pratique) de l'Univers proprement dit, c'est-à-dire de l'Univers considéré comme espace. Ce dernier, prenons-le donc pour

une sphère dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. Dans le fait, s'il nous est impossible de nous figurer une fin de l'espace, nous n'éprouvons aucune difficulté à imaginer un commencement quelconque parmi une série infinie de commencements.

IV

Comme point de départ, adoptons donc la *Divinité.* Relativement à cette Divinité, considérée en *elle-même,* celui-là seul n'est pas un imbécile, celui-là seul n'est pas un impie, qui n'affirme absolument rien. «Nous ne connaissons rien, dit le baron de Bielfeld, nous ne connaissons rien de la nature ou de l'essence de Dieu; — pour savoir ce qu'il est, il faut être Dieu même.»

Il faut être Dieu même! Malgré cette phrase effrayante, vibrant encore dans mon oreille, j'ose toutefois demander si notre ignorance actuelle de la Divinité est une ignorance à laquelle l'âme est *éternellement* condamnée.

Enfin, contentons-nous aujourd'hui de supposer que c'est Lui, — Lui, l'Incompréhensible (pour le présent du moins), — Lui, que nous considérerons comme *Esprit,* c'est-à-dire comme *non-Matière* (distinction qui, pour tout ce que nous voulons atteindre, suppléera parfaitement à une définition), — Lui, existant comme Esprit, qui nous a *créés,* ou faits de Rien, par la force de sa Volonté, — dans un certain point de l'Espace que nous prendrons comme centre, à une certaine époque dont nous n'avons pas la prétention de nous enquérir, mais en tout cas immensément éloignée; — supposons, dis-je, que c'est lui qui nous a faits, — mais faits... *quoi?* Ceci est, dans nos considérations, un point d'une importance vitale.

Qu'étions-nous, *que* pouvons-nous supposer légitimement avoir été, quand nous fûmes *créés*, nous, univers, primitivement et individuellement?

Nous sommes arrivés à un point où l'Intuition seule peut venir à notre aide. Mais qu'il me soit permis de rappeler l'idée que j'ai déjà suggérée comme la seule qui puisse convenablement définir l'intuition. Elle n'est que *la conviction naissant de certaines inductions ou déductions dont la marche a été assez secrète pour échapper à notre conscience, éluder notre raison, ou défier notre puissance d'expression.* Ceci étant entendu, j'affirme qu'une intuition absolument irrésistible, quoique indéfinissable, me pousse à conclure que [ce que] Dieu a originairement créé, — que cette Matière qu'il a, par la force de sa Volonté, tirée de son Esprit, ou de Rien, ne peut avoir été autre chose que la Matière dans son état le plus pur, le plus parfait, de... de quoi? — de *Simplicité.*

Ce sera là la seule *supposition* absolue dans mon discours. Je me sers du mot supposition dans son sens ordinaire; cependant je maintiens que ma proposition primordiale, ainsi formulée, est loin, bien loin d'être une pure supposition. Rien n'a été, en effet, plus régulièrement, plus rigoureusement *déduit;* — aucune conclusion humaine n'a été, en effet, plus régulièrement, plus rigoureusement *déduite;* — mais, hélas! le procédé de cette déduction échappe à l'analyse humaine; — en tout cas, il se dérobe à la puissance expressive de toute langue humaine.

Efforçons-nous maintenant de concevoir ce qu'a pu et ce qu'a dû être la Matière dans sa condition absolue de *simplicité.* Ici, la Raison vole d'un seul coup vers l'Imparticularité, — vers une particule, — une particule *unique,* — une particule *une* dans son espèce, — *une* dans son caractère, — *une* dans sa nature, — *une* par son volume, —

une par sa forme, — une particule qui soit particule à tous égards, donc, une particule amorphe et idéale, — particule absolument unique, individuelle, non divisée, mais *non pas indivisible,* simplement parce que Celui qui la créa par la force de sa Volonté peut très-naturellement la diviser par un exercice infiniment moins énergique de la même Volonté.

Donc, l'*Unité* est tout ce que j'affirme de la Matière originairement créée; mais je me propose de démontrer que *cette Unité est un principe largement suffisant pour expliquer la constitution, les phénomènes actuels et l'anéantissement absolument inévitable au moins de l'Univers matériel.*

Le Vouloir spontané, ayant pris corps dans la particule primordiale, a complété l'acte, ou, plus proprement, la *conception* de la Création. Nous nous dirigerons maintenant vers le but final pour lequel nous supposons que cette particule a été créée; — quand je dis but final, je veux dire tout ce que nos considérations jusqu'ici nous permettent d'en saisir, — à savoir, la constitution de l'Univers tirée de cette Particule unique.

Cette constitution s'est effectuée par la transformation *forcée* de l'Unité, originelle et normale, en Pluralité, condition anormale. Une action de cette nature implique réaction. Une diffusion de l'Unité n'a lieu que conditionnellement, c'est-à-dire qu'elle implique une tendance au retour vers l'Unité, — tendance indestructible jusqu'à parfaite satisfaction. Mais je m'étendrai par la suite plus amplement sur ce sujet.

La supposition de l'Unité absolue dans la Particule primordiale renferme celle de la divisibilité infinie. Concevons donc simplement la Particule comme non absolument épuisée par sa diffusion à travers l'Espace. De cette Particule considérée comme centre, supposons, irradié sphéri-

quement, dans toutes les directions, à des distances non mesurables, mais cependant définies, dans l'espace vide jusqu'alors, un certain nombre innombrable, quoique limité, d'atomes inconcevablement mais non infiniment petits.

Or, de ces atomes, ainsi éparpillés ou à l'état de diffusion, que nous est-il permis, non pas de supposer, mais de conclure, en considérant la source d'où ils émanent et le but apparent de leur diffusion? L'Unité étant leur source, et *la différence d'avec l'Unité* le caractère du but manifesté par leur diffusion, nous avons tout droit de supposer que ce caractère persiste *généralement* dans toute l'étendue du plan et forme une partie du plan lui-même; — c'est-à-dire que nous avons tout droit de concevoir des différences continues, sur tous les points, d'avec l'unité et la simplicité du point originel. Mais, pour ces raisons, sommes-nous autorisés à imaginer les atomes comme hétérogènes, dissemblables, inégaux et inégalement distants? Pour parler plus explicitement, devons-nous croire qu'il n'y a pas eu, au moment de leur diffusion, deux atomes de même nature, de même forme ou de même grosseur? et que, leur diffusion étant opérée à travers l'Espace, ils doivent être tous, sans exception, inégalement distants l'un de l'autre? Un pareil arrangement, dans de telles conditions, nous permet de concevoir aisément, immédiatement, le procédé d'opération le plus exécutable pour un dessein tel que celui dont j'ai parlé, — le dessein de tirer la variété de l'unité, — la diversité de la similarité, — l'hétérogénéité de l'homogénéité, — la complexité de la simplicité, — en un mot, la plus grande multiplicité possible de *rapports* de l'*Unité* expressément absolue. Incontestablement nous aurions le droit de supposer tout ce que j'ai dit, si nous n'étions pas arrêtés par deux

réflexions : — la première, c'est que la superfluité et la surérogation ne sont jamais admissibles dans l'Action Divine; et la seconde, c'est que le but poursuivi apparaît comme tout aussi facile à atteindre quand quelques-unes des conditions requises sont obtenues dans le principe, que quand toutes existent visiblement et immédiatement. Je veux dire que celles-ci sont contenues dans les autres, ou qu'elles en sont une conséquence si instantanée, que la distinction devient inappréciable. La différence de grosseur, par exemple, sera tout de suite créée par la tendance d'un atome vers un second atome, de préférence à un troisième, en raison d'une inégalité particulière de distance; *inégalité particulière de distance entre des centres de quantité, dans des atomes voisins de différente forme,* — phénomène qui ne contredit en rien la distribution généralement égale des atomes. La différence d'*espèce,* nous la concevons aussi très-aisément comme résultant de différences dans la grosseur et dans la forme, supposées plus ou moins conjointes; — en effet, puisque l'*Unité* de la Particule proprement dite implique homogénéité absolue, nous ne pouvons pas supposer que les atomes, au moment de leur diffusion, diffèrent en espèce, sans imaginer en même temps une opération spéciale de la Volonté Divine, agissant à l'émission de chaque atome, dans le but d'effectuer en chacun une transformation de sa nature essentielle; — et nous devons d'autant plus repousser une idée aussi fantastique, que l'objet en vue peut parfaitement bien être atteint sans une aussi minutieuse et laborieuse intervention. Nous comprenons donc, avant tout, qu'il eût été surérogatoire, et conséquemment anti-philosophique, d'attribuer aux atomes, en vue de leurs destinations respectives, autre chose qu'*une différence de forme* au moment de leur dispersion, et postérieurement une inégalité particulière de dis-

tance, — toutes les autres différences naissant ensemble des premières, dès les premiers pas que la masse a faits vers sa constitution. Nous établissons donc l'Univers sur une base purement *géométrique.* Il va sans dire qu'il n'est pas du tout nécessaire de supposer une absolue différence, même de forme, entre *tous* les atomes irradiés; — nous nous contentons de supposer une inégalité générale de distance de l'un à l'autre. Nous sommes tenus simplement d'admettre qu'il n'y a pas d'atomes *voisins* de forme similaire, — qu'il n'y a pas d'atomes qui puissent jamais se rapprocher, excepté lors de leur inévitable réunion finale.

Quoique la *tendance,* immédiate et perpétuelle, des atomes dispersés à retourner vers leur Unité normale soit impliquée, comme je l'ai dit, dans leur diffusion anormale, toutefois il est clair que cette tendance doit être sans résultat, — qu'elle doit rester une tendance et rien de plus, — jusqu'à ce que la force d'expansion, cessant d'opérer, donne à cette tendance toute liberté de se satisfaire. L'Action Divine, toutefois, étant considérée comme déterminée, et interrompue après l'opération primitive de la diffusion, nous concevons tout de suite une *réaction,* — en d'autres termes une tendance, *qui pourra être satisfaite,* de tous les atomes désunis à retourner vers l'*Unité.*

Mais la force de diffusion étant retirée, et la réaction ayant commencé pour favoriser le dessein final, — *celui de créer la plus grande somme de rapports possible,* — ce dessein est maintenant en danger d'être frustré dans le détail, par suite de cette tendance rétroactive qui a pour but son accomplissement total. La *multiplicité* est l'objet; mais rien n'empêche les atomes voisins de se précipiter *tout de suite* l'un vers l'autre, — grâce à leur tendance maintenant libre, avant l'accomplissement de tous les buts multiples, — et de se fondre tous en une unité compacte; rien ne

fait obstacle à l'aggrégation de diverses masses, isolées jusque-là, sur différents points de l'espace; — en d'autres termes, rien ne s'oppose à l'accumulation de diverses masses, chacune faisant une Unité absolue.

V

Pour l'accomplissement efficace et complet du plan général, nous devinons maintenant la nécessité d'une force répulsive limitée, — de *quelque chose* qui serve à séparer, et qui, lors de la cessation de la Volition diffusive, puisse en même temps permettre le rapprochement et empêcher la jonction des atomes; qui leur permette de se rapprocher infiniment, et leur défende de se mettre en contact positif; quelque chose, en un mot, qui ait puissance, *jusqu'à une certaine époque,* de prévenir leur fusion, mais non de contredire à aucun égard ni à aucun degré leur tendance à se réunir. La force répulsive, déjà considérée comme si particulièrement limitée à d'autres égards, peut, je le répète, être prise comme une puissance destinée à empêcher l'absolue cohésion, *seulement jusqu'à une certaine époque.* A moins que nous ne concevions l'appétition des atomes pour l'Unité comme condamnée à n'être *jamais* satisfaite, — à moins que nous n'admettions que ce qui a eu un commencement ne doive pas avoir de fin, — idée qui est réellement inadmissible, quelque nombreux que soient ceux d'entre nous qui rêvent et bavardent sur ce thème, — nous sommes forcés de conclure que l'influence répulsive supposée devra finalement, — sous la pression de l'*Unitendance* agissant *collectivement,* mais agissant seulement alors que, pour l'accomplissement des plans de la Divinité, cette action collective devra se faire naturellement,

— céder à une force qui, à cette époque finale, sera la force supérieure, poussée juste au degré nécessaire, et permettre ainsi le tassement universel des choses en *Unité*, unité inévitable parce qu'elle est originelle et conséquemment normale. Il est en vérité fort difficile de concilier toutes ces conditions; — nous ne pouvons même pas comprendre la possibilité de cette conciliation; — néanmoins cette impossibilité apparente est féconde en suggestions brillantes.

Que cette répulsion existe positivement, *nous le voyons.* L'homme n'emploie et ne connaît aucune force suffisante pour fondre deux atomes en un. Je n'avance ici que la thèse bien reconnue de l'impénétrabilité de la matière. Toute l'Expérience la prouve, — toute la Philosophie l'admet. J'ai essayé de démontrer le *but* de la répulsion et la nécessité de son existence; mais je me suis religieusement abstenu de toute tentative pour en pénétrer la nature; et cela, à cause d'une conviction intuitive qui me dit que le principe en question est strictement spirituel, — gît dans une profondeur impénétrable à notre intelligence présente, — est impliqué dans une considération relative à ce qui maintenant, dans notre condition humaine, ne peut être l'objet d'aucun examen, — dans une considération de l'*Esprit en lui-même.* Je sens, en un mot, qu'ici, et ici seulement, Dieu s'est interposé, parce qu'ici, et seulement ici, le nœud demandait l'interposition de Dieu.

Dans le fait, pendant que dans cette tendance des atomes vers l'Unité on reconnaîtra tout d'abord le principe de la Gravitation Newtonienne, ce que j'ai dit d'une force répulsive, servant à mettre des limites à la satisfaction immédiate, peut être entendu de *ce que* nous avons jusqu'à présent désigné tantôt comme chaleur, tantôt comme magnétisme, tantôt comme *électricité;* montrant ainsi,

dans les vacillations de la phraséologie par laquelle nous essayons de *le* définir, l'ignorance où nous sommes de son caractère mystérieux et terrible.

Le nommant donc, pour le présent seulement, électricité, nous savons que toute analyse expérimentale de l'électricité a donné, pour résultat final, le principe, réel ou apparent, de l'*hétérogénéité. Seulement là* où les choses diffèrent, l'électricité se manifeste; et il est présumable qu'elles ne diffèrent jamais là où l'électricité n'est pas développée, sinon apparente. Or, ce résultat est dans le plus parfait accord avec celui où je suis parvenu par une autre voie que par l'expérience. J'ai affirmé que l'utilité de la force répulsive était d'empêcher les atomes disséminés de retourner à l'Unité immédiate; et ces atomes sont représentés comme différant les uns des autres. La *différence* est leur caractère, — leur essentialité, — juste comme la *non-différence* était le caractère essentiel de leur mouvement. Donc, quand nous disons qu'une tentative pour mettre en contact deux de ces atomes doit amener un effort de l'influence répulsive pour empêcher cette union, nous pouvons aussi bien nous servir d'une phrase absolument équivalente, à savoir, qu'une tentative pour mettre en contact deux différences amènera comme résultat un développement d'électricité. Tous les corps existants sont composés de ces atomes en contact immédiat, et peuvent conséquemment être considérés comme de simples assemblages de différences plus ou moins nombreuses; et la résistance faite par l'esprit de répulsion, si nous mettions en contact deux de ces assemblages quelconques, serait en raison des deux sommes de différences contenues dans chacun; — expression qui peut être réduite à celle-ci, équivalente :

La somme d'électricité développée par le contact de deux corps est

proportionnée à la différence entre les sommes respectives d'atomes dont les corps sont composés.

Qu'il n'existe pas deux corps absolument semblables, c'est un simple corollaire qui résulte de tout ce que nous avons dit. Donc l'électricité, toujours existante, se *développe* par le contact de corps quelconques, mais ne se *manifeste* que par le contact de corps d'une différence appréciable.

A l'électricité, — pour nous servir encore de cette désignation, — nous pouvons à bon droit rapporter les divers phénomènes physiques de lumière, de chaleur et de magnétisme; mais nous sommes bien mieux autorisés encore à attribuer à ce principe strictement spirituel les phénomènes plus importants de vitalité, de conscience et de *Pensée*. A ce sujet, toutefois, qu'il me soit permis de faire une pause et de noter que ces phénomènes, observés dans leur généralité ou dans leurs détails, semblent procéder *au moins en raison de l'hétérogénéité.*

Ecartons maintenant les deux termes équivoques, *gravitation* et *électricité,* et adoptons les expressions plus définies d'*attraction* et de *répulsion.* La première, c'est le corps; la seconde, c'est l'âme; l'une est le principe matériel, l'autre le principe spirituel de l'Univers. *Il n'existe pas d'autres principes. Tous* les phénomènes doivent être attribués à l'un ou à l'autre, ou à tous les deux combinés. Il est si rigoureusement vrai, il est si parfaitement rationnel que l'attraction et la répulsion sont les *seules* propriétés par lesquelles nous percevons l'Univers, — en d'autres termes, par lesquelles la Matière se manifeste à l'Esprit, — que nous avons pleinement le droit de supposer que la matière n'*existe* que comme attraction et répulsion, — que l'attraction et la répulsion *sont* matière, — nous servant de cette hypothèse comme d'un moyen de faciliter l'argumenta-

tion; — car il est impossible de concevoir un cas où nous ne puissions employer à notre gré le mot matière et les termes attraction et répulsion, pris ensemble, comme expressions de logique équivalentes et convertibles.

VI

Je disais tout à l'heure que ce que j'ai nommé la tendance des atomes disséminés à retourner à leur unité originelle devait être pris pour le principe de la loi newtonienne de la gravitation; et en effet on n'aura pas grande peine à entendre la chose ainsi, si l'on considère la *gravitation newtonienne* sous un aspect purement général, comme une force qui pousse la matière à chercher la matière; c'est-à-dire si nous voulons ne pas attacher notre attention au *modus operandi* connu de la force newtonienne. La coïncidence générale nous satisfait; mais, en regardant de plus près, nous voyons dans le détail beaucoup de choses qui paraissent non-coïncidentes, et beaucoup d'autres où la coïncidence ne paraît pas du moins suffisamment établie. Un exemple : la gravitation newtonienne, si nous la considérons dans certains modes, ne nous apparaît pas du tout comme une tendance vers l'*Unité;* elle nous semble plutôt une tendance de tous les corps dans toutes les directions, phrase qui semble exprimer la tendance à la diffusion. Ici donc il y a non-coïncidence. Un autre exemple : quand nous réfléchissons sur la loi mathématique qui gouverne la tendance newtonienne, nous voyons clairement que nous ne pouvons pas obtenir la coïncidence, — relativement, du moins, au *modus operandi,* — entre la gravitation, telle que nous la connaissons, et cette tendance, simple et directe en apparence, que j'ai supposée.

En effet, je suis arrivé à un point où il serait bon de renforcer ma position en inversant mon procédé. Jusqu'à présent, nous avons procédé *à priori,* d'une considération abstraite de la *Simplicité,* prise comme la qualité qui a dû le plus vraisemblablement caractériser l'action originelle de Dieu. Voyons maintenant si les faits établis de la Gravitation newtonienne peuvent nous fournir, *à posteriori,* quelques inductions légitimes.

Que déclare la loi newtonienne? que tous les corps s'attirent l'un l'autre avec des forces proportionnées [à leurs quantités de matière et inversement proportionnées] aux carrés de leurs distances. C'est à dessein que je donne d'abord la version vulgaire de la loi; et je confesse que dans celle-ci, comme dans la plupart des traductions vulgaires de grandes vérités, je ne trouve pas une qualité très-suggestive. Adoptons donc une phraséologie plus philosophique : — *Chaque atome de chaque corps attire chaque autre atome, soit appartenant au même corps, soit appartenant à chaque autre corps, avec une force variant en raison inverse des carrés des distances entre l'atome attirant et l'atome attiré.* Ici, pour le coup, un flot de suggestions jaillit aux yeux de l'esprit.

Mais voyons distinctement la chose que Newton a *prouvée,* — selon la définition grossièrement irrationnelle de la *preuve* prescrite par les écoles de métaphysique. Il fut obligé de se contenter de montrer que les mouvements d'un Univers imaginaire, composé d'atomes attirants et attirés obéissant à la loi qu'il annonçait, coïncidaient parfaitement avec les mouvements de l'Univers existant réellement, autant du moins qu'il tombe sous notre observation. Telle fut la somme de sa *démonstration,* selon le jargon conventionnel des philosophies. Les succès qui la confirmèrent ajoutèrent preuve sur preuve, — des preuves

telles que les admet toute intelligence saine, — mais la *démonstration* de la loi-elle-même, selon les métaphysiciens, n'avait été confirmée en aucune façon. Cependant la preuve *oculaire, physique,* de l'attraction, ici même, sur cette Terre, fut enfin trouvée, en parfait accord avec la théorie newtonienne, et à la grande satisfaction de quelques-uns de ces reptiles intellectuels. Cette preuve jaillit, indirectement et incidemment (comme jaillirent presque toutes les vérités importantes), d'une tentative faite pour mesurer la densité moyenne de la Terre. Dans les fameuses expériences que Maskelyne, Cavendish et Bailly firent dans ce but, il fut découvert, vérifié et mathématiquement démontré que l'attraction de la masse d'une montagne était en accord exact avec l'immortelle théorie de l'astronome anglais.

Mais, en dépit de cette confirmation d'une vérité qui n'en avait aucun besoin, — en dépit de la prétendue corroboration de la *théorie* par la prétendue *preuve oculaire et physique,* — en dépit du caractère de cette corroboration, — les idées que les vrais philosophes eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'accepter relativement à la gravitation, et particulièrement les idées acceptées et complaisamment maintenues par les hommes vulgaires, ont été évidemment tirées, pour la plus grande partie, d'une considération du principe, tel qu'ils le trouvent simplement développé *sur la planète à laquelle ils sont attachés.*

Or, où tend une considération aussi amoindrie? A quelle espèce d'erreur donne-t-elle naissance? Sur la Terre nous voyons, nous sentons simplement que la gravitation chasse tous les corps vers le centre de la Terre. Aucun homme, dans le domaine ordinaire de la vie, ne peut voir ni sentir autrement, — ne peut s'empêcher de percevoir que toute chose, partout, a une tendance gravitante, perpétuelle

vers le centre de la Terre, et pas ailleurs; cependant (sauf une exception qui sera spécifiée postérieurement) il est certain que chaque chose terrestre (pour ne pas parler maintenant de toutes les choses célestes) a une tendance non-seulement vers le centre de la Terre, mais en outre vers toute espèce de direction possible.

Or, quoique les hommes de philosophie ne puissent pas être accusés de se tromper avec le vulgaire dans cette matière, ils se laissent toutefois influencer, à leur insu, par l'idée vulgaire agissant comme sentiment. — *Quoique personne n'ait foi dans les fables du Paganisme,* — dit Bryant dans sa très-savante *Mythologie,* — *cependant nous nous oublions sans cesse au point d'en tirer des inductions comme de réalités existantes.* — Je veux dire que la perception purement *sensitive* de la gravitation, telle que nous la connaissons sur la Terre, induit l'humanité en fantaisie et la fait croire à une *concentralisation,* à une sorte de spécialité terrestre; — qu'elle a toujours incliné vers cette fantaisie les intelligences même les plus puissantes, — les détournant perpétuellement, quoique imperceptiblement, de la caractéristique réelle du principe; les ayant empêchées jusqu'à l'époque présente de saisir même un aperçu de cette vérité vitale qui se trouve dans une direction diamétralement opposée, — derrière les caractéristiques *essentielles* du principe, qui sont, non pas la concentralisation ou la spécialité, mais l'*universalité* et la *diffusion.* Cette vérité vitale est l'Unité, prise comme source du phénomène.

Permettez-moi de répéter la définition de la gravitation : *Chaque atome, dans chaque corps, attire chaque autre atome, appartenant au même corps ou appartenant à tout autre corps,* avec une force qui varie en raison inverse des carrés des distances de l'atome attirant et de l'atome attiré.

Que le lecteur s'arrête ici un moment avec moi pour

contempler la miraculeuse, ineffable et absolument inimaginable complexité de rapports impliquée dans ce fait, que *chaque atome attire chaque autre atome,* — impliquée seulement dans ce fait de l'attraction, étant écartée la question de la loi ou du mode suivant lesquels l'attraction se manifeste, — impliquée dans ce fait unique que chaque atome attire plus ou moins chaque autre atome, dans une immensité d'atomes telle, que toutes les étoiles qui entrent dans la constitution de l'Univers peuvent être à peu près comparées pour le nombre aux atomes qui entrent dans la composition d'un boulet de canon.

Eussions-nous simplement découvert que chaque atome tendait vers un point favori, vers quelque atome particulièrement attractif, nous serions encore tombés sur une découverte qui, en elle-même, aurait suffi pour accabler notre esprit; — mais quelle est cette vérité que nous sommes actuellement appelés à comprendre? C'est que chaque atome attire chaque autre atome, sympathise avec ses plus délicats mouvements, avec chaque atome et avec tous, toujours, incessamment, suivant une loi déterminée dont la complexité, même considérée seulement en elle-même, dépasse absolument les forces de l'imagination humaine. Si je me propose de mesurer l'influence d'un seul atome sur l'atome son voisin dans un rayon solaire, je ne puis pas accomplir mon dessein sans d'abord compter et peser tous les atomes de l'Univers et définir la position précise de chacun à un moment particulier de la durée. Si je m'avise de déplacer, ne fût-ce que de la trillionième partie d'un pouce, le grain microscopique de poussière posé maintenant sur le bout de mon doigt, quel est le caractère de l'action que j'ai eu la hardiesse de commettre? J'ai accompli un acte qui ébranle la Lune dans sa marche, qui contraint le Soleil à n'être plus le soleil, et qui altère

pour toujours la destinée des innombrables myriades d'étoiles qui roulent et flamboient devant la majesté de leur Créateur.

De telles idées, de telles conceptions, — pensées monstrueuses qui ne sont plus des pensées, rêveries de l'âme plutôt que raisonnements ou même considérations de l'intellect, — de telles idées, je le répète, sont les seules que nous puissions réussir à créer en nous dans tous nos efforts pour saisir le grand principe de l'*Attraction.*

Mais maintenant, avec de telles idées, avec une telle *vision,* franchement acceptée, de la merveilleuse complexité de l'Attraction, que toute personne, capable de réfléchir sur de pareilles matières, s'applique à imaginer un principe adaptable aux phénomènes observés, — ou la condition qui leur a donné naissance.

Une si évidente fraternité des atomes n'indique-t-elle pas une extraction commune? Une sympathie si victorieuse, si indestructible, si absolument indépendante, ne suggère-t-elle pas l'idée d'une source, d'une paternité commune? Un extrême ne pousse-t-il pas la raison vers l'extrême son contraire? L'infini dans la division ne se rapporte-t-il pas à l'absolu dans l'individualité? Le superlatif de la complexité ne fait-il pas deviner la perfection dans la simplicité? Je veux dire, non pas seulement que les atomes, comme nous les voyons, sont divisés ou qu'ils sont complexes dans leurs rapports, mais surtout qu'ils sont inconcevablement divisés et inexprimablement complexes; c'est de l'extrême des conditions que je veux parler maintenant, plutôt que des conditions elles-mêmes. En un mot, n'est-ce pas parce que les atomes étaient, à une certaine époque très-ancienne, *quelque chose de plus même qu'un assemblage,* — n'est-ce pas parce que, originellement, donc normalement, ils étaient *Un,* que maintenant en

toutes circonstances, sur tous les points, dans toutes les directions, par tous les modes de rapprochement, dans tous les rapports et à travers toutes les conditions, ils s'efforcent de *retourner* vers cette *unité* absolue, indépendante et inconditionnelle ?

Ici, quelqu'un demandera peut-être : « Pourquoi, puisque c'est vers l'Unité que ces atomes s'efforcent de retourner, ne jugeons-nous pas et ne définissons-nous pas l'Attraction *une simple tendance générale vers un centre ?* — Pourquoi, particulièrement, *vos* atomes, les atomes que vous nous donnez comme ayant été irradiés d'un centre, ne retournent-ils pas tous à la fois, en ligne droite, vers le point central de leur origine ? »

Je réponds qu'ils le font, ainsi que je le montrerai clairement; mais que la cause qui les y pousse est tout à fait indépendante du centre considéré *comme tel.* Ils tendent tous en ligne droite vers un centre, à cause de la sphéricité selon laquelle ils ont été lancés dans l'espace. Chaque atome, formant une partie d'un globe généralement uniforme d'atomes, trouve naturellement plus d'atomes dans la direction du centre que dans toute autre direction; c'est donc dans ce sens qu'il est poussé, mais il n'y est pas poussé parce que le centre est *le point de son origine.* Il n'est pas de *point* auquel les atomes se rallient. Il n'est pas de *lieu,* soit dans le concret, soit dans l'abstrait, auquel je les suppose attachés. Rien de ce qui peut s'appeler *localité* ne doit être conçu comme étant leur origine. Leur source est dans le principe Unité. C'est là le père qu'ils ont perdu. C'est là *ce qu'ils cherchent* toujours, immédiatement, dans toutes les directions, partout où ils peuvent le trouver, même partiellement; apaisant ainsi, dans une certaine mesure, leur indestructible tendance, tout en faisant route vers leur absolue satisfaction finale.

Il suit de tout ceci que tout principe qui sera suffisant pour expliquer en général la *loi*, ou *modus operandi*, de la force attractive, devra aussi expliquer cette loi dans le particulier; — c'est-à-dire que tout principe qui montrera pourquoi les atomes doivent tendre vers leur *centre général d'irradiation*, avec des forces variant en proportion inverse des carrés des distances, expliquera d'une manière satisfaisante la tendance, conforme à la même loi, qui pousse l'atome vers l'atome; — *car* la tendance vers le centre *est* simplement la tendance de chacun vers chacun, et non pas une tendance vers un centre considéré *comme tel*.

On voit en même temps que l'établissement de mes propositions n'implique aucune nécessité de modifier les termes de la définition newtonienne de la Gravitation, laquelle déclare que chaque atome attire chaque autre atome, dans une infinie réciprocité, et ne déclare que cela; mais (en supposant toutefois que ce que je propose sera finalement admis) il me semble évident que, dans les futures opérations de la Science, on pourrait éviter quelque erreur occasionnelle, si l'on adoptait une phraséologie plus ample, telle que celle-ci : — Chaque atome tend vers chaque autre atome, etc., avec une force, etc.; *le résultat général étant une tendance de tous les atomes, avec une force semblable, vers un centre général.*

En reprenant notre route à l'inverse, nous sommes arrivés à un résultat identique; mais, dans l'un des cas, l'*Intuition* était le point de départ, dans l'autre, elle était le but. En commençant mon premier voyage, je pouvais dire seulement que je *sentais*, par une irrésistible intuition, que la Simplicité avait été la caractéristique de l'action originelle de Dieu; — en finissant mon second voyage, je puis seulement déclarer que je perçois, par une irrésistible intuition, que l'Unité a été la source des phénomènes de

la Gravitation newtonienne observés jusqu'à présent. Ainsi, selon les écoles, je ne *prouve* rien. Soit. Je n'ai pas d'autre ambition que de suggérer, — et de *convaincre* par la suggestion. J'ai l'orgueilleuse conviction qu'il existe des intelligences humaines profondes, douées d'un prudent discernement, qui ne pourront pas *s'empêcher* d'être largement satisfaites de mes simples suggestions. Pour ces intelligences, — comme pour la mienne, — il n'est pas de démonstration mathématique qui puisse apporter la moindre *vraie preuve* additionnelle à la grande *Vérité* que j'ai avancée, à savoir que l'*Unité Originelle est la source, le principe des Phénomènes Universels.* Pour ma part, je ne suis pas aussi sûr que je parle et que je vois; — je ne suis pas aussi sûr que mon cœur bat et que mon âme vit; — que le soleil se lèvera demain matin, probabilité qui gît encore dans le Futur, — je ne prétends pas du tout en être aussi sûr que je le suis de ce *Fait* irréparablement passé, que tous les Êtres et Toutes les Pensées des Êtres, avec toute leur ineffable Multiplicité de Rapports, ont jailli à la fois à l'existence de la primordiale et indépendante *Unité.*

Relativement à la Gravitation newtonienne, le Docteur Nichol, l'éloquent auteur de l'*Architecture des Cieux,* dit : « En vérité, nous n'avons aucune raison de supposer que cette grande Loi, telle qu'elle nous est aujourd'hui connue, soit la formule suprême ou la plus simple, conséquemment universelle et omnicompréhensible, d'une grande Ordonnance. Le mode suivant lequel son intensité diminue avec l'élément de la distance n'a pas l'aspect d'un *principe* suprême, lequel principe comporte toujours la simplicité de ces axiomes, évidents par eux-mêmes, qui constituent la base de la Géométrie. »

Il est absolument vrai que les *principes suprêmes,* selon le sens usuel des termes, comportent toujours la simplicité

des axiomes géométriques (quant aux choses *évidentes par elles-mêmes,* il n'en existe pas); — mais ces principes ne sont pas clairement *suprêmes;* en d'autres termes, les choses que nous avons l'habitude de qualifier *principes* ne sont pas, à proprement parler, des principes, — puisqu'il ne peut exister qu'un principe, qui est la Volition Divine. Nous n'avons donc aucun droit de supposer, d'après ce que nous observons dans les règles qu'il nous plaît follement d'appeler *principes,* quoi que ce soit qui ressemble aux caractéristiques d'un principe proprement dit. Les *principes suprêmes,* dont le Docteur Nichol parle comme comportant la simplicité géométrique, peuvent avoir et ont en effet cet aspect géométrique, puisqu'ils sont une partie intégrante d'un vaste système géométrique, c'est-à-dire d'un système de simplicité, dans lequel toutefois le principe vraiment suprême est, *comme nous le savons,* le maximum du complexe, autrement dit, de l'inintelligible; — car n'est-ce pas la Capacité Spirituelle de Dieu?

Cependant j'ai cité la remarque du Docteur Nichol, non pas tant pour infirmer sa philosophie que pour attirer l'attention sur ce fait, que, malgré que tous les hommes aient admis un *certain* principe comme existant au delà de la loi de la Gravitation, aucune tentative n'a été faite pour définir ce qu'*est* particulièrement ce principe; — si nous exceptons peut-être quelques visées fantastiques qui le transportent dans le Magnétisme, dans le Mesmérisme, dans le Swedenborgianisme, ou dans le Transcendantalisme, ou dans tout autre délicieux *isme* de la même espèce, invariablement favorisé par une seule et même espèce de gens. Le grand esprit de Newton, tout en saisissant hardiment la Loi elle-même, a reculé devant le principe de la Loi. Plus active, plus compréhensible au moins, sinon plus patiente et plus profonde, la sagacité

de Laplace n'eut pas le courage de s'y attaquer. Mais l'hésitation de la part de ces astronomes n'est pas si difficile à comprendre. Eux aussi, comme d'ailleurs tous les mathématiciens de la première classe, ils étaient *purement* mathématiciens; leur intelligence du moins était marquée d'un caractère mathématico-physique vigoureusement prononcé. Tout ce qui n'était pas distinctement situé dans le domaine de la Physique ou des Mathématiques leur apparaissait comme des Non-Entités ou des Ombres. Néanmoins, nous pouvons bien nous étonner que Leibnitz, qui fut une exception remarquable à cette règle générale, et dont le tempérament spirituel était un singulier mélange du mathématique avec le physico-métaphysique, n'ait pas d'abord recherché et défini le point en litige. Newton et Laplace, cherchant un principe, et n'en découvrant aucun *physique,* devaient humblement et tranquillement s'arrêter à cette conclusion, qu'il n'en existait absolument aucun; mais il est presque impossible de concevoir que Leibnitz, ayant épuisé dans ses recherches les domaines de la physique, n'ait pas marché droit, plein de hardiesse et de confiance, à travers ce vieux labyrinthe du royaume de la Métaphysique qui lui était si familier. Il est évident qu'il a dû s'aventurer à la recherche du trésor; — s'il ne l'a pas trouvé, c'est peut-être, après tout, parce que sa merveilleuse conductrice, son Imagination, n'était pas suffisamment adulte ou assez bien éduquée pour le diriger dans la bonne route.

J'observais tout à l'heure qu'il avait été fait de vagues tentatives pour attribuer la Gravitation à de certaines forces très-douteuses, dont le nom affecte la désinence *isme.* Mais ces tentatives, quoique considérées très-justement comme hardies, n'ont pas visé plus loin qu'à la généralité, à la pure généralité de la Loi newtonienne.

Aucun effort d'explication, aucun effort heureux, à ma connaissance, n'a été fait relativement à son *modus operandi.* C'est donc avec une crainte bien légitime d'être pris pour un fou, dès le début, et avant d'avoir pu porter mes propositions sous l'œil de ceux-là qui seuls sont compétents pour décider sur leur valeur, que je déclare ici que le *modus operandi* de la Loi de la Gravitation est une chose excessivement simple et parfaitement appréciable, à la condition que nous nous approchions du problème selon une juste gradation et dans la bonne route, — c'est-à-dire si nous le considérons du point de vue convenable.

VII

Soit que nous arrivions à l'idée d'absolue *Unité,* source présumée de Tous les Êtres, par une considération de la Simplicité prise pour la caractéristique la plus probable de l'action originelle de Dieu; — soit que nous y parvenions par l'examen de l'universalité de rapports dans les phénomènes de la gravitation; — ou soit enfin que nous aboutissions à cette idée comme au résultat de la corroboration réciproque des deux procédés, — toujours est-il que l'idée, une fois acceptée, est inséparablement connexe d'une autre idée, celle de la condition de l'Univers sidéral, tel que nous le voyons maintenant, c'est-à-dire d'une incommensurable *diffusion* à travers l'espace. Or, une connexion entre ces idées, — unité et diffusion, — ne peut pas être admissible sans une troisième idée, celle de l'*irradiation.* L'Unité Absolue étant prise comme centre, l'Univers sidéral existant est le résultat d'une *irradiation* partant de ce centre.

Or, les lois de l'irradiation sont *connues.* Elles sont partie

intégrante de la *sphère*. Elles appartiennent à la classe des *propriétés géométriques incontestables*. Nous disons d'elles : elles sont vraies, elles sont évidentes. Demander *pourquoi* elles sont vraies, ce serait demander pourquoi sont vrais les axiomes sur lesquels s'appuie la démonstration de ces lois. Il n'y a *rien* de démontrable, pour parler strictement; mais s'il y a quelque chose de démontrable, les propriétés et les lois en question sont démontrées.

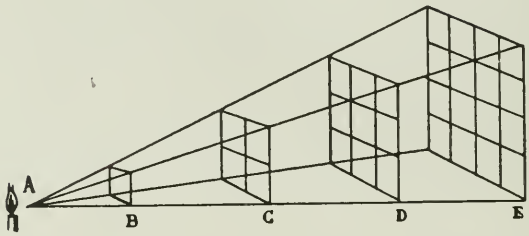
Mais ces lois, que déclarent-elles? Comment, par quels degrés l'irradiation procède-t-elle du centre vers l'espace?

D'un centre lumineux la Lumière émane par irradiation, et les quantités de lumière reçues par un plan quelconque, que nous supposerons changeant de position, de manière à se trouver tantôt plus près, tantôt plus loin du centre, diminueront dans la même proportion que s'accroîtront les carrés des distances entre le plan et le corps lumineux, et s'accroîtront dans la même proportion que diminueront les carrés.

L'expression de la loi peut être ainsi généralisée : — Le nombre de molécules lumineuses, ou, si l'on préfère d'autres termes, le nombre d'impressions lumineuses, reçues par le plan mobile, sera en proportion *inverse* des carrés des distances où sera situé le plan. Et pour généraliser encore, nous pouvons dire que la diffusion, l'éparpillement, l'irradiation, en un mot, est en proportion *directe* des carrés des distances.

Par exemple : à la distance B, du centre lumineux A, un certain nombre de particules est éparpillé, de manière à occuper la surface B. Donc à la distance double, c'est-à-dire à C, ces particules se trouveront d'autant plus éparpillées qu'elles occuperont quatre surfaces semblables; à la distance triple, ou à D, elles seront d'autant plus séparées les unes des autres qu'elles occuperont neuf surfaces sem-

blables; à une distance quadruple, ou à E, elles seront tellement diffuses qu'elles s'étendront sur seize surfaces semblables; — et ainsi de suite à l'infini.



Généralement, en disant que l'irradiation procède en raison proportionnelle directe des carrés des distances, nous nous servons du terme irradiation pour exprimer *le degré de diffusion* à mesure que nous nous éloignons du centre. Inversant la proposition, et employant le mot *concentralisation* pour exprimer *le degré d'attraction générale* à mesure que nous nous rapprochons du centre, nous pouvons dire que la concentralisation procède en raison inverse des carrés des distances. En d'autres termes, nous sommes arrivés à cette conclusion, que, dans l'hypothèse que la matière ait été originellement irradiée d'un centre, et soit maintenant en train d'y retourner, la concentralisation, ou action de retour, procède *exactement comme nous savons que procède la force de gravitation.*

Or, s'il nous était permis de supposer que la concentralisation représente exactement la *force de la tendance vers le centre,* — que l'une est en exacte proportion avec l'autre, et que les deux procèdent simultanément, nous aurions démontré tout ce qui était à démontrer. La seule difficulté ici consiste donc à établir une proportion directe entre la concentralisation et la *force* de concentralisation; et nous

pouvons considérer la chose comme faite si nous établissons une proportion semblable entre l'irradiation et la *force* d'irradiation.

Une rapide inspection des Cieux suffit pour nous montrer que les étoiles sont distribuées avec une certaine uniformité générale et à une certaine égalité de distance à travers la région de l'espace où elles sont groupées, affectant dans leur ensemble une forme approximativement sphérique; — cette espèce d'égalité, générale plutôt qu'absolue, ne contredisant en rien ma déduction sur l'inégalité de distances, dans de certaines limites, entre les atomes originellement irradiés, et représentant un corollaire du système évident d'infinie complexité de rapports tirée de l'unité absolue. Je suis parti, on se le rappelle, de l'idée d'une distribution généralement uniforme, mais particulièrement inégale, des atomes; — idée confirmée, je le répète, par une inspection des étoiles, telles qu'elles existent actuellement.

Mais même dans l'égalité générale de distribution, en ce qui regarde les atomes, apparaît une difficulté qui, sans aucun doute, s'est déjà présentée à ceux de mes lecteurs qui croient que je suppose cette égalité de distribution effectuée par *l'irradiation partant d'un centre.* Au premier coup d'œil, l'idée de l'*irradiation* nous force à accepter cette autre idée, jusqu'à présent non séparée et en apparence inséparable, d'une agglomération autour d'un centre, et d'une dispersion à mesure qu'on s'en éloigne, — l'idée, en un mot, d'inégalité de distribution relativement à la matière irradiée.

Or, j'ai fait observer ailleurs[1] que si la Raison, à la recherche du Vrai, peut jamais trouver sa route, c'est par

[1] *Double Assassinat dans la rue Morgue,* — HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

des difficultés telles que celle actuellement en question, par une telle inégalité, par de telles particularités, par de telles saillies sur le plan ordinaire des choses. Grâce à la difficulté, à la *particularité* qui se présente ici, je bondis d'un seul coup vers le secret, — secret que je n'aurais jamais pu atteindre sans la particularité et les inductions qu'elle me fournit *par son pur caractère de particularité.*

La marche de ma pensée, arrivée à ce point, peut être grossièrement dessinée de la manière suivante : — Je me dis : «L'Unité, comme je l'ai expliquée, est une vérité; — je le sens. La Diffusion est une vérité; je le vois. L'Irradiation, par laquelle seule ces deux vérités sont conciliées, est conséquemment une vérité; je le perçois. L'*égalité* de diffusion, d'abord déduite *à priori* et ensuite confirmée par l'inspection des phénomènes, est aussi une vérité; — je l'admets pleinement. Jusqu'ici tout est clair autour de moi; — il n'y a pas de nuages derrière lesquels puisse se cacher le secret, le grand secret du *modus operandi* de la gravitation; — mais ce secret est quelque part aux environs, très-certainement, et n'y eût-il qu'un seul nuage en vue, je serais tenu de soupçonner ce nuage.» Et justement, comme je me dis cela, voilà qu'un nuage apparaît. Ce nuage est l'impossibilité apparente de concilier ma vérité, *irradiation* avec mon autre vérité, *égalité de diffusion.* Je me dis alors : «Derrière cette impossibilité *apparente* doit se trouver ce que je cherche.» Je ne dis pas : impossibilité *réelle;* car une invincible foi dans mes vérités me confirme qu'il n'y a là, après tout, qu'une simple difficulté; mais je vais jusqu'à dire, avec une confiance opiniâtre, que, quand cette difficulté sera résolue, nous trouverons, *enveloppée dans le procédé de solution,* la clef du secret que nous cherchons. De plus, je *sens* que nous ne découvrirons qu'*une seule* solution possible de la difficulté, et

cela, pour cette raison que, s'il y en avait deux, l'une des deux serait superflue, sans utilité, vide, ne contenant aucune clef, puisqu'il n'est pas besoin d'une double clef pour ouvrir un secret quelconque de la nature.

Et maintenant examinons : — les notions ordinaires, les notions distinctes que nous pouvons avoir de l'irradiation, sont tirées du mode tel que nous le voyons appliqué dans le cas de la Lumière. Là nous trouvons une effusion *continue de courants lumineux, avec une force que nous n'avons aucun droit de supposer variable.* Or, dans n'importe quelle irradiation de cette nature, continue et d'une force invariable, les régions voisines du centre doivent être inévitablement plus remplies que les régions éloignées. Mais je n'ai supposé aucune irradiation telle que celle-là. Je n'ai pas supposé une irradiation *continue;* par la simple raison qu'une telle supposition impliquerait d'abord la nécessité d'adopter une conception que l'homme, ainsi que je l'ai montré, ne peut pas adopter, et que l'examen du firmament réfute, ainsi que je le démontrerai plus amplement, — la conception d'un Univers sidéral absolument infini, — et impliquerait, en second lieu, l'impossibilité de comprendre une réaction, c'est-à-dire la gravitation, telle qu'elle existe maintenant, puisque, tant qu'une action se continue, aucune réaction, naturellement, ne peut avoir lieu. Donc, ma supposition, ou plutôt l'inévitable déduction tirée des justes prémisses, était celle d'une irradiation *déterminée,* d'une irradiation finalement discontinuée.

Qu'il me soit permis maintenant de décrire le seul mode possible selon lequel nous pouvons comprendre que la matière ait été répandue à travers l'espace, de manière à remplir à la fois les conditions d'irradiation et de distribution généralement égale.

Par commodité d'illustration, imaginons d'abord une

sphère creuse, de verre ou d'autre matière, occupant l'espace à travers lequel la matière universelle a été également éparpillée, par le moyen de l'irradiation, de la particule absolue, indépendante, inconditionnelle, placée au centre de la sphère.

Un certain effort de la puissance expansive (que nous présumons être la Volonté Divine), — en d'autres termes, une certaine *force,* dont la mesure est la quantité de matière, c'est-à-dire le nombre des atomes, — a émis, émet, par irradiation, ce nombre d'atomes, les chassant hors du centre dans toutes les directions, leur proximité réciproque diminuant à mesure qu'ils s'éloignent de ce centre, jusqu'à ce que finalement ils se trouvent éparpillés sur la surface intérieure de la sphère.

Quand les atomes ont atteint cette position, ou pendant qu'ils tendaient à l'atteindre, un second exercice inférieur de la même force, — une seconde force inférieure de la même nature, — émet de la même manière, par irradiation, une seconde couche d'atomes qui va se déposer sur la première; le nombre d'atomes, dans ce cas comme dans le premier, étant la mesure de la force qui les a émis, — en d'autres termes, la force étant précisément appropriée au dessein qu'elle accomplit, — la force et le nombre d'atomes envoyés par cette force étant directement proportionnels.

Quand cette seconde couche a atteint sa destination ou pendant qu'elle s'en approche, un troisième exercice inférieur de la même force, ou une troisième force inférieure de même nature, — le nombre des atomes émis étant dans tous les cas la mesure de la force, — dépose une troisième couche sur la seconde, — et ainsi de suite, jusqu'à ce que ces couches concentriques, devenant de moins en moins vastes, atteignent finalement le point central; et alors la

matière diffusible, en même temps que la force diffusive, se trouve épuisée.

Notre sphère est maintenant remplie, par le moyen de l'irradiation, d'atomes également répartis. Les deux conditions nécessaires, celles de l'irradiation et d'une diffusion égale, sont accomplies par le *seul* mode qui permette de concevoir la possibilité de leur accomplissement simultané. C'est pour cette raison que j'ai l'espérance de trouver maintenant, caché dans la condition présente des atomes ainsi distribués à travers la sphère, le secret dont je suis en quête, le principe si important du *modus operandi* de la loi newtonienne. Examinons donc la condition actuelle des atomes.

Ils sont placés dans une série de couches concentriques. Ils sont également distribués à travers la sphère. Ils ont été irradiés vers ces positions.

Les atomes étant également distribués, plus est grande la superficie d'une de ces couches concentriques quelconques, plus grand sera le nombre d'atomes distribués dans cette couche. En d'autres termes, le nombre d'atomes situés sur la surface d'une de ces couches concentriques quelconque est en proportion directe de l'étendue de cette surface.

Mais, dans toute série de sphères concentriques, les surfaces sont en proportion directe des carrés des distances à partir du centre, ou, plus brièvement, les surfaces des sphères sont entre elles comme les carrés de leurs rayons.

Conséquemment, le nombre d'atomes, dans une couche quelconque, est en proportion directe du carré de la distance qui sépare cette couche du centre.

Mais le nombre des atomes dans une couche quelconque est la mesure de la force qui a émis cette couche, c'est-à-dire qu'elle est en proportion directe de la force.

Donc la force qui a irradié chaque couche est en proportion directe du carré de la distance entre cette couche et le centre, ou, pour généraliser, *la force de l'irradiation a eu lieu en proportion directe des carrés des distances.*

Or, la Réaction, autant que nous en pouvons connaître, c'est l'Action inversée. Le principe général de la Gravitation étant, en premier lieu, entendu comme la réaction d'un acte, comme l'expression d'un désir de la part de la Matière, existant à l'état de diffusion, de retourner à l'Unité d'où elle est issue, et en second lieu, l'esprit étant obligé de déterminer le *caractère* de ce désir, la manière selon laquelle il doit naturellement se manifester, — étant, en d'autres termes, obligé de concevoir une loi probable, ou *modus operandi,* pour l'action de retour, ne peut pas ne pas arriver à cette conclusion que la loi de retour doit être précisément la réciproque de la loi d'émission. Chacun du moins aura parfaitement le droit de considérer la chose comme démontrée, jusqu'à ce que quelqu'un donne une raison plausible qui affirme le contraire, jusqu'à ce qu'une autre loi de retour soit imaginée que l'intelligence puisse adopter comme préférable.

Donc, la matière irradiée dans l'espace, avec une force qui varie comme les carrés des distances, pourrait *à priori* être supposée retourner vers son centre d'irradiation avec une force variant *en raison inverse* des carrés des distances; et j'ai déjà montré que tout principe qui expliquera pourquoi les atomes tendent, en raison d'une loi quelconque, vers le centre général, doit être admis comme expliquant en même temps, d'une manière suffisante, pourquoi, en raison de la même loi, ils tendent l'un vers l'autre. Car, en fait, la tendance vers le centre général n'est pas une tendance vers un centre positif; elle a lieu vers ce point, seulement parce que chaque atome, en se dirigeant vers

un tel point, s'achemine directement vers son centre réel et essentiel, qui est l'Unité, — l'Union absolue et finale de toutes choses.

Cette considération ne présente à mon esprit aucune difficulté; mais cela ne m'aveugle pas sur son obscurité possible pour les esprits moins habitués à manier des abstractions, et en somme il serait peut-être bon de considérer la proposition d'un ou deux autres points de vue.

La molécule absolue, indépendante, originellement créée par la Volition Divine, doit avoir été dans une condition de *normalité* positive ou de perfection; — car toute imperfection implique rapport. Le bien est positif; le mal est négatif; il n'est que la négation du bien, comme le froid est la négation de la chaleur, l'obscurité, de la lumière. Pour qu'une chose soit mauvaise, il faut qu'il y ait quelque autre chose qui soit *comparable* à ce qui est mauvais; — une condition à laquelle cette chose mauvaise ne satisfait pas; une loi qu'elle viole; un être qu'elle offense. Si cet être, cette loi, cette condition, relativement auxquels la chose est mauvaise, n'existent pas, ou si, pour parler plus strictement, il n'existe ni êtres, ni lois, ni conditions, alors la chose ne peut pas être mauvaise et devra conséquemment être bonne. Toute déviation de la normalité implique une tendance au retour. Une différence d'avec ce qui est normal, droit, juste, ne peut avoir été créée que par la nécessité de vaincre une difficulté. Et si la force qui surmonte cette difficulté n'est pas infiniment continuée, la tendance indestructible à ce retour pourra à la longue agir dans le sens de sa satisfaction. La force retirée, la tendance agit. C'est le principe de réaction, comme conséquence inévitable d'une action finie. Pour employer une phraséologie dont on pardonnera l'affectation appa-

rente à cause de son énergie, nous pouvons dire que la Réaction est le retour de *ce qui est et ne devrait pas être* vers *ce qui était originellement, et conséquemment devrait être;* — et j'ajoute que l'on trouverait toujours la force *absolue* de la Réaction en proportion directe avec la réalité, la vérité, l'absolu du principe *originel,* s'il était possible de mesurer celui-ci; — et conséquemment la plus grande de toutes les réactions concevables doit être celle produite par la tendance dont il est question ici, — la tendance à retourner vers l'*absolu originel,* vers le *suprême primitif.* La gravitation *doit donc être la plus énergique de toutes les forces,* — idée obtenue *à priori* et largement confirmée par l'induction. Quel usage je ferai de cette idée, on le verra par la suite.

Les atomes, ayant été répandus hors de leur condition normale d'Unité, cherchent à retourner — vers quoi? Non pas, certainement, vers aucun *point* particulier; car il est clair que si, au moment de la diffusion, tout l'Univers matériel avait été projeté collectivement à une certaine distance du point d'irradiation, la tendance atomique vers le centre de la sphère n'aurait pas été troublée le moins du monde; les atomes n'auraient pas cherché le point de l'*espace absolu* dont ils étaient originairement issus. C'est simplement la *condition,* et non le point ou le lieu où cette condition a pris naissance, que les atomes cherchent à rétablir; — ce qu'ils désirent, c'est simplement *cette condition qui est leur normalité.* «Mais ils cherchent un centre, — dira-t-on, — et un centre est un point.» C'est vrai; mais ils cherchent ce point, non dans son caractère de point (car si toute la sphère changeait de position, ils chercheraient également le centre, et le centre serait alors un autre point), mais parce que, en raison de la forme dans laquelle ils existent collectivement (qui est celle de la sphère), c'est seulement par le point en question, qui est

le centre de la sphère, qu'ils peuvent atteindre leur véritable but, l'Unité. Dans la direction du centre, chaque atome perçoit plus d'atomes que dans toute autre direction. Chaque atome est poussé vers le centre, parce que sur la ligne droite, qui s'étend de lui au centre et qui continue au delà jusqu'à la circonférence, se trouve un plus grand nombre d'atomes que sur toute autre ligne droite, — un plus grand nombre d'objets qui le cherchent, lui, atome individuel, — un plus grand nombre de satisfactions pour sa propre tendance à l'Unité, — en un mot, parce que dans la direction du centre se trouve la plus grande possibilité de satisfaction générale pour son appétit individuel. Pour parler brièvement, la condition de l'Unité est en réalité ce que cherchent les atomes, et s'ils *semblent* chercher le centre de la sphère, ce n'est qu'implicitement, parce que le centre implique, contient, enveloppe le seul centre essentiel, l'Unité. Mais, en raison de ce caractère double et implicite, il est impossible de séparer pratiquement la tendance vers l'Unité abstraite de la tendance vers le centre concret. Ainsi la tendance des atomes vers le centre général est, à tous égards, pratique et logique, la tendance de chacun vers chacun, et cette tendance réciproque universelle est la tendance vers le centre; l'une peut être prise pour l'autre; tout ce qui s'applique à l'une doit s'appliquer à l'autre, et enfin tout principe qui expliquera suffisamment l'une est une explication indubitable de l'autre.

Je regarde soigneusement autour de moi pour trouver une objection rationnelle contre ce que j'ai avancé, et je n'en puis découvrir aucune; mais parmi cette classe d'objections généralement présentées par les douteurs de profession, les amoureux du Doute, j'en aperçois très-aisément trois, et je vais les examiner successivement.

On dira peut-être d'abord : «La preuve que la force d'irradiation (dans le cas en question) est en proportion directe des carrés des distances repose sur cette supposition gratuite que le nombre des atomes dans chaque couche est la mesure de la force par laquelle ils ont été émis.»

Je réponds que non-seulement j'ai parfaitement le droit de faire une telle supposition, mais que je n'aurais aucun droit d'en faire une autre. Ce que je suppose est simplement qu'un effet sert de mesure à la cause qui le produit, — que tout exercice de la Volonté Divine sera proportionnel au but qui réclame cet exercice, — et que les moyens de l'Omnipotence, ou de l'Omniscience, seront exactement appropriés à ses desseins. Le déficit ou l'excès dans la cause ne peuvent engendrer aucun effet. Si la force qui a irradié chaque couche dans la position qu'elle occupe avait été moins ou plus grande qu'il n'était nécessaire, c'est-à-dire, si elle n'avait pas été en proportion directe avec le but, alors cette couche n'aurait pas pu être irradiée à sa juste position. Si la force qui, en vue d'une égalité générale de distribution, a émis le nombre juste d'atomes pour chaque couche, n'avait pas été en proportion directe avec le nombre, alors ce nombre n'aurait pas été le nombre demandé pour une égale distribution.

La seconde objection supposable a de meilleurs droits à une réponse.

C'est un principe admis en dynamique que tout corps, recevant une impulsion, une disposition à se mouvoir, se meut en ligne droite dans la direction donnée par la force impulsive, jusqu'à ce qu'il soit détourné ou arrêté par quelque autre force. Comment donc, demandera-t-on peut-être, ma première couche, la couche extérieure d'atomes peut-elle arrêter son mouvement à la surface de

la sphère de verre imaginaire, quand une seconde force, d'un caractère non imaginaire, ne se manifeste pas, pour expliquer cette interruption dans le mouvement?

Je réponds que l'objection prend naissance ici dans une supposition tout à fait gratuite de la part du critique, — la supposition d'un principe dynamique à une époque où il n'existait pas de principes, en quoi que ce soit; — je me sers naturellement du mot *principe* dans le sens même que le critique attribue à ce mot.

Au commencement des choses, nous ne pouvons admettre, nous ne pouvons comprendre qu'une Première Cause, le Principe vraiment suprême, la Volonté de Dieu. L'*action* primitive, c'est-à-dire l'Irradiation de l'Unité, doit avoir été indépendante de tout ce que le monde appelle *principe,* parce que ce que nous désignons sous ce terme n'est qu'une conséquence de la réaction de cette action primitive; — je dis action *primitive;* car la création de la molécule matérielle absolue doit être considérée comme une *conception* plutôt que comme une *action* dans le sens ordinaire du mot. Ainsi nous regarderons l'action primitive comme une action tendant à l'établissement de ce que nous appelons maintenant *principes.* Mais cette action primitive elle-même doit être entendue comme une *Volition continue.* La Pensée de Dieu doit être comprise comme donnant naissance à la Diffusion, comme l'accompagnant, comme la régularisant, et finalement comme se retirant d'elle après son accomplissement. Alors commence la Réaction, et par la Réaction, le *principe,* dans le sens où nous employons le mot. Il serait prudent, toutefois, de limiter l'application de ce mot aux deux résultats immédiats de la cessation de la Volition Divine, c'est-à-dire aux deux agents, *Attraction* et *Répulsion.* Chaque autre agent naturel dérive, plus ou moins immédiatement, de ces deux-là et

serait en conséquence plus convenablement désigné sous le nom de *sous*-principe.

On peut objecter en troisième lieu que le mode particulier de distribution des atomes que j'ai exposé est *une hypothèse et rien de plus.*

Or, je sais que le mot hypothèse est une lourde massue, empoignée immédiatement, sinon soulevée, par tous les petits penseurs, à la première apparence d'une proposition portant, plus ou moins, le costume d'une *théorie.* Mais il n'y a ici aucune bonne raison pour jouer de ce terrible marteau de l'hypothèse, même pour ceux qui sont capables de le soulever, géants ou mirmidons.

Je maintiens d'abord que le mode tel que je l'ai décrit est *le seul* par lequel nous puissions concevoir que la Matière ait été répandue de manière à satisfaire à la fois aux deux conditions d'irradiation et de distribution généralement égale. J'affirme ensuite que ces conditions elles-mêmes se sont imposées à ma pensée comme résultats inévitables d'un raisonnement *aussi logique que celui sur lequel repose n'importe quelle démonstration d'Euclide;* et j'affirme, en troisième lieu, que, quand même l'accusation d'hypothèse serait aussi bien appuyée qu'elle est, en fait, vaine et insoutenable, la validité et l'infaillibilité de mon résultat n'en serait cependant pas infirmée, même dans le plus petit détail.

Je m'explique : — la Gravitation newtonienne, loi de la Nature, loi dont l'existence ne peut être mise en question qu'à Bedlam, loi qui, une fois admise, nous donne le moyen d'expliquer les neuf dixièmes des phénomènes de l'Univers, — loi que nous sommes, à cause de cela même, et sans en référer à aucune autre considération, disposés à admettre et que nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître comme loi, — mais loi dont ni le

principe ni le *modus operandi* du principe n'ont été jusqu'à présent décalqués par l'analyse humaine, — loi enfin qui n'a été trouvée susceptible d'aucune explication, ni dans son détail, ni dans sa généralité, — se montre décidément explicable et expliquée sur tous les points, pourvu seulement que nous donnions notre assentiment à... à quoi? A une hypothèse? Mais si une hypothèse, — si la plus pure hypothèse, une hypothèse à l'appui de laquelle, comme dans le cas de la Loi newtonienne, pure hypothèse elle-même, ne se présente pas l'ombre d'une raison *à priori,* — si une hypothèse, même aussi absolue que tout ce que celle-ci comporte, nous permet d'assigner un principe à la Loi newtonienne, — nous permet de considérer comme remplies des conditions si miraculeusement, si ineffablement complexes et en apparence inconciliables, comme celles impliquées dans les rapports que nous révèle la Gravitation, — quel être rationnel poussera la sottise jusqu'à appeler plus longtemps «hypothèse», même cette absolue hypothèse, — à moins qu'il ne persiste ainsi en sous-entendant que c'est simplement par pur amour pour l'irrévocabilité *des mots?*

Mais quel est actuellement le véritable état de la question? Quel est *le fait?* Non-seulement ce n'est pas une hypothèse que nous sommes priés d'adopter, pour expliquer le principe en question, mais c'est une conclusion logique que nous sommes invités, non pas à adopter si nous pouvons nous en dispenser, mais simplement *à nier si cela nous est possible;* — une conclusion d'une logique si exacte que la discuter, douter de sa validité, serait un effort au-dessus de nos forces; — une conclusion à laquelle nous ne voyons pas le moyen d'échapper, de quelque côté que nous nous tournions; un résultat que nous trouvons toujours en face de nous, soit que l'*induction* nous ait pro-

menés à travers les phénomènes de ladite Loi, soit que nous redescendions, avec la *déduction,* de la plus rigoureusement simple de toutes les suppositions, — en un mot de *la supposition de la Simplicité elle-même.*

Et si maintenant, par pur amour de la chicane, on objecte que, bien que mon point de départ soit, comme je l'affirme, la supposition de l'absolue Simplicité, cependant la Simplicité, considérée en elle-même, n'est point un axiome, et que les déductions tirées des axiomes sont les seules incontestables, alors je répondrai :

Toute autre science que la Logique est une science de certains rapports concrets. L'Arithmétique, par exemple, est la science des rapports de nombre, — la Géométrie, des rapports de forme, — les Mathématiques en général, des rapports de quantité en général, de tout ce qui peut être augmenté ou diminué. Mais la Logique est la science du Rapport dans l'abstrait, du Rapport absolu, du Rapport considéré en lui-même. Ainsi, dans toute science autre que la Logique, un axiome est une proposition proclamant certains rapports concrets qui semblent trop évidents pour être discutés, comme quand nous disons, par exemple, que le tout est plus grand que sa partie; — et le principe de l'axiome Logique à son tour, ou dans d'autres termes, le principe d'un axiome dans l'abstrait, est simplement l'*évidence de rapport.* Or, il est clair, d'abord, que ce qui est évident pour un esprit peut n'être pas évident pour un autre; ensuite, que ce qui est évident pour un esprit à une époque peut n'être pas du tout évident à une autre époque pour le même esprit. Il est clair, de plus, que ce qui est évident aujourd'hui pour la majorité de l'humanité ou pour la majorité des meilleurs esprits humains, peut demain, pour ces mêmes majorités, être plus ou moins évident, ou même n'être plus évident du tout. On

voit donc que le *principe axiomatique* lui-même est susceptible de variation, et que naturellement les axiomes sont susceptibles d'un semblable changement. Puisqu'ils sont variables, les *vérités,* auxquelles ils donnent naissance, sont aussi nécessairement variables, ou, en d'autres termes, sont telles, qu'il ne faut jamais s'y fier absolument, — puisque la Vérité et l'Immutabilité ne font qu'un.

Or, il est facile de comprendre qu'aucune idée axiomatique, aucune idée fondée sur le principe flottant de l'évidence de rapport, ne peut fournir, pour une construction quelconque de la Raison, une base aussi sûre, aussi solide, que *cette* idée (quelle qu'elle soit, n'importe où nous la puissions trouver, et si toutefois il est possible de la trouver quelque part), qui sera absolument indépendante, qui non-seulement ne présentera à l'esprit aucune *évidence de rapport,* grande ou petite, mais encore lui imposera la nécessité de n'en voir aucune. Si une telle idée n'est pas ce que nous appelons étourdiment un axiome, elle est au moins préférable, comme base logique, à tout axiome qui ait jamais été avancé, ou à tous les axiomes imaginables réunis; — et telle est précisément l'idée par laquelle commence mon procédé de déduction, que l'induction corrobore si parfaitement. Ma *particule propre* n'est que l'*absolue Indépendance.* Pour résumer ce que j'ai avancé, je suis parti de ce point que j'ai considéré comme évident, à savoir que le Commencement n'avait rien derrière lui ni devant lui, — qu'il y avait eu en fait un Commencement, — que c'était un commencement et rien autre chose qu'un commencement, — bref que ce Commencement était... *ce qu'il était.* Si l'on veut que ce soit là une *pure supposition,* j'y consens.

Pour finir cette partie de mon sujet, je suis pleinement autorisé à déclarer que *la Loi, que nous nommons habituelle-*

ment Gravitation, existe en raison de ce que la Matière a été, à son origine, irradiée atomiquement, dans une sphère limitée [1] *d'Espace, d'une Particule Propre, unique, individuelle, inconditionnelle, indépendante et absolue, selon le seul mode qui pouvait satisfaire à la fois aux deux conditions d'irradiation et de distribution généralement égale à travers la sphère, — c'est-à-dire par une force variant en proportion directe des carrés des distances comprises entre chacun des atomes irradiés et le centre spécial d'Irradiation.*

J'ai déjà dit pour quelles raisons je présumais que la Matière avait été éparpillée par une force déterminée, plutôt que par une force continue ou infiniment continuée. D'abord, en supposant une force continue, nous ne pourrions comprendre aucune espèce de réaction; et ensuite nous serions obligés d'accepter l'idée inadmissible d'une extension infinie de Matière. Sans nous appesantir sur l'impossibilité de cette conception, remarquons que l'extension infinie de la Matière est une idée qui, si elle n'est pas positivement contredite, du moins n'est pas du tout confirmée par les observations télescopiques; — c'est un point à éclaircir plus tard; et cette raison empirique qui nous fait croire que la Matière est originellement finie se trouve confirmée d'une manière non empirique. Ainsi, par exemple, en admettant, pour le moment, la possibilité de comprendre l'Espace *rempli* par les atomes irradiés, c'est-à-dire en admettant, autant que nous le pouvons, que la succession des atomes irradiés n'ait absolument *pas de fin,* il est suffisamment clair que, même après que la Volonté Divine s'est retirée d'eux et que la tendance à retourner vers l'Unité a eu, d'une manière abstraite, permission de se satisfaire, cette permission aurait été futile et inefficace, sans valeur pratique et sans effet quelconque.

[1] Une sphère est *nécessairement* limitée; mais je préfère la tautologie au danger de n'être pas compris E. P.

Aucune Réaction n'aurait pu avoir lieu; aucun mouvement vers l'Unité n'aurait pu se faire; aucune loi de gravitation n'aurait pu s'établir.

Expliquons mieux la chose. Accordez que la tendance abstraite d'un atome quelconque vers un autre atome quelconque est le résultat inévitable de la diffusion de l'Unité normale, ou ce qui est la même chose, admettez qu'un atome donné quelconque *se propose* de se mouvoir dans une direction donnée quelconque, il est clair que, s'il y a une *infinité* d'atomes de tous les côtés de l'atome qui se propose de se mouvoir, il ne pourra jamais se mouvoir, dans la direction donnée, vers la satisfaction de sa tendance, en raison d'une tendance précisément égale et contrebalançante dans la direction diamétralement opposée. En d'autres termes, il y a exactement autant de tendances derrière que devant l'atome hésitant; car c'est une pure sottise de dire qu'une ligne infinie est plus longue ou plus courte qu'une autre ligne infinie, ou qu'un nombre infini est plus gros ou plus petit qu'un autre nombre infini. Ainsi l'atome en question doit rester stationnaire à jamais. Dans les conditions impossibles que nous nous sommes efforcés de concevoir, simplement pour l'amour de la discussion, il n'y aurait eu aucune aggrégation de Matière, — ni étoiles, ni mondes, — rien qu'un Univers éternellement atomique et illogique. En effet, de quelque façon que vous considériez la chose, l'idée d'une Matière illimitée est non-seulement insoutenable, mais impossible et perturbatrice de tout ordre.

En nous figurant les atomes compris dans une *sphère,* nous concevons tout de suite une satisfaction possible pour la tendance à la réunion. Le résultat général de la tendance de chacun vers chacun étant une tendance de tous vers le centre, la marche générale de la condensation, ou

le rapprochement, commence immédiatement, par un mouvement commun et simultané, avec la retraite de la Volition Divine; les rapprochements individuels ou coalescences — non pas fusions — d'atome à atome étant sujets à des variations presque infinies dans le temps, le degré et la condition, en raison de l'excessive multiplicité de rapports produite par les différences de forme qui caractérisaient les atomes au moment où ils se séparaient de la Particule Propre; produite également par l'inégalité particulière et subséquente de distance de chacun à chacun.

Ce que je désire faire entrer dans l'esprit du lecteur, c'est la certitude que, tout d'abord (la force diffusive ou Volition Divine s'étant retirée), de la condition des atomes telle que je l'ai décrite, ont dû, sur d'innombrables points à travers la sphère Universelle, naître d'innombrables agglomérations, caractérisées par d'innombrables différences spécifiques de forme, de grosseur, de nature essentielle, et de distance réciproque. Le développement de la Répulsion (Électricité) doit naturellement avoir commencé avec les premiers efforts particuliers vers l'Unité, et avoir marché constamment en raison de la Coalescence, — c'est-à-dire de la Condensation, ou, conséquemment, de l'Hétérogénéité.

Ainsi les deux Principes proprement dits, l'Attraction et la Répulsion, le Matériel et le Spirituel, s'accompagnent l'un l'autre dans la plus étroite confraternité. Ainsi *le Corps et l'Ame marchent de concert.*

VIII

Si maintenant, en imagination, nous choisissons, à travers la sphère Universelle, *une quelconque* de ces agglomérations considérées dans leurs phases primaires, et si nous

supposons que cette agglomération commençante a eu lieu sur ce point où existe le centre de notre Soleil, ou plutôt où il existait originellement (car le Soleil change perpétuellement de position), nous nous rencontrerons infailliblement avec la plus magnifique des théories, et, pendant un certain temps au moins, nous avancerons avec elle, — je veux dire avec la Cosmogonie de Laplace; — quoique *Cosmogonie* soit un terme trop compréhensif pour l'objet dont l'auteur traite en réalité, qui est seulement la constitution de notre système solaire, c'est-à-dire d'un système parmi la myriade de systèmes analogues qui composent l'Univers proprement dit, — cette sphère Universelle, cet omni-compréhensif et absolu *Kosmos* qui forme le sujet de mon présent discours.

Laplace, se confinant dans une région *évidemment limitée*, celle de notre système solaire, avec son entourage comparativement immédiat, et supposant *purement*, c'est-à-dire sans établir aucune base quelconque, par induction ou par déduction, une grande partie de ce que j'essayais tout à l'heure de fixer sur une base plus solide qu'une pure hypothèse; — supposant, par exemple, la matière répandue (sans prétendre expliquer cette diffusion) à travers l'espace occupé par notre système, et même un peu au delà; répandue à l'état de nébulosité hétérogène et obéissant à la loi toute-puissante de la Gravitation, dont il ne s'avise pas de conjecturer le principe; — supposant toutes ces choses (qui sont parfaitement vraies, bien qu'il n'eût pas logiquement le droit de les supposer), Laplace, dis-je, a montré, dynamiquement et mathématiquement, que les résultats naissant forcément de telles circonstances sont ceux, et ceux-là seuls, que nous voyons manifestés dans la condition actuelle du système solaire.

Je m'explique. — Supposons que cette agglomération

particulière dont nous avons parlé, celle qui a eu lieu au point marqué par le centre de notre Soleil, ait continué jusqu'à ce qu'une vaste quantité de matière nébuleuse y ait pris une forme à peu près sphérique; son centre coïncidant évidemment avec le centre actuel ou plutôt le centre originel de notre Soleil, et sa périphérie s'étendant au delà de l'orbite de Neptune, la plus éloignée de nos planètes; — en d'autres termes, supposons que le diamètre de cette sphère grossière ait été d'environ six mille millions de milles. Pendant des siècles, cette masse de matière a été se condensant, tant qu'à la longue elle a été réduite au volume que nous imaginons, ayant procédé graduellement depuis son état atomique et imperceptible jusqu'à ce que nous entendons par une *nébulosité* visible, palpable, ou appréciable d'une manière quelconque.

Or, la condition de cette masse implique une rotation autour d'un axe imaginaire, — rotation, qui, commençant avec les premiers symptômes d'aggrégation, a depuis lors toujours acquis de la vélocité. Les deux premiers atomes qui se sont rencontrés, partant de points non diamétralement opposés, ont dû, se précipitant un peu au delà l'un de l'autre, former un noyau pour le mouvement rotatoire en question. Comment ce mouvement a augmenté en vélocité, on le voit aisément. Les deux atomes sont rejoints par d'autres; — une aggrégation est formée. La masse continue à tourner tout en se condensant. Mais tout atome situé à la circonférence subit naturellement un mouvement plus rapide qu'un atome placé plus près du centre. Néanmoins l'atome éloigné, avec sa vélocité supérieure, se rapproche du centre, portant avec lui cette vélocité supérieure à mesure qu'il avance. Ainsi chaque atome marchant vers le centre, et s'attachant finalement au centre de la condensation, ajoute quelque chose à la

vélocité originelle de ce centre, c'est-à-dire accroît le mouvement rotatoire de la masse.

Supposons maintenant cette masse condensée à ce point qu'elle occupe *précisément* l'espace circonscrit par l'orbite de Neptune, et que la vélocité avec laquelle se meut, dans la rotation générale, la surface de la masse, soit précisément celle avec laquelle Neptune accomplit maintenant sa révolution autour du Soleil. A cette époque déterminée, nous comprenons que la force centrifuge constamment croissante, l'emportant sur la force centripète non croissante, a dû faire se dégager et se séparer les couches extérieures les moins condensées, à l'équateur de la sphère, là où prédominait la vélocité tangentielle; de sorte que ces couches ont formé autour du corps principal un anneau indépendant circonvenant les régions équatoriales; — juste comme la partie extérieure d'une meule, chassée par une excessive vélocité de rotation, formerait un anneau autour de la meule, si la solidité de la superficie n'y faisait obstacle; mais si cette matière était du caoutchouc, ou toute autre d'une consistance à peu près semblable, le phénomène en question se manifesterait infailliblement.

L'anneau, chassé ainsi par la masse nébuleuse, a dû naturellement accomplir sa révolution, comme anneau *individuel,* juste avec la même vélocité qui le faisait tourner comme *surface de la masse.* En même temps, la condensation continuant toujours, l'intervalle entre l'anneau projeté et le corps principal a dû s'accroître sans cesse, tant qu'à la fin le premier s'est trouvé à une vaste distance du dernier.

Or, en admettant que l'anneau ait possédé, par quelque arrangement en apparence accidentel de ses éléments hétérogènes, une constitution presque uniforme, cet anneau, dans ces conditions, n'aurait jamais cessé de tourner

autour du corps principal; mais, comme on pouvait s'y attendre, il paraît qu'il y a eu dans la disposition de ses éléments assez d'irrégularité pour les faire se grouper autour de centres d'une solidité supérieure; et ainsi la forme annulaire a été détruite[1]. Sans aucun doute, la bande a été bientôt rompue en plusieurs morceaux, et l'un de ces morceaux, d'un volume plus considérable, a absorbé les autres en lui; le tout s'est tassé, sphériquement, en une planète. Que ce dernier corps ait continué, comme planète, le mouvement de révolution qui le caractérisait quand il était anneau, cela est suffisamment évident; et l'on voit aussi facilement qu'il a dû, de sa nouvelle condition de sphère, tirer un mouvement additionnel. Si nous considérons l'anneau comme n'étant pas encore rompu, nous voyons que sa partie extérieure, pendant que la totalité tourne autour du corps générateur, se meut avec plus de rapidité que sa partie intérieure. Donc, quand la rupture s'est faite, une partie dans chaque fragment a dû se mouvoir avec plus de vélocité que les autres. Le mouvement supérieur prédominant a dû faire tourner chaque fragment sur lui-même, c'est-à-dire lui imprimer une rotation; et le sens de cette rotation a été naturellement le sens de la révolution d'où elle avait pris naissance. Tous les fragments ayant subi ladite rotation l'ont, en se réunissant, forcément communiquée à la planète formée par leur cohésion. Cette planète fut Neptune. Ses éléments continuant à se condenser, et la force centrifuge produite dans sa rotation l'emportant à la longue sur la force centripète, comme

[1] Laplace a supposé sa nébulosité hétérogène, simplement parce que cela lui permettait d'expliquer le morcellement des anneaux; car si la nébulosité avait été homogène, ils ne se seraient pas brisés. J'arrive au même résultat (hétérogénéité des masses secondaires résultant immédiatement des atomes) simplement par une considération *à priori* de leur but général, qui est *le Relatif*. E. P.

nous l'avons vu dans le cas du globe générateur, un anneau a été également projeté de la surface équatoriale de cette planète; cet anneau, [non] uniforme dans sa constitution, a été rompu, et ses divers fragments, absorbés par le plus massif de tous, ont été collectivement sphérifiés en une lune. Le phénomène répété une seconde fois a donné pour résultat une seconde lune. Ainsi nous trouvons expliquée la planète Neptune avec les deux satellites qui l'accompagnent.

En projetant de son équateur un anneau, le Soleil avait rétabli entre ses deux forces, centripète et centrifuge, l'équilibre rompu par le progrès de la condensation; mais cette condensation continuant toujours, l'équilibre fut de nouveau troublé par suite de l'accroissement de la rotation. Pendant que la masse s'était rétrécie au point de n'occuper que juste l'espace sphérique circonscrit par l'orbite d'Uranus, la force centrifuge, cela se comprend, avait pris une influence assez grande pour nécessiter un nouveau soulagement. Conséquemment, une seconde bande équatoriale fut lancée, qui, n'étant pas d'une constitution uniforme, a été brisée, comme dans le cas précédent de Neptune; les fragments tassés sont devenus la planète Uranus; et la vélocité de sa révolution actuelle autour du Soleil nous donne évidemment la mesure de la vitesse rotatoire de la surface équatoriale du Soleil au moment de la séparation. Uranus, tirant sa rotation des rotations combinées des fragments auxquels il devait sa naissance, comme nous l'avons expliqué pour le cas précédent, projeta alors successivement des anneaux, dont chacun, se brisant, se modela en lune. Trois lunes, à différentes époques, furent formées de cette façon par la rupture et la sphérification d'autant d'anneaux distincts non uniformes dans leur constitution.

Pendant que le Soleil se réduisait à n'occuper que juste

l'espace circonscrit par l'orbite de Saturne, nous devons supposer que la balance entre ses deux forces, centripète et centrifuge, avait été dérangée par l'accroissement de la vitesse rotatoire, résultat de la condensation, au point de nécessiter un troisième effort vers l'équilibre, et qu'une bande annulaire, comme dans les deux cas précédents, fut conséquemment lancée, qui, bientôt rompue par la non-uniformité de ses parties, se consolida pour devenir la planète Saturne. Cette dernière projeta d'abord sept bandes, qui, après s'être rompues, se sphérifièrent en autant de lunes; mais elle paraît s'être subséquemment déchargée, à trois époques distinctes et peu éloignées l'une de l'autre, de trois anneaux dont la constitution se trouva, par un accident apparent, assez uniforme et assez solide pour ne fournir aucune occasion de rupture; aussi ils continuent à tourner sous la forme d'anneaux. Je dis *accident apparent;* car pour un accident dans le sens ordinaire, il n'y en eut évidemment aucun; le terme ici s'applique simplement au résultat d'une *loi* indiscernable ou que nous ne pouvons pas immédiatement étudier.

Se réduisant toujours de plus en plus, jusqu'à n'occuper que l'espace circonscrit par l'orbite de Jupiter, le Soleil éprouva bientôt le besoin d'un nouvel effort pour restaurer l'équilibre de ses deux forces, perpétuellement dérangé par l'accroissement continu de la vitesse de rotation. En conséquence Jupiter fut lancé hors du Soleil, passant de la condition annulaire à l'état planétaire, et, arrivé à ce second état, projeta à son tour, à quatre époques différentes, quatre anneaux, qui finalement se transformèrent en autant de lunes.

Se rétrécissant toujours, jusqu'à ce que sa sphère n'occupât que juste l'espace défini par l'orbite des Astéroïdes, le Soleil se déchargea d'un anneau qui paraît avoir eu *huit*

centres de solidité supérieure, et en se brisant, avoir produit huit fragments, dont pas un ne possédait une masse assez considérable pour absorber les autres. Tous conséquemment, comme planètes distinctes, mais comparativement petites, se mirent à tourner dans des orbites dont les distances respectives peuvent être, jusqu'à un certain point, considérées comme la mesure de la force qui les a séparés; — toutes les orbites néanmoins se trouvant assez rapprochées pour nous permettre de les considérer comme *une,* en comparaison des autres orbites planétaires.

Le Soleil, se réduisant toujours et ne remplissant plus que juste l'orbite de Mars, se déchargea alors de cette planète par le mode déjà si souvent décrit. Toutefois, puisqu'il n'a pas de lune, Mars n'a pas pu engendrer d'anneau. En fait, une phase se produisait dans la carrière du corps générateur, centre de tout le système. La décroissance de sa nébulosité, qui était en même temps l'accroissement de sa [densité et encore la décroissance de sa] condensation dont résultait la constante rupture de l'équilibre, a dû, à partir de cette époque, atteindre un point où les efforts pour le rétablissement de cet équilibre ont été de plus en plus inefficaces, juste à mesure qu'ils étaient moins fréquemment nécessaires. Ainsi les phénomènes dont nous avons parlé ont dû donner partout des signes d'épuisement, — dans les planètes d'abord, et ensuite dans la masse génératrice. Ne tombons pas dans cette erreur qui suppose que le décroissement d'intervalle observé entre les planètes, à mesure qu'elles se rapprochent du Soleil, est en quelque sorte un indice de fréquence croissante dans les crises qui leur ont donné naissance. C'est justement l'inverse qui doit être supposé. Le plus long intervalle de temps a dû séparer les émissions des deux planètes intérieures, et le plus court la naissance des deux extérieures. Mais la

diminution d'espace est la mesure de la densité du Soleil, et en même temps elle est en raison inverse de son aptitude à la condensation dans tout le cours des phénomènes dont nous avons fait l'histoire.

Cependant, s'étant réduit jusqu'à ne plus remplir que l'orbite de notre Terre, la sphère-mère a chassé hors d'elle-même encore un autre corps, — la Terre, — dans une condition de nébulosité qui a permis à ce corps de se décharger à son tour d'un autre corps qui est notre Lune. Mais là se sont arrêtées les formations lunaires.

Finalement, se confinant aux orbites, d'abord de Vénus et ensuite de Mercure, le Soleil a lancé ces deux planètes intérieures; ni l'une ni l'autre n'a engendré de lune.

Ainsi, de son volume originel, ou, pour parler plus exactement, de la condition sous laquelle nous l'avons d'abord considéré, c'est-à-dire d'une masse nébuleuse à peu près sphérique possédant *certainement* un diamètre de plus de cinq mille six cents millions de milles, le grand astre central, origine de notre système solaire-planétaire-lunaire, s'est graduellement réduit, obéissant à la loi de la Gravitation, à un globe d'un diamètre de huit cent quatre-vingt-deux mille milles seulement; mais il ne s'ensuit pas du tout que sa condensation soit absolument complète, ou qu'il ne possède plus la puissance de projeter encore une planète.

IX

Je viens de donner, avec son contour général seulement, mais aussi avec tout le détail nécessaire pour l'intelligence, un tableau de la Théorie cosmogonique de Laplace telle que son auteur lui-même l'a conçue. De quelque point de vue que nous la considérions, nous la trouvons *magnifi-*

quement vraie. Elle est immensément trop belle pour ne pas contenir la Vérité comme caractère essentiel; — et en disant cela je suis profondément sérieux. Dans la révolution des satellites d'Uranus apparaît quelque chose qui semble contredire les hypothèses de Laplace; mais que cette *unique* inconsistance puisse infirmer une théorie construite avec un million de consistances intimement reliées entre elles, c'est là une idée qui n'est bonne que pour les esprits fantasques. En prophétisant audacieusement que l'anomalie apparente dont je parle deviendra, tôt ou tard, une des confirmations les plus fortes possibles de l'hypothèse générale, je ne prétends à aucun don spécial de divination; car, au contraire, ce qui serait vraiment difficile, ce serait de ne pas pressentir cette découverte [1].

Les corps projetés par le mode en question ont dû, comme on l'a vu, transformer la *rotation* superficielle des globes, d'où ils tiraient leur origine, en une *révolution* d'une vélocité égale autour de ces globes devenus centres distants; et la révolution ainsi engendrée continuera tant que la force centripète, qui est celle par laquelle le corps projeté gravite vers son générateur, ne sera ni plus ni moins grande que la force par laquelle il a été projeté, c'est-à-dire la vélocité centrifuge, ou, plus proprement, tangentielle. Cependant, par l'unité d'origine de ces deux forces, nous pouvions deviner ce qu'elles sont en effet, — l'une contrebalançant exactement l'autre. En réalité, n'avons-nous pas démontré que le fait de la projection du corps n'avait eu lieu que pour la conservation de l'équilibre?

Toutefois, après avoir rapporté la force centripète à la loi toute-puissante de la Gravitation, il a été d'usage, dans

[1] Je suis prêt à démontrer que la révolution anormale des satellites d'Uranus est simplement une anomalie perspective provenant de l'inclinaison de l'axe de la planète. E. P.

les traités astronomiques, de chercher au delà des limites de la pure Nature, c'est-à-dire au delà d'une cause *Secondaire*, l'explication du phénomène de la vélocité tangentielle. On attribue directement cette dernière à une Cause *Première*, à Dieu lui-même. La force qui emporte un corps stellaire autour de la planète principale tire, nous dit-on, son origine d'une impulsion donnée immédiatement par le doigt de la Divinité elle-même; car telle est la phraséologie enfantine usitée dans ce cas. A ce point de vue, les planètes, parfaitement formées, ont été lancées par la main de Dieu, vers une position voisine des soleils, avec une force mathématiquement proportionnée à la masse ou puissance attractive des soleils eux-mêmes. Une idée si grossière, si antiphilosophique, et pourtant si tranquillement adoptée, n'a pu naître que de la difficulté de rendre autrement compte de la proportion exacte qui existe entre deux forces en apparence indépendantes l'une de l'autre, la force centripète et la force centrifuge. Mais on devrait se rappeler que pendant un long temps la coïncidence de la rotation de la Lune avec sa révolution sidérale, deux choses en apparence bien plus indépendantes l'une de l'autre que celles maintenant en question, a été considérée comme un un fait positivement miraculeux; et qu'il y avait, même parmi les astronomes, une singulière disposition à attribuer cette merveille à l'agence directe et continue de Dieu, qui dans ce cas, disait-on, avait jugé nécessaire d'intercaler, à travers ses lois générales, une série de règles subsidiaires, dans le but de cacher à tout jamais aux yeux des mortels la splendeur, ou peut-être l'horreur de l'autre côté de la Lune, — de ce mystérieux hémisphère qui a toujours évité et doit toujours éviter la curiosité télescopique de l'homme. Les progrès de la Science, toutefois, ont bientôt démontré, — ce qui pour l'instinct philosophique n'avait pas besoin

de démonstration, — que l'un des deux mouvements n'est qu'une partie de l'autre, — ce qui est mieux encore qu'une conséquence.

Pour ma part, je me sens irrité par des conceptions à la fois aussi timides, aussi vaines et aussi fantasques. Elles viennent d'une absolue couardise de pensée. Que la Nature et que le Dieu de la Nature soient distincts, aucun être pensant n'en peut longtemps douter. Par la Nature nous entendons simplement les lois de Dieu. Mais dans l'idée de Dieu, avec son omnipotence et son omniscience, nous faisons entrer aussi l'idée de l'*infaillibilité* de ses lois. Pour Lui, il n'y a ni Passé ni futur; pour Lui, tout est *Présent;* donc, ne l'insultons-nous pas en supposant que ses lois puissent n'être pas faites en prévision de toutes les contingences possibles? Ou plutôt, quelle idée pouvons-nous avoir d'une contingence possible *quelconque,* qui ne soit à la fois le résultat et la manifestation de ses lois? Celui qui, se dépouillant de tout préjugé, aura le rare courage de penser absolument par lui-même ne pourra pas ne pas arriver à la finale condensation des *lois* en une *Loi,* — ne pourra pas ne pas aboutir à cette conclusion : que *chaque loi de la Nature dépend en tous points de toutes les autres lois,* et que toutes ne sont que les conséquences d'un exercice primitif de la Volonté Divine. Tel est le principe de la Cosmogonie que j'essaye, avec toute la déférence nécessaire, de suggérer et de soutenir ici.

D'après ce point de vue, chassant, comme frivole et même comme impie, cette idée, que la force tangentielle a pu être communiquée directement aux planètes par *le doigt de Dieu,* je considère cette force comme naissant de la rotation des astres; — cette rotation comme amenée par l'impétuosité des atomes primitifs se précipitant vers leurs centres respectifs d'aggrégation; — cette impétuosité comme

la conséquence de la loi de la Gravitation ; — cette loi comme le mode par lequel devait nécessairement se manifester la tendance des atomes à retourner à la non-particularité ; — cette tendance au retour comme la réaction inévitable de l'Acte premier, le plus sublime de tous, celui par lequel un Dieu, existant par lui-même et existant seul, est devenu, par la force de sa volonté, tous les êtres à la fois, pendant que tous les êtres devenaient ainsi une partie de Dieu.

Les hypothèses fondamentales de ce traité impliquent nécessairement certaines modifications importantes de la Théorie telle qu'elle nous est présentée par Laplace. J'ai considéré la force répulsive comme ayant pour but de prévenir le contact entre les atomes, et comme se produisant en raison du rapprochement, c'est-à-dire en raison de la condensation. En d'autres termes, l'*Électricité,* avec ses phénomènes compliqués, chaleur, lumière et magnétisme, doit procéder comme procède la condensation, et, naturellement, en raison inverse de la [densité], c'est-à-dire la *cessation de la condensation.* Ainsi le Soleil, dans le cours de son aggrégation, a dû, la répulsion se développant, devenir excessivement chaud, — incandescent peut-être ; et nous comprenons comment l'émission de ses anneaux a dû être matériellement facilitée par la légère incrustation de sa surface, résultat du refroidissement. Mainte expérience vulgaire nous montre comme une croûte analogue se détache facilement, par suite de l'hétérogénéité, de la masse intérieure. Mais, à chaque émission successive de surface durcie, la nouvelle surface apparaîtrait incandescente comme auparavant ; et l'époque où elle se serait de nouveau suffisamment durcie pour se détacher et s'éloigner facilement, peut être considérée comme coïncidant exactement avec celle où la masse entière aurait besoin d'un nouvel effort pour rétablir l'équilibre de ses deux forces, dérangé par la

condensation. En d'autres termes, quand l'influence électrique (la Répulsion) a définitivement préparé la surface à se détacher, l'influence de la Gravitation (l'Attraction) s'est trouvée prête à la rejeter. Ici donc, comme toujours, comme partout, nous voyons que *le Corps et l'Ame marchent de concert.*

Ces idées sont confirmées en tous points par l'expérience. Puisque la condensation ne peut jamais, dans aucun corps, être considérée comme absolument finie, nous pouvons prévoir que toutes les fois qu'il nous sera permis de vérifier le cas, nous trouverons des indices de luminosité dans tous les corps stellaires, dans les lunes et les planètes aussi bien que dans les soleils. Que notre Lune soit fortement lumineuse par elle-même, nous le voyons à chaque éclipse totale, alors qu'elle devrait disparaître s'il n'en était pas ainsi. Sur la partie sombre du satellite nous observons aussi, pendant ses phases, des traînées de lumière comme nos propres Aurores; et il est évident que celles-ci, avec tous nos phénomènes divers proprement dits électriques, sans parler d'aucune clarté plus constante, doivent donner à notre Terre, pour un habitant de la Lune, une certaine apparence de luminosité. En réalité, nous devons considérer tous les phénomènes en question comme de simples manifestations, différentes en modes et en degrés, d'une condensation de la Terre faiblement continuée.

Si mes vues sont justes, attendons-nous à trouver les planètes plus récentes, — c'est-à-dire celles qui sont plus près du Soleil, — plus lumineuses que celles qui sont plus éloignées et d'une origine plus ancienne. L'éclat excessif de Vénus (qui, durant ses phases, laisse voir sur ses parties sombres de fréquentes Aurores) ne semble pas suffisamment expliqué par sa proximité de l'astre central. Cette planète est, sans doute, vivement lumineuse par elle-même, bien qu'elle le soit moins que Mercure, pendant que la

luminosité de Neptune se trouve comparativement réduite à rien.

Mes idées étant admises, il est clair que du moment où le Soleil s'est déchargé d'un anneau, il a dû subir une diminution continue de lumière et de chaleur en raison de l'incrustation continue de sa surface; et qu'une époque a dû venir, époque précédant immédiatement une nouvelle décharge, où la diminution de la lumière et de la chaleur a été matériellement très-sensible. Or nous savons qu'il est resté de ces changements des traces faciles à reconnaître. Sur les îles Melville, pour ne prendre qu'un exemple entre cent, nous trouvons des témoignages d'une végétation plus que tropicale, des traces de plantes qui n'auraient jamais pu fleurir sans une chaleur et une lumière immensément plus grandes que celles que notre Soleil peut actuellement donner à aucune partie de la Terre. Devons-nous rapporter cette végétation à l'époque qui a suivi immédiatement l'émission de la planète Vénus? A cette époque a dû se produire pour nous la plus grande somme d'influence solaire, et cette influence a dû, dans le fait, atteindre alors son maximum; naturellement nous négligeons la période de l'émission de la Terre, qui fut sa période de simple organisation.

D'autre part, nous savons qu'il existe des *soleils non lumineux,* c'est-à-dire des soleils dont nous déterminons l'existence par les mouvements des autres, mais dont la luminosité n'est pas suffisante pour agir sur nous. Ces soleils sont-ils invisibles simplement à cause de la longueur de temps écoulé depuis qu'ils ont produit une planète? Et en revanche, ne pouvons-nous pas, au moins dans de certains cas, expliquer les apparitions soudaines de soleils sur des points où nous n'en avions pas jusqu'à présent soupçonné l'existence, en supposant qu'ayant tourné avec des

surfaces durcies pendant les quelques milliers d'années qui composent notre histoire astronomique, ils ont pu enfin, après avoir produit un nouvel astre secondaire, déployer les splendeurs de leur partie intérieure toujours incandescente? Quant au fait bien certain de l'accroissement proportionnel de chaleur à mesure que nous pénétrons dans l'intérieur de la Terre, il suffit de le rappeler en passant, et il sert à corroborer aussi fortement que possible tout ce que j'ai dit sur le sujet actuellement en question.

En parlant de l'influence répulsive ou électrique, je faisais observer tout à l'heure que les phénomènes importants de vitalité, de conscience et de pensée, étudiés soit dans leur généralité, soit dans leur détail, semblaient procéder en raison de l'hétérogénéité. Je disais aussi que je reviendrais sur cette idée; et c'est ici, je crois, le moment de le faire. Si nous regardons d'abord la chose dans le détail, nous voyons que ce n'est pas seulement la manifestation de la vitalité, mais aussi son importance, ses conséquences et l'élévation de son caractère, qui sont en parfait accord avec l'hétérogénéité, ou complexité, de la structure animale. Si nous examinons maintenant la question dans sa généralité, et si nous en référons aux premiers mouvements des atomes vers une constitution massive, nous voyons que l'hétérogénéité est toujours en proportion de la condensation, par qui elle a été directement amenée. Nous arrivons ainsi à cette proposition, que *l'importance du développement de la vitalité terrestre procède en raison égale de la condensation terrestre.*

Or, ceci est en accord précis avec ce que nous savons de la succession des animaux sur la Terre. A mesure que celle-ci s'est condensée, des races de plus en plus perfectionnées ont apparu. Est-il impossible que les révolutions géologiques successives qui ont accompagné, si elles ne les

ont pas immédiatement causées, ces élévations successives du caractère de vitalité, — est-il improbable que ces révolutions elles-mêmes aient été produites par les décharges planétaires successives du Soleil, — en d'autres termes, par les variations successives de l'influence du Soleil sur la Terre ? Si cette idée paraît juste, il n'est pas déraisonnable de supposer que la décharge d'une nouvelle planète, plus proche du centre que Mercure, puisse amener une nouvelle modification de la surface terrestre, — modification d'où tirerait sa naissance une race matériellement et spirituellement supérieure à l'Homme. Ces pensées me frappent avec toute la force de la vérité, mais je ne les émets ici qu'en tant que pures suggestions.

La Théorie de Laplace a reçu récemment, par les mains du philosophe Comte, une confirmation plus forte encore qu'il n'était nécessaire. Ainsi ces deux savants ensemble ont montré, — non pas, certainement, que la Matière ait positivement existé, à une époque quelconque, à l'état de diffusion nébuleuse, tel que nous l'avons décrit, — mais que, si l'on veut bien admettre qu'elle ait ainsi existé dans tout l'espace et bien au delà de l'espace occupé maintenant par notre système solaire, *et qu'elle ait commencé un mouvement vers un centre,* — ils ont démontré, dis-je, que dans ce cas elle a dû adopter les formes variées et les mouvements que nous voyons maintenant se développer dans ce système. Une démonstration telle que celle-ci, dynamique et mathématique, aussi complète qu'une démonstration peut l'être, incontestable et incontestée, excepté peut-être par la secte impuissante et pitoyable des douteurs de profession, simples fous qui nient la loi newtonienne de la Gravitation, sur laquelle sont basés les résultats des mathématiciens français, — une démonstration telle que celle-là doit, pour beaucoup d'intelligences (et pour la mienne il

en est ainsi), confirmer l'hypothèse cosmique sur laquelle elle s'appuie.

Que la démonstration ne prouve pas l'hypothèse, selon le sens ordinaire attribué au mot *preuve,* naturellement je l'admets. Montrer que certains résultats existants, que certains faits reconnus peuvent être, même mathématiquement, expliqués par une certaine hypothèse, ce n'est pas établir l'hypothèse elle-même. En d'autres termes, montrer que certaines données ont *pu* et même ont *dû* engendrer certain résultat existant, n'est pas suffisant pour prouver que ce résultat *est* la conséquence des données en question; il faut encore démontrer qu'il n'existe pas et qu'il *ne peut pas exister* d'autres données capables de donner naissance au même résultat. Mais dans le cas actuellement en discussion, bien que tout le monde doive reconnaître l'absence de ce que nous avons l'habitude d'appeler *preuve,* il y a cependant beaucoup d'esprits, et ceux-là de l'ordre le plus élevé, pour qui aucune preuve n'ajouterait un iota de certitude. Sans entrer dans des détails qui touchent au domaine nuageux de la métaphysique, je puis faire observer que dans des cas semblables la force de conviction sera toujours, pour les véritables penseurs, proportionnée à la somme de *complexité* comprise entre l'hypothèse et le résultat. Soyons moins abstrait : — la quantité de complexité reconnue dans les conditions cosmiques, en augmentant proportionnellement la difficulté d'expliquer toutes ces conditions, fortifie en même temps, et dans la même proportion, notre confiance dans l'hypothèse qui nous sert à nous en rendre compte d'une manière satisfaisante; — et comme on ne peut pas concevoir une complexité plus grande que celle des conditions astronomiques, de même il ne peut pas exister de conviction plus forte, pour mon esprit du moins, que celle fournie par une hypothèse qui, non-seu-

lement concilie ces conditions avec une exactitude mathématique et les réduit en un tout consistant et intelligible, mais encore se trouve être la *seule* hypothèse au moyen de laquelle l'esprit humain ait jamais pu s'en rendre compte.

Une opinion très-mal fondée a récemment pris cours dans le monde et même dans les cercles scientifiques, à savoir que ladite Théorie Cosmogonique avait été renversée. Cette imagination est née du compte rendu de certaines observations récentes faites, à l'aide du grand télescope de Cincinnati et du célèbre instrument de lord Rosse, dans ces parties du ciel qui ont été jusqu'à ce jour appelées *nébuleuses*. Certaines taches du firmament, qui présentaient, même dans les plus puissants de nos vieux télescopes, une apparence de nébulosité ou de brume, avaient été regardées pendant longtemps comme une confirmation de la théorie de Laplace. On les prenait pour des étoiles subissant cette condensation dont j'ai essayé de décrire les modes. Ainsi on supposait que nous possédions la *preuve oculaire* de la vérité de l'hypothèse, — preuve qui, pour le dire en passant, s'est toujours trouvée sujette à controverse; et quoique, de temps à autre, certains perfectionnements télescopiques nous permissent de voir qu'une tache, çà et là, que nous avions classée parmi les nébuleuses, n'était en réalité qu'un groupe d'étoiles tirant simplement son caractère nébuleux de l'immensité de la distance, toutefois on ne pensait pas qu'un doute pût exister relativement à la nébulosité positive d'autres masses nombreuses, véritables places-fortes des nébulistes, qui semblaient défier tout effort de ségrégation. De ces dernières, la plus intéressante était la grande nébuleuse dans la constellation d'Orion; mais celle-ci, examinée à travers les magnifiques télescopes modernes, se trouva résolue en une simple collection d'étoiles. Or, ce fait fut généralement accepté comme con-

cluant contre l'Hypothèse Cosmique de Laplace; et à l'annonce des découvertes en question, le défenseur le plus enthousiaste, le vulgarisateur le plus éloquent de la théorie, le docteur Nichol, alla jusqu'à *admettre la nécessité d'abandonner* une idée qui avait fait la matière de son plus honorable livre [1].

Plusieurs de mes lecteurs seront sans doute portés à dire que le résultat de ces nouvelles investigations a au moins une forte *tendance* à renverser l'hypothèse, tandis que d'autres, plus réfléchis, insinueront seulement que, bien que la théorie ne soit nullement détruite par la ségrégation desdites nébuleuses, cependant l'impossibilité d'opérer cette ségrégation, même avec de si puissants instruments, aurait servi à corroborer triomphalement la théorie; et ces derniers seront peut-être surpris de m'entendre dire que je n'adopte même pas leur opinion. Si les propositions de ce discours ont été bien comprises, on verra qu'à mon point de vue l'impossibilité d'opérer la ségrégation aurait servi à réfuter plutôt qu'à confirmer l'Hypothèse Cosmique.

Je m'explique : — Nous pouvons considérer comme démontrée la Loi newtonienne de la Gravitation. Cette loi, on s'en souvient, je l'ai attribuée à la réaction du premier Acte Divin, — à une réaction dans l'exercice de la Volition Divine, ayant à surmonter temporairement une difficulté. Cette difficulté, c'était de transformer forcément le normal en anormal, — de contraindre ce qui, dans sa

[1] *Tableau de l'Architecture des Cieux.* — Une lettre attribuée au Docteur Nichol, écrivant à un ami d'Amérique, a fait le tour de nos journaux, il y a environ deux ans, qui admettait la *nécessité* à laquelle je fais allusion. Dans une *lecture* postérieure, M. Nichol semble toutefois avoir triomphé en quelque sorte de la *nécessité*, et ne renonce pas absolument à la théorie, bien qu'il ait l'air de s'en moquer un peu comme d'une *pure hypothèse*. Avant les expériences de Maskelyne, qu'était donc la Loi de Gravitation? Une hypothèse. Et qui mettait en question cette loi, même alors?

condition originelle et légitime, était *Un,* à se soumettre à la condition vicieuse de *Pluralité.* C'est seulement en supposant la difficulté *temporairement* vaincue que nous pouvons comprendre une réaction. Il n'y aurait eu aucune réaction, si l'acte avait été infiniment continué. Tant que l'acte a duré, aucune réaction, évidemment, n'a pu commencer; en d'autres termes, aucune gravitation n'a pu avoir lieu; — car nous avons admis que l'une n'était que la manifestation de l'autre. Mais la gravitation a eu lieu; donc l'acte de la Création avait cessé; et, la gravitation s'étant manifestée depuis un long temps, il faut en conclure que l'acte de la Création a cessé aussi depuis un long temps. Nous ne pouvons donc pas espérer l'occasion d'observer les procédés primitifs de la Création; et la condition de nébulosité, comme nous l'avons expliqué, fait partie de ces procédés primitifs.

De ce que nous savons de la marche de la lumière nous tirons la preuve directe que les étoiles les plus éloignées existent, sous leur forme actuellement visible, depuis un nombre inconcevable d'années. Il faut donc remonter dans le passé *au moins* jusqu'à la période où ces étoiles subirent la condensation, pour marquer l'époque où commença l'opération qui a constitué les masses. Si, d'un côté, nous concevons cette opération comme continuant encore dans le cas de certaines nébuleuses, de l'autre, nous voyons qu'en beaucoup d'autres cas elle est complétement finie, et c'est ce qui nous jette forcément dans des hypothèses pour lesquelles aucune base réelle ne nous est offerte; — nous sommes obligés d'imposer à la Raison révoltée l'idée blasphématoire d'une interposition spéciale; — de supposer que, dans les cas particuliers de ces nébuleuses, un Dieu infaillible a jugé nécessaire d'introduire certains réglements supplémentaires, certains perfectionnements de

la loi générale, certaines retouches et corrections, en un mot, qui ont eu pour effet de reculer l'achèvement de ces étoiles particulières, pendant des siècles innombrables, au delà de l'ère qui avait suffi non-seulement pour parfaire la constitution des autres corps stellaires, mais même pour les doter d'une vieillesse chenue et déjà inexprimable.

Sans doute on peut objecter immédiatement que, puisque la lumière grâce à laquelle nous percevons ces nébuleuses est simplement celle qui s'est détachée de leur surface depuis un nombre immense d'années, les progrès de création observés actuellement, ou que nous supposons observés actuellement, ne sont pas en réalité des progrès actuels, mais les fantômes des progrès accomplis dans un passé déjà lointain; — ce qui est un raisonnement absolument semblable à celui que j'ai affirmé relativement à tous les progrès tendant à la constitution des autres masses.

A ceci je réponds que la condition actuellement observée des corps condensés n'est pas non plus leur condition actuelle, mais une déjà obtenue dans le passé; de sorte que mon argument tiré de la condition *relative* des étoiles et des nébuleuses n'est en aucune manière infirmé. En outre, ceux qui affirment l'existence des nébuleuses ne placent pas la nébulosité à une extrême distance; ils déclarent que c'est une nébulosité réelle et non pas perspective. Si nous concevons qu'une masse nébuleuse puisse être, en quelque façon, visible, nous devons la concevoir comme placée *très-près de nous,* en comparaison des étoiles solidifiées que les télescopes modernes présentent à notre vue. Affirmer que les apparences en question sont de réelles nébuleuses, c'est affirmer, pour notre point de vue, leur proximité relative. Donc leur condition, telle qu'elle se montre maintenant à nous, doit être rapportée à une époque *bien moins éloignée* que celle à laquelle nous

rapportons la condition actuellement observée de la majorité au moins des étoiles. — Pour finir en un mot, si l'Astronomie pouvait démontrer l'existence d'une *nébuleuse,* dans le sens qu'on donne présentement à ce terme, je considérerais la Théorie Cosmogonique, non pas comme fortifiée par cette démonstration, mais comme irréparablement renversée.

Cependant, pour ne rendre à César que *juste* ce qui appartient à César, qu'il me soit permis de faire observer que l'hypothèse qui a conduit Laplace à un si glorieux résultat semble lui avoir été, en grande partie, suggérée par une fausse conception, — par cette même fausse conception dont nous venons de parler, — par la méprise générale relative au caractère des prétendues nébuleuses. Lui aussi, il supposait qu'elles étaient en réalité ce qu'implique leur désignation. Le fait est que ce grand homme avait, très-justement, une foi médiocre dans ses propres facultés de perception. Ainsi, relativement à l'existence positive des nébuleuses, existence si présomptueusement affirmée par les astronomes ses contemporains, il s'appuyait bien moins sur ce qu'il voyait que sur ce qu'il entendait dire.

On verra que les seules objections valables qu'on puisse opposer à sa théorie sont celles faites à l'hypothèse prise en elle-même, à ce qui l'a suggérée et non à ce qu'elle suggère, aux propositions qui l'accompagnent plutôt qu'à ses résultats. La supposition la moins justifiée de Laplace consiste à donner aux atomes un mouvement vers un centre, malgré qu'il comprenne évidemment les atomes comme s'étendant, dans une succession illimitée, à travers l'espace universel. J'ai déjà montré qu'avec de telles données aucun mouvement n'aurait pu avoir lieu; ainsi Laplace pour supposer un mouvement, se place sur une

base aussi peu philosophique qu'elle est inutile pour établir ce qu'il voulait établir.

Son idée originale semble avoir été un composé des vrais atomes d'Épicure et des pseudo-nébuleuses de ses contemporains; et ainsi sa théorie se présente à nous avec la singulière anomalie d'une vérité absolue, déduite, comme résultat mathématique, d'une création hybride de l'imagination antique mariée au sens obtus moderne. La force réelle de Laplace consistait, en somme, dans un instinct mathématique presque miraculeux; c'était là-dessus qu'il s'appuyait; jamais cet instinct ne lui a manqué; jamais il ne l'a trompé. Dans le cas de la Cosmogonie, il l'a conduit, les yeux bandés, à travers un labyrinthe d'Erreur, vers un des plus lumineux et des plus prodigieux temples de Vérité.

X

Imaginons, pour le moment, que l'anneau projeté le premier par le Soleil, c'est-à-dire l'anneau qui, en se brisant, a constitué Neptune, ne se soit brisé que lors de la projection de l'anneau qui a donné naissance à Uranus; que ce dernier anneau, de son côté, soit resté intact jusqu'à l'émission de celui dont est né Saturne; que ce dernier, à son tour, ait gardé sa forme entière jusqu'à l'émission de celui qui a été l'origine de Jupiter, et ainsi de suite. Imaginons, en un mot, qu'aucune rupture n'ait eu lieu parmi les anneaux jusqu'à la projection finale de celui qui a donné naissance à Mercure. Nous créons ainsi pour l'œil de l'esprit une série de cercles concentriques coexistants, et les considérant en eux-mêmes aussi bien que dans le mode suivant lequel, selon l'hypothèse de Laplace, ils ont

été engendrés, nous apercevons tout d'abord une très-singulière analogie entre les couches atomiques et le mode d'irradiation originelle tel que je l'ai décrit. Est-il impossible, en mesurant les forces respectives qui ont projeté successivement chaque cercle planétaire, c'est-à-dire en mesurant la force excédante successive de rotation par rapport à la force de gravitation, laquelle a occasionné les éruptions successives, de trouver l'analogie en question plus décidément confirmée? *Est-il improbable que nous découvrions que ces forces ont varié, — comme dans l'irradiation originelle, — proportionnellement avec les carrés des distances?*

Notre système solaire, consistant principalement en un Soleil, avec seize planètes à coup sûr, et peut-être un peu plus, qui roulent autour de lui à des distances variées, et qui sont accompagnées certainement de dix-sept lunes, mais très-probablement de quelques autres, doit être maintenant considéré comme un des types de ces agglomérations innombrables qui ont commencé à se produire à travers la Sphère Universelle, lorsque s'est retirée la Volonté Divine. Je veux dire que nous avons à considérer notre système solaire comme fournissant un cas générique de ces agglomérations, ou, plus correctement, des conditions ultérieures auxquelles elles sont parvenues. Si nous fixons notre attention sur l'idée qui a présidé au dessein du Tout-Puissant, à savoir *la plus grande somme possible de rapports* et la précaution prise pour atteindre le but avec la différence de formes dans les atomes originels et l'inégalité particulière de distance, nous verrons qu'il est impossible de supposer même une minute que deux seulement de ces agglomérations commençantes soient arrivées à la fin précisément au même résultat. Nous serons plutôt inclinés à penser qu'il n'y a pas dans tout l'Univers deux corps stellaires, soleils, planètes ou lunes, qui soient sem-

blables dans le particulier, malgré que tous le soient dans le général. Encore moins pouvons-nous imaginer que deux assemblages de tels corps, deux systèmes quelconques, puissent avoir une ressemblance plus que générale[1]. Nos télescopes, sur ce point, confirment parfaitement nos déductions. Prenant donc notre système solaire comme type approchant ou général de tous les autres, nous sommes arrivés assez avant dans notre thème pour considérer l'Univers sous l'aspect d'un espace sphérique à travers lequel, disséminée avec une égalité purement générale, existe une certaine quantité de systèmes ayant entre eux une ressemblance purement générale.

Élargissant maintenant nos conceptions, regardons chacun de ces systèmes comme étant en lui-même un atome, ce qu'il est en réalité, quand nous ne le considérons que comme une des innombrables myriades de systèmes qui constituent l'Univers. Les prenant donc tous pour des atomes colossaux, chacun étant doué de la même indestructible tendance à l'Unité qui caractérise les atomes réels dont il est composé, nous entrons tout de suite dans un ordre nouveau d'aggrégations. Les plus petits systèmes, placés dans le voisinage d'un plus grand, devront inévitablement s'en rapprocher de plus en plus. Ici il s'en rassemblera un millier, là un million; ici peut-être un trillion, — laissant ainsi autour d'eux d'incommensurables vides dans l'espace. Et si maintenant on demande pourquoi, dans le cas de ces systèmes, de ces véritables atomes tita-

[1] Il n'est pas impossible que quelque perfectionnement imprévu d'optique nous révèle, parmi les innombrables variétés de systèmes, un soleil lumineux, entouré d'anneaux lumineux et non lumineux, en dedans, en dehors desquels, et entre lesquels roulent des planètes lumineuses et non lumineuses, accompagnées de lunes ayant leurs lunes, et même ces dernières possédant également leurs lunes particulières.

niques (je parle simplement d'un assemblage, et non, comme dans le cas des atomes positifs, d'une agglomération plus ou moins consolidée), si on demande pourquoi je ne pousse pas ma suggestion jusqu'à sa conclusion légitime, pourquoi je ne décris pas ces assemblages de systèmes-atomes se précipitant et se consolidant en sphères, se condensant chacun en un magnifique soleil, je réponds que ce sont là de simples *mellonta,* et que je ne fais que m'arrêter un instant sur le seuil terrifiant du Futur. Pour le présent, nous appelons ces assemblages des *groupes,* et nous les voyons dans leur état commençant de consolidation. Leur consolidation absolue est encore à venir.

Nous voici arrivés à un point d'où nous contemplons l'Univers comme un espace sphérique, parsemé inégalement de *groupes.* Observez que je préfère ici l'adverbe *inégalement* à cette phrase déjà employée : «avec une égalité purement générale.» Il est évident en fait que l'égalité de distribution diminuera en raison du progrès de l'agglomération, c'est-à-dire à mesure que les choses diminueront en nombre. Ainsi l'accroissement de l'inégalité, accroissement qui devra continuer jusqu'à une époque plus ou moins lointaine, où la plus grosse agglomération absorbera toutes les autres, ne peut être considéré que comme un symptôme confirmatif de la *tendance à l'Unité.*

Enfin ici il peut paraître bon de s'enquérir si les faits acquis de l'Astronomie confirment l'arrangement général que j'ai, par déduction, imposé aux mondes célestes. Or, cela est confirmé, et entièrement. L'observation télescopique, guidée par les lois de la perspective, nous permet de voir que l'Univers perceptible existe comme *un groupe de groupes irrégulièrement disposés.*

XI

Les groupes dont est composé cet universel *groupe de groupes* sont simplement ce que nous avons coutume de nommer *nébuleuses,* et parmi ces nébuleuses il en est une qui est pour l'humanité d'un intérêt suprême. Je veux parler de la Galaxie ou Voie Lactée. Elle nous intéresse, d'abord et évidemment, en raison de sa grande supériorité, par son volume apparent, non-seulement sur tout autre groupe du firmament, mais même sur tous les autres groupes pris ensemble. Le plus grand de ces derniers n'occupe comparativement qu'un point dans l'espace et ne se laisse voir distinctement qu'à l'aide du télescope. La Galaxie traverse tout le ciel et se montre brillante à l'œil nu. Mais elle intéresse l'homme particulièrement, quoique moins immédiatement, en ce qu'elle fait partie de la région où il est situé, de la région de la Terre sur laquelle il vit, de la région du Soleil autour duquel tourne cette Terre, de la région de tout le système d'astres dont le Soleil est le centre et l'astre principal, la Terre, un des seize secondaires ou une des planètes, la Lune, un des dix-sept tertiaires ou satellites. La Galaxie, je le répète, n'est qu'un des groupes dont j'ai parlé, une de ces prétendues nébuleuses, qui ne se révèlent à nous quelquefois qu'à l'aide du télescope, et comme de faibles taches brumeuses dans différentes parties du ciel. Nous n'avons aucune raison de supposer que la Voie Lactée soit en réalité plus vaste que la moindre de ces nébuleuses. Sa grande supériorité de volume n'est qu'apparente, et vient de sa position relativement à nous, c'est-à-dire de notre position à nous qui en occupons le milieu. Quelque étrange que cette

assertion puisse paraître tout d'abord à ceux qui ne sont pas versés dans l'Astronomie, l'astronome, lui, n'hésite pas à affirmer que nous sommes placés au milieu de cette inconcevable multitude d'étoiles, de soleils, de systèmes qui constituent la Galaxie. En outre, non-seulement nous avons, non-seulement notre Soleil a le droit de revendiquer la Galaxie comme étant son groupe spécial; mais on peut dire, avec une légère réserve, que toutes les étoiles distinctement visibles du firmament, toutes les étoiles visibles à l'œil nu, ont le droit de s'en réclamer également.

Une idée bien fausse a été conçue relativement à la forme de la Galaxie, de laquelle il est dit, dans presque tous nos traités astronomiques, qu'elle ressemble à celle d'un Y capital. En réalité, le groupe en question a une certaine ressemblance générale, *très*-générale, avec la planète Saturne, enfermée dans son triple anneau. Au lieu du globe solide de cette planète, nous devons toutefois nous figurer une île stellaire ou collection lenticulaire d'étoiles; notre Soleil étant placé excentriquement, près du bord de l'île, du côté qui est le plus rapproché de la constellation de la Croix et le plus éloigné de celle de Cassiopée. L'anneau qui l'entoure, dans la partie qui avoisine notre position, est marqué d'une entaille longitudinale qui, en effet, lui donne, aperçu de notre région, l'apparence vague d'un Y capital.

Cependant il ne faut pas que nous tombions dans cette erreur, de concevoir cette ceinture, peu définie d'ailleurs, comme tout à fait séparée, comparativement parlant, du groupe lenticulaire également indéfini qu'elle entoure; et ainsi, pour rendre notre explication plus claire, nous pouvons dire de notre Soleil qu'il est positivement situé sur le point de l'Y où se rencontrent les trois lignes qui le

composent, et, nous figurant cette lettre comme douée d'une certaine solidité, d'une certaine épaisseur, très-minime en comparaison de sa longueur, nous pouvons dire que notre position est dans le milieu de cette épaisseur. En nous figurant que nous sommes placés ainsi, nous n'éprouverons plus aucune peine à nous rendre compte des phénomènes en question, qui sont uniquement des phénomènes de perspective. Quand nous regardons en haut ou en bas, c'est-à-dire quand nous jetons les yeux dans le sens de l'*épaisseur* de la lettre, notre regard rencontre un moins grand nombre d'étoiles que lorsque nous jetons les yeux dans le sens de sa *longueur,* ou le long d'une des trois lignes qui la composent. Naturellement, les étoiles, dans le premier cas, apparaissent comme éparpillées, et, dans le second, comme accumulées. Renversons, s'il vous plaît, l'explication : un habitant de la Terre qui regarde la Galaxie, comme nous disons ordinairement, la considère alors dans un des sens de sa longueur; — il regarde le long des lignes de l'Y; mais quand, regardant dans le Ciel général, il détourne ses yeux de la Galaxie, il la voit alors dans le sens de l'épaisseur de la lettre; et c'est pour cela que les étoiles lui semblent clair-semées, quoique, en réalité, elles soient aussi rapprochées, en moyenne, que dans la partie massive du groupe. Il n'y a pas de considération qui soit mieux faite pour donner une idée de l'effrayante étendue de ce groupe.

Si, avec un télescope d'une profonde puissance, nous examinons soigneusement le firmament, nous découvrirons *une ceinture de groupes,* faite de ce que nous avons jusqu'à présent nommé des nébuleuses, — une *bande,* d'une largeur variable, s'étendant d'un horizon à l'autre, et coupant à angle droit la direction générale de la Voie Lactée. Cette bande est le dernier *groupe de groupes.* Cette

ceinture est l'*Univers*. Notre Galaxie n'est qu'un des groupes, un des moindres peut-être, qui entrent dans la composition de cette suprême *bande* ou *ceinture* universelle. L'aspect de bande ou de ceinture, que prend à nos yeux ce groupe de groupes, n'est qu'un phénomène de perspective, analogue à celui qui nous fait aussi voir notre propre groupe grossièrement sphérique, la Galaxie, sous la forme d'une ceinture traversant les Cieux et coupant le groupe universel à angles droits. Naturellement la forme du groupe qui enferme tous les autres est, en général, celle de chaque groupe individuel qui y est contenu. De même que les étoiles clair-semées que nous voyons dans le Ciel général, quand nous détournons nos regards de la Galaxie, ne sont, en réalité, qu'une partie de la Galaxie elle-même, aussi intimement mêlées à elle qu'en aucun autre point où le télescope nous les montre à l'état le plus dense, — de même les nébuleuses éparpillées, que nous apercevons sur tous les points du firmament quand nous détournons nos yeux de la ceinture Universelle, doivent être considérées comme éparpillées seulement par la perspective et comme faisant partie intégrante de l'unique *Sphère* suprême et Universelle.

Il n'y a pas d'erreur astronomique plus insoutenable, et il n'y en a pas qui ait obtenu une plus opiniâtre adhésion que celle qui consiste à se figurer l'Univers sidéral comme absolument illimité. Il me semble que les raisons qui nous le font croire limité, telles que je les ai énoncées *à priori*, sont irréfutables; mais, pour n'en plus parler, l'observation seule nous montre qu'il y a, dans de nombreuses directions autour de nous, si ce n'est dans toutes, une limite positive; ou, tout au moins, elle ne nous fournit aucun motif pour penser autrement. Si la succession des étoiles était illimitée, l'arrière-plan du ciel nous offrirait

une luminosité uniforme, comme celle déployée par la Galaxie, *puisqu'il n'y aurait absolument aucun point, dans tout cet arrière-plan, où n'existât une étoile.* Donc, dans de telles conditions, la seule manière de rendre compte des *vides* que trouvent nos télescopes dans d'innombrables directions est de supposer cet arrière-plan invisible placé à une distance si prodigieuse qu'aucun rayon n'ait jamais pu parvenir jusqu'à nous. Qu'il en *puisse* être ainsi, qui oserait s'aviser de le nier? Je maintiens simplement que nous n'avons pas même l'ombre d'une raison pour croire qu'il en *est* ainsi.

En parlant de la propension vulgaire à considérer tous les corps de la Terre comme tendant seulement vers le centre de la Terre, je faisais observer que «sauf certaines exceptions dont il serait fait mention plus tard, chaque corps de la Terre tendait, non-seulement vers le centre de la Terre, mais encore vers toute autre direction concevable.» Le mot *exceptions* avait trait à ces vides fréquents dans le Ciel, où l'examen le plus minutieux non-seulement ne découvre pas de corps stellaires, mais ne trouve même pas d'indices quelconques de leur existence. Là, des gouffres béants, plus noirs que l'Érèbe, nous apparaissent comme des échappées ouvertes, à travers les murs limitrophes de l'Univers Sidéral, sur l'Univers illimité du Vide. Or, tout corps existant sur la Terre est exposé, soit par son mouvement propre, soit par celui de la Terre, à traverser ou à longer un de ces vides ou abîmes cosmiques, et il est évident qu'en ce moment il cesse d'être attiré dans la *direction du Vide* et qu'il est conséquemment *plus lourd* qu'à aucune autre époque, soit avant, soit après. Indépendamment, toutefois, de la considération de ces vides, et ne nous occupant que de la distribution généralement inégale des étoiles, nous voyons que la tendance absolue des

corps de la Terre vers le centre de la Terre est dans un état de variation perpétuelle.

Nous comprenons donc l'*insulation* de notre Univers. Nous percevons l'isolement de l'Univers, c'est-à-dire de *tout* ce que nos sens peuvent saisir. Nous savons qu'il existe un *groupe de groupes,* une agglomération autour de laquelle, de tous côtés, s'étend un incommensurable Espace désert fermé à toute perception humaine. Mais, parce que nous sommes obligés de nous arrêter sur les confins de cet Univers Sidéral, nos sens ne pouvant plus nous fournir de témoignage, est-il juste de conclure qu'en réalité il n'existe pas de point matériel au delà de celui qu'il nous a été permis d'atteindre? Avons-nous, ou n'avons-nous pas le droit analogique d'inférer que cet Univers sensible, que ce groupe de groupes, n'est qu'un morceau d'*une série* de groupes de groupes, dont les autres nous restent invisibles à cause de la distance, — soit parce que la diffusion de leur lumière, avant qu'elle parvienne jusqu'à nous, est si excessive qu'elle ne peut produire sur notre rétine aucune impression lumineuse, soit parce qu'il n'existe aucune espèce d'émanation lumineuse dans ces mondes inexprimablement distants, ou enfin parce que l'intervalle qui nous en sépare est si vaste que, depuis des myriades d'années écoulées, leurs effluves électriques n'ont pas encore pu le franchir?

Avons-nous quelques droits à faire de telles suppositions, avons-nous quelque motif pour accepter de telles visions? Si nous avons ce droit à un degré quelconque, nous avons aussi le droit de leur donner une extension infinie.

Le cerveau humain a évidemment un penchant vers l'*Infini* et caresse volontiers ce fantôme d'idée. Il semble aspirer vers cette conception impossible avec une ferveur

passionnée, avec l'espérance d'y croire intellectuellement aussitôt qu'il l'a conçue. Ce qui est général parmi toute la race humaine, aucun individu n'a sans doute le droit de le considérer comme anormal; néanmoins, il peut exister une classe d'intelligences supérieures pour qui ce tour d'esprit populaire porte tout le caractère d'une monomanie.

Ma question, cependant, n'a pas encore trouvé sa réponse : — Avons-nous le droit de supposer, ou plutôt d'imaginer une succession interminable de *groupes de groupes* ou d'*Univers* plus ou moins semblables ?

Je réponds que le *droit,* dans un cas tel que celui-ci, dépend absolument de la hardiesse de l'imagination qui s'avise d'y prétendre. Qu'il me soit permis seulement de déclarer que je me sens, pour mon compte personnel, porté à *imaginer* (je n'ose pas me servir d'un terme plus affirmatif) qu'il existe réellement une succession illimitée d'Univers, plus ou moins semblables à celui dont nous avons connaissance, à celui-là *seul* dont nous aurons jamais connaissance, — du moins jusqu'au moment où notre Univers particulier rentrera dans l'Unité. Cependant, si de tels groupes de groupes existent, — et ils existent, — il est suffisamment clair que, n'ayant pas de participation dans notre origine, ils ne participent pas à nos lois. Ils ne nous attirent pas et nous ne les attirons pas. Leur matière, leur esprit ne sont pas les nôtres, ne sont pas ce qui agit, influe dans une partie quelconque de notre Univers. Ils ne pourraient impressionner ni nos sens ni nos âmes. Entre eux et nous, les considérant tous pour un moment collectivement, il n'y a pas d'influences communes. Chacun existe, à part et indépendant, *dans le sein de son Dieu propre et particulier.*

XII

Dans la conduite de ce Discours, je vise moins à l'ordre physique qu'au métaphysique. La clarté avec laquelle les phénomènes, même matériels, sont présentés à l'intelligence dépend très-peu, il y a longtemps que j'en ai acquis l'expérience, d'un arrangement purement naturel, et naît presque entièrement de l'arrangement moral. Si donc j'ai l'air de m'abandonner à des digressions et de sauter trop vite d'un point à un autre de mon sujet, qu'il me soit permis de dire qu'en faisant ainsi j'ai l'espoir de mieux conserver, sans la rompre, cette chaîne d'impressions graduées, par laquelle seule l'intelligence de l'Homme peut embrasser les grandeurs dont je parle et les comprendre dans leur majestueuse totalité.

Jusqu'à présent, notre attention s'est dirigée presque exclusivement vers un groupement général et relatif des corps stellaires dans l'espace. De spécification, nous n'en avons fait que très-peu; et les quelques idées relatives à la *quantité,* c'est-à-dire au nombre, à la grandeur et à la distance, que nous avons émises, ont été amenées accessoirement et en manière de préparation pour des conceptions plus définitives. Essayons maintenant d'atteindre à ces dernières.

Notre système solaire, comme nous l'avons déjà dit, consiste principalement en un soleil et seize planètes au moins, auxquelles, très-probablement, s'ajoutent quelques autres, qui tournent autour de lui comme centre, accompagnées de dix-sept lunes connues et peut-être de quelques autres que nous ne connaissons pas encore. Ces divers corps ne sont pas de véritables sphères, mais des sphé-

roïdes aplatis, des sphères comprimées dans la région des pôles de l'axe imaginaire autour duquel elles tournent, l'aplatissement étant une conséquence de la rotation. Le Soleil n'est pas absolument le centre du système; car le Soleil lui-même, avec toutes les planètes, roule autour d'un point de l'espace perpétuellement variable, qui est le centre général de gravité du système. Nous ne devons pas non plus considérer les lignes sur lesquelles se meuvent ces différents sphéroïdes, — les lunes autour des planètes, les planètes autour du Soleil, ou le Soleil autour du centre commun, — comme des cercles dans le sens exact du mot. Ce sont, en réalité, des *ellipses, l'un des foyers étant le point autour duquel se fait la révolution.* Une ellipse est une courbe retournant sur elle-même, qui a un de ses diamètres plus long que l'autre. Sur le diamètre le plus long sont deux points, également distants du milieu de la ligne, et, d'ailleurs, situés de telle façon que si, à partir de chacun d'eux, on tire une ligne droite vers un point quelconque de la courbe, la somme des deux lignes réunies sera égale au plus grand des diamètres. Concevons donc une ellipse de cette nature. A l'un des points en question, qui sont les *foyers,* fixons une orange. Par un fil élastique unissons cette orange à un pois, et plaçons ce dernier sur la circonférence de l'ellipse. Le fil élastique, naturellement, varie en longueur à mesure que nous faisons mouvoir le pois, et forme ce que nous appelons en géométrie un *radius vector.* Or, si l'orange est prise pour le Soleil et le pois pour une planète tournant autour de lui, la révolution devra se faire avec une vitesse variable plus ou moins grande, mais telle que le *radius vector* franchira des *aires égales en temps égaux.* La marche du pois *sera* donc ou, en d'autres termes, la marche de la planète *est* lente à proportion de son éloignement du Soleil, rapide à proportion de sa

proximité. Ces planètes, en outre, se meuvent d'autant plus lentement qu'elles sont situées plus loin du Soleil, *les carrés de leurs périodes de révolution étant entre eux dans la même proportion que les cubes de leurs distances moyennes du Soleil.*

On comprend que les lois terriblement complexes de révolution que nous décrivons ici ne règnent pas seulement dans notre système. Elles dominent partout où domine l'Attraction. Elles régissent l'Univers. Chaque point brillant du firmament est sans doute un Soleil lumineux, ressemblant au nôtre, au moins dans son caractère général, et accompagné d'une plus ou moins grande quantité de planètes plus ou moins grosses, dont la luminosité encore attardée ne peut pas se manifester à nous à une si grande distance, mais qui, néanmoins, roulent, escortées de leurs lunes, autour de leurs centres sidéraux, obéissant aux principes que nous avons constatés, obéissant aux trois lois absolues de révolution, aux trois immortelles lois devinées par l'esprit imaginatif de Kepler et subséquemment expliquées et démontrées par l'esprit patient et mathématique de Newton. Dans une certaine tribu de philosophes, qui font vanité de ne s'appuyer que sur les faits positifs, il est beaucoup trop à la mode de se moquer de toute spéculation et de la flétrir de la vague et élastique appellation d'*œuvre conjecturale.* La valeur de celui qui conjecture, tel est le point à examiner. En conjecturant de temps à autre avec Platon, nous dépenserons notre temps avec plus d'utilité qu'en écoutant une démonstration d'Alcmæon.

Dans maint ouvrage d'astronomie, je vois qu'il est nettement établi que les lois de Kepler sont la *base* du grand principe de la Gravitation. Cette idée a dû naître de ce fait, que la divination de ces lois par Kepler et sa démonstration postérieure de leur existence positive ont

poussé Newton à les expliquer par l'hypothèse de la Gravitation et, finalement, à les démontrer *à priori,* comme conséquences nécessaires du principe hypothétique. Ainsi, bien loin d'être la base de la Gravitation, les lois de Kepler ont la Gravitation pour base, et il en est de même, d'ailleurs, de toutes les lois de l'Univers matériel qui ne se rapportent pas uniquement à la Répulsion.

La distance moyenne de la Terre à la Lune, c'est-à-dire la distance qui nous sépare du corps céleste le plus voisin de nous, est de 237,000 milles. Mercure, la planète la plus proche du Soleil, est éloignée de lui de 37 millions de milles. Vénus, qui vient après, tourne à une distance de 68 millions de milles; la Terre, à son tour, à une distance de 95 millions; Mars, à la distance de 144 millions. Puis viennent les huit astéroïdes (Cérès, Junon, Vesta, Pallas, Astrée, Flore, Iris et Hébé), à une distance moyenne d'environ 250 millions. Puis nous trouvons Jupiter, distant de 490 millions; puis Saturne, de 900 millions; puis Uranus, de 1,900 millions; finalement Neptune, récemment découvert et tournant à une distance de 2,800 millions. Laissant Neptune de côté, sur qui nous n'avons pas jusqu'à présent des documents très-exacts, et qui est peut-être une planète appartenant à un système d'Astéroïdes, on peut voir que, dans de certaines limites, il existe entre les planètes un ordre d'intervalles. Pour parler d'une manière approximative, nous pouvons dire que chaque planète est, relativement au Soleil, située à une distance double de celle qui la précède. L'*ordre* en question, que nous exposons ici, — *la loi de Bode, — ne pourrait-il pas être déduit de l'examen de l'analogie existant, ainsi que je l'ai suggéré, entre la décharge solaire des anneaux et le mode de l'irradiation atomique?*

Quant aux nombres cités à la hâte dans cette table sommaire des distances, il y aurait folie à essayer de les

comprendre, excepté au point de vue des faits arithmétiques abstraits. Ces nombres ne sont pas pratiquement appréciables. Ils ne comportent pas d'idées précises. J'ai dit que Neptune, la planète la plus éloignée, tournait autour du Soleil à une distance de 2,800 millions de milles. Jusqu'ici rien de mieux; j'ai établi un fait mathématique; et, sans comprendre ce fait le moins du monde, nous pouvons le poser pour nous en servir mathématiquement. Mais même en indiquant que la Lune tourne autour de la Terre à la distance comparativement mesquine de 237,000 milles, je n'ai nullement l'espérance de faire comprendre à qui que ce soit, — de lui faire apprécier, — de lui faire sentir à quelle distance la Lune se trouve positivement de la Terre. 237,000 milles! Parmi mes lecteurs, il y en a peut-être bien peu qui n'aient pas traversé l'Océan Atlantique; et, cependant, combien d'entre eux ont une idée distincte même des 3,000 milles qui séparent les deux rivages? Je doute, en vérité, qu'il existe un homme qui puisse faire entrer dans son cerveau la plus vague conception de l'intervalle compris entre une borne milliaire et sa plus proche voisine. Cependant, nous trouvons quelque facilité pour apprécier la distance en combinant l'idée de l'espace avec l'idée de vélocité qui la suit naturellement. Le son parcourt un espace de 1,100 pieds en une seconde. Or, s'il était possible à un habitant de la Terre de voir l'éclair d'un coup de canon tiré dans la Lune et d'en entendre la détonation, il lui faudrait attendre treize jours entiers, à partir du moment où il aurait aperçu le premier, pour recevoir un indice de la seconde.

Quelque faible que soit l'appréciation obtenue par ce moyen de la réelle distance de la Lune à la Terre, elle aura néanmoins cette utilité de nous faire mieux comprendre la folie de vouloir saisir par la pensée des distances telles que

les 2,800 millions de milles qui séparent Neptune de notre Soleil; ou même les 95 millions de milles compris entre le Soleil et la Terre que nous habitons. Un boulet de canon, se mouvant avec la rapidité la plus grande qui ait jamais été communiquée à un boulet, ne pourrait pas traverser ce dernier intervalle en moins de 20 ans; pour le premier espace, il faudrait 590 ans.

Le diamètre réel de notre Lune est de 2,160 milles; cependant, elle est un objet comparativement si petit qu'il faudrait environ cinquante globes semblables pour en composer un aussi gros que la Terre.

Le diamètre de notre propre globe est de 7,912 milles; — mais de l'énonciation de ces nombres quelle idée positive prétendons-nous tirer?

Si nous montons au sommet d'une montagne ordinaire et si nous regardons autour de nous, nous apercevons un paysage qui s'étend à 40 milles dans toutes les directions, formant un cercle de 250 milles de circonférence et enfermant un espace de 5,000 milles carrés. Mais comme les portions d'une semblable perspective ne se présentent nécessairement à notre vue que l'une après l'autre, nous n'en pouvons apprécier l'étendue que faiblement et partiellement; cependant le panorama tout entier ne représente que la quarante millième partie de la surface de notre globe. Si à ce panorama succédait, au bout d'une heure, un autre panorama d'égale étendue; à ce second, au bout d'une heure, un troisième; à ce troisième, au bout d'une heure, un quatrième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les décors de la Terre fussent épuisés, et si nous étions invités à examiner ces divers panoramas pendant douze heures par jour, il ne nous faudrait pas moins de neuf ans et quarante-huit jours pour achever l'examen de la collection.

Mais si la simple surface de la Terre se refuse à l'étreinte de notre imagination, que penserons-nous de sa contenance évaluée par cubes? Elle embrasse une masse de matière équivalente au moins à un poids de deux undécillions et deux cents nonillions de tonnes. Supposons cette masse à l'état de repos, et essayons de concevoir une force mécanique suffisante pour la mettre en mouvement! La force de toutes les myriades d'êtres dont notre imagination peut peupler les mondes planétaires de notre système, la force physique combinée de tous ces êtres, même en les supposant plus puissants que l'homme, ne pourrait réussir à déplacer d'un seul pouce cette masse prodigieuse.

Que devons-nous donc penser de la force nécessaire, dans de semblables conditions, pour remuer la plus grosse de nos planètes, Jupiter? Elle a un diamètre de 86,000 milles, et pourrait contenir dans sa périphérie plus de mille globes de la grandeur du nôtre. Cependant ce corps monstrueux vole positivement autour du Soleil avec une vitesse de 29,000 milles par heure, c'est-à-dire avec une rapidité quarante fois plus grande que celle d'un boulet de canon! On ne peut même pas dire que l'idée d'un tel phénomène fait tressaillir l'esprit, elle l'épouvante, elle le paralyse. Nous avons plus d'une fois occupé notre imagination à nous peindre les facultés d'un ange. Figurons-nous, à une distance d'environ 100 milles de Jupiter, un pareil être, assistant ainsi, témoin oculaire très rapproché, à la révolution annuelle de cette planète. Or, pouvons-nous, je le demande, nous faire une idée assez haute, assez immense de la puissance spirituelle de cet être idéal pour concevoir qu'à la vue de cette incommensurable masse, pirouettant juste sous ses yeux avec une vélocité tellement inexprimable, l'ange lui-même, si angélique qu'il soit, puisse ne pas être écrasé, anéanti?

Ici, toutefois, il me paraît bon de faire observer qu'en réalité nous n'avons encore parlé que d'objets comparativement insignifiants. Notre Soleil, l'astre central et dirigeant du système auquel appartient Jupiter, est non-seulement plus gros que Jupiter, mais aussi beaucoup plus gros que toutes les planètes du système prises ensemble. Ce fait est vraiment une condition essentielle de la stabilité du système lui-même. Le diamètre de Jupiter est, avons-nous dit, de 86,000 milles! Celui du Soleil est de 882,000 milles. Un habitant de ce dernier, parcourant 90 milles par jour, mettrait plus de 80 ans à faire le tour de sa plus grande circonférence. Il occupe un espace cubique de 681 septillions et 472 quintillions de milles. La Lune, ainsi qu'il a été établi, tourne autour de la Terre, à une distance de 237,000 milles, sur une orbite qui est conséquemment de près d'un million et demi de milles. Or, si le Soleil était placé sur la Terre, les deux centres coïncidant, le volume du Soleil s'étendrait, en tout sens, non-seulement jusqu'à l'orbite de la Lune, mais encore à une distance de 200,000 milles au delà.

Et ici, une fois encore, observons que nous n'avons, jusqu'à présent, parlé que de bagatelles. On a évalué la distance qui sépare Neptune du Soleil; elle est de 2,800 millions de milles; la circonférence de son orbite est donc de 17 trillions environ. Gardons d'oublier cela quand nous portons nos regards sur quelqu'une des étoiles les plus brillantes. Entre cette étoile et l'astre central de notre système, le Soleil, il y a un gouffre d'espace tel que, pour en donner l'idée, il faudrait la langue d'un archange. Donc, l'étoile que nous regardons est un être aussi séparé que possible de *notre* système, de *notre* Soleil, ou, si l'on veut, de *notre* étoile; cependant, supposons-la un moment placée sur notre Soleil, le centre de l'une coïncidant avec celui de

l'autre, de même que nous avons supposé le Soleil lui-même placé sur la Terre. Figurons-nous maintenant l'étoile particulière que nous avons choisie s'étendant, dans tous les sens, au delà de l'orbite de Mercure, — de Vénus, — de la Terre, — et puis au delà de l'orbite de Mars, — de Jupiter, — d'Uranus, jusqu'à ce que, finalement, notre imagination ait rempli le cercle de 17 trillions de milles de circonférence, que décrit dans sa révolution la planète de Leverrier. En admettant que nous soyons parvenus à concevoir tant d'énormité, nous n'aurions pas créé une idée extravagante. Nous avons les meilleures raisons pour croire qu'il y a bien des étoiles beaucoup plus grosses que celle que nous avons supposée. Je veux dire que pour une telle croyance nous possédons la meilleure base expérimentale; et qu'en reportant notre regard vers la disposition atomique originelle, ayant pour but la *diversité,* que nous avons considérée comme étant une partie du plan divin dans la constitution de l'Univers, il nous deviendra facile de comprendre et d'admettre des disproportions, dans la grosseur des corps célestes, infiniment plus vastes qu'aucune de celles dont j'ai parlé jusqu'à présent. Naturellement nous devons nous attendre à trouver les corps les plus gros roulant à travers les vides les plus grands de l'Espace.

Je disais tout à l'heure que, pour nous donner une idée juste de l'intervalle qui sépare notre Soleil d'une quelconque des autres étoiles, il faudrait l'éloquence d'un archange. En parlant ainsi, je ne puis pas être accusé d'exagération; car c'est la vérité pure qu'en de certains sujets il n'est pas possible d'exagérer. Mais tâchons de poser la matière plus distinctement sous les yeux de l'esprit.

D'abord nous pouvons atteindre une conception géné-

rale, *relative,* de l'intervalle en question, en le comparant avec les espaces interplanétaires connus. Supposons, par exemple, que la Terre qui est, en réalité, à 95 millions de milles du Soleil, ne soit distante de ce flambeau que d'*un pied* seulement; Neptune se trouverait alors à une distance de *quarante* pieds; et l'étoile Alpha Lyræ à une distance de *cent cinquante-neuf* au moins.

Or, je présume que peu de mes lecteurs ont remarqué, dans la conclusion de ma dernière phrase, quelque chose de spécialement inadmissible, de particulièrement faux. J'ai dit que la distance de la Terre au Soleil étant supposée d'*un pied,* la distance de Neptune serait de quarante pieds, et celle d'Alpha Lyræ de cent cinquante-neuf. La proportion entre un pied et cent cinquante-neuf a peut-être semblé suffisante pour donner une impression distincte de la proportion entre les deux distances, celle de la Terre au Soleil et celle d'Alpha Lyræ au même astre. Mais mon calcul, en réalité, aurait dû se formuler ainsi : En supposant que la distance de la Terre au Soleil soit d'un pied, la distance de Neptune serait de quarante pieds, et celle d'Alpha Lyræ de cent cinquante-neuf... *milles;* c'est-à-dire que, dans mon premier calcul, je n'ai assigné à Alpha Lyræ que la cinq mille deux cent quatre-vingtième partie de la distance qui est la plus petite possible où cette étoile puisse être réellement située.

Poursuivons. — A quelque distance que soit une simple *planète,* cependant, quand nous l'examinons à travers un télescope, nous la voyons sous une certaine forme, nous la trouvons d'une certaine grosseur appréciable. Or, j'ai déjà dit quelques mots de la grosseur probable de plusieurs étoiles; néanmoins, quand nous en examinons une quelconque, même à travers le télescope le plus puissant, elle se présente à nous sans aucune forme, et, conséquem

ment, sans aucune dimension. Nous la voyons comme un point, et rien de plus.

Maintenant, supposons que nous voyagions la nuit, sur une grande route. Dans un champ, d'un des côtés de la route, se trouve une file de vastes objets de toute dimension, d'arbres, par exemple, dont la figure se détache distinctement sur le fond du ciel. Cette ligne s'étend à angle droit de la route jusqu'à l'horizon. Or, à mesure que nous avançons le long de la route, nous voyons ces arbres changer leurs positions respectives relativement à un certain point fixe dans cette partie du firmament qui forme le fond du tableau. Supposons que ce point fixe, — suffisamment fixe pour notre démonstration, — soit la lune qui se lève. Nous voyons tout d'abord que, pendant que l'arbre le plus proche de nous change de position relativement à la lune, et si fortement qu'il a l'air de fuir derrière nous, l'arbre qui est à la distance extrême n'a pour ainsi dire pas bougé de la place qu'il occupe relativement au satellite. Nous continuons à observer que plus les objets sont éloignés de nous, moins ils s'éloignent de leur position, et réciproquement. Nous commençons alors, à notre insu, à apprécier la distance de chaque arbre par la plus ou moins grande altération de sa position relative. Finalement nous arrivons à comprendre comment on pourrait vérifier la distance positive d'un arbre quelconque de cette rangée en se servant de la quantité d'altération relative comme d'une base dans un simple problème géométrique. Or, cette altération relative est ce que nous appelons parallaxe; et c'est par la parallaxe que nous calculons les distances des corps célestes. Appliquant le principe aux arbres en question, nous serions naturellement fort embarrassés pour calculer la distance d'*un* arbre, qui, si loin que nous nous avancions sur la route ne nous donnerait aucune parallaxe.

Ceci, dans l'exemple que nous avons supposé, est une chose impossible; impossible simplement parce que toutes les distances sur notre Terre sont véritablement insignifiantes; si nous les comparons avec les vastes quantités cosmiques, nous pouvons dire qu'elles se réduisent absolument à néant.

Or, supposons que l'étoile Alpha Lyræ soit juste au-dessus de nos têtes et imaginons qu'au lieu d'être sur la Terre, nous soyons placés à l'un des bouts d'une ligne droite s'étendant à travers l'espace jusqu'à une distance égale au diamètre de l'orbite de la Terre, c'est-à-dire une distance de cent quatre-vingt-dix millions de milles. Ayant observé, au moyen des instruments micrométriques les plus délicats, la position exacte de l'étoile, marchons le long de cette inconcevable route, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'autre extrémité. Ici, examinons une seconde fois l'étoile. Elle est précisément où nous l'avons laissée. Nos instruments, si délicats qu'ils soient, nous affirment que sa position relative est absolument, identiquement la même qu'au commencement de notre incommensurable voyage. Nous n'avons trouvé aucune parallaxe, absolument aucune.

Le fait est que, relativement à la distance des étoiles fixes, d'un quelconque de ces innombrables soleils qui scintillent de l'autre côté de ce terrible abîme par lequel notre système est séparé des systèmes ses frères, dans le groupe auquel il appartient, la science astronomique jusqu'à ces derniers temps n'a pu parler qu'avec une certitude négative. Considérant les plus brillantes comme les plus rapprochées, nous pouvions seulement dire, même de celles-là, que la limite en dedans de laquelle elles ne peuvent pas être situées, est à une certaine distance incommensurable; — à quelle distance au delà de cette limite

sont-elles situées, nous n'avions jamais pu le calculer. Nous comprenions, par exemple, qu'Alpha Lyræ ne peut pas être à une distance moindre de dix-neuf quintillions et deux cents trillions de milles; mais, de tout ce que nous savions et de tout ce que nous savons maintenant, nous pouvons induire qu'il est peut-être à la distance représentée par le carré, le cube, ou toute autre puissance du nombre précité. Cependant, au moyen d'observations singulièrement sagaces et minutieuses, continuées avec des instruments nouveaux pendant plusieurs laborieuses années, Bessel, qui est mort récemment, avait dans les derniers temps réussi à déterminer la distance de six ou sept étoiles; entre autres celle qui est désignée par le chiffre 61 dans la constellation du Cygne. La distance calculée dans ce dernier cas est six cent soixante-dix mille fois plus grande que celle du Soleil; laquelle, il est bon de le rappeler, est de quatre-vingt-quinze millions de milles. L'étoile 61 du Cygne est donc éloignée de nous de presque soixante-quatre quintillions de milles, ou de plus de trois fois la distance la plus petite possible attribuée à Alpha Lyræ.

Si nous essayons d'apprécier cette distance à l'aide de considérations tirées de la vitesse, comme nous avons fait pour apprécier la distance de la Lune, il nous faut perdre absolument de vue des vitesses aussi insignifiantes que celles du boulet de canon ou du son. La lumière, toutefois, suivant les derniers calculs de Struve, marche avec une vitesse de cent soixante-sept mille milles par seconde. La pensée elle-même ne pourrait pas franchir cet intervalle plus rapidement, en supposant que la pensée puisse même le parcourir. Or, malgré cette inconcevable vélocité, la lumière, pour venir de l'étoile 61 du Cygne jusqu'à nous, a besoin de plus de *dix ans;* et conséquemment, si cette étoile était en ce moment effacée de l'Univers, elle continuerait encore

pendant dix ans à briller pour nous et à verser à nos yeux sa gloire paradoxale.

Tout en gardant présente à l'esprit la conception, si faible qu'elle soit, que nous avons pu nous faire de l'intervalle qui sépare notre Soleil de l'étoile 61 du Cygne, souvenons-nous aussi que cet intervalle, quoique inexprimablement vaste, peut être considéré comme la simple distance *moyenne* entre les innombrables multitudes d'étoiles composant le groupe, ou nébuleuse, auquel appartient notre système, ainsi que l'étoile 61 du Cygne. En vérité, j'établis le calcul avec une grande modération; nous avons d'excellentes raisons pour croire que l'étoile 61 du Cygne est l'une des étoiles les plus rapprochées, et pour en conclure que sa distance, relativement à nous, est moindre que la distance moyenne d'étoile à étoile dans le magnifique groupe de la Voie Lactée.

Et ici, une fois encore et définitivement, il me semble bon d'observer que jusqu'à présent nous n'avons parlé que de quantités insignifiantes. Cessons de nous émerveiller de l'espace qui sépare les étoiles dans notre propre groupe ou dans tout autre groupe particulier; tournons plutôt nos pensées vers les espaces qui séparent les groupes eux-mêmes dans le groupe omnicompréhensif de l'Univers.

J'ai déjà dit que la lumière marche avec une vitesse de cent soixante-sept mille milles par seconde, c'est-à-dire de dix millions de milles par minute, ou d'environ six cent millions de milles par heure; — et cependant il est des nébuleuses qui sont tellement éloignées de nous que la lumière de ces mystérieuses régions, quoique marchant avec une telle vélocité, ne peut pas arriver jusqu'ici en moins de *trois millions d'années.* Ce calcul, d'ailleurs, a été fait par Herschell l'aîné, et n'a trait qu'à ces groupes comparativement rapprochés qui se trouvaient à la portée

de son propre télescope. Mais il y a des nébuleuses, qui, par le tube magique de lord Rosse, nous communiquent en cet instant même l'écho des secrets qui datent d'*un million de siècles.* En un mot les phénomènes que nous contemplons en ce moment, dans ces mondes lointains, sont les mêmes phénomènes qui intéressaient leurs habitants il y a *dix fois cent mille siècles.* Dans des intervalles, dans des distances, tels que cette suggestion en impose à notre *âme,* — plutôt qu'à notre esprit, — nous trouvons enfin une échelle convenable où toutes nos mesquines considérations antérieures de *quantité* peuvent figurer comme de simples degrés.

XIII

L'imagination ainsi pleine de distances cosmiques, profitons de l'occasion pour parler de la difficulté que nous avons si souvent éprouvée, quand nous poursuivions le *chemin battu* de la pensée astronomique, à rendre compte de ces vides incommensurables, — à expliquer pourquoi des gouffres, si totalement inoccupés et si inutiles en apparence, se sont produits entre les étoiles, — entre les groupes, — bref, à trouver une raison suffisante de l'échelle titanique, sur laquelle, quant à l'espace seulement, l'Univers paraît avoir été construit. J'affirme que l'Astronomie a fait visiblement défaut dans cette question et n'a pas su attribuer à ce phénomène une cause rationnelle; — mais les considérations qui, dans cet Essai, nous ont conduit pas à pas, nous permettent de comprendre clairement et immédiatement que *l'Espace et la Durée ne sont qu'un.* Pour que l'Univers pût durer pendant une ère proportionnée à la grandeur de ses parties matérielles constitutives et à la haute majesté de ses destinées spirituelles,

il était nécessaire que la diffusion atomique originelle se fît dans une étendue aussi prodigieusement vaste qu'elle pouvait l'être sans être infinie. Il fallait, en un mot, que les étoiles passassent de l'état de nébulosité invisible à l'état de solidité visible, et vieillissent en donnant successivement la naissance et la mort à des variétés inexprimablement nombreuses et complexes du développement de la vitalité; — il fallait que les étoiles accomplissent tout cela, trouvassent le temps suffisant pour accomplir toutes ces intentions divines, *durant la période* dans laquelle toutes choses vont effectuant leur retour vers l'Unité avec une vélocité qui progresse en raison inverse des carrés des distances, au bout desquelles est placé l'inévitable But.

Grâce à toutes ces considérations, nous n'avons aucune peine à comprendre l'absolue exactitude de l'*appropriation* divine. La densité respective des étoiles augmente, naturellement, à mesure que leur condensation diminue : la condensation et l'hétérogénéité marchent de pair; et par cette dernière, qui est l'indice de la première, nous pouvons estimer le développement vital et spirituel. Ainsi, par la densité des globes, nous obtenons la mesure dans laquelle leurs destinées sont remplies. A mesure qu'augmente la densité et que s'accomplissent les intentions divines, à mesure que diminue ce qui reste à accomplir, nous voyons augmenter, dans la même proportion, la vitesse qui précipite les choses vers la Fin. Et ainsi l'esprit philosophique comprendra sans peine que les intentions divines, dans la constitution des étoiles, avancent mathématiquement vers leur accomplissement; — il comprendra plus encore; il donnera à ce progrès une expression mathématique; il affirmera que ce progrès est en proportion inverse des carrés des distances où toutes les choses créées

se trouvent relativement à ce qui est à la fois le point de départ et le but de leur création.

Non-seulement cette appropriation de Dieu est mathématiquement exacte, mais il y a en elle une estampille divine, qui la distingue de tous les ouvrages de construction purement humaine. Je veux parler de la complète *réciprocité* d'appropriation. Ainsi dans les constructions humaines une cause particulière engendre un effet particulier; une intention particulière amène un résultat particulier; mais c'est tout; nous ne voyons pas de réciprocité. L'effet ne réagit pas sur la cause; l'intention ne change pas son rapport avec l'objet. Dans les combinaisons de Dieu, l'objet est tour à tour dessein ou objet, selon la façon dont il nous plaît de le regarder, et nous pouvons prendre en tout temps une cause pour un effet, et réciproquement, de sorte que nous ne pouvons jamais, d'une manière absolue, distinguer l'un de l'autre.

Prenons un exemple. Dans les climats polaires, la machine humaine, pour maintenir sa chaleur animale, et pour la combustion dans le système capillaire, réclame une abondante provision de nourriture fortement azotée, telle que l'huile de poisson. D'autre part, nous voyons que dans les climats polaires l'huile des nombreux phoques et baleines est presque la seule nourriture que la nature fournisse à l'homme. Et maintenant dirons-nous que l'huile est mise à la portée de l'homme parce qu'elle est impérieusement réclamée, ou dirons-nous qu'elle est la seule chose réclamée parce qu'elle est la seule qu'il puisse obtenir? Il est impossible de décider la question. Il y a là une absolue *réciprocité d'appropriation.*

Le plaisir que nous tirons de toute manifestation du génie humain est en raison du plus ou moins de *ressemblance* avec cette espèce de réciprocité. Ainsi, dans la con-

struction du plan d'une fiction littéraire, nous devrions nous efforcer d'arranger les incidents de telle façon qu'il fût impossible de déterminer si un quelconque d'entre eux dépend d'un autre quelconque ou lui sert d'appui. Prise dans ce sens, *la perfection du plan* est, dans la réalité, dans la pratique, impossible à atteindre, simplement parce que la construction dont il s'agit est l'œuvre d'une intelligence finie. Les plans de Dieu sont parfaits. L'Univers est un plan de Dieu.

Nous sommes maintenant arrivés à un point où l'intelligence est forcée de lutter contre sa propension à la déduction analogique, contre cette monomanie qui la pousse à vouloir saisir l'infini. Nous avons vu les lunes tourner autour des planètes; les planètes autour des étoiles; et l'instinct poétique de l'humanité, — son instinct de la symétrie, en tant que la symétrie ne soit qu'une symétrie de surface, — cet instinct, que l'Ame non-seulement de l'Homme mais de tous les êtres créés, a tiré au commencement de la base géométrique de l'irradiation universelle, — nous pousse à imaginer une extension sans fin de ce système de cycles. Fermant également nos yeux à la déduction et à l'induction, nous nous obstinons à concevoir une révolution de tous les corps qui composent la Galaxie autour de quelque globe gigantesque que nous intitulons pivot central du tout. On se figure chaque groupe, dans le grand groupe de groupes, pourvu et construit d'une manière similaire; et en même temps, pour que l'analogie soit complète et ne fasse défaut en aucun point, on va jusqu'à concevoir tous ces groupes eux-mêmes comme tournant autour de quelque sphère encore plus auguste; — cette dernière à son tour, avec tous les groupes qui lui forment une ceinture, on croit qu'elle n'est qu'un des membres d'une série encore plus magnifique d'agglo-

mérations, évoluant autour d'un autre globe qui lui sert de centre, — quelque globe encore plus ineffablement sublime, quelque globe, disons mieux, d'une infinie sublimité, incessamment multipliée par l'infiniment sublime. Telles sont les conditions, continuées à perpétuité, que la tyrannie d'une fausse analogie impose à l'Imagination et que la Raison est invitée à contempler, sans se montrer, s'il est possible, trop mécontente du tableau. Tel est, en général, le système d'interminables révolutions s'engendrant les unes les autres, que la Philosophie nous a habitués à comprendre et à expliquer, en s'y prenant du moins aussi adroitement qu'elle a pu. De temps à autre cependant, un véritable philosophe, dont la frénésie prend un tour très-déterminé, dont le génie, pour parler plus honnêtement, a, comme les blanchisseuses, l'habitude fortement prononcée de ne couler les choses qu'à la douzaine, nous fait voir le point précis, qui avait été perdu de vue, où s'arrête et où doit nécessairement s'arrêter cette série de révolutions.

Les rêveries de Fourier ne valent peut-être pas la peine que nous nous en moquions; — mais on a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de l'hypothèse de Madler, — à savoir qu'il existe, au centre de la Galaxie, un globe prodigieux, autour duquel tournent tous les systèmes du groupe. La période de révolution pour notre propre système a même été évaluée à 117 millions d'années.

On a longtemps soupçonné que notre Soleil opérait un mouvement dans l'espace, indépendamment de sa rotation, et une révolution autour du centre de gravité du système. Ce mouvement, en admettant qu'il existe, devrait se manifester par la perspective. Les étoiles, dans cette partie du firmament que nous sommes censés avoir laissée derrière nous, devraient, pendant une longue série d'années, s'accumuler en foule; celles comprises dans le côté opposé

devraient avoir l'air de s'éparpiller. Or, par l'histoire de l'Astronomie, nous apprenons d'une manière vague que quelques-uns de ces phénomènes se sont manifestés. A ce sujet on a déclaré que notre système se mouvait vers un point du ciel diamétralement opposé à l'étoile Zêta Herculis; — mais c'est là peut-être le maximum de ce que nous avons logiquement le droit de conclure en cette matière. Madler, néanmoins, est allé jusqu'à désigner une étoile particulière, — Alcyone, l'une des Pléiades, — comme marquant juste, ou à peu de chose près, le point autour duquel s'accomplirait une révolution générale.

Or, puisque c'est l'*analogie* qui nous a tout d'abord entraînés vers ces rêves, il est naturel et convenable de nous servir de la même analogie pour en poursuivre le développement; et cette analogie qui nous a suggéré l'idée de révolution nous suggère en même temps l'idée d'un vaste globe central autour duquel elle devrait s'accomplir; — jusque-là le raisonnement de l'astronome est logique. Dynamiquement, il faudrait toutefois que cet astre central fût plus gros que tous les astres réunis qui l'entourent. Or, ils sont au nombre de 100 millions environ. «Pourquoi donc», a-t-on demandé très-naturellement, «ne voyons-nous pas ce vaste soleil central, au moins égal par sa masse à 100 millions de soleils semblables au nôtre? Pourquoi ne le voyons-nous pas, *nous* particulièrement, qui occupons la région moyenne du groupe, — le lieu même près duquel, en tout cas, doit être situé cet astre incomparable?» On répondit prestement : «Il faut qu'il soit non lumineux comme sont nos planètes.» Ici, pour s'accommoder au but, l'analogie se laissait torturer. On pouvait dire : «Nous savons qu'il existe positivement des soleils non lumineux, mais non pas dans de telles conditions.» Il est vrai que nous avons quelque raison d'en supposer de

tels, mais nous n'avons certainement aucune raison pour supposer qu'il y a des soleils non lumineux entourés de soleils lumineux, ces derniers étant à leur tour environnés de planètes non lumineuses; tout cela est précisément ce dont Madler est sommé de trouver l'analogue dans les cieux; car il imagine tout cela justement à propos de la Galaxie. En admettant que la chose soit telle qu'il le dit, nous ne pouvons nous empêcher de penser combien cette question : «Pourquoi les choses sont-elles ainsi?» serait cruellement embarrassante pour les philosophes *à priori*.

Mais si, en dépit de l'analogie et de toute autre raison, nous reconnaissons la non-luminosité de ce grand astre central, nous pouvons toujours demander comment ce globe si énorme n'est pas rendu visible, grâce à cette effusion de lumière versée sur lui par les 100 millions de splendides soleils qui brillent dans tous les sens autour de lui. Devant cette embarrassante question, l'idée d'un soleil central positivement solide semble avoir été jusqu'à un certain point abandonnée; et l'esprit spéculatif s'est contenté d'affirmer que les systèmes du groupe accomplissaient leurs révolutions autour d'un centre immatériel de gravité qui leur était commun à tous. Ici encore, l'analogie a fait fausse route, pour se prêter à une théorie. Les planètes de notre système tournent, il est vrai, autour d'un centre commun de gravité; mais elles agissent ainsi conjointement avec un soleil matériel qui les entraîne, et dont la masse fait plus que contre-balancer le reste du système.

La circonférence mathématique est une courbe composée d'une infinité de lignes droites. Mais cette idée de la circonférence, idée qui, au point de vue de toute la géométrie ordinaire, n'en est que l'idée purement mathématique, mise en opposition de l'idée pratique, est aussi, en stricte réalité, la seule conception pratique que nous

puissions façonner à notre usage pour l'intelligence de cette circonférence majestueuse à laquelle nous avons affaire, au moins en imagination, quand nous supposons notre système tournant autour d'un point situé au centre de la Galaxie. Que l'imagination la plus vigoureuse essaye seulement de faire un pas, un seul, vers la compréhension d'une courbe aussi inexprimable! Sans commettre un paradoxe, on pourrait dire qu'un éclair même, qui suivrait éternellement la circonférence de cet inexprimable cercle, ne ferait que parcourir éternellement une ligne droite. Qu'en décrivant une telle orbite, notre Soleil pût selon une appréciation humaine, dévier de la ligne droite à un degré quelconque, si petit qu'on le suppose, c'est là une idée inadmissible; cependant nous sommes priés de croire qu'une courbure est devenue apparente pendant la très-courte période de notre histoire astronomique, durant ce simple point, durant ce parfait néant de deux ou trois mille ans.

On pourrait dire que Madler a réellement vérifié une courbure dans le sens de la marche, maintenant bien tracée, de notre système à travers l'Espace. Admettant, s'il le faut, que ce fait soit réel, je maintiens qu'il n'y a dans ce cas, qu'un seul fait démontré, c'est la réalité d'une courbure. Pour l'*entière* vérification du fait, il faudrait des siècles, et quand même elle serait faite, elle ne servirait qu'à indiquer un rapport binaire ou tout autre rapport multiple quelconque entre notre Soleil et une ou plusieurs des étoiles les plus rapprochées. Quoi qu'il en soit, je ne hasarde rien en prédisant qu'après une période de plusieurs siècles, tous les efforts pour déterminer la marche de notre Soleil à travers l'Espace seront abandonnés comme vains et inutiles. Cela est facile à concevoir quand nous considérons l'infinité de perturbations que cette marche

doit subir, par suite du changement perpétuel des rapports du Soleil avec les autres astres, pendant ce rapprochement simultané de tous vers le noyau de la Galaxie.

Mais, en examinant d'autres nébuleuses que la Voie Lactée, en considérant dans leur généralité les groupes dont est parsemé le firmament, trouvons-nous, oui ou non, une confirmation de l'hypothèse de Madler? *Nous ne la trouvons pas.* Les formes des groupes sont excessivement variées quand on les regarde accidentellement; mais par un examen plus minutieux, à travers de puissants télescopes, nous reconnaissons très-distinctement que la sphère est la forme dont ils se rapprochent le plus, — leur constitution étant en général en désaccord avec l'idée d'une révolution autour d'un centre commun.

«Il est difficile, dit sir John Herschell, — de former une conception quelconque de l'état dynamique de tels systèmes. D'un côté, sans un mouvement rotatoire et une force centrifuge, il est presque impossible de ne pas les considérer comme soumis à une condition de *rapprochement progressif;* d'un autre côté, en admettant un tel mouvement et une telle force, nous ne trouvons pas moins difficile de concilier leurs formes avec la rotation de tout le système (il veut dire groupe) autour d'un seul axe, sans lequel une collision intérieure nous apparaît comme chose inévitable.»

Quelques observations sur les *nébuleuses,* récemment faites par le Docteur Nichol, quoique faites à un point de vue cosmique absolument différent de tous ceux adoptés dans le présent Discours, s'appliquent d'une manière très-particulière au point qui est actuellement en question. Il dit :

«Quand nous dirigeons sur les nébuleuses nos plus grands télescopes, nous voyons que celles que nous avions

d'abord considérées comme irrégulières ne le sont réellement pas; elles se rapprochent plutôt de la forme d'un globe. Il y en a une qui semblait ovale; mais le télescope de lord Rosse l'a transformée pour nous en un cercle... Or, il se présente une très-remarquable circonstance relativement à ces masses circulaires de nébuleuses qui semblent, par comparaison, douées de mouvement. Nous découvrons qu'elles ne sont pas absolument circulaires, mais que, bien au contraire, tout autour d'elles et de tous côtés, il y a des colonnes d'étoiles, *qui semblent s'étendre au loin comme si elles se précipitaient vers une grande masse centrale en vertu de quelque énorme puissance* [1]. »

Si j'avais à décrire, à ma guise, la condition actuelle nécessaire des nébuleuses, dans l'hypothèse, suggérée par moi, que toute matière s'achemine vers l'Unité originelle, je copierais simplement, et presque mot à mot, le langage qu'a employé le Docteur Nichol sans soupçonner le moins du monde cette prodigieuse vérité, qui est la clef de tous les phénomènes relatifs aux nébuleuses.

Et qu'il me soit permis ici de fortifier ma position par le témoignage de quelqu'un qui est plus grand que Madler, — de quelqu'un pour qui toutes les données de Madler étaient depuis longtemps choses familières, soigneusement et entièrement examinées. Relativement aux calculs minutieux d'Argelander, lesquels forment la base de l'idée de Madler, Humboldt, dont la faculté généralisatrice n'a peut-être jamais été égalée, fait l'observation suivante :

« Quand nous considérons le mouvement propre, réel

[1] On doit comprendre que ce que je nie spécialement dans l'hypothèse de Madler, c'est la partie qui concerne le mouvement circulaire. S'il n'existe pas *maintenant* dans notre groupe un grand globe central, naturellement il en existera un plus tard. Dans quelque temps qu'il existe, il sera simplement le *noyau* de la consolidation.

et non perspectif des étoiles, *nous voyons plusieurs groupes marchant dans des directions opposées;* et les données que nous avons acquises jusqu'à présent ne nous forcent pas à imaginer que les systèmes composant la Voie Lactée, ou les groupes composant généralement l'Univers, tournent autour de quelque centre inconnu, lumineux ou non lumineux. Ce n'est que le désir propre à l'Homme de posséder une Cause Première fondamentale, qui persuade à son intelligence et à son imagination d'adopter une telle hypothèse.»

Le phénomène dont il est ici question, c'est-à-dire de *plusieurs groupes se dirigeant dans des sens opposés,* est tout à fait inexplicable dans l'hypothèse de Madler, mais surgit comme conséquence nécessaire de l'idée qui forme la base de ce Discours. En même temps que la direction purement générale de chaque atome, de chaque lune, planète, étoile ou groupe, serait, dans mon hypothèse, absolument rectiligne; en même temps que la route générale suivie par tous les corps serait une ligne droite conduisant au centre de tout, il est clair que cette direction rectiligne serait composée de ce que nous pouvons appeler, sans exagération, une infinité de courbes particulières, résultat des différences continuelles de position relative parmi ces masses innombrables, à mesure que chacune progresse dans son pèlerinage vers l'Unité finale.

Je citais tout à l'heure le passage suivant de sir John Herschell, appliqué aux groupes : «D'un côté, sans un mouvement rotatoire et une force centrifuge, il est presque impossible de ne pas les considérer comme soumis à une condition de *rapprochement progressif.*» Le fait est qu'en examinant les nébuleuses avec un télescope très-puissant, il est absolument impossible, quand une fois on a conçu cette idée de rapprochement, de ne pas ramasser de tous les

côtés des témoignages qui la confirment. Il y a toujours un noyau apparent dans la direction duquel les étoiles semblent se précipiter, et ces noyaux ne peuvent pas être pris pour de purs phénomènes de perspective; — les groupes sont réellement plus denses vers le centre, plus clairs vers les régions extrêmes. En un mot, nous voyons toutes choses comme nous les verrions si un rapprochement universel avait lieu; mais, en général, je crois que s'il est naturel, quand nous examinons ces groupes, d'accueillir *l'idée d'un mouvement orbitaire autour d'un centre,* ce n'est qu'à la condition d'admettre l'existence *possible,* dans les domaines lointains de l'espace, de lois dynamiques qui nous seraient totalement inconnues.

De la part d'Herschell, il y a évidemment répugnance à supposer que les nébuleuses soient dans un état de rapprochement progressif. Mais si les faits, si même les apparences justifient cette supposition, pourquoi, demanderat-on peut-être, répugne-t-il à l'admettre? Simplement à cause d'un préjugé; simplement parce que cette supposition contredit une idée préconçue et absolument sans base, — celle de l'étendue infinie et de l'éternelle stabilité de l'Univers.

XIV

Si les propositions de ce Discours sont logiquement déduites, cette *condition de rapprochement progressif* est précisément la seule dans laquelle nous puissions légitimement considérer toutes les choses de la création; et je confesse ici, avec une parfaite humilité, que, pour ma part, il m'est impossible de comprendre comment toute autre interprétation de la condition actuelle des choses a jamais pu se glisser dans un cerveau humain. *La tendance au rap-*

prochement et *l'attraction de la gravitation* sont deux termes réciproquement convertibles. En nous servant de l'un ou de l'autre, nous voulons parler de la réaction de l'Acte primordial. Il ne fut jamais rien de si inutile que de supposer la Matière pénétrée d'une qualité indestructible faisant partie de son essence, — qualité ou instinct à jamais inséparable d'elle, principe inaliénable en vertu duquel chaque atome est perpétuellement poussé à rechercher l'atome son semblable. Jamais il n'y eut rien de moins nécessaire que d'adopter cette idée antiphilosophique. Allant au delà de la pensée vulgaire, il faut que nous comprenions, métaphysiquement, que le principe de la gravitation n'appartient à la matière que *temporairement*, pendant qu'elle est éparpillée; — pendant qu'elle existe sous la forme de la Pluralité au lieu d'exister sous celle de l'Unité; — lui appartient seulement en vertu de son état d'irradiation; — appartient, en un mot, non pas à la Matière elle-même le moins du monde, mais uniquement à la *condition* actuelle où elle se trouve. D'après cette idée, quand l'irradiation sera retournée vers sa source, — quand la réaction sera devenue complète, — le principe de la gravitation aura cessé d'exister. Et, en fait, bien que les astronomes ne soient jamais arrivés à l'idée que nous émettons ici, il semble toutefois qu'ils s'en soient rapprochés en affirmant que *s'il n'y avait qu'un seul corps dans l'Univers, il serait impossible de comprendre comment le principe de la gravitation pourrait s'établir;* c'est-à-dire qu'en considérant la matière telle qu'elle se présente à leurs yeux, ils en tirent la conclusion à laquelle je suis arrivé par voie de déduction. Qu'une suggestion aussi féconde soit restée si longtemps sans porter ses fruits, c'est là un mystère que je ne saurais approfondir.

C'est peut-être, en grande partie, notre tendance natu-

relle vers l'idée de perpétuité, vers l'analogie; et plus particulièrement, dans le cas présent, vers la symétrie, qui nous a entraînés dans une fausse route. En réalité, le sentiment de la symétrie est un instinct qui repose sur une confiance presque aveugle. C'est l'essence poétique de l'Univers, de cet Univers qui, dans la perfection de sa symétrie, est simplement le plus sublime des poëmes. Or, symétrie et consistance sont des termes réciproquement convertibles; ainsi la Poésie et la Vérité ne font qu'un. Une chose est consistante en raison de sa vérité, — vraie en raison de sa consistance. *Une parfaite consistance, je le répète, ne peut être qu'une absolue vérité.* Nous admettrons donc que l'Homme ne peut pas rester longtemps dans l'erreur, ni se tromper de beaucoup, s'il se laisse guider par son instinct poétique, instinct de symétrie, et conséquemment véridique, comme je l'ai affirmé. Cependant il doit prendre garde qu'en poursuivant à l'étourdie une symétrie superficielle de formes et de mouvements, il ne perde de vue la réelle et essentielle symétrie des principes qui les déterminent et les gouvernent.

Que tous les corps stellaires doivent finalement se fondre en un seul, que toutes choses doivent enfin grossir la substance d'*un prodigieux globe central déjà existant,* — c'est là une idée qui, depuis quelque temps déjà, semble d'une manière vague, indéterminée, avoir pris possession de l'imagination humaine. De fait, cette idée appartient à la classe des choses *excessivement évidentes.* Elle naît instantanément de l'observation, même superficielle, des mouvements circulaires et en apparence *giratoires* ou *tourbillonnants* de ces portions de l'Univers qui, très-rapprochées de nous, s'offrent immédiatement à notre attention. Il n'existe peut-être pas un seul homme, d'une éducation ordinaire et d'une faculté de méditation moyenne, à qui, dans une

certaine mesure, l'idée en question ne se soit présentée, comme spontanée, instinctive, et portant tout le caractère d'une conception profonde et originale. Toutefois, cette conception, si généralement répandue, n'est jamais née, à ma connaissance, du moins, d'une série de considérations abstraites. Au contraire, elle a toujours été suggérée, comme je l'ai dit, par les mouvements tourbillonnant autour des centres, et c'est dans le même ordre de faits, c'est-à-dire dans ces mêmes mouvements circulaires, que naturellement on a cherché une raison qui expliquât cette idée, une *cause* qui pût amener cette agglomération de tous les globes en un seul, *lequel était déjà supposé existant.*

Ainsi quand on proclama la diminution, progressive et régulière, observée dans l'orbite de la comète d'Encke, à chacune de ses révolutions autour de notre Soleil, les astronomes furent presque unanimes pour dire que la cause en question était trouvée, — qu'un principe était découvert, suffisant pour expliquer, physiquement, cette finale et universelle agglomération, à laquelle, déterminé par son instinct analogique, symétrique ou poétique, l'homme avait donné créance plus qu'à une simple hypothèse.

On affirma que cette cause, cette raison suffisante de l'agglomération finale, existait dans un agent intermédiaire, excessivement rare, mais cependant matériel, qui pénétrait tout l'espace; lequel, en retardant la marche de la comète, affaiblissait perpétuellement sa force tangentielle et augmentait en même temps la force centripète, qui naturellement rapprochait davantage la comète à chaque révolution et devait finalement la précipiter sur le Soleil.

Tout cela était strictement logique, une fois qu'on avait admis ce médium ou cet éther; mais il n'y avait aucune raison d'admettre l'éther, si ce n'est qu'on n'avait pu dé-

couvrir aucun autre moyen d'expliquer la diminution observée dans l'orbite de la comète; — comme si de l'impossibilité de trouver un autre mode d'explication il s'ensuivait qu'il n'en existât réellement pas d'autre. Il est clair que d'innombrables causes combinées pouvaient amener la diminution de l'orbite, sans que nous pussions même en découvrir une seule. D'ailleurs, on n'avait jamais bien démontré pourquoi le retard occasionné par les bords extrêmes de l'atmosphère du Soleil, à travers lesquels la comète passe à son périhélie, ne suffit pas pour expliquer le phénomène. Que la comète d'Encke sera absorbée par le Soleil, c'est probable; que toutes les comètes du système seront absorbées, c'est plus que possible; mais, dans un tel cas, le principe de l'absorption doit être cherché dans l'excentricité de l'orbite des comètes et dans leur rapprochement extrême du Soleil à leur périhélie; et ce n'est pas un principe qui puisse affecter les lourdes et solides *sphères* qui doivent être considérées comme les vrais matériaux constituants de l'Univers. Relativement aux comètes en général, permettez-moi de dire en passant que nous avons le droit de les considérer comme les *éclairs du Ciel cosmique.*

L'idée d'un éther ralentissant et servant à amener l'agglomération finale de toutes choses nous a semblé une seule fois confirmée par une diminution positive observée dans l'orbite de la lune. Si nous en référons aux éclipses enregistrées il y a 2,500 ans, nous voyons que la vélocité de la révolution du satellite était alors bien moindre qu'elle n'est aujourd'hui et que, en supposant que son mouvement dans son orbite soit en accord constant avec la loi de Kepler, et ait été alors, il y a 2,500 ans, soigneusement déterminé, elle est aujourd'hui, relativement à la position qu'elle devrait occuper, en avance de 9,000 milles

environ. L'accroissement de vélocité prouvait, naturellement, une diminution de l'orbite, et les astronomes inclinaient fortement à croire à l'existence d'un éther, quand Lagrange vint à la rescousse. Il démontra que, grâce à la configuration des sphéroïdes, le petit axe de leur ellipse est sujet à varier de longueur, tandis que le grand axe reste le même, et que cette variation est continue et vibratoire, de sorte que chaque orbite est dans un état de transition, soit du cercle à l'ellipse, soit de l'ellipse au cercle. Le petit axe de la lune étant dans sa période de décroissance, l'orbite passe du cercle à l'ellipse et, conséquemment, décroît aussi; mais, après une longue série de siècles, l'excentricité extrême sera atteinte; alors le petit axe commencera à augmenter jusqu'à ce que l'orbite se transforme en un cercle; puis la période de raccourcissement aura lieu de nouveau, — et ainsi de suite à tour de rôle. Dans le cas de la Terre, l'orbite va se transformant d'ellipse en cercle. Les faits ainsi démontrés ont naturellement détruit la prétendue nécessité de supposer un éther et toute appréhension relative à l'instabilité du système, laquelle était attribuée à l'éther.

On se souvient que j'ai moi-même supposé quelque chose d'analogue et que nous pouvons appeler un éther. J'ai parlé d'une *influence* subtile accompagnant partout la matière, bien qu'elle ne se manifeste que par l'hétérogénéité de la matière. A cette *influence,* dont je ne veux ni ne puis en aucune façon définir la mystérieuse et terrible nature, j'ai attribué les phénomènes variés d'électricité, de chaleur, de magnétisme, et même de vitalité, de conscience et de pensée, — en un mot, de spiritualité. On voit tout de suite que l'éther, compris de cette façon, est radicalement distinct de l'éther des astronomes; le leur est *matière* et le mien ne l'est pas.

L'abolition de l'éther matériel semble impliquer aussi la disparition absolue de cette idée d'agglomération universelle, si longtemps préconçue par l'imagination poétique de l'humanité; — agglomération à laquelle une sage Philosophie aurait pu légitimement prêter créance, au moins jusqu'à un certain point, si elle avait été préconçue uniquement par cette imagination poétique, sans aucune autre raison déterminante. Mais, jusqu'à présent, l'Astronomie et la Physique n'ont rien su trouver qui permette d'assigner une fin à l'Univers. Quand même on eût pu, par une cause aussi accessoire et indirecte que l'éther, démontrer cette fin, l'instinct qui révèle à l'Homme la Puissance Divine d'adaptation se serait révolté contre cette démonstration. Nous eussions été forcés de regarder l'Univers avec ce sentiment d'insatisfaction que nous éprouvons en contemplant un ouvrage d'art humain inutilement compliqué. La création nous aurait affectés comme un plan imparfait dans un roman, où le dénouement est gauchement amené par l'interposition d'incidents externes et étrangers au sujet principal, au lieu de jaillir du fond même du thème, — du cœur de l'idée dominante; — au lieu de naître comme résultat de la proposition première, comme partie intégrante, inséparable et inévitable, de la conception fondamentale du livre.

On comprendra maintenant plus clairement ce que j'entends par symétrie purement superficielle. C'est simplement la séduction de cette symétrie qui nous a induits à accepter cette idée générale dont l'hypothèse de Madler n'est qu'une partie, — l'idée de l'attraction tourbillonnante des globes. Si nous écartons cette conception trop crûment physique, la véritable symétrie de principe nous fait voir la fin de toutes choses métaphysiquement impliquée dans l'idée d'un commencement, nous fait chercher et trouver

dans cette origine de toutes choses les *rudiments* de cette fin, et enfin concevoir l'impiété qu'il y aurait à supposer que cette fin pût être amenée moins simplement, moins directement, moins clairement, moins artistiquement que par *la réaction de l'Acte originel et créateur.*

XV

Remontons donc vers une de nos suggestions antécédentes et concevons les systèmes, concevons chaque soleil, avec ses planètes-satellites, comme un simple atome titanique existant dans l'espace avec la même inclination vers l'Unité, qui caractérisait, au commencement, les véritables atomes après leur irradiation à travers la Sphère universelle. De même que ces atomes originels se précipitaient l'un vers l'autre selon des lignes généralement droites, de même nous pouvons concevoir comme généralement rectilignes les chemins qui conduisent les systèmes-atomes vers leurs centres respectifs d'aggrégation; — et dans cette attraction directe, qui rassemble les systèmes en groupes, et dans celle, analogue et simultanée, qui rassemble les groupes eux-mêmes, à mesure que s'opère la consolidation, nous trouvons enfin le grand Maintenant, — le terrible Présent, — la condition actuellement existante de l'Univers.

Une analogie rationnelle peut nous aider à former une hypothèse relativement à l'Avenir, encore plus effrayant. L'équilibre entre les forces, centripète et centrifuge, de chaque système, étant nécessairement détruit quand il arrive à se rapprocher, jusqu'à un certain point, du noyau du groupe auquel il appartient, il en doit résulter, un jour, une précipitation chaotique, ou telle en apparence, des

lunes sur les planètes, des planètes sur les soleils, et des soleils sur les noyaux; et le résultat général de cette précipitation doit être l'agglomération des myriades d'étoiles, existant actuellement dans le firmament, en un nombre presque infiniment moindre de sphères presque infiniment plus vastes. En devenant immensément moins nombreux, les mondes de cette époque seront devenus immensément plus gros que ceux de la nôtre. Alors, parmi d'incommensurables abîmes, brilleront des soleils inimaginables. Mais tout cela ne sera qu'une magnificence climatérique présageant la grande Fin. La nouvelle genèse indiquée ne peut être qu'une des étapes vers cette Fin, un des ajournements encore nombreux. Par ce travail d'agglomération, les groupes eux-mêmes, avec une vitesse effroyablement croissante, se sont précipités vers leur centre général, — et bientôt, avec une vélocité mille fois plus grande, une vélocité électrique, proportionnée à leur grosseur matérielle et à la véhémence spirituelle de leur appétit pour l'Unité, les majestueux survivants de la race des Étoiles s'élancent enfin dans un commun embrassement. Nous touchons enfin à la catastrophe inévitable.

Mais cette catastrophe, quelle peut-elle être? Nous avons vu s'accomplir la conglomération, la moisson des mondes. Désormais, devrons-nous considérer ce *globe des globes,* ce *globe matériel unique,* comme constituant et remplissant l'Univers? Une telle idée serait en contradiction complète avec toutes les propositions émises dans ce Discours.

J'ai déjà parlé de cette absolue *réciprocité d'adaptation* qui est la grande caractéristique de l'Art divin, — qui est la signature divine. Arrivé à ce point de nos réflexions, nous avons regardé l'influence électrique comme une force répulsive qui seule rendait la Matière capable d'exister

dans cet état de diffusion nécessaire à l'accomplissement de ses destinées; — là, en un mot, nous avons considéré l'influence en question comme instituée pour le salut de la Matière, pour sauvegarder les buts de toute matérialité. Réciproquement, il nous est permis de considérer la Matière comme créée seulement *pour le salut de cette influence,* uniquement pour sauvegarder le but et l'objet de cet Éther spirituel. Par le moyen, par l'intermédiaire, par l'agence de la Matière et par la force de son hétérogénéité, cet Éther a pu se manifester, — l'Esprit a été *individualisé.* C'est uniquement dans le développement de cet Éther, par l'hétérogénéité, que des masses particulières de Matière sont devenues animées, sensibles, et en proportion de leur hétérogénéité; quelques-unes atteignant un degré de sensibilité qui implique ce que nous appelons *Pensée,* et montant ainsi jusqu'à l'Intelligence Consciente.

A ce point de vue, nous pouvons regarder la Matière comme un Moyen, et non comme une Fin. Son utilité et son but étaient compris dans sa diffusion, et, avec le retour vers l'Unité, sa destinée est accomplie. Ce globe des globes absolument consolidé serait sans but et sans objet; conséquemment il ne pourrait continuer à exister un seul instant. La Matière, créée dans un but, ne peut incontestablement, ce but étant rempli, être plus longtemps Matière. Efforçons-nous de comprendre qu'elle aspire à disparaître, et que Dieu seul doit rester tout entier, unique et complet.

Chaque œuvre née de la conception Divine doit coexister et coexpirer avec le but qui lui est assigné; cela me semble évident, et je ne doute pas que la plupart de mes lecteurs, en voyant l'*inutilité* de ce dernier globe de globes, acceptent ma conclusion : «Donc, il ne peut pas continuer d'exister.» Cependant, comme l'idée saisissante de sa dis-

parition instantanée est de nature à ne pas être agréée facilement, présentée d'une manière aussi radicalement abstraite, par l'esprit même le plus vigoureux, appliquons-nous à la considérer d'un autre point de vue un peu plus ordinaire; — examinons comment elle peut être entièrement et magnifiquement corroborée par une considération *à posteriori* de la Matière, telle que nous la voyons actuellement.

J'ai déjà dit que, «l'Attraction et la Répulsion étant incontestablement les seules propriétés par lesquelles la Matière se manifeste à l'Esprit, nous avons le droit de supposer que la Matière n'existe que comme Attraction et Répulsion; — en d'autres termes, que l'Attraction et la Répulsion sont Matière; puisqu'il n'existe pas de cas où nous ne puissions employer, ou le terme Matière, ou, ensemble, les termes Attraction et Répulsion, comme expressions de logique équivalentes et conséquemment convertibles.»

Or, la définition même de l'Attraction implique la particularité, — l'existence de parties, de particules, d'atomes; car nous la définissons ainsi : tendance de chaque atome vers chaque autre atome, selon une certaine loi. Évidemment, là où il n'y a pas de parties, là est l'absolue Unité; là où la tendance vers l'Unité est satisfaite, il ne peut plus exister d'Attraction; — ceci a été parfaitement démontré, et toute la Philosophie l'admet. Donc, quand, son but accompli, la Matière sera revenue à sa condition première d'Unité, — condition qui présuppose l'expulsion de l'Éther séparatif, dont la fonction consiste simplement à maintenir les atomes à part les uns des autres jusqu'au grand jour où, cet éther n'étant plus nécessaire, la pression victorieuse de la collective et finale Attraction viendra prédominer dans la mesure voulue pour l'expulser; —

quand, dis-je, la Matière, excluant l'Éther, sera retournée à l'Unité absolue, la Matière (pour parler d'une manière paradoxale) existera alors sans Attraction et sans Répulsion; en d'autres termes, la Matière sans la Matière, ou l'absence de Matière. En plongeant dans l'Unité, elle plongera en même temps dans ce *Non-Être* qui, pour toute Perception Finie, doit être identique à l'Unité, — dans ce Néant Matériel du fond duquel nous savons qu'elle a été évoquée, — avec lequel seul elle a été *créée* par la Volition de Dieu.

Je répète donc : Efforçons-nous de comprendre que ce dernier globe, fait de tous les globes, disparaîtra instantanément, et que Dieu seul restera, tout entier, suprême résidu des choses.

XVI

Mais devons-nous nous arrêter ici? Non pas. De cette universelle agglomération et de cette dissolution peut résulter, nous le concevons aisément, une nouvelle série, toute différente peut-être, de conditions, — une autre création, — une autre irradiation retournant aussi sur elle-même, — une autre action, avec réaction, de la Volonté Divine. Soumettons notre imagination à la loi suprême, à la loi des lois, la loi de périodicité; et nous sommes plus qu'autorisés à accepter cette croyance, disons plus, à nous complaire dans cette espérance, que les phénomènes progressifs que nous avons osé contempler seront renouvelés encore, encore, et éternellement; qu'un nouvel Univers fera explosion dans l'existence, et s'abîmera à son tour dans le non-être, à chaque soupir du Cœur de la Divinité.

Et maintenant, ce Cœur Divin, — quel est-il? *C'est notre propre cœur.*

Que l'irrévérence apparente de cette idée n'effarouche pas nos âmes et ne les détourne pas du froid exercice de la conscience, — de cette profonde tranquillité dans l'analyse de soi-même, — par lesquels seulement nous pouvons espérer d'arriver jusqu'à la plus sublime des vérités, et la contempler à loisir, face à face.

Les phénomènes dont dépendent, à partir de ce point, nos conclusions, sont des ombres purement spirituelles, mais qui n'en sont pas moins entièrement substantielles.

Nous marchons, à travers les destinées de notre existence mondaine, environnés de Souvenirs, obscurcis mais toujours présents, d'une Destinée plus vaste, — qui remonte loin, bien loin dans le passé, et qui est infiniment imposante.

La Jeunesse que nous vivons est particulièrement hantée par de tels rêves, — que cependant nous ne prenons jamais pour des rêves. Nous les *reconnaissons* comme Souvenirs. Pendant notre jeunesse, nous faisons trop clairement la distinction pour nous méprendre un seul instant.

Tant que dure cette Jeunesse, *ce sentiment de notre existence personnelle* est le plus naturel de tous les sentiments. Nous le sentons très-pleinement, entièrement. Qu'il y ait eu une époque *où nous n'existions pas,* — ou qu'il puisse se faire que nous n'ayons jamais existé, ce sont là des considérations que, *pendant cette jeunesse,* nous ne comprenons que très-difficilement. Pourquoi nous pouvions ne pas exister, c'est là, *jusqu'à l'époque de notre Virilité,* de toutes les questions, celle à laquelle il nous serait le plus impossible de répondre. L'existence, l'existence personnelle, l'existence de tout Temps et pour toute l'Éternité, nous semble,

jusqu'à l'époque de notre Virilité, une condition normale et incontestable; — *cela nous semble, parce que cela est.*

Mais vient une période pendant laquelle la Raison conventionnelle du monde nous éveille pour l'erreur et nous arrache à la vérité de nos rêves. Le Doute, la Surprise et l'Incompréhensibilité arrivent au même moment. Ils disent : « Vous vivez, et il fut un temps où vous ne viviez pas. Vous avez été créé. Il existe une Intelligence plus grande que la vôtre, et c'est seulement grâce à cette Intelligence que vous vivez tant soit peu. » Nous nous efforçons de comprendre ces choses et nous ne le pouvons pas; — *nous ne le pouvons pas,* parce que ces choses, n'étant pas vraies, sont nécessairement incompréhensibles.

Il n'existe pas un être pensant, qui, à un certain point lumineux de sa vie intellectuelle, ne se soit senti perdu dans un chaos de vains efforts pour comprendre ou pour croire qu'il existe quelque chose *de plus grand que son âme personnelle.* L'absolue impossibilité pour une âme de se sentir inférieure à une autre; l'intense, l'insupportable malaise et la rébellion qui sont le résultat d'une pareille idée, et puis les irrépressibles aspirations vers la perfection, ne sont que les efforts spirituels, coïncidant avec les matériels, pour retourner à l'Unité primitive, — et constituent, pour mon esprit du moins, une espèce de preuve, dépassant de beaucoup ce que l'Homme appelle une démonstration, qu'il n'y a pas d'âme inférieure à une autre, — que rien n'est et ne peut être supérieur à une âme quelconque, — que chaque âme est, partiellement, son propre Dieu, son propre Créateur; — en un mot, que Dieu, le Dieu matériel et spirituel, n'existe maintenant que dans la Matière diffuse et l'Esprit diffus de l'Univers; et que la concentration de cette Matière et de cet

Esprit pourra seule reconstituer le Dieu *purement* Spirituel et Individuel.

De ce point de vue, et de celui-là seulement, il nous est donné de comprendre les énigmes de l'Injustice Divine, — de l'Inexorable Destin. De ce point de vue seul, l'existence du Mal devient intelligible, mais de ce point de vue, il devient mieux qu'intelligible, il devient tolérable. Nos âmes ne peuvent plus se révolter contre une *Douleur* que nous nous sommes imposée nous-mêmes, pour l'accomplissement de nos propres desseins, — dans le but, quelquefois futile, d'agrandir le cercle de notre propre *Joie.*

J'ai parlé de *Souvenirs* qui nous hantaient pendant notre jeunesse. Ils nous poursuivent quelquefois même dans notre Virilité; — ils prennent graduellement des formes de moins en moins vagues; — de temps à autre, ils nous parlent à voix basse, et disent :

«Il fut une époque dans la Nuit du Temps où existait un Être éternel, — composé d'un nombre absolument infini d'Êtres semblables qui peuplent l'infini domaine de l'espace infini. Il n'était pas et il n'est pas au pouvoir de cet Être, — pas plus qu'en ton pouvoir propre, — d'étendre et d'accroître, d'une quantité positive, la joie de son Existence; mais, de même qu'il est en ta puissance d'étendre ou de concentrer tes plaisirs (la somme absolue de bonheur restant toujours la même), ainsi une faculté analogue a appartenu et appartient à cet Être Divin, qui ainsi passe son Éternité dans une perpétuelle alternation du Moi concentré à une Diffusion presque infinie de Soi-même. Ce que tu appelles l'Univers n'est que l'expansion présente de son existence. Il sent maintenant sa propre vie par une infinité de plaisirs imparfaits, — les plaisirs partiels et entremêlés de peine de ces êtres prodigieuse-

ment nombreux que tu nommes ses créatures, mais qui ne sont réellement que d'innombrables individualisations de Lui-même. Toutes ces créatures, *toutes*, celles que tu déclares sensibles, aussi bien que celles dont tu nies la vie pour la simple raison que tu ne surprends pas cette vie dans ses opérations, — *toutes* ces créatures ont, à un degré plus ou moins vif, la faculté d'éprouver le plaisir ou la peine; — *mais la somme générale de leurs sensations est juste le total du Bonheur qui appartient de droit à l'Être Divin quand il est concentré en Lui-même.* Toutes ces créatures sont aussi des Intelligences plus ou moins conscientes; conscientes, d'abord, de leur propre identité; conscientes ensuite, par faibles éclairs, de leur identité avec l'Être Divin dont nous parlons, — de leur identité avec Dieu. De ces deux espèces de consciences, suppose que la première s'affaiblisse graduellement, et que la seconde se fortifie, pendant la longue succession des siècles qui doivent s'écouler avant que ces myriades d'Intelligences individuelles s'effacent et se confondent, — en même temps que les brillantes étoiles, — en Une seule suprême. Imagine que le sens de l'identité individuelle se noie peu à peu dans la conscience générale, — que l'Homme, par exemple, cessant, par gradations imperceptibles, de se sentir Homme, atteigne à la longue cette triomphante et imposante époque où il reconnaîtra dans sa propre existence celle de Jéhovah. En même temps, souviens-toi que tout est Vie, — que tout est la Vie, — la Vie dans la Vie, — la moindre dans la plus grande, et toutes dans l'Esprit de Dieu.»

NOTE DU TRADUCTEUR.

Les dernières pages du livre indiquent au lecteur le sens qu'il doit attribuer au mot Vie Éternelle, *qui est employé dans les dernières lignes de la préface.*

Le mot est pris dans un sens panthéistique, et non pas dans le sens religieux qu'il comporte généralement. La Vie éternelle *signifie donc ici :* la série indéterminée des existences de Dieu, soit à l'état de concentration, soit à l'état de dissémination.

LA GENÈSE D'UN POËME

LA GENÈSE D'UN POËME.

La poétique est faite, nous disait-on, et modelée d'après les poëmes. Voici un poëte qui prétend que son poëme a été composé d'après sa poétique. Il avait certes un grand génie et plus d'inspiration que qui que ce soit, si par inspiration on entend l'énergie, l'enthousiasme intellectuel, et la faculté de tenir ses facultés en éveil. Mais il aimait aussi le travail plus qu'aucun autre; il répétait volontiers, lui, un original achevé, que l'originalité est chose d'apprentissage, ce qui ne veut pas dire une chose qui peut être transmise par l'enseignement. Le hasard et l'incompréhensible étaient ses deux grands ennemis. S'est-il fait, par une vanité étrange et amusante, beaucoup moins inspiré qu'il ne l'était naturellement? A-t-il diminué la faculté gratuite qui était en lui pour faire la part plus belle à la volonté? Je serais assez porté à le croire; quoique cependant il faille ne pas oublier que son génie, si ardent et si agile qu'il fût, était passionnément épris d'analyse, de combinaisons et de calculs. Un de ses axiomes favoris était encore celui-ci : «Tout, dans un poëme comme dans un roman, dans un sonnet comme dans une nouvelle, doit concourir au dénoûment. Un bon auteur a déjà sa dernière ligne en vue quand il écrit la première.» Grâce à cette admirable méthode, le compositeur peut commencer son œuvre par la fin, et travailler, quand il lui plaît, à n'importe quelle partie. Les amateurs du *délire*

seront peut-être révoltés par ces *cyniques* maximes; mais chacun en peut prendre ce qu'il voudra. Il sera toujours utile de leur montrer quels bénéfices l'art peut tirer de la délibération, et de faire voir aux gens du monde quel labeur exige cet objet de luxe qu'on nomme Poésie.

Après tout, un peu de charlatanerie est toujours permis au génie, et même ne lui messied pas. C'est, comme le fard sur les pommettes d'une femme naturellement belle, un assaisonnement nouveau pour l'esprit.

Poëme singulier entre tous. Il roule sur un mot mystérieux et profond, terrible comme l'infini, que des milliers de bouches crispées ont répété depuis le commencement des âges, et que par une triviale habitude de désespoir plus d'un rêveur a écrit sur le coin de sa table pour essayer sa plume : *Jamais plus!* De cette idée, l'immensité, fécondée par la destruction, est remplie du haut en bas, et l'Humanité, non abrutie, accepte volontiers l'Enfer, pour échapper au désespoir irrémédiable contenu dans cette parole.

Dans le moulage de la prose appliqué à la poésie, il y a nécessairement une affreuse imperfection; mais le mal serait encore plus grand dans une singerie rimée. Le lecteur comprendra qu'il m'est impossible de lui donner une idée exacte de la sonorité profonde et lugubre, de la puissante monotonie de ces vers, dont les rimes larges et triplées sonnent comme un glas de mélancolie. C'est bien là le poëme de l'insomnie du désespoir; rien n'y manque : ni la fièvre des idées, ni la violence des couleurs, ni le raisonnement maladif, ni la terreur radoteuse, ni même cette gaieté bizarre de la douleur qui la rend plus terrible. Écoutez chanter dans votre mémoire les strophes les plus plaintives de Lamartine, les rhythmes les plus magnifiques et les plus compliqués de Victor Hugo; mêlez-y le

souvenir des tercets les plus subtils et les plus compréhensifs de Théophile Gautier, — de *Ténèbres,* par exemple, ce chapelet de redoutables concetti sur la mort et le néant, où la rime triplée s'adapte si bien à la mélancolie obsédante, — et vous obtiendrez peut-être une idée approximative des talents de Poe en tant que versificateur; je dis : en tant que versificateur, car il est superflu, je pense, de parler de son imagination.

Mais j'entends le lecteur qui murmure comme Alceste : «Nous verrons bien!» — Voici donc le poëme[1] :

LE CORBEAU.

«Une fois, sur le minuit lugubre, pendant que je méditais, faible et fatigué, sur maint précieux et curieux volume d'une doctrine oubliée, pendant que je donnais de la tête, presque assoupi, soudain il se fit un tapotement, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre. «C'est quelque visiteur, — murmurai-je, — qui frappe à la porte de ma chambre; ce n'est que cela, et rien de plus.»

Ah! distinctement je me souviens que c'était dans le glacial décembre, et chaque tison brodait à son tour le plancher du reflet de son agonie. Ardemment je désirais le matin; en vain m'étais-je efforcé de tirer de mes livres un sursis à ma tristesse, ma tristesse pour ma Lénore perdue, pour la précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore, — et qu'ici on ne nommera jamais plus.

[1] Tout ce préambule est écrit par le traducteur. — C. B.

Et le soyeux, triste et vague bruissement des rideaux pourprés me pénétrait, me remplissait de terreurs fantastiques, inconnues pour moi jusqu'à ce jour; si bien qu'enfin, pour apaiser le battement de mon cœur, je me dressai, répétant : «C'est quelque visiteur qui sollicite l'entrée à la porte de ma chambre, quelque visiteur attardé sollicitant l'entrée à la porte de ma chambre; — c'est cela même, et rien de plus.»

Mon âme en ce moment se sentit plus forte. N'hésitant donc pas plus longtemps : «Monsieur, — dis-je, — ou madame, en vérité j'implore votre pardon; mais le fait est que je sommeillais, et vous êtes venu frapper si doucement, si faiblement vous êtes venu taper à la porte de ma chambre, qu'à peine étais-je certain de vous avoir entendu.» Et alors j'ouvris la porte toute grande; — les ténèbres, et rien de plus!

Scrutant profondément ces ténèbres, je me tins longtemps plein d'étonnement, de crainte, de doute, rêvant des rêves qu'aucun mortel n'a jamais osé rêver; mais le silence ne fut pas troublé, et l'immobilité ne donna aucun signe, et le seul mot proféré fut un nom chuchoté : «Lénore!» — C'était moi qui le chuchotais, et un écho à son tour murmura ce mot : «Lénore!» — Purement cela, et rien de plus.

Rentrant dans ma chambre, et sentant en moi toute mon âme incendiée, j'entendis bientôt un coup un peu plus fort que le premier. «Sûrement, — dis-je, — sûrement, il y a quelque chose aux jalousies de ma fenêtre; voyons donc ce que c'est, et explorons ce mystère. Laissons mon cœur se calmer un instant, et explorons ce mystère; — c'est le vent, et rien de plus.»

Je poussai alors le volet, et, avec un tumultueux battement d'ailes, entra un majestueux corbeau digne des anciens jours. Il ne fit pas la moindre révérence, il ne s'arrêta pas, il n'hésita pas une minute; mais, avec la mine d'un lord ou d'une lady, il se percha au-dessus de la porte de ma chambre; il se percha sur un buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre; — il se percha, s'installa, et rien de plus.

Alors cet oiseau d'ébène, par la gravité de son maintien et la sévérité de sa physionomie, induisant ma triste imagination à sourire : «Bien que ta tête, — lui dis-je, — soit sans huppe et sans cimier, tu n'es certes pas un poltron, lugubre et ancien corbeau, voyageur parti des rivages de la nuit. Dis-moi quel est ton nom seigneurial aux rivages de la Nuit plutonienne!» Le corbeau dit : «Jamais plus!»

Je fus émerveillé que ce disgracieux volatile entendît si facilement la parole, bien que sa réponse n'eût pas un bien grand sens et ne me fût pas d'un grand secours; car nous devons convenir que jamais il ne fut donné à un homme vivant de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre, un oiseau ou une bête sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre, se nommant d'un nom tel que *Jamais plus!*

Mais le corbeau, perché solitairement sur le buste placide, ne proféra que ce mot unique, comme si dans ce mot unique il répandait toute son âme. Il ne prononça rien de plus; il ne remua pas une plume, — jusqu'à ce que je me prisse à murmurer faiblement : «D'autres amis se sont déjà envolés loin de moi ; vers le matin, lui aussi,

il me quittera comme mes anciennes espérances déjà envolées.» L'oiseau dit alors : «Jamais plus!»

Tressaillant au bruit de cette réponse jetée avec tant d'à-propos : «Sans doute, — dis-je, — ce qu'il prononce est tout son bagage de savoir, qu'il a pris chez quelque maître infortuné que le Malheur impitoyable a poursuivi ardemment, sans répit, jusqu'à ce que ses chansons n'eussent plus qu'un seul refrain, jusqu'à ce que le *De profundis* de son Espérance eût pris ce mélancolique refrain : Jamais, jamais plus!

Mais, le corbeau induisant encore toute ma triste âme à sourire, je roulai tout de suite un siége à coussins en face de l'oiseau et du buste et de la porte; alors, m'enfonçant dans le velours, je m'appliquai à enchaîner les idées aux idées, cherchant ce que cet augural oiseau des anciens jours, ce que ce triste, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau des anciens jours voulait faire entendre en croassant son *Jamais plus!*

Je me tenais ainsi, rêvant, conjecturant, mais n'adressant plus une syllabe à l'oiseau, dont les yeux ardents me brûlaient maintenant jusqu'au fond du cœur; je cherchais à deviner cela, et plus encore, ma tête reposant à l'aise sur le velours du coussin que caressait la lumière de la lampe, ce velours violet caressé par la lumière de la lampe que sa tête, à *Elle,* ne pressera plus, — ah! jamais plus!

Alors il me sembla que l'air s'épaississait, parfumé par un encensoir invisible que balançaient des séraphins dont les pas frôlaient le tapis de la chambre. «Infortuné! —

m'écriai-je, — ton Dieu t'a donné par ses anges, il t'a envoyé du répit, du répit et du népenthès dans tes ressouvenirs de Lénore! Bois, oh! bois ce bon népenthès, et oublie cette Lénore perdue!». Le corbeau dit : «Jamais plus!»

«Prophète! — dis-je, — être de malheur! oiseau ou démon, mais toujours prophète! que tu sois un envoyé du Tentateur, ou que la tempête t'ait simplement échoué, naufragé, mais encore intrépide, sur cette terre déserte, ensorcelée, dans ce logis par l'Horreur hanté, — dis-moi sincèrement, je t'en supplie, existe-t-il, existe-t-il ici un baume de Judée? Dis, dis, je t'en supplie!» Le corbeau dit : «Jamais plus!»

«Prophète! — dis-je, — être de malheur! oiseau ou démon! toujours prophète! par ce ciel tendu sur nos têtes, par ce Dieu que tous deux nous adorons, dis à cette âme chargée de douleur si, dans le Paradis lointain, elle pourra embrasser une fille sainte que les anges nomment Lénore, embrasser une précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore.» Le corbeau dit : «Jamais plus!»

«Que cette parole soit le signal de notre séparation, oiseau ou démon! — hurlai-je en me redressant. — Rentre dans la tempête, retourne au rivage de la Nuit plutonienne; ne laisse pas ici une seule plume noire comme souvenir du mensonge que ton âme a proféré; laisse ma solitude inviolée; quitte ce buste au-dessus de ma porte; arrache ton bec de mon cœur et précipite ton spectre loin de ma porte!» Le corbeau dit : «Jamais plus!»

Et le corbeau, immuable, est toujours installé, toujours installé sur le buste pâle de Pallas, juste au-dessus de la

porte de ma chambre; et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher; et mon âme, hors du cercle de cette ombre qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus!

Maintenant, voyons la coulisse, l'atelier, le laboratoire, le mécanisme intérieur, selon qu'il vous plaira de qualifier la *Méthode de composition* [1].

MÉTHODE DE COMPOSITION.

Charles Dickens, dans une note que j'ai actuellement sous les yeux, parlant d'une analyse que j'avais faite du mécanisme de *Barnaby Rudge,* dit : «Savez-vous, soit dit en passant, que Godwin a écrit son *Caleb Williams* à rebours? Il a commencé par envelopper son héros dans un tissu de difficultés, qui forment la matière du deuxième volume, et ensuite, pour composer le premier, il s'est mis à rêver aux moyens de légitimer tout ce qu'il avait fait.»

Il m'est impossible de croire que tel a été précisément le mode de composition de Godwin, et d'ailleurs ce qu'il en avoue lui-même n'est pas absolument conforme à l'idée de M. Dickens; mais l'auteur de *Caleb Williams* était un trop parfait artiste pour ne pas apercevoir le bénéfice qu'on peut tirer de quelque procédé de ce genre. S'il est une chose évidente, c'est qu'un plan quelconque, digne du

[1] Ces trois lignes sont une interpolation du traducteur. — C. B.

nom de plan, doit avoir été soigneusement élaboré en vue du dénoûment, avant que la plume attaque le papier. Ce n'est qu'en ayant sans cesse la pensée du dénoûment devant les yeux que nous pouvons donner à un plan son indispensable physionomie de logique et de causalité, — en faisant que tous les incidents, et particulièrement le ton général, tendent vers le développement de l'intention.

Il y a, je crois, une erreur radicale dans la méthode généralement usitée pour construire un conte. Tantôt l'histoire nous fournit une thèse; tantôt l'écrivain se trouve inspiré par un incident contemporain; ou bien, mettant les choses au mieux, il s'ingénie à combiner des événements surprenants, qui doivent former simplement la base de son récit, se promettant généralement d'introduire les descriptions, le dialogue ou son commentaire personnel, partout où une crevasse dans le tissu de l'action lui en fournit l'opportunité.

Pour moi, la première de toutes les considérations, c'est celle d'un *effet* à produire. Ayant toujours en vue l'originalité (car il est traître envers lui-même, celui qui risque de se passer d'un moyen d'intérêt aussi évident et aussi facile), je me dis, avant tout : Parmi les innombrables effets ou impressions que le cœur, l'intelligence ou, pour parler plus généralement, l'âme est susceptible de recevoir, quel est l'unique *effet* que je dois choisir dans le cas présent? Ayant donc fait choix d'un sujet de roman et ensuite d'un vigoureux effet à produire, je cherche s'il vaut mieux le mettre en lumière par les incidents ou par le ton, — ou par des incidents vulgaires et un ton particulier, — ou par des incidents singuliers et un ton ordinaire, — ou par une égale singularité de ton et d'incidents; — et puis, je cherche autour de moi, ou plutôt en moi-même, les combinaisons d'événements ou de

tons qui peuvent être les plus propres à créer l'effet en question.

Bien souvent j'ai pensé combien serait intéressant un article écrit par un auteur qui voudrait, c'est-à-dire qui pourrait raconter, pas à pas, la marche progressive qu'a suivie une quelconque de ses compositions pour arriver au terme définitif de son accomplissement. Pourquoi un pareil travail n'a-t-il jamais été livré au public, il me serait difficile de l'expliquer; mais peut-être la vanité des auteurs a-t-elle été, pour cette lacune littéraire, plus puissante qu'aucune autre cause. Beaucoup d'écrivains, particulièrement les poëtes, aiment mieux laisser entendre qu'ils composent grâce à une espèce de frénésie subtile, ou d'intuition extatique, et ils auraient positivement le frisson s'il leur fallait autoriser le public à jeter un coup d'œil derrière la scène, et à contempler les laborieux et indécis embryons de pensée, la vraie décision prise au dernier moment, l'idée si souvent entrevue comme dans un éclair et refusant si longtemps de se laisser voir en pleine lumière, la pensée pleinement mûrie et rejetée de désespoir comme étant d'une nature intraitable, le choix prudent et les rebuts, les douloureuses ratures et les interpolations, — en un mot, les rouages et les chaînes, les trucs pour les changements de décor, les échelles et les trappes, — les plumes de coq, le rouge, les mouches et tout le maquillage qui, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, constituent l'apanage et le naturel de l'*histrion littéraire.*

Je sais, d'autre part, que le cas n'est pas commun où un auteur se trouve dans une bonne condition pour reprendre le chemin par lequel il est arrivé à son dénoûment. En général, les idées, ayant surgi pêle-mêle, ont été poursuivies et oubliées de la même manière.

Pour ma part, je ne partage pas la répugnance dont je

parlais tout à l'heure, et je ne trouve pas la moindre difficulté à me rappeler la marche progressive de toutes mes compositions; et puisque l'intérêt d'une telle analyse ou reconstruction, que j'ai considérée comme un *desideratum* en littérature, est tout à fait indépendant de tout intérêt réel supposé dans la chose analysée, on ne m'accusera pas de manquer aux convenances, si je dévoile le *modus operandi* grâce auquel j'ai pu construire l'un de mes propres ouvrages. Je choisis *le Corbeau* comme très-généralement connu. Mon dessein est de démontrer qu'aucun point de la composition ne peut être attribué au hasard ou à l'intuition, et que l'ouvrage a marché, pas à pas, vers sa solution avec la précision et la rigoureuse logique d'un problème mathématique.

Laissons de côté, comme ne relevant pas directement de la question poétique, la circonstance ou, si vous voulez, la nécessité d'où est née l'intention de composer un poëme qui satisfît à la fois le goût populaire et le goût critique.

C'est donc à partir de cette intention que commence mon analyse.

La considération primordiale fut celle de la dimension. Si un ouvrage littéraire est trop long pour se laisser lire en une seule séance, il faut nous résigner à nous priver de l'effet prodigieusement important qui résulte de l'unité d'impression; car, si deux séances sont nécessaires, les affaires du monde s'interposent, et tout ce que nous appelons *l'ensemble,* totalité, se trouve détruit du coup. Mais, puisque, *cæteris paribus,* aucun poëte ne peut se priver de tout ce qui concourra à servir son dessein, il ne reste plus qu'à examiner si, dans l'étendue, nous trouverons un avantage quelconque compensant cette perte de l'unité qui en résulte. Et tout d'abord je dis : Non. Ce que nous appelons un long poëme n'est, en réalité, qu'une succession de

poëmes courts, c'est-à-dire d'effets poétiques brefs. Il est inutile de dire qu'un poëme n'est un poëme qu'en tant qu'il élève l'âme et lui procure une excitation intense; et, par une nécessité psychique, toutes les excitations intenses sont de courte durée. C'est pourquoi la moitié au moins du *Paradis perdu* n'est que pure prose, n'est qu'une série d'excitations poétiques parsemées *inévitablement* de dépressions correspondantes, tout l'ouvrage étant privé, à cause de son excessive longueur, de cet élément artistique si singulièrement important : totalité ou unité d'effet.

Il est donc évident qu'il y a, en ce qui concerne la dimension, une limite positive pour tous les ouvrages littéraires, — c'est la limite d'une seule séance; — et, quoique, en de certains ordres de compositions en prose, telles que *Robinson Crusoé,* qui ne réclament pas l'unité, cette limite puisse être avantageusement dépassée, il n'y aura jamais profit à la dépasser dans un poëme. Dans cette limite même, l'étendue d'un poëme doit se trouver en rapport mathématique avec le mérite dudit poëme, c'est-à-dire avec l'élévation ou l'excitation qu'il comporte, en d'autres termes encore, avec la quantité de véritable effet poétique dont il peut frapper les âmes; il n'y a à cette règle qu'une seule condition restrictive, c'est qu'une certaine quantité de durée est absolument indispensable pour la production d'un effet quelconque.

Gardant bien ces considérations présentes à mon esprit, ainsi que ce degré d'excitation que je ne plaçais pas au-dessus du goût populaire non plus qu'au-dessous du critique, je conçus tout d'abord l'idée de la longueur convenable de mon poëme projeté, une longueur de cent vers environ. Or, il n'en a, en réalité, que cent huit.

Ma pensée ensuite s'appliqua au choix d'une impression ou d'un effet à produire; et ici je crois qu'il est bon de

faire observer que, à travers ce labeur de construction, je gardai toujours présent à mes yeux le dessein de rendre l'œuvre *universellement* appréciable. Je serais emporté beaucoup trop loin de mon sujet immédiat, si je m'appliquais à démontrer un point sur lequel j'ai insisté nombre de fois, à savoir, que le Beau est le seul domaine légitime de la poésie. Je dirai cependant quelques mots pour l'élucidation de ma véritable pensée, que quelques-uns de mes amis se sont montrés trop prompts à travestir. Le plaisir qui est à la fois le plus intense, le plus élevé et le plus pur, ce plaisir-là ne se trouve, je crois, que dans la contemplation du Beau. Quand les hommes parlent de Beauté, ils entendent, non pas précisément une qualité, comme on le suppose, mais une impression; bref, ils ont justement en vue cette violente et pure élévation de l'*âme*, — non pas de l'intellect, non plus que du cœur, — que j'ai déjà décrite, et qui est le résultat de la contemplation du Beau. Or, je désigne la Beauté comme le domaine de la poésie, parce que c'est une règle évidente de l'Art que les effets doivent nécessairement naître de causes directes, que les objets doivent être conquis par les moyens qui sont le mieux appropriés à la conquête desdits objets, — aucun homme ne s'étant encore montré assez sot pour nier que l'élévation singulière dont je parle soit plus facilement à la portée de la Poésie. Or, l'objet Vérité, ou satisfaction de l'intellect, et l'objet Passion, ou excitation du cœur, sont, — quoiqu'ils soient aussi, dans une certaine mesure, à la portée de la poésie, — beaucoup plus faciles à atteindre par le moyen de la prose. En somme, la Vérité réclame une précision, et la Passion une *familiarité* (les hommes vraiment passionnés me comprendront), absolument contraires à cette Beauté qui n'est autre chose, je le répète, que l'excitation ou le délicieux enlèvement

de l'âme. De tout ce qui a été dit jusqu'ici, il ne suit nullement que la passion, ou même la vérité, ne puisse être introduite, et même avec profit, dans un poëme; car elles peuvent servir à élucider ou à augmenter l'effet général, comme les dissonances en musique, par contraste; mais le véritable artiste s'efforcera toujours, d'abord de les réduire à un rôle favorable au but principal poursuivi, et ensuite de les envelopper, autant qu'il le pourra, dans ce nuage de beauté qui est l'atmosphère et l'essence de la poésie.

Regardant conséquemment le Beau comme ma province, quel est, me dis-je alors, le *ton* de sa plus haute manifestation; tel fut l'objet de ma délibération suivante. Or, toute l'expérience humaine confesse que ce ton est celui de la tristesse. Une beauté de n'importe quelle famille, dans son développement suprême, pousse inévitablement aux larmes une âme sensible. La mélancolie est donc le plus légitime de tous les tons poétiques.

La dimension, le domaine et le ton étant ainsi déterminés, je me mis à la recherche, par la voie de l'induction ordinaire, de quelque curiosité artistique et piquante, qui me pût servir comme de clef dans la construction du poëme, — de quelque pivot sur lequel pût tourner toute la machine. Méditant soigneusement sur tous les effets d'art connus, ou plus proprement sur tous les moyens d'*effet,* le mot étant entendu dans le sens scénique, je ne pouvais m'empêcher de voir immédiatement qu'aucun n'avait été plus généralement employé que celui du *refrain.* L'universalité de son emploi suffisait pour me convaincre de sa valeur intrinsèque et m'épargnait la nécessité de le soumettre à l'analyse. Je ne le considérai toutefois qu'en tant que susceptible de perfectionnement, et je vis bientôt qu'il était encore dans un état primitif. Tel qu'on en use

communément, le refrain non-seulement est limité aux vers lyriques, mais encore la vigueur de l'impression qu'il doit produire dépend de la puissance de la monotonie dans le son et dans la pensée. Le plaisir est tiré uniquement de la sensation d'identité, de répétition. Je résolus de varier l'effet, pour l'augmenter, en restant généralement fidèle à la monotonie du son, pendant que j'altérerais continuellement celle de la pensée; c'est-à-dire que je me promis de produire une série continue d'effets nouveaux par une série d'applications variées du refrain, le refrain en lui-même restant presque toujours semblable.

Ces points établis, je m'inquiétai ensuite de la *nature* de mon refrain. Puisque l'application en devait être fréquemment variée, il est clair que ce refrain devait lui-même être bref; car il y aurait eu une insurmontable difficulté à varier fréquemment les applications d'une phrase un peu longue. La facilité de variation serait naturellement en proportion de la brièveté de la phrase. Cela me conduisit tout de suite à prendre un mot unique comme le meilleur refrain.

Alors s'agita la question relative au *caractère* de ce mot. Ayant arrêté dans mon esprit qu'il y aurait un refrain, la division du poëme en stances apparaissait comme un corollaire nécessaire, le refrain formant la conclusion de chaque stance. Que cette conclusion, cette chute, pour avoir de la force, dût nécessairement être sonore et susceptible d'une emphase prolongée, cela n'admettait pas le doute, et ces considérations me menèrent inévitablement à l'*o* long, comme étant la voyelle la plus sonore, associé à l'*r*, comme étant la consonne la plus vigoureuse.

Le son du refrain étant bien déterminé, il devenait nécessaire de choisir un mot qui renfermât ce son, et qui, en même temps, fût dans le plus complet accord possible avec cette mélancolie que j'avais adoptée comme ton géné-

ral du poëme. Dans une pareille enquête, il eût été absolument impossible de ne pas tomber sur le mot *nevermore*, — *jamais plus*. En réalité, il fut le premier qui se présenta à mon esprit.

Le *desideratum* suivant fut : Quel sera le prétexte pour l'usage continu du mot unique *jamais plus?* Observant la difficulté que j'éprouvais à trouver une raison plausible et suffisante pour cette répétition continue, je ne manquai pas d'apercevoir que cette difficulté surgissait uniquement de l'idée préconçue que ce mot, si opiniâtrément et monotonément répété, devait être proféré par un être *humain;* qu'en somme la difficulté consistait à concilier cette monotonie avec l'exercice de la raison dans la créature chargée de répéter le mot. Alors se dressa tout de suite l'idée d'une créature non raisonnable et cependant douée de parole, et très-naturellement un perroquet se présenta d'abord; mais il fut immédiatement dépossédé par un corbeau, celui-ci étant également doué de parole et infiniment plus en accord avec le *ton* voulu.

J'étais donc enfin arrivé à la conception d'un corbeau, — le corbeau, oiseau de mauvais augure! — répétant opiniâtrément le mot *Jamais plus* à la fin de chaque stance dans un poëme d'un ton mélancolique et d'une longueur d'environ cent vers. Alors, ne perdant jamais de vue le superlatif ou la perfection dans tous les points, je me demandai : De tous les sujets mélancoliques, quel est *le plus* mélancolique selon l'intelligence *universelle* de l'humanité? — La Mort, réponse inévitable. — Et quand, me dis-je, ce sujet, le plus mélancolique de tous, est-il le plus poétique? — D'après ce que j'ai déjà expliqué assez amplement, on peut facilement deviner la réponse : — C'est quand il s'allie intimement à la Beauté. Donc, la *mort* d'une belle *femme* est incontestablement le plus poé-

tique sujet du monde, et il est également hors de doute que la bouche la mieux choisie pour développer un pareil thème est celle d'un amant privé de son trésor.

J'avais dès lors à combiner ces deux idées : un amant pleurant sa maîtresse défunte, et un corbeau répétant continuellement le mot *Jamais plus.* Il fallait les combiner, et avoir toujours présent à mon esprit le dessein de varier à chaque fois l'application du mot répété; mais le seul moyen possible pour une pareille combinaison était d'imaginer un corbeau se servant du mot dont il s'agit pour répondre aux questions de l'amant. Et ce fut alors que je vis tout de suite toute la facilité qui m'était offerte pour l'effet auquel mon poëme était suspendu, c'est-à-dire l'effet à produire par la variété dans l'application du refrain. Je vis que je pouvais faire prononcer la première question par l'amant, — la première à laquelle le corbeau devait répondre : *Jamais plus,* — que je pouvais faire de la première question une espèce de lieu commun, — de la seconde quelque chose de moins commun, — de la troisième quelque chose de moins commun encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'amant, à la longue tiré de sa nonchalance par le caractère mélancolique du mot, par sa fréquente répétition, et par le souvenir de la réputation sinistre de l'oiseau qui le prononce, se trouvât agité par une excitation superstitieuse et lançât follement des questions d'un caractère tout différent, des questions passionnément intéressantes pour son cœur; — questions, faites moitié dans un sentiment de superstition, et moitié dans ce désespoir singulier qui puise une volupté dans sa torture; — non pas seulement parce que l'amant croit au caractère prophétique ou démoniaque de l'oiseau (qui, la raison le lui démontre, ne fait que répéter une leçon apprise par routine), mais parce qu'il éprouve une volupté frénétique à formuler ainsi ses

questions et à recevoir du *Jamais plus* toujours attendu une blessure répétée d'autant plus délicieuse qu'elle est plus insupportable. Voyant donc cette facilité qui m'était offerte, ou, pour mieux dire, qui s'imposait à moi dans le progrès de ma construction, j'arrêtai d'abord la question finale, la question suprême à laquelle le *Jamais plus* devait, en dernier lieu, servir de réponse, — cette question à laquelle le *Jamais plus* fait la réplique la plus désespérée, la plus pleine de douleur et d'horreur qui se puisse concevoir.

Ici donc je puis dire que mon poëme avait trouvé son commencement, — par la fin, comme devraient commencer tous les ouvrages d'art; — car ce fut alors, juste à ce point de mes considérations préparatoires, que, pour la première fois, je posai la plume sur le papier pour composer la stance suivante :

«Prophète ! — dis-je, — être de malheur ! oiseau ou démon ! toujours prophète ! par ce ciel tendu sur nos têtes, par ce Dieu que tous deux nous adorons, dis à cette âme chargée de douleur si, dans le Paradis lointain, elle pourra embrasser une fille sainte que les anges nomment Lénore, embrasser une précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore.» Le corbeau dit : «Jamais plus !»

Ce fut alors seulement que je composai cette stance, d'abord pour établir le degré suprême et pouvoir ainsi, plus à mon aise, varier et graduer, selon leur sérieux et leur importance, les questions précédentes de l'amant, et, en second lieu, pour arrêter définitivement le rhythme, le mètre, la longueur et l'arrangement général de la stance, ainsi que graduer les stances qui devaient précéder, de façon qu'aucune ne pût surpasser cette dernière par son effet rhythmique. Si j'avais été assez imprudent, dans le travail de composition qui devait suivre, pour construire

des stances plus vigoureuses, *je me serais appliqué, délibérément et sans scrupule, à les affaiblir,* de manière à ne pas contrarier l'effet du *crescendo.*

Je pourrais aussi bien placer ici quelques mots sur la versification. Mon premier but était (comme toujours) l'originalité. Jusqu'à quel point la question de l'originalité en versification a été négligée, c'est une des choses du monde les plus inexplicables. En admettant qu'il y ait peu de variété possible dans le rhythme pur, toujours est-il évident que les variétés possibles de mètre et de stance sont absolument infinies, — et toutefois, pendant des siècles, aucun homme n'a jamais fait, en versification, ou même n'a jamais paru vouloir faire quoi que ce soit d'original. Le fait est que l'originalité (excepté dans des esprits d'une force tout à fait insolite) n'est nullement, comme quelques-uns le supposent, une affaire d'instinct ou d'intuition. Généralement, pour la trouver, il faut la chercher laborieusement, et, bien qu'elle soit un mérite positif du rang le plus élevé, c'est moins l'esprit d'invention que l'esprit de négation qui nous fournit les moyens de l'atteindre.

Il va sans dire que je ne prétends à aucune originalité dans le rhythme ou dans le mètre du *Corbeau.* Le premier est trochaïque; le second se compose d'un vers octomètre acatalectique, alternant avec un heptamètre catalectique, — qui, répété, devient refrain au cinquième vers, — et se termine par un tétramètre catalectique. Pour parler sans pédanterie, les pieds employés, qui sont des trochées, consistent en une syllabe longue suivie d'une brève : le premier vers de la stance est fait de huit pieds de cette nature; le second de sept et demi; le troisième, de huit; le quatrième, de sept et demi; le cinquième, de sept et demi également; le sixième, de trois et demi. Or, chacun de

ces vers, pris isolément, a déjà été employé, et toute l'originalité du *Corbeau* consiste à les avoir combinés dans la même stance; rien de ce qui peut ressembler, même de loin, à cette combinaison, n'a été tenté jusqu'à présent. L'effet de cette combinaison originale est augmenté par quelques autres effets inusités et absolument nouveaux, tirés d'une application plus étendue de la rime et de l'allitération.

Le point suivant à considérer était le moyen de mettre en communication l'amant et le corbeau, et le premier degré de cette question était naturellement le *lieu*. Il semblerait que l'idée qui doit, en ce cas, se présenter d'elle-même, est une forêt ou une plaine; mais il m'a toujours paru qu'un espace étroit et resserré est absolument nécessaire pour l'effet d'un incident isolé; il lui donne l'énergie qu'un cadre ajoute à une peinture. Il a cet avantage moral incontestable de concentrer l'attention dans un petit espace, et cet avantage, cela va sans dire, ne doit pas être confondu avec celui qu'on peut tirer de la simple unité de lieu.

Je résolus donc de placer l'amant dans sa chambre, — dans une chambre sanctifiée pour lui par les souvenirs de celle qui y a vécu. La chambre est représentée comme richement meublée, — et cela est en vue de satisfaire aux idées que j'ai déjà expliquées au sujet de la Beauté, comme étant la seule véritable thèse de la Poésie.

Le lieu ainsi déterminé, il fallait maintenant introduire l'oiseau, et l'idée de le faire entrer par la fenêtre était inévitable. Que l'amant suppose, d'abord, que le battement des ailes de l'oiseau contre le volet est un coup frappé à sa porte, c'est une idée qui est née de mon désir d'accroître, en la faisant attendre, la curiosité du lecteur, et aussi de placer l'effet incidentel de la porte ouverte toute grande par

l'amant, qui ne trouve que ténèbres, et qui dès lors peut adopter, en partie, l'idée fantastique que c'est l'esprit de sa maîtresse qui est venu frapper à sa porte.

J'ai fait la nuit tempêtueuse, d'abord pour expliquer ce corbeau cherchant l'hospitalité, ensuite pour créer l'effet du contraste avec la tranquillité matérielle de la chambre.

De même j'ai fait aborder l'oiseau sur le buste de Pallas pour créer le contraste entre le marbre et le plumage; on devine que l'idée du buste a été suggérée uniquement par l'oiseau; le buste de *Pallas* a été choisi d'abord à cause de son rapport intime avec l'érudition de l'amant, et ensuite à cause de la sonorité même du mot Pallas.

Vers le milieu du poëme, j'ai également profité de la force du contraste dans le but de creuser l'impression finale. Ainsi j'ai donné à l'entrée du corbeau une allure fantastique, approchant même du comique, autant du moins que le sujet le pouvait admettre. Il entre *avec un tumultueux battement d'ailes.*

«*Il ne fit pas la moindre révérence;* il ne s'arrêta pas, il n'hésita pas une minute; mais, *avec la mine d'un lord ou d'une lady,* il se percha au-dessus de la porte de ma chambre...»

Dans les deux stances qui suivent, le dessein devient même plus manifeste :

«Alors cet oiseau d'ébène, *par la gravité de son maintien et la sévérité de sa physionomie,* induisant ma triste imagination à sourire : «Bien que ta tête, — lui dis-je, — soit *sans huppe et sans cimier,* tu n'es certes pas un poltron, lugubre et ancien corbeau, voyageur parti des rivages de la Nuit.

Dis-moi quel est ton nom seigneurial aux rivages de la Nuit plutonienne!» Le corbeau dit : «Jamais plus!»

«Je fus émerveillé que *ce disgracieux volatile* entendît si facilement la parole, bien que sa réponse n'eût pas un bien grand sens et ne me fût pas d'un grand secours; car nous devons convenir que jamais *il ne fut donné* à un homme vivant *de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre, un oiseau ou une bête sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre,* se nommant d'un nom tel que *Jamais plus.*»

Ayant ainsi préparé l'effet du dénoûment, j'abandonne immédiatement le ton fantastique pour celui du sérieux le plus profond : ce changement de ton commence avec le premier vers de la stance qui suit la dernière citée :

«Mais le corbeau, perché solitairement sur le buste placide, ne proféra,» etc.

A partir de cet instant, l'amant ne plaisante plus; il ne voit même plus rien de fantastique dans la conduite de l'oiseau. Il parle de lui comme d'un *triste, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau des anciens jours,* et il sent les *yeux ardents* qui le brûlent *jusqu'au fond du cœur.* Cette évolution de pensée, cette imagination dans l'amant, a pour but d'en préparer une analogue dans le lecteur, d'amener l'esprit dans une situation favorable pour le *dénoûment,* qui maintenant va venir aussi rapidement et aussi *directement* que possible.

Avec le dénoûment proprement dit, exprimé par le *Jamais plus* du corbeau, réponse lancée à la question finale de l'amant, — s'il retrouvera sa maîtresse dans un autre monde? — le poëme, dans sa phase la plus claire, la plus naturelle, celle d'un simple récit, peut être considéré

comme fini. Jusqu'à présent, chaque chose est restée dans les limites de l'explicable, du réel. Un corbeau a appris par routine le seul mot *Jamais plus,* et, ayant échappé à la surveillance de son propriétaire, est réduit, à minuit, par la violence de la tempête, à demander un refuge à une fenêtre où brille encore une lumière, la fenêtre d'un étudiant plongé à moitié dans ses livres, à moitié dans les souvenirs d'une bien-aimée défunte. La fenêtre étant ouverte au battement des ailes de l'oiseau, celui-ci va se percher sur l'endroit le plus convenable hors de la portée immédiate de l'étudiant, qui, s'amusant de l'incident et de la bizarre conduite du visiteur, lui demande son nom en manière de plaisanterie et sans s'attendre à une réponse. Le corbeau, interrogé, répond par son mot habituel *Jamais plus,* — mot qui trouve immédiatement un écho mélancolique dans le cœur de l'étudiant; et celui-ci, exprimant tout haut les pensées qui lui sont suggérées par la circonstance, est frappé de nouveau par la répétition du *Jamais plus.* L'étudiant se livre aux conjectures que lui inspire le cas présent; mais il est poussé bientôt par l'ardeur du cœur humain à se torturer soi-même, et aussi, par une sorte de superstition, à proposer à l'oiseau des questions choisies de telle sorte, que la réponse attendue, l'intolérable *Jamais plus,* doit lui apporter, à lui, l'amant solitaire, la plus affreuse moisson de douleurs. C'est dans cet amour du cœur pour sa torture, poussé à la dernière limite, que le récit, dans ce que j'ai appelé sa première phase, sa phase naturelle, trouve sa conclusion naturelle, et jusqu'ici rien ne s'est montré qui dépasse les limites de la réalité.

Mais, dans des sujets manœuvrés de cette façon, avec quelque habileté qu'ils le soient, avec quelque luxe d'incidents qu'on le suppose, il y a toujours une certaine âpreté, une nudité qui choque un œil d'artiste. Deux choses sont

éternellement requises : l'une, une certaine somme de complexité, ou, plus proprement, de combinaison; l'autre, une certaine quantité d'esprit suggestif, quelque chose comme un courant souterrain de pensée, non visible, indéfini. C'est cette dernière qualité qui donne à un ouvrage d'art cet air opulent, cette apparence *cossue* (pour tirer de la conversation journalière un terme efficace), que nous avons trop souvent la sottise de confondre avec l'*idéal*. C'est l'*excès* dans l'expression du *sens* qui ne doit être qu'*insinué*, c'est la manie de faire, du courant souterrain d'une œuvre, le courant visible et supérieur, qui change en prose, et en prose de la plus plate espèce, la prétendue poésie des soi-disant transcendantalistes.

Fort de ces opinions, j'ajoutai les deux stances qui ferment le poëme, leur qualité suggestive étant destinée à pénétrer tout le récit qui les précède. Le courant souterrain de la pensée se laisse voir pour la première fois dans ces vers :

«Arrache ton bec *de mon cœur*, et précipite ton spectre loin de ma porte!» Le corbeau dit : «Jamais plus!»

On remarquera que les mots *de mon cœur* renferment la première expression métaphorique du poëme. Ces mots, avec la réponse *Jamais plus*, disposent l'esprit à chercher un sens moral dans tout le récit développé antérieurement. Le lecteur commence dès lors à considérer le Corbeau comme emblématique; — mais ce n'est que juste au dernier vers de la dernière stance qu'il lui est permis de voir distinctement l'intention de faire du Corbeau le symbole du *Souvenir funèbre et éternel* :

«Et le corbeau, immuable, est toujours installé, toujours installé sur le buste pâle de Pallas, juste au-dessus

de la porte de ma chambre, et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher; et mon âme, *hors du cercle de cette ombre* qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus!»

APPENDICE À *EUREKA*

AVERTISSEMENT DU SCOLIASTE.

Depuis la mort de Poe, plusieurs documents ont vu le jour en Amérique, qui ont trait à EUREKA :

a. *Un relevé des* Corrections manuscrites *figurant sur l'exemplaire personnel de l'auteur, et effectuées par celui-ci en vue d'une nouvelle édition;*

b. *Des extraits d'une lettre de Poe à G. W. Eveleth, en date du 29 février 1848, constituant des* Addenda;

c. *Des* Notes préparatoires.

Ces documents divers, qui n'ont pas été connus de Baudelaire, apportent quelques indications ou rectifications. Nous avons donc cru utile de les recueillir ici en Appendice, *d'après l'excellente* Virginia Edition *de James H. Harrison :* THE COMPLETE WORKS OF EDGAR ALLAN POE, *Thomas Y. Crowell and Co, New York, — d'autant qu'à notre connaissance du moins ils n'avaient jamais été traduits en français.*

D'autre part, ayant constaté que la première question qui se pose à l'esprit du lecteur est celle du crédit que mérite EUREKA *du point de vue scientifique, il nous a paru intéressant de reproduire une note motivée de M. Edmond Bauer, professeur suppléant de Physique au Collège de France, qui y répond précisément. Cette note avait paru dans l'ouvrage monumental de Marie Bonaparte :* EDGAR POE (*Les Éditions Denoël et Steele, s. d.*), *t. II, p. 765-767. Elle était alors établie par rapport au texte de l'auteur; nous l'avons seulement modifiée, avec la gracieuse autorisation de la Princesse et l'obligeant concours du Professeur, dans la mesure où il était nécessaire pour l'adapter à celui de Poe et de Baudelaire.*

J. C.

CORRECTIONS MANUSCRITES DE POE.

Beaucoup sont d'ordre syntaxique ou typographique, — substitution d'une préposition à une autre, de lettres majuscules à des minuscules, changements dans la ponctuation, etc., et n'intéressent que le texte anglais. Celles-là, nous les négligeons. Nous donnons seulement ici celles qui, le traducteur les eût-il connues, auraient pu entrainer une modification dans sa version.

Le membre de phrase placé à gauche du signe d'égalité reproduit le texte de Baudelaire; celui qui est placé à sa droite, ce même texte modifié par nous en tenant compte des corrections manuscrites de Poe.

Page 12, l. 22-24 : *toutes les fois* qu'il sera employé dans cet essai sans qualificatif, j'entends désigner = lorsqu'il sera employé dans cet essai sans qualificatif, j'entends désigner *dans la plupart des cas...*

—— l. 28 : je me servirai = je me servirai *dans la plupart des cas...*

Page 25, l. 20-21 : Cette épître si étrange et même *passablement* impertinente = cette épître très étrange *sinon* impertinente;...

Page 27, l. 21 : dont les équivalents existent dans toutes les langues = dont les équivalents existent dans *presque* toutes les langues,...

Page 33, l. 17 : contentons-nous *aujourd'hui* de supposer = contentons-nous de supposer...

Page 34, l. 2-3 : primitivement *et individuellement ?* = primitivement ?

—— l. 27 : langue humaine = langue humaine. Si cependant, au cours de cet Essai, je réussis à montrer que toutes choses ont pu être construites avec la Matière dans son extrême état de Simplicité, nous arrivons directement à l'inférence qu'elles ont été effectivement ainsi construites, du fait de l'impossibilité d'attribuer la surérogation à l'Omnipotence.

Page 35, l. 33 : supposons, *irradié* sphériquement = supposons que *rayonné*, émis sphériquement [*irradiated* remplacé par *radiated*].

Page 36, l. 28 : la *variété* de l'unité = la *multiplicité* de l'unité, —

Page 38, l. 6: les atomes *irradiés* = les atomes *émis par rayonnement* ; —

Page 39, l. 5 : Pour l'accomplissement efficace *et complet* du plan = Pour l'accomplissement efficace du plan,...

Page 41, l. 12 : J'ai *affirmé* = J'ai *suggéré*...

Page 43, l. 27 : entre la Gravit*ation* = entre la Gravité...

Page 44, l. 32 : V. mêmes endroits, nos *Notes et Éclaircissements*.

Page 45, l. 13 : V. mêmes endroits, nos *Notes et Éclaircissements*.

Page 47, l. 12-13 : que chaque atome tend*ait* = que chaque atome tend...

—— l. 22-23 : les forces de l'imagination *humaine* = les forces de l'imagination.

Page 49, l. 11 : comme ayant été *irradiés* d'un centre = comme ayant été *émis sphériquement*, ...

Page 50, l. 5-6 : vers leur centre général *d'irradiation* = vers leur centre général de *rayonnement* [*irradiation* remplacé partout par *radiation*]...

Page 51, l. 1 : la gravitat*ion* newtonienne = la Gravité newtonienne...

—— l. 5 : des intelligences *humaines* profondes = des intelligences profondes...

Page 54, l. 25 : celle de l'*irradiation* = celle du *rayonnement*.

—— l. 27 : le résultat d'une *irradiation* = le résultat d'un *rayonnement*...

—— l. 29 : les lois de l'*irradiation* = les lois du *rayonnement*...

Page 55, l. 10 : l'*irradiation* = le *rayonnement*...

[Au cours des pages suivantes, les mots *irradiation*, *irradiated*, dans le texte de Poe, sont remplacés partout par *radiation*, *radiated*, c'est-à-dire que, dans le texte français, il faudrait lire *rayonnement*, *émis par rayonnement*, au lieu de *irradiation* et *irradié*.]

Page 56, l. 19-20 : [Ici Poe fait les corrections qu'avait devinées Baudelaire, remplaçant l'imparfait par le présent. — V. nos *éclaircissements.*]

Page 57, l. 12-13 : du système *évident* d'infinie complexité = du système d'infinie complexité...

Page 58, l. 2-3 : par une telle inégalité, par de telles particularités, par de telles saillies... = par de telles particularités, par une telle inégalité, par de telles saillies...

Page 61, l. 7 : [note manuscrite à laquelle renvoie le mot *possibilité*] : Décrire le cours entier du phénomène comme un jaillissement instantané.

Page 62, l. 4 : *des carrés des distances* = *des carrés des distances*, ou, pour particulariser, *la force avec laquelle chaque atome individuel a été projeté à sa position dans la sphère, a été directement proportionnelle au carré de la distance qui sépare cet atome, dans la dite position, du centre de la sphère.*

Page 65, l. 6 : jusqu'à la *circonférence* = jusqu'à la *surface*...

—— l. 7 : sur toute autre ligne droite = sur toute autre ligne droite *joignant cet atome à un point quelconque de la sphère*, —

Page 66, l. 33 : [*circumference* remplacé par *surface*].

Page 70, l. 5 : Et si maintenant, *par pur amour de la chicane*, on objecte = Et si maintenant on objecte...

Page 71, l. 33-p. 72, l. 1 : que nous nommons habituellement Gravi*tation* = que nous nommons habituellement Gravité [le premier texte de Poe donnait également Gravité, et non gravitation].

Page 72, l. 5-6 : de distribution *généralement* égale = de distribution égale...

—— l. 27 : il est *suffisamment* clair = il est clair...

Page 73, l. 16-17 : c'est une pure *sottise* = c'est une pure *folie*...

Page 74, l. 3-4 : ou coalescences — *non pas fusions* — d'atome à atome = ou coalescences d'atome à atome...

Page 75, l. 12-14 : l'Univers *proprement dit*, — cette sphère Universelle, cet omni-compréhensif et absolu *Kosmos* qui forme le sujet de mon présent discours = l'Univers *astral*.

—— l. 18 : aucune base quelconque, *par induction ou par déduction*, une grande partie = aucune base quelconque, l'une ou l'autre, une grande partie...

Page 76, l. 6 : et sa *péripbérie* s'étendant = et sa *surface* s'étendant...

—— l. 14-15 : par une nébulosité *visible*, *palpable*, *ou* appréciable d'une manière quelconque = par une nébulosité appréciable d'une manière quelconque.

—— l. 27 : tout atome situé à la *circonférence* = tout atome situé à la *surface*...

Page 79, l. 9 : [Ici se trouve la note suivante :] quand ce livre fut envoyé à l'imprimerie, l'anneau de Neptune n'avait pas encore été positivement déterminé.

Page 80, l. 9-10 : sept bandes uniformes = sept bandes *non* uniformes,..

—— l. 33 : *buit* = *neuf*...

Page 81, l. 2 : *buit* fragments = *neuf* fragments,...

—— l. 3 : pour absorber les autres. [Le dernier mot renvoie à la note suivante : Un autre astéroïde découvert depuis que l'ouvrage a été imprimé.]

Page 83, note : provenant de l'*inclinaison* de l'axe de la planète = provenant du *bouleversement* [en français chez Poe] de l'axe de la planète.

Page 86, l. 19-20 : de son *aggrégation*, a dû = de sa *consolidation*, a dû,...

—— l. 21 : incandescent *peut-être;* et = incandescent; et...

Page 87, l. 12-13 : Que notre lune soit *fortement* lumineuse = Que notre lune soit lumineuse,...

Page 89, l. 29 : en accord *précis* avec = en accord avec...

Page 90, l. 27 : aussi complète qu'une démonstration peut l'être, incontestable = aussi complète qu'une démonstration peut l'être, *empiriquement démontrée*, incontestable.

Page 93, note, dernière ligne : même alors? = même alors? *Les récentes expériences de Comte, cependant, sont à la théorie de Laplace ce que celles de Masbelyne furent à la Newtonienne.*

Page 97, l. 16 : Imaginons, pour le moment, = Imaginons, imaginons *simplement*, pour le moment.

Page 98, l. 13 : *seize* = *dix-sept*...

Page 99, l. 9 : l'Univers sous l'aspect = l'Univers *astral* sous l'aspect...

Page 100, l. 15 : l'Univers = l'Univers *astral*...

—— l. 31 : un groupe de groupes = un groupe *irrégulièrement sphérique* de groupes.

Page 101, l. 19 : *seize* secondaires = *dix-sept* secondaires...

Page 104, l. 1 : est l'Univers = est l'Univers *astral*.

—— l. 21 : comme faisant partie *intégrante* de = comme *ne* faisant *qu'une portion* de...

Page 105, l. 15-16 : chaque corps de la Terre tend*ait* = chaque corps de la Terre tend...

Page 107, l. 28 : ils ne p*ourraient* = ils ne p*euvent*...

Page 108, l. 24 : *seize* = *dix-sept*...

Page 110, l. 8 : Elles régissent l'Univers = Elles régissent l'Univers *astral*.

Page 111, l. 15 : les *huit* astéroïdes = les *neuf* astéroïdes...

Page 114, l. 16 : dans sa *périphérie* = dans sa *surface*...

Page 115, l. 11-12 : [V. *Notes et Éclaircissements*, même endroit.]

—— l. 24 : *la circonférence de* son orbite = son orbite...

Page 116, l. 5-6 : au delà de l'orbite de Mars, — de Jupiter, — d'*Uranus*, = au delà de l'orbite de Mars, — *des astéroïdes*, — de Jupiter, — de *Saturne*,...

Page 122, l. 22 et 28 : l'Univers = l'Univers *astral*...

Page 123, l. 4-5. [V. *Notes et Éclaircissements*, même endroit.]

Page 125, l. 16 : *id.*

Page 132, l. 24 : *id.*

Page 141, l. 16 : avec une vélocité *mille* fois = avec une vélocité *un million de* fois...

—— l. 18 : et à la *véhémence* spirituelle *de leur appétit* pour l'Unité, = et à leur spirituelle *passion* pour l'Unité,...

—— l. 25-26 : comme constituant et remplissant l'Univers? = comme remplissant et constituant l'Univers?

Page 142, l. 16 : montant ainsi jusqu'à = montant ainsi *manifestement* jusqu'à...

Page 145, l. 18 : par de tels *rêves* = par de tel*les ombres*, —

—— l. 20 : Pendant notre jeunesse = Pendant notre Jeunesse...

Page 147, l. 30 : l'Univers = l'Univers *astral*...

Page 148, l. 11 : plus ou moins conscientes = plus ou moins, et *plus ou moins manifestement* conscientes,...

NOTE. [V. *Notes et Éclaircissements* sur la p. 148.]

*ADDENDA**.

Je présume que vous avez vu dans les journaux quelques comptes rendus de ma récente conférence sur l'Univers. Cependant vous n'avez pu vous faire aucune idée de ce qu'elle fut d'après ce qu'ils en ont dit. Tous l'ont vantée, autant que j'ai vu jusqu'ici. Mais tous l'ont absurdement dénaturée. Pour augmenter votre chance de comprendre ce que j'ai *réellement* dit, je joins ici un libre résumé de mes propositions et conclusions.

. . . . . .

En passant, dans la crainte de vous voir inférer que mes vues en détail soient les mêmes qu'on trouve avancées dans l'*Hypothèse Nébulaire*, je me hasarde à vous présenter quelques addenda dont j'avais jeté la substance sur le papier, il y a déjà plusieurs années, bien qu'ils n'aient jamais été publiés, — sous le titre de :

UNE PRÉDICTION.

« Dès le commencement du prochain siècle, il s'imprimera couramment que le soleil, à l'origine, s'est condensé d'un seul coup (et non graduellement, comme l'a supposé Laplace), jusqu'à son volume le plus réduit; que, condensé de la sorte, il a tourné sur un axe; que cet axe de rotation n'était pas son centre de figure [1], si bien qu'il ne décrivait pas seulement un mouvement de rotation, mais aussi un mouvement de révolution sur une orbite elliptique (la rotation et la révolution ne font qu'un, mais je les sépare ici pour la commodité de l'exposé); qu'ainsi formé et ainsi tournant, il était en feu et projeta dans l'espace sa substance à l'état de vapeur, cette vapeur s'étendant surtout sur le flanc de son plus grand hémisphère (équatorial) [2],

* Les notes placées sous les *Addenda* sont de M. Edmond Bauer.

[1] N'était pas un de ses diamètres (sens probable).

[2] *Le plus grand hémisphère*, probablement la plus grande des calottes sphériques que l'on obtient en coupant la sphère par un plan passant par l'axe de rotation excentré et normal au diamètre rencontrant cet axe.

partie à cause de ses dimensions, mais principalement parce que la force du feu y était plus grande; que, à point nommé, cette vapeur, qui n'avait pas alors été forcément portée à la place que Neptune occupe aujourd'hui, se condensa en cette planète; que celle-ci prit, comme il est naturel, la même forme que le Soleil, — forme qui fit de sa rotation une révolution sur une orbite elliptique; que, en conséquence d'une telle révolution — du fait qu'elle est *ramenée en arrière* à chaque révolution diurne, — la vitesse de ses révolutions annuelles n'est pas aussi grande qu'elle le serait si elle dépendait uniquement de la vitesse de rotation du Soleil (troisième loi de Kepler)[1]; que sa forme, en agissant sur sa rotation — sa moitié la plus lourde, à tourner en bas vers le soleil, gagne une impulsion suffisante pour l'entraîner au delà de la ligne directe d'attraction et *rejeter* son centre de gravité *vers l'extérieur* — lui permit d'éviter la chute sur le Soleil[2]; que Neptune reçut, pendant des âges et des âges, la chaleur du Soleil, laquelle pénétra jusqu'à son centre, engendrant éventuellement des volcans avec projection consécutive de vapeur, et vaporisa des substances à sa surface jusqu'à ce que finalement ses lunes et son anneau gazeux (s'il est vrai qu'il en ait un) fussent constitués; que ces lunes prirent des formes elliptiques, effectuèrent un mouvement de rotation et un mouvement de révolution, tout à la fois, furent maintenues sur leurs orbites *mensuelles* par la force centrifuge acquise dans leurs orbites *diurnes*[3], et, pour faire leurs révolutions mensuelles, demandèrent plus de temps qu'elles n'en eussent demandé si elles n'avaient pas eu de révolutions diurnes.

«J'en ai assez dit, sans parler des autres planètes, pour vous donner une idée de mon hypothèse, et c'est là tout ce que je prétendais. Je n'avais pas dessein de vous en prouver le caractère raisonnable; car, en fait, de preuve, je n'en ai point, si ce n'est que de temps à autre elle volète sous la forme d'une ombre, dans mon cerveau[4].

[1] *Troisième loi de Kepler :* les carrés des temps des révolutions planétaires sont comme les cubes de leur distance moyenne du soleil.

[2] Ces conceptions sont des plus étranges. Poe méprisa évidemment les lois expérimentales élémentaires de la mécanique.

[3] Autre manière d'exprimer la théorie (?) à laquelle se rapporte la note précédente.

[4] «I did not design to offer any evidence of its reasonableness; since I have not, in fact, any collected, excepting as it is flitting, in the shape of a shadow, to and fro within my brain.»

«Vous percevez mon attachement à l'idée que notre lune doit accomplir sa rotation sur son axe plus fréquemment qu'elle ne fait sa révolution autour de son corps générateur [1], le cas étant le même pour les lunes qui accompagnent Jupiter, Saturne et Uranus.

«Depuis que j'ai écrit ce qui précède, un examen plus attentif de la matière m'a conduit à modifier tant soit peu mon opinion sur l'origine des satellites, — c'est-à-dire que maintenant je suis porté à croire qu'ils ont été formés non pas de la vapeur émise au cours d'éruptions volcaniques et simplement diffusée sous l'action des rayons solaires, mais d'anneaux de vapeur qui étaient demeurés dans les espaces interplanétaires après la précipitation des planètes principales. Il n'y a pas d'insurmontables obstacles à concevoir que les pierres météoriques et les étoiles filantes trouvent leur origine dans la matière expulsée des volcans et par l'évaporation normale ; mais il est difficilement admissible que cette matière ait été produite de la sorte en quantité suffisante pour constituer un corps considérable au point que la force centrifuge résultant de sa rotation lui permette de résister au pouvoir absorbant de la rotation de son générateur. L'événement impliqué peut ne pas avoir lieu avant le moment où les planètes sont devenues des soleils embrasés *par accumulation du calorique de leur propre soleil qui, gagnant de leur centre à leur surface, lors du cataclysme final portera tous les «éléments» à la fusion et fera éclater les plus solides assises comme un simple rouleau de parchemin* [2].

«Le Soleil forme, en tournant, un tourbillon dans l'éther qui l'environne. Les planètes ont leurs orbites, à l'intérieur de ce tourbillon et à différentes distances de son centre, de telle sorte que leurs tendances à être absorbées par lui sont, toutes choses égales d'ailleurs, inversement proportionnelles à ces distances; car c'est à la longueur et non pas à la surface que se mesure le pouvoir absorbant le long des orbites. Chaque planète triomphe de cette tendance, — c'est-à-dire demeure sur son orbite — par l'effet d'un contre-tourbillon engendré par sa propre rotation. La force d'un tel contre-tourbillon

[1] ?

[2] *In the lonesome latter days...* a [rolled] scroll... expressions bibliques.

est mesurée par le produit de la densité de la planète qui l'a engendré et de sa vitesse rotatoire, — vitesse qui dépend non de la longueur de la circonférence équatoriale de la planète, mais de la distance que parcourt un point donné de l'équateur pendant une période de rotation [1].

« Ainsi donc, *si* Vénus et Mercure, par exemple, tournent maintenant encore sur les mêmes orbites où ils ont commencé leurs révolutions, — celle de Vénus se trouvant à 68 millions de milles et celle de Mercure à 37 millions de milles du centre du tourbillon solaire; — si Vénus a un diamètre 2 fois $\frac{2}{3}$ plus grand que celui de Mercure, et une densité égale à la densité de celui-ci; et si la vitesse de rotation de l'équateur de Vénus est de 1.000 milles par heure; celle de l'équateur de Mercure sera de 1.900 milles par heure, ce qui donne à son *orbite de rotation* un diamètre de 14.500 milles, — soit environ 5 fois son propre diamètre [2]. Mais je passe sur ce point sans l'examiner plus avant. Qu'il y ait ou n'y ait pas, dans les conditions relatives des planètes, une différence suffisante pour causer, quant aux étendues de leurs périphéries de rotation, une diversité telle que je l'ai indiquée, en tout cas chaque planète doit être considérée comme ayant, toutes choses égales d'ailleurs, une résistance tourbillonnaire inversement proportionnelle à sa distance au centre du tourbillon solaire [3]; de telle sorte que, si elle vient à être déplacée soit en deçà soit au delà de sa position, elle augmentera à proportion ou dimi-

[1] Dans tout ce qui suit, il faut distinguer la *rotation* des astres sur eux-mêmes et leur *révolution* autour du soleil ou du centre qui les attire. Si nous comprenons cette dernière définition de la vitesse rotatoire, elle est liée à l'hypothèse que les planètes tournent autour d'un axe *excentré*. L'*orbite de rotation* est la courbe décrite par un point de l'équateur (le plus éloigné de l'axe de rotation?), ou l'orbite des points extrêmes de son contre-tourbillon.

[2] Raisonnement et conclusion incompréhensibles.

[3] Le texte anglais est terriblement confus : Whether there is or is not a difference in the relative conditions of the different planets sufficient to cause such diversity in the extents of their peripheries of rotation as is indicated, still each planet s to be considered to have, other things equal, a vorticial resistance bearing the ame proportion inversely to that of every other planet which its distance from the centre of the solar vortex bears to the distance of every other from the same;... — Nous avons simplifié en traduisant.

nuera cette résistance soit en accélérant, soit en ralentissant sa vitesse de rotation [1].

« Ainsi donc, Mercure, s'il était à la distance de Vénus, accomplirait sa rotation sur une orbite égale seulement aux $\frac{37}{68}$ de celle où il tourne et sa force centrifuge dans le même cas serait seulement les $\frac{37}{68}$ de celle qu'il possède en fait [2]; ainsi la capacité qu'il a, tant qu'il occupe sa position susdite, de résister à la *poussée en avant* du tourbillon solaire, — capacité qui l'empêche de parcourir toute sa distance (cercle) derrière son centre de rotation et ainsi augmente sa vélocité sur son *orbite annuelle*, — serait seulement des $\frac{37}{68}$ de ce qu'elle est à la place qu'il occupe réellement. Mais cette poussée en avant, à la distance de Vénus, est seulement les $\frac{37}{68}$ de ce qu'elle est à la distance de Mercure. Donc Mercure, avec sa propre vitesse rotatoire sur lui-même, s'il était sur l'orbite annuelle de Vénus, ne s'y déplacerait que $\frac{37}{68}$ fois moins vite que Vénus; tandis que Vénus, avec sa vitesse rotatoire, si elle était sur l'orbite annuelle de Mercure, s'y déplacerait $\frac{68}{37}$ fois plus vite que sur son orbite propre — c'est-à-dire $\frac{68}{37} \times \frac{68}{37}$ plus vite que Mercure sur cette même orbite (l'orbite annuelle de Vénus); — il résulte de cela que la racine carrée de $\frac{68}{37}$ mesure le rapport de vitesse de Mercure sur sa propre orbite annuelle avec sa propre célérité rotatoire, à celle de Vénus sur son orbite annuelle avec sa propre célérité rotatoire, — ce qui est conforme aux faits.

« Telle est mon explication de la première [3] et de la troisième loi

[1] L'édition Woodberry montre l'addition suivante : « Comme la période de rotation doit être fatalement la même dans les deux cas, la plus grande ou moindre vitesse ne peut être produite que par l'allongement ou le raccourcissement de la circonférence décrite par la rotation ». (Cité par Harrison.)

[2] Le sens de ce qui suit est si obscur que nous ne nous flattons pas de l'avoir discerné. Nous nous contentons de traduire aussi littéralement que possible sous toutes réserves.

[3] Nous avons donné plus haut le texte de la 3e loi de Kepler. Voici celui de la 1re : Les orbites planétaires sont des ellipses, dont le soleil occupe un des foyers.

de Kepler, qui *ne peuvent pas* être expliquées sur la base de la théorie newtonienne.

«Deux planètes formées de masses de vapeur solaire lancées sur une même orbite effectueraient leur mouvement de rotation selon la même ellipse[1] avec des vélocités proportionnelles à leurs densités, — c'est-à-dire que la plus dense tournerait le plus vite; car, en se condensant, elle aurait descendu vers le Soleil. Par exemple, supposons que la Terre et Jupiter soient deux planètes occupant une seule orbite. Le diamètre de la première est (en chiffres ronds) de 8.000 milles; sa période de rotation, 24 heures. Le diamètre de la seconde 88.000 milles; sa période 9 heures et demie. L'anneau de vapeur dont a été formée la Terre était d'une certaine largeur (perpendiculaire); celui dont a été formé Jupiter était d'une largeur plus grande. Au cours de la condensation, les sources d'éther gisant parmi les particules (ces sources ayant été latentes avant que la condensation commençât) furent libérées, leur nombre, le long de toute ligne radiale donnée, étant égal à celui des interstices entre toutes les couples de particules situées sur cette ligne. Si les deux condensations s'étaient effectuées dans le simple rapport des diamètres, Jupiter aurait créé seulement 11 fois autant de sources que la Terre, et sa vélocité aurait été seulement onze fois la vélocité de celle-ci. Mais le fait que, chez la Terre, la précipitation des particules fut achevée quand elles étaient arrivées à un stade tel qu'il fallait vingt-quatre heures à son équateur pour boucler son circuit complet, tandis que chez Jupiter la précipitation des particules s'est poursuivie jusqu'à ce que son équateur, pour effectuer sa révolution, n'ait besoin que des $\frac{2}{3}$ de la période nécessaire à la Terre, montre que le nombre des sources, chez lui, augmenta dans un rapport complémentaire de $2\frac{1}{2}$, portant dans l'espèce sa vitesse et sa force tourbillonnaire à $2\frac{1}{2} \times 11 = 27$ fois la vitesse et la force de la Terre.

«Donc les densités des planètes sont en raison inverse de leurs périodes de rotation; leurs vitesses rotatoires et l'intensité de leur force centrifuge sont, toutes choses égales d'ailleurs, en raison directe de leurs densités.

[1] Ellipse rotatoire est probablement équivalent à tourbillon planétaire.

«Deux planètes effectuant leur révolution sur une seule orbite s'approcheraient du Soleil dans leur rotation, par conséquent élargiraient leurs ellipses rotatoires, par conséquent accéléreraient leurs vélocités rotatoires, par conséquent augmenteraient leur pouvoir de résistance à l'influence du tourbillon solaire, en raison inverse des produits de leurs diamètres par leurs densités, — c'est-à-dire que la planète la plus petite et la moins dense, ayant à résister à la même influence que l'autre, multiplierait le nombre de ses sources résistantes dans le rapport du diamètre et de la densité de l'autre à ses propres densité et diamètre. Ainsi la Terre, dans l'orbite de Jupiter, aurait à effectuer sa rotation dans une ellipse 27 fois plus grande qu'elle-même, pour mettre son pouvoir en correspondance avec celui de Jupiter.

«Donc les largeurs, dans une direction perpendiculaire, des ellipses rotatoires des planètes dans leurs orbites respectives, sont en raison inverse des produits obtenus en multipliant l'un par l'autre les densités des corps, leurs diamètres et leurs distances au centre du tourbillon solaire. Ainsi le produit de la densité de Jupiter par son diamètre et sa distance étant $\left(2 \text{ fois } \frac{1}{2} \times 11 \text{ fois} \times 5\frac{3}{4} =\right)$ 140 fois le produit des densité, diamètre et distance de la Terre, a largeur de l'ellipse de celle-ci est d'environ 1.120.000 milles; ceci naturellement en se basant sur le fait que l'ellipse de Jupiter coïncide précisément avec son propre diamètre équatorial. On remarquera que ce phénomène, en dernière analyse, est caractérisé par le fait que la vitesse rotatoire (donc la force tourbillonnaire) varie en raison exactement inverse de la distance. Donc, puisque le mouvement sur l'orbite est une part du mouvement rotatoire — étant l'allure à laquelle *le centre de l'ellipse rotatoire* est porté le long de la ligne qui marque l'orbite — et puisque ce centre et le centre de la planète ne coïncident pas, le premier étant le point autour duquel tourne le second, causant de ce fait une perte relative de temps qui est en raison inverse de la racine carrée de la distance, comme je l'ai montré plus haut; la vitesse dans l'orbite est en raison inverse de la racine carrée de la distance. Démonstration. — La période orbitale de la Terre contient $365\frac{1}{4}$ de ses périodes rotatoires. Durant celles-ci, son équateur parcourt une distance de $\left(1.120.000 \times \frac{22}{7} \times 365\frac{1}{4} =\right)$ environ 1.286 millions de milles; et le centre de son ellipse rotatoire une distance de

$\left(95.000.000 \times 2 \times \frac{22}{7} =\right)$ environ 597 millions de milles. La période orbitale de Jupiter a $\left(365\frac{1}{4} \times 2\frac{1}{2} \times 12 \text{ années} =\right)$ environ 10.957 de ses périodes rotatoires, durant lesquelles son équateur parcourt $\left(688.000 \times \frac{22}{7} \times 10.957 =\right)$ environ 3.050 millions de milles; et le centre de son ellipse rotatoire environ le même nombre de milles $\left(490.000.000 \times 2 \times \frac{22}{7}\right)$. En divisant cette distance par 12 $\left(\frac{3.050.000.000}{12}\right)$ on a la longueur du *double* voyage de Jupiter pendant une des périodes orbitales de la Terre, soit 254 millions de milles. Le rapport des vitesses sur l'ellipse $\left(\frac{1.286}{254}\right)$ est donc de un peu plus de 5 à 1, par conséquent est en raison inverse des distances, et le rapport des vitesses sur l'orbite $\left(\frac{597}{254}\right)$ un peu plus de 2 à 1, donc en raison inverse des racines carrées des distances.

«La période de rotation du Soleil étant de 25 jours, sa densité est seulement $\frac{1}{25}$ de celle d'une planète ayant une période de 24 heures — celle de Mercure par exemple. Il en résulte que Mercure a, pour l'objet maintenant en vue, virtuellement, un diamètre égal à un peu plus de $\frac{1}{12}$ de celui du Soleil $\left(\frac{888.000}{25} = 35.520; \frac{35.520}{3.000} = 11,84; \frac{888.000}{11,84} =\right)$ — disons 75.000 milles.

«Ici nous avons une idée de la planète dans la *mi-phase*, si l'on peut ainsi dire, de sa condensation — après la disjonction de l'anneau vaporeux qui devait la produire, et juste au moment où elle prit sa forme sphérique. Mais avant qu'elle arrivât à cette phase, sa forme était celle d'un disque dont le diamètre vertical est identifiable avec la périphérie du globe $\left(75.000 \times \frac{22}{7} =\right)$ 236 mille milles. A moitié chemin vers le bas de ce diamètre, le corps s'établit dans son orbite (originelle) — ou plutôt s'y serait établi, eût-il été le

seul, en dehors de son générateur, dans le Système Solaire — une orbite qui était à $\left(\frac{236.000}{2} =\right)$ 118.000 milles de l'équateur du Soleil, et à $\left(118.000 + \frac{888.000}{2} =\right)$ 562 mille milles du tourbillon solaire. A cela il faut ajouter, successivement, les longueurs des demi-diamètres des roues de Vénus, de la Terre, etc., à mesure qu'on s'éloigne du centre du Système Solaire.

«Donc les distances *originelles* des planètes ou, plus précisément, les largeurs prises du centre commun aux limites extrêmes de leurs anneaux de vapeur sont déterminées. En les prenant pour bases, on peut en déduire les distances actuelles. Voici un simple schéma du raisonnement : Neptune occupa son orbite le premier; Uranus prit alors la sienne. L'effet des deux corps venant en plus étroite conjonction fut celui qui serait obtenu en rapprochant chacun d'eux, dans la même mesure, du centre du tourbillon solaire. Chacun agrandit son ellipse rotatoire et augmenta sa vitesse rotatoire dans le rapport du décroissement de la distance. Un résultat secondaire — la conséquence *finale* — de cet élargissement et de cet accroissement, fut la propulsion de chacun en dehors, la racine carrée du décroissement relatif étant la mesure de l'espace à travers lequel chacun fut jeté. Le résultat *primaire,* naturellement, fut que chacun se trouva attiré au dedans; et l'on est fondé à présumer qu'il y eut des oscillations vers le dedans et le dehors, vers le dehors et vers le dedans, pendant plusieurs périodes consécutives de rotation. Il est probable — à tout le moins ce n'est pas manifestement improbable — que, au cours des oscillations au travers des débris des anneaux de vapeur (à supposer que ceux-ci n'eussent pas été complétement recueillis dans la composition des corps), des portions de la vapeur, en tourbillonnant, devinrent des satellites, puis suivirent les planètes dans leur dernier élan vers l'extérieur.

«L'anneau de Saturne (je ne fais pas allusion aux anneaux existant actuellement) aussi bien que celui de chacune des autres planètes après Saturne, tandis qu'il était graduellement rejeté loin de l'équateur du Soleil, fut emporté dans le sillage de son prédécesseur immédiat, la distance étant ici le plein quotient (non la racine carrée du quotient) obtenu en divisant par la largeur jusqu'à sa propre périphérie celle qui s'étendait jusqu'à la périphérie de l'autre. Ainsi, calculant pour Uranus une largeur de 17 millions de milles et pour Saturne une largeur de 14 millions, ce dernier (encore dans son état

vaporeux) fut amené au dehors (par une sorte d'attraction capillaire) $\frac{14}{17}$ fois moins loin que le premier (après condensation) n'avait été entraîné par l'influence tourbillonnaire de Neptune. Le nouveau corps et les deux plus anciens *interchangèrent* leurs forces, et une nouvelle avance (de tous trois) vers l'extérieur fut accomplie. Combinant tous les astéroïdes en un des *Neuf grands Pouvoirs*, il y eut huit étapes dans le mouvement général à partir du centre; et, en admettant que nous ayons exactement les diamètres et les périodes rotatoires (c'est-à-dire les densités) de tous les participants à ce mouvement, la mesure de chaque étape en particulier et de toutes les étapes mises ensemble, peut être calculée exactement.»

I

NOTES PREPARATOIRES[1].

1. Il observa la lune à l'âge de 2 jours 1/2, — le soir, tout de suite après le coucher du soleil, avant que sa partie obscure fût visible, et continua de l'observer jusqu'à ce qu'elle le devînt. Les deux cornes apparurent, s'effilant dans un prolongement très aigu et pâle, chacune montrant sa plus lointaine extrémité faiblement éclairée par les rayons du soleil avant qu'aucune partie du sombre hémisphère fût visible. Bientôt après, le sombre limbe tout entier apparut, illuminé. Ce prolongement des cornes au delà du demi-cercle doit provenir, pense-t-il, de la réfraction des rayons solaires par l'atmosphère lunaire. Il cal-

[1] Dans la *Virginia Edition*, on lit à la suite de ces documents :

Note. — Ces notes de la main de Poe ont été trouvées parmi les manuscrits qui sont en la possession de Mrs W. M. Griswold, Cambridge, Mass. Selon toute apparence il y faut voir le résultat de recherches entreprises par l'auteur en vue de *Hans Pjaall* ou d'*Eureka*, plus probablement en vue d'*Eureka*. La mention : *Notes sur Eureka* figure sur le manuscrit, mais non de l'écriture de Poe. Comme on le voit, ce sont là des notes inachevées, recueillies à l'intention de quelque ouvrage astronomique. On ne sait trop qui désigne le « Il » par quoi elles commencent. Ces notes sont écrites au crayon, dans des caractères bien lisibles et élégants, aux deux faces de quatre feuillets 1/2... A la fin, trois ou quatre signatures de Poe, à l'encre, évidemment griffonnées pendant un moment de rêverie.

cule aussi que la hauteur de l'atmosphère, qui réfracte assez de lumière sur son sombre hémisphère pour produire un crépuscule plus lumineux que la lumière réfléchie par la terre quand la lune se trouve à environ 32° de son renouvellement, doit être de 1.356 pieds de Paris, et que la plus grande hauteur susceptible de réfracter les rayons du soleil est de 5.376 pieds.

2. Au cours d'une occultation des satellites de Jupiter, le troisième de ceux-ci disparut après avoir été indistinct pendant environ 1 ou 2 secondes de temps; le 4e devint indiscernable près du limbe; ceci ne fut pas observé des deux autres. *Phil. Trans. vol. 82 pr. 2 art 16.*

La surface de la terre s'étend sur 199.512.595 milles carrés.

La quantité de matière dans le soleil est plus de 200.000 fois celle de la terre. Il est 1.410.200. fois plus gros qu'elle.

Il faudrait 90.000 lunes (elles rempliraient le ciel entier) pour égaler la lumière du soleil même par un jour nuageux. L'altitude des marées à la surface de la lune doit être de 93 pieds et par conséquent le diamètre de la lune, perpendiculaire à une ligne tirée de la terre à la lune, devrait être de 186 pieds moindre que son diamètre en direction de la terre.

D. de Mairan suppose que l'hémisphère de la lune le plus voisin de la terre est plus dense que l'opposé, et que c'est de ce fait que la même face demeure du côté de la terre.

Junon ne présente aucune nébulosité, en apparence du moins, selon Schrœter, elle a une atmosphère plus dense que celle d'aucune des vieilles planètes du système, — une atmosphère variable.

Vesta aucune nébulosité.

Un télescope qui ne grossit que mille fois montrera, à la surface de la lune, une tache de 122 yards de diamètre. Le Prof. Frauenhofer, de Munich, a annoncé dernièrement avoir découvert un édifice lunaire qui ressemblait à une fortification, ainsi que plusieurs tracés de routes.

Schrœter conjecture l'existence d'une grande ville sur le côté Est de la lune, un peu au Nord de son équateur un canal étendu, dans un autre endroit, et de la végétation dans un autre encore. Herschel, depuis, a montré que cela était faux.

On peut démontrer par les lois de l'optique, qu'il n'existe pas d'impossibilité à la construction d'instruments suffisamment puissants pour établir définitivement si la lune est habitée ou non. La difficulté qui empêcha le grand télescope de Herschel de percer ce secret, ne tint

pas tant à l'insuffisance des lentilles, qu'au défaut de lumière dans le tube, l'écartement des rayons lumineux étant trop grand pour rendre les objets distincts.

La pesanteur d'un corps sur la terre est à celle d'un corps sur la lune, dans le rapport de 1 à 0,1677.

La surface de la lune s'étend sur 14.898.750 milles carrés. L'excentricité moyenne de l'orbite lunaire est de environ 13.200 milles. Si la lune n'a pas d'atmosphère, ses habitants doivent passer soudain du soleil le plus éclatant à l'obscurité la plus opaque, et par conséquent doivent être entièrement privés du bénéfice d'un crépuscule.

La surface de la terre est environ 13 fois celle de la lune. La terre renvoie à la lune 13 fois plus de lumière qu'elle n'en reçoit.

La lune est d'une substance phosphorescente qu'excite l'action du soleil, et sa surface peut continuer à émettre une faible lumière quelque temps encore après le coucher du soleil, — celle-ci tenant lieu de crépuscule. «Le pâle contour de la vieille lune, dit le Professeur Leslie dans son *Enquête sur la Nature et Propagation de la Chaleur* (suivant l'opinion de Riccioli) est communément attribué à la réflexion ou éclairement secondaire par la terre. Mais s'il avait cette origine, il apparaîtrait plus dense près du centre, et graduellement affaibli au bord. Je le rapporterai plus volontiers, pour ma part, à la lumière spontanée que la lune peut continuer d'émettre pendant quelque temps encore après que sa substance phosphorescente a été impressionnée par les rayons solaires» — pendant la conjonction du soleil et de la lune. Voyez Brewster's Edition of *Fergusson's Astronomy*. Brewster ne dénie pas la phosphorescence, mais explique le bord oriental par une luminosité fortuite de cette partie de la lune. Faire de cette invisible moitié de la lune notre enfer. D'une moitié de la lune, la terre n'est jamais le moindrement aperçue. Du milieu de l'autre moitié, elle est toujours vue au zénith et tournant presque 30 fois aussi vite que la lune. Du cercle qui limite notre vue de la lune, la moitié seulement du côté de la terre le plus proche d'elle est visible, l'autre moitié étant cachée au-dessous de l'horizon de tous les lieux qui se trouvent sur ce cercle. Pour elle, la terre semble être le plus gros corps de l'Univers, car ce corps lui apparaît treize fois plus gros qu'elle-même ne nous paraît. Tandis que la terre tourne autour de son axe, les divers continents, les mers et les îles paraissent aux habitants lunaires autant de taches de forme et d'éclat différents qui se meuvent à sa surface, mais à certains instants beaucoup plus pâles qu'à d'autres, selon que nos nuages les couvrent ou les quittent. Au moyen

de ces taches, les Lunaires peuvent déterminer la durée du mouvement diurne de la terre, comme nous faisons, nous, pour le mouvement du soleil; et peut-être mesurent-ils leur temps d'après le mouvement des taches de la terre, car ils ne sauraient avoir de cadran plus fidèle. Leur jour alors aurait 24 heures. Un de leurs jours et une de leurs nuits réels mis ensemble ont une durée égale à notre mois lunaire, — le jour une quinzaine et mêmement la nuit.

Le Dr Hooke, cherchant la raison pour laquelle la lumière de la lune ne produit pas de chaleur sensible, fait remarquer que la quantité de lumière qui tombe sur l'hémisphère de la pleine lune se trouve raréfiée dans une sphère dont le diamètre est 288 fois plus grand que celui de la lune, avant d'arriver jusqu'à nous, et conséquemment que la lumière de la lune est 104.368 fois plus faible que celle du soleil. De ce fait il faudrait 104.368 pleines lunes pour donner une lumière et une chaleur égales à celles du soleil à midi. Condensée par les meilleurs miroirs, la lumière de la lune n'impressionne pas sensiblement le thermomètre. Le Dr Smith, dans son ouvrage d'optique, s'applique à montrer que la lumière de la pleine lune égale seulement la 90.900e partie de la lumière habituelle du jour, quand le soleil se trouve caché par un nuage.

Le *seul mouvement régulier* que possède la lune, est celui avec lequel elle tourne autour de son axe exactement dans le même temps qu'elle met à accomplir sa révolution autour de nous dans son orbite.

La quantité de matière dans le soleil est presque 230.000 fois plus grande que la quantité de matière constituant la terre.

La gravité de la lune vers le soleil est plus grande, à sa conjonction, que sa gravité vers la terre, si bien que le point d'égale attraction où ces deux forces s'équilibreraient, tombe entre la lune et la terre.

Le point d'égale attraction entre la terre et le soleil est environ 70.000 fois plus près de la terre que la lune n'est d'elle à son changement.

La lune parfois, dans un ciel clair, disparaît de telle sorte que les meilleures lunettes ne la peuvent découvrir, alors que des étoiles de cinquième ou de sixième grandeur restent constamment visibles. Ce phénomène, Kepler l'a observé deux fois, en 1580 et 1583, et Hévelius en 1620; Ricciolus et d'autres Jésuites à Bologne, et beaucoup de gens en Hollande, l'ont également observé le 14 avril 1642, quoique, à Venise et à Vienne elle fût tout le temps bien en vue.

Le 23 décembre 1703, se produisit un autre obscurcissement total de la lune. A Arles elle parut d'abord d'un brun jaunâtre, à Avignon vermeille et transparente, comme si le soleil avait brillé au travers; à Marseille elle était pour partie rougeâtre, et très sombre pour une autre partie, et à la longue, bien que dans un ciel clair, elle disparut entièrement. Dans l'espèce il est évident que ces couleurs, pour apparaître différentes à la même heure, n'appartiennent pas à la lune, mais sont probablement occasionnées par notre atmosphère, qui se trouve variablement disposée, à différents moments, pour réfracter tels ou tels de ces rayons colorés.

Hévelius écrit qu'il a plusieurs fois constaté dans des ciels parfaitement clairs où des étoiles même de 6e ou de 7e grandeur étaient visibles, que, à la même altitude de la lune et à la même élongation de la terre, avec le même excellent télescope, la lune et ses taches ne paraissent pas également éclatantes, claires et nettes à toute heure, mais sont beaucoup plus brillantes et plus pures et plus distinctes à certains moments qu'à d'autres. Des circonstances de l'observation il résulte que la raison de ce phénomène n'est ni dans notre air, ni dans le tube, ni dans la lune, ni dans l'œil de l'observateur, mais doit être cherchée dans quelque chose existant autour de la lune.

Cossini [Cassini?] a fréquemment observé que la forme circulaire qu'ont Saturne, Jupiter, et les étoiles fixes se change en une forme ovale quand elles approchent de la lune pour l'occultation, et dans d'autres occultations il n'a observé aucune altération de la forme. De même le soleil et la lune s'ils se lèvent ou se couchent à un horizon vaporeux, ne paraissent pas circulaires, mais elliptiques.

De là on peut supposer qu'à certains moments et pas à d'autres, il y a une matière dense qui entoure la lune, où les rayons des étoiles sont réfractés.

Ricciolus affirme que l'élévation de Sainte-Catherine est de 9 milles. Fergusson dit que certaines montagnes de la lune, quand on compare leur hauteur à son diamètre, se trouvent trois fois plus élevées que les plus élevées sur la terre.

Keill, dans ses *Astronomical Lectures*, donne à Sainte-Catherine 9 milles.

Le Dr Herschell dit que peu d'entre elles excèdent 1/2 mille.

Comme il n'y a pas d'atmosphère autour de la lune, les cieux, aux heures du jour, ont l'apparence de la nuit pour un Lunaire qui tournerait le dos au soleil.

M. Schrœter, de Lilienthal, dans le duché de Brême, s'est appliqué à tirer des observations suivantes l'existence d'une atmosphère :

. . . . . .

Le 19 avril 1787, le Dr Herschell a découvert trois volcans dans la partie obscure de la lune. 2 d'entre eux semblaient presque éteints, mais le 3e montrait une éruption caractérisée de feu ou de matières lumineuses, — ressemblant à un petit morceau de charbon de bois ardent que recouvrirait une très légère couche de cendre blanche; il brillait d'un éclat presque aussi vif qu'en pourrait montrer un tel charbon se consumant à la pâle clarté du jour. Les parties attenantes de la montagne paraissaient faiblement éclairées par l'éruption. Une semblable éruption apparut aussi le 4 mai 1783. Le 7 mars 1794, à 8 heures du soir moins quelques minutes, M. Wilkins, de Norwich, un éminent architecte, observa à l'œil nu, sur la partie foncée de la lune, une tache très brillante; elle était là dès l'instant où il leva les yeux vers la lune. Tout le temps qu'il la vit, sa lumière demeura fixe et constante, sauf au moment qui précéda sa disparition, et où son éclat augmenta; — il la vit pendant cinq minutes environ.

Le même phénomène fut observé par Mr. T. Stretton à St-John Sq. Clerkenwell (Londres), le 13 avril 1793, et le 5 février 1795, Mr. Piazzi, astronome royal à Palerme, observa une tache brillante sur la partie foncée de la lune près d'Aristarque.

La lumière zodiacale était probablement ce que les anciens appelaient Trabes. *Emicant trabes quas docos vocant.* Pline, lib. 2, p. 26. D'un grand nombre d'observations Schrœter a conclu que l'atmosphère de Cérès doit être haute de 675 milles anglais et il a reconnu qu'elle était sujette à de nombreux changements (une atmosphère vaste et dense).

L'atmosphère de Pallas, d'après Schrœter, est à celle de Cérès comme 2 à 3; elle subit de nombreux changements; hauteur 468 milles.

Si nous calculons soigneusement la force de la gravité sur la lune, nous trouverons que, si un corps était projeté de sa surface avec une impulsion lui imprimant une vitesse de 8.200 pieds pour la première seconde, dans la direction d'une ligne joignant les centres de la terre et de la lune, il ne retournerait pas à la surface de la lune, mais deviendrait un satellite de la terre. Une telle impulsion pourrait même l'amener, après beaucoup de révolutions, à tomber sur la terre.

Mr. Harte calcule 6.000 pieds Si c'est ainsi, une force trois fois

plus grande que celle d'un canon enverrait un corps au delà du point d'égale attraction — une force que déploient fréquemment les volcans et les vapeurs souterraines.

Brewster's Selenography.
Russell's Lunar Globe.
Schrœter's Maps.
Blunt's Lunar Chart.

Article — Atmosphère — Baromètre — Gaz.

II

NOTE DE M. EDMOND BAUER,

Professeur suppléant de Physique au Collège de France.

D'abord deux remarques générales :

I. Du point de vue scientifique, EUREKA contient certaines affirmations, certaines vues théoriques, qui nous semblent encore exactes ou plausibles; il contient aussi un assez grand nombre d'erreurs et de raisonnements fumeux ou enfantins. Mais, parmi les idées qui demeurent encore, je n'en vois guère dont on puisse attribuer la paternité à Edgar Poe.

Son livre est un poëme, d'une forme émouvante et souvent magnifique; c'est aussi un essai métaphysique assez vague. Mais si l'on veut le considérer comme un essai de philosophie scientifique, il apparaît comme une divagation assez confuse sur des idées qui, dès son époque, étaient dans le domaine public.

II. Un fait remarquable est qu'il paraît ignorer l'une des propriétés essentielles de la matière, celle que la mécanique considère comme sa définition même, *son inertie*. De là une ignorance totale des lois du mouvement, je dirai même un manque d'instinct dynamique tout à fait extraordinaire; de là l'absence des idées de force vive, d'impulsion, de quantité de mouvement, que Léonard de Vinci, Descartes, Leibniz possédaient déjà; de là enfin la confusion entre diffusion de matière, c'est-à-dire mouvement, et irradiation, c'est-à-dire propagation de lumière ou rayonnement.

Je vais entrer maintenant dans le détail :

Page 35, l. 24-29, et p. 39-43 : Pour Edgar Poe la matière est attraction et répulsion.

Les forces répulsives sont nécessaires pour expliquer son impénétrabilité. Idées courantes dès le XVIIIe siècle, exprimées en toute netteté par l'atomiste Boscovich : les atomes sont des centres de forces attractives et répulsives, — attraction aux grandes distances, répulsion aux petites.

Pages 40-42 : Répulsion = électricité. — Erreur grossière, l'électricité développe des forces attractives et répulsives.

Il y a cependant une idée intéressante : les forces naturelles n'ont que deux origines : l'électricité et la gravitation. C'est le point de vue moderne.

Pages 41-42 : La loi en italiques : « *La somme d'électricité...* » n'a aucun sens.

Le raisonnement qui se trouve dans Poe me semble incompréhensible. On sent qu'il fait allusion à la loi de Volta, mais en quels termes !

Page 44 : La « phraséologie philosophique » de Poe (en italique) n'a rien d'original et se retrouve chez tous les atomistes postérieurs à Newton.

Page 49, dernier alinéa : dénué de sens physique.

Pages 54-56 : La loi de Newton comme réciproque de la loi de l'irradiation (de la photométrie). Marie Bonaparte, résumant le fantasme cosmique de Poe, l'a qualifié d'ingénieux mais simpliste. J'ajouterais : *purement verbal.*

Il n'y a aucune raison pour que deux lois en raison inverse du carré des distances soient liées, ni par une action, ni par une réaction. Nous savons aujourd'hui que les origines de ces deux lois sont profondément différentes (sans compter les lois de l'électromagnétisme dont certaines ont une forme analogue).

Pages 72-74 et 104-105 : Objections à l'extension infinie de la matière (objection dynamique et objection optique). Elles sont dues à l'astronome Olbers et datent de la fin du XVIIIe siècle. Classiques à l'époque de Poe.

Elles ne paraissent plus aujourd'hui parfaitement concluantes. Elles ont pourtant joué un rôle dans les travaux d'Einstein et de de Sitter, sur l'« univers fini ».

Pages 74-82 et 96-97 : L'hypothèse de la nébuleuse originelle n'est pas complétement abandonnée. On l'admet encore pour l'univers entier, ou pour la Galaxie (cf. JEANS, *Les étoiles dans leur course,* Paris, Hermann, 1931, ch. VII, p. 143 et suivantes). C'est seulement la théorie de l'éjection des planètes par force centrifuge qui paraît moins plausible.

Page 87, l. 7-12 : La phrase sur les « indices de luminosité » est très obscure et je doute qu'on puisse lui attribuer un sens. La lumière que nous envoie la lune pendant les éclipses totales n'est que le reflet de celle de la terre.

Page 89 : *La vitalité terrestre procède en raison égale de la condensation terrestre*, proposition certainement fausse : la vie n'est possible qu'entre des limites étroites de température : trop de chaleur, ou trop peu, et la mort règne partout. La vie n'est peut-être qu'une rare exception.

Pages 99-105 : La division de l'univers en « groupes » est une hypothèse encore admise (cf. JEANS, *l. c.*, chap. VIII, p. 147 et suivantes).

Elle paraît déjà se trouver chez Kant.

Pages 101 et suivantes : Le rôle des nébuleuses est devenu tout à fait capital depuis Poe. On en connaît un beaucoup plus grand nombre, on connaît mieux leur distribution dans l'espace; on a tiré de leur étude des conséquences insoupçonnées des contemporains de Poe.

Pages 144-148 : Tout ce passage sur les morts et résurrections successives de l'Univers est très beau. Il semble être une prévision des théories modernes sur la dégradation de l'énergie et sa réorganisation. Là où Poe fait intervenir Dieu, Boltzmann et Maxwell font intervenir *le hasard*.

Malheureusement tout cela se trouve déjà chez Kant dans son Essai de cosmogonie (1775, je crois).

Le principe de Carnot a été vulgarisé chez les ingénieurs par Clapeyron (1834), mais développé surtout par Lord Kelvin (1848), et Clausius (1850). Je ne vois chez Poe qu'une idée très vague de la dégradation.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

HISTOIRE

DE LA

TRADUCTION D'*EUREKA*.

Dans sa première étude sur *Edgar Poe, sa vie et ses ouvrages* (*Revue de Paris*, mars et avril 1852), Baudelaire avait consacré une page à cet essai cosmogonique :

EUREKA était sans doute le livre chéri et longtemps rêvé d'Edgar Poe. Je ne puis pas en rendre compte ici d'une manière précise. C'est un livre qui demande un article particulier. Quiconque a lu *la Révélation magnétique* connaît les tendances métaphysiques de notre auteur. *EUREKA* prétend développer le procédé, et démontrer la loi suivant laquelle l'univers a revêtu sa forme actuelle visible, et trouvé sa présente organisation, et aussi comment cette même loi, qui fut l'origine de la création, sera le moyen de sa destruction et de l'absorption définitive du monde. On comprendra facilement pourquoi je ne veux pas m'engager à la légère dans la discussion d'une si ambitieuse tentative. Je craindrais de m'égarer et de calomnier un auteur pour lequel j'ai le plus profond respect. On a déjà accusé Edgar Poe d'être un panthéiste [1], et, quoique je sois forcé d'avouer que les

[1] Deux mois auparavant, avec l'*École Païenne* (parue le 22 janvier 1852), Baudelaire, se faisant l'avocat du vrai, du bon, du juste, de l'utile, de la raison, et demandant à la littérature de « marcher fraternellement entre la science et la philosophie », avait nettement pris position contre certains auteurs contemporains (Laprade, Banville, Leconte de Lisle, Ménard, etc.) dont l'effort inspiré par « la passion frénétique de l'art » semblait tendre à oublier les origines chrétiennes de notre civilisation et à ramener sur la terre les dieux de l'Olympe. — V. la *Note du traducteur*, p. 149.

apparences induisent à le croire tel, je puis affirmer que, comme bien d'autres grands hommes épris de la logique, il se contredit quelquefois fortement, ce qui fait son éloge[1]; ainsi, son panthéisme est fort contrarié par ses idées sur la hiérarchie des êtres, et beaucoup de passages qui affirment évidemment la permanence des personnalités.

Edgar Poe était très fier de ce livre[2], qui n'eut pas, ce qui est tout naturel, le succès de ses contes. Il faut le lire avec précaution et faire la vérification de ses étranges idées par la juxtaposition des systèmes analogues et contraires.

Ainsi, dès 1852, Baudelaire était parfaitement au fait de l'importance que Poe attachait à son traité cosmogonique, et il connaissait déjà cet ouvrage dans son objet, dans ses tendances, dans ses conclusions. Cependant on voit avec quelle réserve il en abordait alors l'examen et comme il se gardait de s'engager à son sujet[3].

Une telle prudence, si contraire à son tempérament comme à ses habitudes, s'explique aisément et de deux chefs. D'une part, était-il bien qualifié pour se prononcer sur un livre comme celui-là, dont la pleine intelligence réclame des connaissances scientifiques

[1] Cf. cette pensée sur l'Album de Philoxène Boyer :

« Parmi les droits dont on a parlé dans ces derniers temps, il y en a un qu'on a oublié, — à la démonstration duquel *tout le monde* est intéressé, — le droit de se contredire. »

[2] V. l'extrait de la biographie de Rufus Griswold, p. 2-3. — Une anecdote est sur ce point bien significative, nous la cueillons dans la *Virginia édition :* quand Poe eut terminé son « poëme en prose », il se hâta de le porter à son éditeur, M. Putnam, et suggéra, pour commencer, un tirage à 50.000 exemplaires. M. Putnam l'écouta attentivement, et tira à 750.

[3] *Eureka* est encore mentionné deux fois dans l'étude de 1852. La première, le biographe raconte que Poe poussait si loin l'indifférence en matière de public, qu'il ne craignait pas de développer dans une taverne les grandes lignes de « son terrible livre »; la seconde, qu'après l'apparition de l'ouvrage, l'auteur « s'adonna à la boisson avec fureur ». Cette dernière assertion est reproduite dans la préface des *Histoires Extraordinaires*, où on lit aussi qu'une « lecture » d'*Eureka*, donnée à New-York, avait soulevé de grosses discussions. Mais aucun de ces passages, on le voit, ne constitue un jugement critique.

étendues, une initiation sérieuse aux systèmes de Bacon, Newton, Kepler, Laplace, un commerce familier avec les lois de la gravitation et de l'attraction ? Sans doute il ne manquait point d'esprit philosophique et un poëte sait toujours entendre quelque chose à la musique des sphères. Mais une culture spéciale n'en est pas moins indispensable quand il s'agit d'apprécier des calculs sidéraux et des hypothèses sur la mécanique de la Création. D'autre part n'eût-il pas été dangereux, tant pour la cause de Poe que pour le succès de son traducteur, d'aiguiller le public sur un ouvrage qui, en raison de sa très particulière nature, de son inorthodoxie et de la contention d'esprit qu'en réclame la lecture, avait de fortes chances pour rebuter les uns et choquer les autres ?

Pendant plusieurs années, pendant la période 1852-1857 tout au moins, Baudelaire devait rester fidèle à l'attitude qu'il avait adoptée tout d'abord. Deux textes le montrent nettement. C'est d'abord la phrase finale de l'étude sur *Edgar Poe, sa vie, et ses œuvres*, parue en tête des *Histoires Extraordinaires* (1856) :

Si je trouve encore, comme je l'espère, l'occasion de parler de ce poëte, je donnerai l'analyse de ses opinions philosophiques et littéraires, ainsi que généralement des œuvres dont la traduction complète aurait peu de chances de succès auprès d'un public qui préfère de beaucoup l'amusement et l'émotion à la plus importante vérité philosophique.

— C'est aussi un billet à Sainte-Beuve, qui appartient à peu près à la même époque (26 mars 1856) et où le traducteur précisait ses intentions en ce qui concernait les *Notes nouvelles* (*Nouvelles Histoires Extraordinaires*, 1857) :

La deuxième préface contiendra l'analyse des ouvrages que je ne traduirai pas, et surtout l'exposé des opinions scientifiques et littéraires de l'auteur. Il faut même que j'écrive à M. de Humboldt pour lui demander son opinion relativement à un petit livre qui lui est dédié, c'est *Eureka*.

Donc, point de doute : jusqu'en 1857 Baudelaire, bien qu'il eût une très haute idée de l'ouvrage, n'envisagea nullement d'en

donner une version française; il se proposait seulement d'en analyser la substance dans sa deuxième préface.

Mais celle-ci paraît : et c'est en vain qu'on y chercherait un exposé des idées scientifiques de Poe, et c'est tout juste si l'essai cosmogonique s'y trouve nommé. En revanche, vers le milieu de l'été 1859[1], on voit Baudelaire très inopinément mander à sa mère et à Poulet-Malassis, ses confidents habituels, qu'il a résolu de traduire *Eureka* en entier.

Que s'était-il donc passé entre 1857 et 1859, qui l'eût amené à modifier aussi complètement ses projets? C'est là une question qui peut prêter à bien des conjectures. Avait-il, suivant l'intention marquée dans son billet à Sainte-Beuve, écrit à Alexandre de Humboldt pour lui demander conseil et l'auteur de *Cosmos* s'était-il prononcé pour la traduction *in extenso* ? [2]. Ou bien, après le

[1] Ni l'un ni l'autre des billets n'est daté. Mais leur teneur permet de les rapporter approximativement à cette époque-là.

[2] Cette conjecture-là est évidemment la plus séduisante, mais c'est aussi à notre sentiment la moins vraisemblable. En effet, il faut d'abord remarquer qu'Alexandre de Humboldt ne semble même pas s'être aperçu qu'*Eureka* lui était dédié, car aucun billet de lui ne figure dans la correspondance de Poe non plus que les noms de Poe et d'*Eureka* ne se rencontrent dans les recueils de la sienne propre. D'autre part Humboldt, à l'heure où Baudelaire marquait l'intention de le consulter, n'avait guère moins de quatre-vingt-sept ans, circonstance qui ne favorise pas généralement l'activité épistolaire. Enfin n'est-il pas évident que si Baudelaire avait reçu une réponse de l'auteur de Cosmos, qui, à l'époque, exerçait au domaine scientifique une royauté encore beaucoup plus incontestée que Victor Hugo au domaine lyrique, il n'aurait pas manqué de s'en prévaloir tant auprès de ses intimes que du public?

Ainsi donc tout porte à croire qu'il n'y a pas eu de lettre adressée par Humboldt à Baudelaire. Du moins y avait-il eu une lettre de Baudelaire à Humboldt?

La correspondance du savant n'en mentionnant point, il convenait d'étendre nos recherches à sa bibliothèque. Mais qu'était-elle devenue? Après une enquête vainement poursuivie auprès des personnes les plus qualifiées, nous désespérions de l'apprendre jamais, quand nous avons reçu du très obligeant M. W.-A. Marsden, conservateur des imprimés au British Museum, la lettre suivante, qu'en raison des détails circonstanciés qu'elle apporte, nous croyons devoir traduire ici dans sa totalité :

La bibliothèque du Baron Alexander von Humboldt fut acquise en 1860, pour le prix de 4.000 £, par M. Henry Stevens de Vermont (États-Unis), un bibliographe et

succès des *Histoires* et *Nouvelles Histoires Extraordinaires* et l'accueil honorable d'*Arthur Gordon Pym*, l'année précédente, avait-il considéré que la publication d'*Eureka* ne pouvait plus présenter de réels dangers et qu'il convenait dès lors d'en courir l'aventure? Ou bien le risque de celle-ci s'était-il imposé à son esprit comme un devoir d'autant plus impérieux que plein de péril? Ou bien avait-il changé d'avis simplement en raison de son impécuniosité et parce qu'il ne haïssait pas de se contredire?... Nous ne pouvons que le répéter : il n'existe à notre

négociant bien connu qui avait une agence à Londres. Au cours de l'année 1863, un catalogue de vente fut établi et imprimé; mais la vente ne devait jamais avoir lieu, car en 1865 la bibliothèque tout entière devint la proie des flammes dans les caves de MM. Sotheby, les « auctioneers » de Londres.

Je tiens ces renseignements de M. Stiles, de la firme Henry Stevens fils et Stiles (39 Great Russell st., London, W. C.) sous laquelle se poursuit aujourd'hui l'activité de l'affaire fondée jadis par M. Henry Stevens, de Vermont.

Il est probable que le catalogue (que le Département possède en double ...) n'avait pas encore été distribué avant le sinistre; mais quelques exemplaires en furent sauvés et vendus par M. Henry Stevens.

Ce catalogue a pour titre : *The Humboldt Library. A catalogue of the library of Alexander von Humboldt. With a bibliographical and biographical memoir by Henry Stevens. London : Henry Stevens, American Agency,* 4 Trafalgar Square, 5 th Nov. 1863.

Il contient 11.164 numéros et la vente qu'il annonçait devoir durer 29 jours...

Les vérifications que j'y ai faites n'ont pas donné tous les résultats que vous en espériez. On y trouve bien sous le n° 7832 l'*Eureka* de Poe dans l'édition originale (New York, roy. in-12, 1848), en revanche aucune mention d'ouvrages de Baudelaire ni d'aucune lettre de Baudelaire ou de Poe.

Voilà qui est net assurément, et il semblerait que c'en fût assez pour trancher la question.

Mais d'une part les biographes les plus autorisés de Humboldt relatent que c'était son habitude, sur la fin de sa vie, pour se défendre contre le flot montant de son courrier, que de jeter au panier toute lettre qui ne lui semblait pas mériter une attention particulière; d'autre part la tradition, en Allemagne, veut qu'à sa mort son valet de chambre, auquel il avait légué son mobilier, ait détruit ou dispersé beaucoup de ses papiers.

Dès lors, comment oser conclure formellement?...

Terminons cette longue et décevante note en mentionnant que la postérité a du moins, dans la mesure qui lui appartenait, réparé la regrettable indifférence dont il semble bien que l'auteur de *Cosmos* ait fait preuve à l'égard de Poe en 1848 : elle a donné le nom d'*Eureka* à une petite cité qui s'élève, en Californie, dans le golfe de *Humboldt*.

connaissance aucun texte qui autorise à choisir entre ces hypothèses [1].

Commencée aussitôt, la version française d'*Eureka* trouva acquéreur, dès avant achèvement, dans la personne d'un sieur Carlos de Rode ou Derode, qui venait de fonder la *Revue Internationale* (Paris-Genève) et ne semble pas avoir d'autre titre littéraire auprès de la postérité, car c'est à celui-là seul que son nom figure au Catalogue général de la Bibliothèque Nationale. La publication en fut annoncée au verso du bulletin de souscription, dans le sommaire du deuxième numéro : «*Eureka*, par Edgar Poe, traduction par Charles *Baudelaire*». Le prix convenu était de onze cents francs, pour autant qu'il soit possible de se reconnaître dans le fatras de billets, tout encombrés de chiffres, dont elle allait devenir l'objet.

Mais le manuscrit n'était pas encore livré que déjà un différend survenait à propos du mode de paiement, l'auteur préten-

[1] On peut croire aussi qu'il subit dans une certaine mesure l'effet des adjurations que lui avait values le succès des *Histoires Extraordinaires*. Barbey d'Aurevilly notamment, dans son article du *Pays* (18 juin 1856), écrivait :

Baudelaire, qui a pris possession du poète et du conteur américain par sa manière de le traduire, doit nous donner successivement ses œuvres complètes : d'abord la suite des *Contes* dont nous avons le commencement et qu'il fera précéder de l'analyse des opinions littéraires et philosophiques de l'auteur, puis le poème d'*Eureka* et le roman d'*Arthur Gordon Pym*, et enfin pour le petit nombre d'esprits à qui la poésie est encore chère dans sa forme et dans son essence, des poésies individuelles. Nous attendons impatiemment ces publications.

... Edgar Poe est un spiritualiste refoulé et mutilé par le matérialisme de son pays et de son temps. A la matière morte il demande mieux qu'elle, à ses lois qu'il borne une espèce de magie noire ou blanche qui les expliquent. Mais, à tout prix, il veut sortir de leur esclavage. On assure que le poème cosmogonique d'*Eureka* est conçu en dehors des idées du XIXe siècle, et rien n'est plus croyable. La prison du Cosmos écrase la vigueur d'Edgar Poe, qui n'a trouvé de délivrance ni dans Humboldt, ni dans Arago, ni dans les travaux des Académies; car cet esprit ardent qui a dévoré et digéré si vite les sciences humaines a faim d'un aliment inconnu que les sciences humaines ne donnent pas, et il meurt de cette faim-là comme il est mort de l'autre, Ugolin deux fois !

On voit par ces deux extraits combien Barbey d'Aurevilly semblait curieux de connaître *Eureka*. Il est d'autant plus remarquable qu'il ait gardé un silence complet lors de la publication de l'ouvrage, et de ce fait on semble autorisé à croire que la lecture l'en déçut profondément.

dant au versement immédiat du montant intégral dont il avait fait état par avance dans ses règlements avec Poulet-Malassis, tandis que l'éditeur du périodique entendait ne s'acquitter que par acomptes. Plusieurs passages des lettres de Baudelaire sont relatifs à ce premier incident :

[1er ou 2 septembre 1859.]

M. de Rode est arrivé ! Il me donnera dimanche... 400 francs. Je m'attendais à 1.000, ou du moins à une quantité d'argent équivalente à la quantité de copie faite.

Je vais me conduire comme un cuistre, lui donner pour 400 fr. de matière et garder le reste jusqu'à ce qu'il me renvoie de l'argent. (*A Poulet-Malassis.*)

25 septembre 1859.

Quand je vous verrai, je vous ferai une lettre qui vous autorise à demander (en une fois ou deux) à M. Carlos de Rode les 600 (peut-être plus) qui me restent à toucher sur *EUREKA*. (Au même, *inédit.*)

[Fin du même mois.]

Le 8 (il sera temps), j'écrirai à de Rode (qui m'a offert 200 fr. dont je n'ai pas voulu) que je demande *tout* le salaire d'*EUREKA ;* qu'il m'envoie en argent tout ce qu'il pourra, avec une lettre qui autorise M. Malassis à *tirer* sur lui à Genève pour le reste.

1er octobre 1859.

Quand je vous aurai fait une lettre pour M. de Rode, vous conviendrez avec lui de l'époque du paiement, et il faut qu'il soit exact. (*Fragment inédit.*)

Un second incident, d'un autre ordre, se greffait bientôt sur le premier :

1er octobre 1859.

... Je n'ai pas pu arracher d'épreuves à celle-ci [*la Revue Internationale*]. Voilà que la métaphysique la plus subtile du monde va devenir ténébreuse par les fautes d'impression. (*A Poulet-Malassis, inédit.*)

[Fin octobre 1859.]

Je ne t'ai pas envoyé le numéro de la *Revue de Genève*, parce que l'ouvrage est pour toi d'une nature inintelligible, et ensuite est devenu plus obscur encore par les abominables fautes d'impression commises par ces imbéciles. (*A Mme Aupick.*)

Pas d'épreuves, mais des coquilles multiples [1] !

On devine la fureur de Baudelaire, et on ne s'étonnera pas que des épithètes dépourvues d'aménité commencent de fleurir sous sa plume, ni qu'il se prenne à rouler des projets de vengeance. D'autant que l'obstination de Derode dans son système de paiement fractionné [2] lui prêtait des apparences de duplicité vis-à-vis de Mme Aupick qui, sur la promesse d'un imminent remboursement, lui avait fait l'avance d'une partie de la somme due à Poulet-Malassis.

Je veux vous consulter sur la possibilité de jouer deux mauvais tours à ces canailles de Genève,

mandait-il à ce dernier le 20 décembre.

Ces intentions furent-elles approuvées par l'éditeur-ami et reçurent-elles un commencement d'exécution? Nous l'ignorons. Le certain, ce que montre la Correspondance, c'est que dans un court délai la querelle s'était envenimée à telle enseigne que la Revue avait interrompu la publication :

13 janvier 1860.

Tu dois, ma chère mère, ne rien comprendre à ma conduite, et, naturellement, te figurer des monstruosités.

[1] Il y en avait eu tellement dans la première livraison que, dans la seconde, la direction avait jugé nécessaire de publier l'avis suivant, singulièrement dépourvu d'artifice :

Les nombreuses fautes de typographie qui se sont glissées dans le n° 1 ont rendu nécessaire une table d'errata. Nous comptons sur le bon vouloir du public pour suppléer ce qu'elle a encore d'incomplet.

[2] « Cet imbécile de de Rode m'a dit que désormais il ne voulait payer que par numéro... Je n'ai arraché à de Rode qu'un acompte insignifiant. » (*A Poulet-Malassis*, 12 ou 13 décembre, *inédit.*)

Mon explication est simple. Brouille, brouille absolue avec les gens de Genève, grossièretés, violences, etc. Mais quand on se brouille avec les gens, on les paie. Mon compte va être réglé; je vais être payé et on va me rendre plusieurs manuscrits, excepté celui en cours de publication.

16 février 1860.

J'aurai peut-être recours à vous, pour terminer l'affaire de Rode... il m'est dû 400 fr. que je voudrais bien expédier à Mme Aupick. Et notez bien que j'ai été *insulté, insulté* par ces drôles qui ne savent même pas l'orthographe. Si je n'étais pas criblé d'affaires, j'aurais souffleté ce cuistre dans son cabinet (*A Poulet-Malassis*).

23 février 1860.

Ma situation vis-à-vis de de Rode est celle-ci : à plusieurs reprises il m'a promis le paiement intégral d'*EUREKA*. Une querelle est survenue, étrangère à l'argent. Bien que j'aie à me plaindre de ces gens-là, laissez-moi l'avertir de cette délégation. Si par rancune — il est si bête! — il retirait sa parole et ne voulait payer qu'après impression, sachez que l'avant-dernière partie paraît dans les premiers jours de *mars*, et la dernière dans les premiers jours d'*avril*... De plus, horreur! ils ont perdu des feuillets du manuscrit, et je suis obligé de les recommencer! (*Au même.*)

Il semble bien qu'alors Poulet-Malassis essaya d'intervenir autant comme créancier délégué que comme pacificateur, après avoir pris les raisons de Derode[1]. Autrement le billet qui suit serait incompréhensible :

28 février 1860.

Mon cher, votre lettre de ce matin m'a causé une vive irritation.

On perd des feuillets, je supplie pour qu'on les cherche. *Pas de réponse.* Je les recommence, je supplie pour qu'on me dise si le raccord est juste; pas de réponse.

Et toujours (autrefois) des tirages avant que les épreuves (*renvoyées le jour même*) soient arrivées à l'imprimerie!

[1] Poulet-Malassis, lui, semble être resté en bons termes avec Derode, dont il partageait les idées avancées. L'incident survenu avec Baudelaire n'empêchera pas la *Revue Internationale* de continuer à annoncer ses publications.

C'est à avoir envie de faire le mouchard et de supplier le gouvernement, notre père, de supprimer ces gens-là !

Pour l'argent, autre bêtise : le compte de ce qui a paru est de 63 pages, c'est-à-dire de 4 feuilles (600 francs) *plus une page.*

Ce qui reste à publier (partie étant à Genève, et partie chez moi) fait 45 pages environ. Donc j'ai raison. J'ai trop l'habitude de ces choses-là, pour me tromper de plus que d'une somme insignifiante.

Donc j'ai reçu 620 fr., et il a paru 63 pages. J'éprouve une telle irritation à propos de tant de sottises que *je suis prêt à vous envoyer la fin du manuscrit* qui est là, devant moi[1]. Vous ne le donnerez qu'en échange d'argent. Ils ont de quoi faire un numéro, s'ils ne veulent tout mettre d'un coup.

D'ici là, ne bougez pas, n'écrivez pas.

Mais ni ces arguments, pour fondés qu'ils pussent être, ni les tactiques conjuguées des deux amis, ne devaient plus servir de rien. Faut-il croire que la *Revue*, du fait de l'insuccès manifeste d'*EUREKA*, se sentait assez forte pour pouvoir se dérober sans péril à l'exécution de ses engagements, et avait résolu d'ores et déjà de mettre à profit l'occasion qui s'en offrait ? Il y a un indice sérieux dans ce sens, car nous l'allons voir, avec une désinvolture vraiment inouïe, désavouer et ridiculiser, dans le corps même de sa plus prochaine livraison et par la plume d'un de ses principaux rédacteurs, la publication qu'elle avait poursuivie pendant quatre de ses numéros consécutifs (octobre 1859-janvier 1860) et dont ses lecteurs étaient en droit d'attendre la fin ! — Faut-il admettre que Baudelaire, par quelque imprudence verbale, avait rendu toute conciliation impossible ? De cela aussi on peut trouver un commencement de preuve dans une lettre à Poulet-Malassis, en date du 16 février 1860, où on lit : « Je crains fort que M. Zacharie Astruc[2] qui, au Café du Chemin de fer, a assisté *à mon*

[1] Cette assertion ne laisse pas d'être singulière, car, on le verra bientôt, c'est seulement en 1863 que le manuscrit fut tout à fait terminé. Il faut donc croire ou qu'une fois de plus Baudelaire prenait son désir pour un fait accompli, ou qu'il avait établi à l'époque une version provisoire qu'il se réservait de reviser lors de l'impression du volume.

[2] Alors critique musical à la *Revue Internationale.*

imprudente conversation, — c'est nous qui soulignons — ne soit pas étranger à cette querelle.» — Mais peut-être, pour expliquer que le différend ait pu pareillement s'envenimer, convient-il bien plutôt encore de se souvenir de l'esprit et des tendances qu'affichait la *Revue Internationale*, — tendances et esprit tout à la fois si marqués et si contraires aux idées chères à Baudelaire, qu'on ne peut se défendre de se demander ce qu'il était venu faire dans cette galère! La *Revue Internationale* en effet — il n'est qu'équitable de le reconnaître — justifiait et n'avait cessé, depuis sa fondation, de s'appliquer à justifier son programme. C'est à l'évangile de Rabelais qu'elle avait emprunté sa devise : «*Entrez qu'on fonde ici la foi profonde!*» Ce qu'elle célébrait tout au long de ses pages, c'était le Progrès, le Vrai opposé au Beau[1], la Fraternité des peuples, la Paix universelle, les bienfaits de la Science, de l'Industrie, de la Machine, de l'Utilitarisme. Sans doute il lui arrivait bien de temps à autre de donner l'hospitalité à des articles littéraires au bas desquels d'aventure Baudelaire reconnaissait la signature d'un ami : quelque glose de Gœpp sur une traduction nouvelle d'Horace ou des Souvenirs de Champfleury sur Gérard de Nerval. Mais enfin la littérature ne venait chez elle qu'à titre d'invitée et seulement en passant; son véritable domaine était de l'ordre social; et ses visées allaient principalement à une réformation dans le sens socialiste, à l'égalité des classes, au rejet de tout dogme et particulièrement du catholique, à la diffusion de la libre pensée, etc., — bref à tout ce que lui, en fidèle disciple de Joseph de Maistre et de Poe, tenait pour méprisable, utopique, entaché d'hérésie, et démoniaque par essence. Aussi bien pour se faire une idée des extravagances auxquelles la doctrine de la *Revue Internationale* pouvait porter ses rédacteurs, il suffit de parcourir les articles de Mario Proth, leur coryphée, celui qui donnait le ton et le branle aux autres, et le seul d'entre eux au total qui, à défaut de mieux, montrât du moins un réel tem-

[1] Faut-il rappeler que le Baudelaire de 1860 ne ressemblait plus du tout au Baudelaire de 1852, auteur de l'*École Païenne* mentionnée note 1, p. 207? On le sait de reste.

pérament, «cette beauté du diable de l'écrivain», comme a dit Barbey d'Aurevilly. Lecture non moins récréative que concluante! Par exemple, Proth n'hésitait pas à préférer Champfleury à Balzac pour ses dons d'observation et sa communion avec la nature; ce qu'il admirait principalement en Hugo, c'est l'humanitariste qui a relevé la fille et combattu la peine de mort, et, chez Michelet, son mysticisme laïque; pour le passé de la France, «foi idiote et fanatisme servile», il n'avait pas assez de mépris; de Bossuet il écrivait froidement que tout ce qu'il sait faire, c'est tonner «des mots, des mots, des injures, des bêtises autoritaires» et, du prestigieux Vicomte que, à la différence de Humboldt, il n'avait su rapporter d'Amérique «que de maigres inventions : *Atala* et les *Natchez*, bouquins aussi inutiles qu'oubliés». Enfin écoutons-le s'abandonner à sa passion antireligieuse : «Homme, petit enfant abruti — laisse ta marâtre, la mégère Église. Ta mère, ta bonne mère, la nature t'offre sa mamelle féconde!» — Et maintenant qu'on imagine «l'irascible Baudelaire» penché sur ces échantillons de la pensée contemporaine, et les réactions où ils pouvaient le jeter! Peut-être ne se sentira-t-on pas éloigné d'admettre avec nous que les proses de Mario Proth durent bien compter pour quelque chose dans «la querelle, étrangère à l'argent», qui devait aboutir à une brouille irrémissible.

Mais revenons aux faits et à leur enchaînement. Nous avons abandonné notre récit sur la fin de février 1860.

Un mois plus tard la *Revue Internationale*, par la plume de Félix Platel, son chroniqueur littéraire attitré, passait en revue l'équipe de ses collaborateurs. Or voici ce qu'après une longue énumération où étaient célébrés les mérites de chacun d'eux, — morceau que nous ne reproduirons pas parce qu'il n'offre vraiment aucun intérêt, — voici ce qu'arrivé à l'article d'*Eureka*, Platel, très évidemment avec l'approbation de Derode, écrivait :

Enfin, le lecteur veut-il s'écrier tout effrayé : *suis-je un idiot?* il n'a qu'à s'aventurer dans cette gigantesque charade d'un des deux grands hommes d'Amérique (l'autre est Washington) et traduite par celui qui est le premier poète de la France nouvelle.

Allusion aussi délicate que discrète, n'est-il pas vrai ? Du moins présentait-elle l'intérêt de lever le voile sur les intentions définitives de la *Revue*. Quelques jours plus tard Baudelaire était fondé à écrire à sa mère :

Voilà que les gens de Genève refusent de payer les 400 francs et refusent même d'imprimer la fin du manuscrit. Peut-être un procès, car je ne veux pas perdre la fin du manuscrit.

Si Baudelaire, comme il semble bien, ne fut jamais payé du solde du prix convenu, on ne peut guère douter toutefois qu'il finit par rentrer en possession de son texte, car la suite de sa correspondance ne montre point de plaintes à ce sujet. Mais il devait garder de cette mésaventure un souvenir cuisant, et le périodique qui la lui avait value, allait rester dans son esprit un parangon de scandale. On le voit écrire à Poulet-Malassis, le 23 août suivant, à propos de coquilles dans les épreuves des *PARADIS ARTIFICIELS* : «La *Revue Internationale* elle-même m'a moins humilié par ses sottises que vous par les miennes»; puis encore, le 12 juillet, en lui reprochant sa négligence quant à la publicité :

En revanche l'infâme *Revue Internationale Cosmopolite, fondée à Genève le 1er août 1859*, est partout, partout, partout. Je ne serais pas étonné qu'elle finît par avoir du succès, surtout quand elle dit : A cela que répond Bossuet ? *Des bêtises, des bêtises, des bêtises !* ou bien : *De Quincey fut un homme universel... en somme pas grand'chose ! S'il avait voulu profiter de ses relations de famille, il aurait pu se faire une situation honorable dans le commerce.*

Toutefois et contrairement au pronostic qu'on vient de lui voir énoncer, devait-il avoir la satisfaction d'assister à l'effondrement du périodique abhorré : la livraison d'où il avait tiré ces extraits fut, en effet, la dernière de la *Revue Internationale* [1].

[1] Le n° 10 (celui du mois de mai, vraisemblablement paru en juin-juillet). La collection de la Bibliothèque Nationale en est incomplète, ce qui nous a empêché de vérifier la source des citations que montre le billet du 12 juillet. Cependant, sur le vu de son sommaire, tel que l'a reproduit la *Correspondance littéraire*, nous ne pensons pas nous aventurer beaucoup en présumant

Nous voici arrivés à la seconde partie de cette histoire, — à celle qui a trait à la publication en librairie. Et, après la cruelle déconvenue sur laquelle s'est close la première, on aimerait à pouvoir dire tout de suite qu'elle se déroula sous le signe du succès. Mais notre véracité nous interdit cette consolation : ce sont de nouvelles épreuves qu'il va nous falloir rapporter. Quatre années entières s'écouleront avant qu'*Eureka* paraisse, et le volume, finalement, ne rencontrera que l'indifférence générale.

Cette seconde partie d'ailleurs ne laisse pas d'être, au moins à première vue, obscure. Nous dirons d'abord les sujets d'étonnement qu'elle présente, puis nous essayerons de les expliquer en nous aidant soit du document, soit des conjectures qu'il autorise.

C'était l'invariable habitude de Baudelaire — nous avons eu souvent l'occasion de la vérifier — de s'occuper très à l'avance du placement de ses ouvrages en librairie. Et de fait on constate qu'en l'espèce, il n'avait pas manqué de s'y conformer, car ses lettres à Poulet-Malassis nous le montrent dès août 1859 — c'est-à-dire alors qu'*Eureka* n'avait pas seulement commencé de paraître à la *Revue Internationale* (octobre) — en pourparlers avec Michel Lévy qui, en tant qu'éditeur des trois premiers volumes des traductions (*Histoires Extraordinaires, Nouvelles Histoires extraordinaires, Aventures d'Arthur Gordon Pym*), avait sans doute marqué de l'intérêt pour le quatrième. Mais tout de suite, dans les quelques bribes de billets à Poulet-Malassis qui ont rapport à ces pourparlers-là, on ne peut se défendre de relever un ton de contrainte, de mauvaise humeur, voire de rage concentrée qui leur prête un caractère tout à fait insolite. Lisons :

Querelle avec Michel Lévy, à propos d'*Eureka*, que je traduis en entier, et que je voulais vous donner (s. d., commencement d'août).

que le premier extrait fut tiré des *Vagabonds*, de Mario Proth — on a vu plus haut que Bossuet était une de ses « bêtes noires », — et le second des Commentaires dont un M. Roger Roux avait accompagné sa traduction de l'essai de Quincey : *Le meurtre considéré comme un des Beaux-Arts.*

Renvoyez-moi ou plutôt rapportez-moi *EUREKA* (septembre).

Je suis encore penché sur *EUREKA*, Michel [Lévy] ne veut pas traiter avant que l'ouvrage soit fini et que la *Revue Internationale* lui ait adressé le 1er numéro (octobre, *inédit*).

EUREKA est encore une question entre moi et Lévy. Si je savais qu'une brouille à ce sujet pût l'amener à me rendre les 3 premiers vol. [des Traductions], je me brouillerais (1er novembre, *collection Marcel Lévy-Danon*).

EUREKA a manqué vous appartenir. Quelle canaille que cet homme! C'est moi qui paye les frais du portrait! (15 novembre, *même collection*).

Singulière attitude à coup sûr que celle dont ces divers extraits reflètent les phases! Ainsi donc c'est à Poulet-Malassis que Baudelaire a remis son manuscrit, mais c'est avec Lévy qu'il engage les pourparlers. Lévy le traîne en longueur, et Baudelaire pourrait trouver dans ces atermoiements l'occasion de reprendre sa liberté; mais il s'en garde. Il grogne, mais il se soumet. Finalement, et bien qu'il affirme être disposé à se brouiller avec Lévy, il lui cède jusque sur les frais du frontispice — dont aussi bien, disons-le tout de suite, le projet n'aura pas de lendemain; il lui cède entièrement, mais en lui lâchant une grosse injure... De loin toutefois, et seulement auprès de Poulet-Malassis, car dans le tête-à-tête, on le devine beaucoup plus souple!... Qu'est-ce à dire? Comment expliquer cette nervosité, cette méchante humeur et ces contradictions au moins apparentes? Et quoi donc, quelle nécessité le forçait à traiter avec Lévy s'il y éprouvait tant de répugnance?

Mais poursuivons. Nous allons rencontrer plus étonnant encore. C'est le 15 novembre 1859, nous venons de le voir, que les pourparlers avec Lévy avaient abouti, et on ne saurait guère douter qu'ils avaient réellement abouti, car : 1° la petite phrase que nous avons extraite de la lettre adressée à Poulet-Malassis ce jour-là : «*EUREKA* a manqué vous appartenir» ne semble pas pouvoir signifier autre chose que «*EUREKA* appartient maintenant à Lévy»;

2° *Eureka* se trouve annoncé sur les couvertures du *Théophile Gautier*, des *Paradis Artificiels* et du *Richard Wagner*, parus respectivement en novembre 1859, juin 1860 et mai 1861, comme «en préparation», «sous presse» ou «pour paraître prochainement chez Michel Lévy»; 3° plusieurs billets de Baudelaire, s'échelonnant d'octobre 1859 au 23 décembre 1861, renferment des allusions fort nettes aux effets ou à la mise en œuvre de cet accord :

Eureka est fini. (*A sa mère*, environ octobre 1859.)

Eureka sera fini dans huit jours. (*A la même*, 8 décembre 1859.)

Je suis maintenant sûr de la publication de 5 volumes [dont *Eureka*] l'année prochaine. (*A la même*, 28 décembre 1859.)

Eureka est tout à fait fini. (*A Michel Lévy*, à l'appui d'une demande d'argent, 15 avril 1860.)

M. Michel Lévy aurait pu vous dire qu'à la fin de l'année paraîtra chez lui mon 4e volume, *Eureka*. (*A Alfred Guichon*, 26 mai 1860.)

Je me présente [à l'Académie] avec les trois premiers volumes de ma traduction d'Edgar Poe (le quatrième, sciences pures, sous ce titre monstrueux : *Eureka*, est sous presse). (*A Victor de Laprade*, 23 décembre 1861.)

Cependant trois mois s'écoulent encore sans que Baudelaire mentionne à nouveau ce livre qui, à l'entendre, était sous presse. — Et voici que le 29 mars 1862, après un rappel des ouvrages qu'il aura à publier cette année-là (*Eureka*, *Petits poëmes en prose* et *Réflexions sur mes Contemporains*), — voici ce que nous lui voyons écrire :

Aussitôt que j'aurai passé des marchés pour ces volumes... [1] (*A sa mère.*)

Et puis, *neuf* mois plus tard :

Michel [Lévy] me tient toujours le bec dans l'eau. Je recule, suivant

[1] C'est nous qui mettons le passage en italique. — Même observation pour le billet du 3 juin donné plus loin.

la tradition des rêveurs, comme devant toute réalité. (*A Poulet-Malassis*, décembre 1862 [1].)

Et puis encore, *six* mois plus tard :

J'ai vendu à la maison Lévy deux *nouveaux* volumes pour augmenter la collection Edgar Poe. Le 4e [*EUREKA*] est presque fini; il ne manque que quelques pages, deux ou trois jours de courage. Le 5e [*HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*] demande une dizaine de jours, pas davantage. (*A sa mère*, 3 juin 1863.)

Mais alors, *EUREKA* n'appartenait donc pas dès longtemps à Lévy, et le manuscrit n'en était donc point parachevé, comme nous avions tant de raisons de le croire? Qu'est-ce à dire une fois de plus? Faut-il donc admettre que l'accord de 1859 n'avait été que de principe? [2] Mais même dans ce cas-là, comment comprendre qu'il ait fallu quatre années à Baudelaire pour achever ce tout petit livre — tout petit à n'y considérer que l'étendue du texte, s'entend, — dont les deux tiers avaient déjà paru? Et comment expliquer que l'exécution du traité, conclu ou prévu évidemment dès 1859, ait été différée jusqu'à ce que la préparation des *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES* se trouvât suffisamment avancée pour que cet ouvrage-là pût être «couplé» avec l'essai cosmogonique? Pourquoi une telle temporisation? A quels calculs, nécessités, convenances ou combinaisons put-elle correspondre?

C'est ici l'instant d'évoquer certaines difficultés survenues entre Baudelaire et Michel Lévy à l'époque qui nous occupe, — difficultés auxquelles, dans nos éclaircissements antérieurs, nous avons par deux fois déjà fait allusion (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 430-431 et *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 395) en annonçant l'intention d'y revenir. C'en est l'examen qui nous permettra sinon de résoudre toutes les questions posées, du moins d'en

[1] Il n'est pas absolument certain que ce passage-là concerne les traductions; il est loisible, avec autant de vraisemblance, de le rapporter à des pourparlers relatifs aux ouvrages personnels de Baudelaire.

[2] V. la note de la p. 237.

approcher la solution. Mais pour y procéder, il va nous falloir ouvrir une large parenthèse et faire une incursion dans une autre histoire que celle-ci, — dans celle des projets que Baudelaire nourrissait alors sans qu'il dût lui être donné de les voir aboutir. Le lecteur voudra bien excuser l'ampleur du détour.

*
* *

Ces projets, en ce qui concerne les œuvres de Poe, étaient, environ 1859, au nombre de trois.

A une époque plus lointaine et alors qu'il était moins familiarisé avec elles, Baudelaire avait conçu le désir d'en faire connaître en France la partie poétique, deux passages de sa correspondance l'attestent [1] :

[1] Dès 1852, dans son article de la *Revue de Paris* (mars et avril), *Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages*, Baudelaire avait consacré à son auteur en tant que poëte, une grande page. Comme les lecteurs de cette collection ne l'ont pas encore eue sous les yeux, le morceau auquel elle appartient devant être joint aux *Œuvres Posthumes et Reliquiæ*, nous croyons nécessaire de la reproduire ici :

«Comme poëte, Edgar Poe est un homme à part. Il représente presque à lui seul le mouvement romantique de l'autre côté de l'Océan. Il est le premier Américain qui, à proprement parler, ait fait de son style un outil. Sa poésie, profonde et plaintive, est néanmoins ouvragée, pure, correcte et brillante comme un bijou de cristal. On voit que, malgré leurs étonnantes qualités qui les ont fait adorer des âmes tendres et molles, MM. Alfred de Musset et Alphonse de Lamartine n'eussent pas été de ses amis, s'il avait vécu parmi nous. Ils n'ont pas assez de volonté et ne sont pas assez maîtres d'eux-mêmes. Edgar Poe aimait les rhythmes compliqués, et, quelque compliqués qu'ils fussent, il y enfermait une harmonie profonde. Il y a un petit poëme de lui, intitulé *les Cloches*, qui est une véritable curiosité littéraire; traduisible, cela ne l'est pas. *Le Corbeau* eut un vaste succès. De l'aveu de MM. Longfellow et Emerson, c'est une merveille. Le sujet en est mince, c'est une pure œuvre d'art. Dans une nuit de tempête et de pluie, un étudiant entend tapoter à sa fenêtre d'abord, puis à sa porte; il ouvre, croyant à une visite. C'est un malheureux corbeau perdu qui a été attiré par la lumière de la lampe. Ce corbeau apprivoisé a appris à parler chez un autre maître, et le premier mot qui tombe par hasard du bec du sinistre oiseau frappe juste un des compartiments de l'âme de l'étudiant, et en fait jaillir une série de tristes pensées endormies : *une femme morte, mille aspirations trompées, mille désirs déçus, une existence brisée*, un fleuve de souvenirs qui se répand dans la nuit froide et

En attendant qu'il plaise au journal *le Pays*[1] de reprendre la publication des 32 feuilletons restants, je vais faire, à mes frais, un joli petit volume de luxe à 50 exemplaires avec des poésies d'Edgar Poe; ce sera absolument inédit. Ai-je besoin de vous dire que votre nom sera un des dix premiers qui seront transmis à l'imprimeur. (*A Paul de Saint-Victor*, 14 octobre 1854.)

A la fin du mois, vous aurez quelques poésies de Poe, de quoi faire une ou deux feuilles. (*A Maxime du Camp*, 18 mars 1856.)

Puis il avait dû reconnaître à quels obstacles quasi insurmontables il se heurterait :

... Une traduction de poésies aussi voulues, aussi concentrées, peut être un rêve caressant, mais ne peut être qu'un rêve[2]. (*Notes nouvelles sur Edgar Poe, NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. XXIII, 1857.)

Cependant, outre *Le Ver vainqueur* et *Le Palais hanté* insérés respectivement dans *Ligeia* et *La Chute de la Maison Usher*, il avait traduit jadis *Le Corbeau* dont tout récemment, sous le titre *La Genèse d'un poëme*, il venait de donner à la *Revue française*, en l'encadrant d'un préambule et de *Méthode de Composition*, une version nouvelle, très retouchée (avril 1859).

Son intention présentement allait à faire une brochure avec *La Genèse d'un Poëme* (lettre à Poulet-Malassis, 1er novembre 1859).

Son second projet consistait à donner une édition de luxe des Contes et, sur celui-là, qu'il devait poursuivre pendant trois ans

désolée. Le son est grave et quasi-surnaturel, comme les pensées de l'insomnie; les vers tombent un à un, comme des larmes monotones. Dans *le Pays des Songes, the Dreamland*, il a essayé de peindre la succession des rêves et des images fantastiques qui assiégent l'âme quand l'œil du corps est fermé. D'autres morceaux tels qu'*Ulalume, Annabel Lee*, jouissent d'une égale célébrité. Mais le bagage poétique d'Edgar Poe est mince. Sa poésie, condensée et laborieuse, lui coûtait sans doute beaucoup de peine, et il avait trop souvent besoin d'argent pour se livrer à cette voluptueuse et infructueuse douleur.»

Voir aussi pour le sentiment de Baudelaire quant au talent poétique de Poe : *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, XIV, et *NOUVELLES HISTOIRES*, XXII et XXIII.

[1] Ce journal publiait alors les *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*.

[2] Cf. p. 233, l'*Avis du Traducteur*.

sans se laisser rebuter par les obstacles, ses lettres nous apportent de nombreux détails :

J'avais à causer avec Michel [Lévy] d'une grosse affaire, une grande édition de Poe. (*A Mme Aupick*, 8 mars 1858.)

Ne perds pas ce feuilleton-ci. Je ne l'ai pas en double, et tu vois qu'il est corrigé par moi. Cela servira si jamais je peux faire une bonne édition de Poe. (*A la même*, 20 février 1860.)

Nous aurons à parler d'une très-grosse affaire. J'ai pensé à une association possible entre vous, Bourdilliat [1] et Bouju [2], pour une édition d'Edgar Poe à 80 francs l'exemplaire. (*A Poulet-Malassis*, 20 mai 1860.)

Plus tard peut-être me sera-t-il permis de faire une édition à ma guise, c'est-à-dire bonne, belle et solide. (*A Alfred Guichon*, 26 mai 1860.)

Informez-vous combien M. Perrin [3] fait payer sa feuille (grand in-8°) et combien il faudra de temps pour imprimer huit cents pages. (*A Josépbin Soulary*, 12 juillet 1860.)

Je prépare depuis longtemps une belle édition dans laquelle je ne mettrai pas le volume de philosophie d'*EUREKA*, lequel doit paraître dans la collection Lévy à 3 francs, et, dans cette édition, je mettrai les morceaux inédits...

[1] Bourdilliat, l'inventeur du livre à 1 franc, et le fondateur de la Librairie nouvelle, était alors en concurrence déclarée avec Lévy. Baudelaire ne l'ignorait pas. On lit dans une lettre où il met Poulet-Malassis en garde contre les périls de l'édition à bon marché : «Le livre à 20 sols est le fléau des maisons Lévy et Bourdilliat. Si l'un de ces messieurs consentait à cesser le premier, l'autre serait délivré. Ils se font un mal réciproque, voilà tout.» (8 septembre 1860). Comment dès lors l'idée avait-elle pu lui venir de s'adresser à Bourdilliat pour un projet dont l'accomplissement nécessitait le concours de Lévy? On peut présumer que cette démarche-là où il avait vu sans doute un coup de maître, ne servit guère ses intérêts auprès de ce dernier, surtout quand Lévy eut réussi à «absorber» Bourdilliat (v. p. 235) et de ce fait se trouva mieux en état que jamais de faire expier à ses auteurs leurs velléités d'indépendance. Mais Baudelaire, à son grand préjudice, cédait volontiers à cet *esprit de perversité* que Poe a si clairement défini.

[2] Nous ne savons rien sur lui, hors qu'il est mentionné dans le Bottin de 1861 comme éditeur, Ferme des Mathurins, 15.

[3] Le célèbre imprimeur lyonnais. C'est de ses presses qu'étaient sortis l'année précédente, les *Sonnets Humoristiques*, nouvelle édition (Lyon, chez M. Scheuring), dont la parfaite présentation avait été très remarquée.

Si je réussis, comme j'ai tout lieu de l'espérer, à monter cette affaire, nous nous y mettrons l'hiver prochain; cela fera probablement un grand in-8° de 800 pages.

Il y aura deux portraits, l'un, qui est en tête de l'édition posthume des œuvres de Poe (chez Redfield, New-York), reproduction d'une peinture qui était chez Griswold; ce Griswold est l'auteur américain chargé de mettre en ordre les papiers de Poe, et qui non seulement s'est si mal acquitté de sa tâche, mais encore a diffamé son ami défunt en tête de l'édition; — l'autre, qui orne l'édition grand in-8° illustrée des poésies, édition de Londres. Mes collections ne sont pas à Paris, je ne me souviens plus du nom de l'éditeur [1].

Il y a d'autres éditions et aussi d'autres portraits; mais ils ne sont jamais que la reproduction plus ou moins altérée de ces deux portraits types.

Si je réussis à faire mon entreprise, je les ferai reproduire avec un soin parfait. L'un (édition américaine) représente Poe avec la physionomie connue du gentleman : pas de moustaches, — des favoris; le col de la chemise relevé. Une prodigieuse distinction. L'autre (édition des poésies, de Londres) est fait d'après une épreuve daguerrienne. Ici, il est à la française : moustaches, pas de favoris, col rabattu. — Dans les deux, un front énorme en largeur comme en hauteur; l'air très-pensif, avec une bouche souriante. Malgré l'immense force masculine du haut de la tête, c'est, en somme, une figure très-féminine. Les yeux sont vastes, très-beaux et très-rêveurs. — Je crois qu'il sera utile de donner les deux. (*A Alfred Guichon*, 13 juillet 1860.)

En décembre 1860, dans une lettre à Poulet-Malassis, on voit encore Baudelaire mentionner «Edgar Poe en belle édition» parmi les espoirs sur lesquels il fonde le rétablissement de sa

[1] Il doit s'agir ici de : *The Poetical Works of Edgar Allan Poe, with original Memoir* [by Charles F. Briggs], illustrated by F. R. Pickersgill, R. A. John Tenniel, Birket Foster, Felix Darley, Jasper Crospey, P. Duggan, Percival Skelton, and A M. Madot (London, Sampson Low, Son and C°), 1858. On peut croire d'ailleurs que l'édition de luxe que Baudelaire avait en vue n'aurait pas comporté que des portraits : un peu plus tard (avril 1861, v. p. 236) il la définira lui-même un «Poe illustré», et un artiste de ses amis gravera des planches dont les sujets étaient tirés des Contes. Nous reviendrons quelque jour sur cette question.

fortune, et, l'année suivante, s'écrier avec une sorte de rage désespérée :

Quant à mon beau rêve, il abordera malgré vent et marées, plus ou moins mutilé, dussé-je aller mendier de l'argent chez des ministres qui en donnent beaucoup trop pour des œuvres moins honorables. (*A Bourdilliat*, 10 février 1861, *inédit, collection Marcel Lévy-Danon.*)

Enfin le troisième projet de Baudelaire allait à réimprimer ses deux études sur Poe (*Histoires* et *Nouvelles Histoires Extraordinaires*), grossies de notes nouvelles, soit dans une publication spéciale, soit dans ses *Notices littéraires* (plus tard *L'Art Romantique*), alors en préparation chez Poulet-Malassis :

Ne perdez pas le projet de dessin pour le portrait de Poe. (*A Poulet-Malassis*, octobre 1858, *inédit.*)

Il est évident que le *Gautier* et le *Poe* ne peuvent pas entrer dans les *Curiosités*. (*Au même*, 16 février 1859.)

Les différents livres ou brochures que j'aurai prochainement à publier sont : *l'ensemble des articles critiques sur Poe* (ici, un portrait, je me charge de fournir les éléments nécessaires pour le portrait encadré dans des figures allégoriques représentant ses principales conceptions, — à peu près comme la tête de Jésus-Christ au milieu des instruments de la passion) — le tout d'un romantique forcené, s'il est possible... (*A Nadar*, 16 mai 1859.)

Je vais vous adresser la presque totalité des *Notices littéraires*... Ce livre est composé ainsi qu'il suit :

I. Edgar Poe, sa vie et ses œuvres.
II. Nouvelles notes sur Edgar Poe.
III. Dernières notes sur Edgar Poe (manuscrit resté à Honfleur) [2]. (*A Poulet-Malassis*, 15 décembre 1859.)
Etc.

On aurait pu grossir le nombre des citations; mais en voilà assez, à coup sûr, tant pour établir l'existence des projets que Baudelaire nourrissait à l'époque où s'ouvrirent ses pourparlers

[1] V. *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, p. 254, une note où nous avons passé en revue, sans pouvoir conclure, les diverses hypothèses qu'autorise la dernière ligne de cet extrait.

avec Lévy relativement à *Eureka*, que pour montrer l'intérêt qu'il portait à leur réalisation. Or qui pouvait faire obstacle à celle-ci? D'autres passages de la correspondance, d'ailleurs parfois empruntés aux billets déjà cités, vont répondre à la question, et avec une netteté qui ne laisse rien à désirer.

A propos des *Notices Littéraires :*

Ces trois morceaux font l'objet d'une discussion avec cet infâme Michel. Cependant nos traités ne parlent que d'une quantité déterminée de matière originale, et nullement d'aperçus critiques sur l'auteur. D'ailleurs le bon sens indique que je puis réimprimer dans mes œuvres personnelles la partie critique et biographique. (*A Poulet-Malassis*, 12 décembre 1859.)

Vilaine nouvelle : je serai peut-être obligé de faire un procès à Michel Lévy, qui ne veut pas me permettre de réimprimer, dans *Notices littéraires*, les deux notices sur Edgar Poe, en tête des deux volumes *Histoires Extraordinaires*. (*A Mme Aupick*, 15 décembre 1859.)

La difficulté avec Michel Lévy sera résolue plus tard, parce que le volume *Notices littéraires* sera le dernier. (*A la même*, 28 décembre 1859.)

A propos de la brochure à faire avec *Genèse d'un Poëme :*

Et puis, autre dispute sur *Le Corbeau*. (*A Poulet-Malassis*, 12 décembre 1859.)

A propos des Contes en belle édition :

L'affaire *Poe* se fera, avec grand luxe, mais que les griffes de Michel sont tenaces! (*Au même*, mai 1860.)

J'ai une fois arraché à Michel Lévy la promesse (*malheureusement verbale*) de me laisser faire, chez n'importe qui, une édition d'Edgar Poe, plus chère que la sienne, à la condition de l'abandon de la moitié de mes droits d'auteur. Sous le joug inévitable, j'accepterais cette étrange condition, uniquement pour sauver mon livre de l'oubli. (*Au même*, mai 1860.)

*
* *

Nous n'avions pas tort tout à l'heure, on le voit, de nous excuser par avance de la longueur du détour où nous allions être

entraînés, mais on voit aussi combien ce détour était utile. Isolée de l'histoire des projets que Baudelaire nourrissait à la même époque, quant aux œuvres de Poe, l'histoire d'*Eureka* demeurerait incompréhensible; rapprochée de cette histoire-là au contraire, elle s'éclaire suffisamment pour que ses lacunes deviennent à peu près négligeables. Maintenant il va nous devenir possible de répondre aux questions qui nous arrêtaient tout à l'heure.

Si, au cours de la période août-novembre 1859, Baudelaire, dans ses pourparlers avec Lévy pour la cession d'*Eureka*, avait montré tant de nervosité, c'est qu'il dépendait entièrement de celui-ci pour l'accomplissement de ses projets nouveaux, — on sait avec quelle impatience il supportait toute contrainte! De par ses traités antérieurs il se trouvait prisonnier de Lévy; sans le consentement de Lévy, aucune de ses intentions n'était réalisable. Quoi qu'il en eût, quelles qu'eussent été ses préférences pour l'ami Poulet-Malassis, force lui était donc de donner *Eureka* à Lévy, puisque Lévy en voulait. Il ne lui restait en la circonstance que la faculté de pester et de lâcher quelques violentes épithètes... On a vu qu'il en usa.

Quant à cette interminable temporisation dont nous nous sommes pareillement étonnés, elle non plus, à cette heure, ne semble inexplicable.

En acquérant *Eureka*, Lévy avait évidemment poursuivi deux buts : rester l'unique propriétaire des traductions de Baudelaire, et publier un livre dans la fortune duquel il avait confiance. Le traité de novembre 1859 lui avait permis d'atteindre le premier — sous la réserve des fragments que Baudelaire entendait garder pour sa grande édition (nous en reparlerons); en revanche le franc insuccès que venait de rencontrer *Eureka* à la *Revue Internationale* était de nature maintenant à lui donner fort à penser quant à la réalisation du second. L'essai cosmogonique se relèverait-il en librairie, rien n'était moins certain. Or Michel Lévy goûtait peu d'aventurer ses capitaux.

Et Baudelaire lui-même, au sortir des mécomptes multiples que lui avaient valus tout ensemble Derode, sa bande et l'incompréhension du public, était-il très pressé de courir sa chance avec

EUREKA? De cela encore on est en droit de douter, d'autant que son manuscrit n'était ni achevé ni revisé, et qu'il avait sur le chantier bien d'autres ouvrages.

Ainsi donc, et même à ne faire état que de considérations strictement propres à *EUREKA*, il n'est pas téméraire d'admettre que ni l'éditeur ni le traducteur n'éprouvaient une bien grande hâte de publier. Il est à remarquer aussi bien que, dans aucune de ses lettres, et cela jusqu'à la «sortie» du livre, on ne verra Baudelaire soit se plaindre des lenteurs apportées par Lévy à l'exécution du traité de 1859, soit seulement mentionner que Lévy lui ait réclamé son manuscrit.

Mais il y avait encore bien d'autres raisons qui militaient pour la mise en sommeil d'*EUREKA*, — celles que l'on entrevoit à la lumière des documents que notre détour nous a permis de mettre sous les yeux du lecteur, — celles qui procédaient des nouveaux projets de Baudelaire et de la résistance que leur opposait Lévy. Ce qui comptait à cette heure dans les rapports des deux hommes ce n'était plus, on le devine bien, *EUREKA*, livre condamné d'avance, mais la grande édition des CONTES, ouvrage de vente, celui-là, et le recueil éventuel des vers de Poe dont la chance du moins n'était pas compromise, et la prétention qu'avait Baudelaire de reprendre dans ses *Notices littéraires*, promises à Poulet-Malassis, les études critiques parues en tête des *HISTOIRES* et *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, bien que Lévy lui en contestât le droit; — c'étaient, en un mot, les questions litigieuses qui menaçaient de les envenimer. D'*EUREKA* on reparlerait plus tard, quand on aurait réglé ces questions-là.

Mais pour les régler, il fallait du temps — parce que les deux parties étaient aussi fermement résolues l'une que l'autre à ne pas céder, et qu'à prétendre brusquer la solution de leur différend, elles ne pouvaient aboutir qu'à une brouille à laquelle aucune n'avait avantage. Qu'aurait gagné Baudelaire en effet, pour sa part, à une rupture? A supposer qu'elle lui valût de recouvrer sa liberté quant à la plaquette de vers et aux Notices, ce qui n'apparaît d'ailleurs nullement certain, en tout cas elle aurait eu pour premier et irrémédiable effet de mettre à néant son

projet de grande édition, c'est-à-dire celui auquel il tenait entre tous, car, pour ce qui est de la propriété des Contes, elle appartenait indiscutablement à Lévy [1]. Et Lévy, lui, qu'eût-il gagné à précipiter les choses? Seulement la certitude de ne plus jamais obtenir ces morceaux inédits dont le traducteur entendait grossir sa grande édition et qui finalement entreront dans les *Histoires Grotesques et Sérieuses* [2]; car pour les textes litigieux, n'était-il pas évident que son droit demain ne vaudrait pas moins qu'aujourd'hui?

Ainsi donc tout porte à croire qu'une sorte d'entente tacite s'était établie entre l'éditeur et son auteur à l'effet de patienter et de voir venir, l'un comme l'autre se réservant de louvoyer à la faveur des circonstances et de tirer le meilleur parti des occasions qui en pouvaient naître.

Cette attitude expectante, remarquons-le, était d'ailleurs, de la part de Baudelaire, parfaitement raisonnable et aurait pu tourner au mieux de ses intérêts. Que serait-il arrivé si l'année 1860 dont il écrivait qu'avec elle il allait jouer son va-tout, ou même l'une des deux suivantes, eussent répondu, ne fût-ce que partiellement à ses espérances, — si par exemple il eût réussi à obtenir de Bourdilliat ou de Hachette, pour sa grande

[1] Nous pouvons tenir ce point-là pour certain, puisque Baudelaire ne l'a jamais contesté. Pour les autres il est délicat de se prononcer, les traités n'étant pas connus dans leur teneur exacte. En ce qui concerne *Le Corbeau*, le texte en appartenait à Lévy, bien qu'il ne fût pas entré dans les deux premiers volumes de traductions, *si* les traités avaient englobé toutes les matières publiées en 1854 dans *le Pays;* en revanche les commentaires en prose (*Méthode de Composition*) réunis au *Corbeau* pour former *La Genèse d'un Poëme* devaient être la propriété du poëte, n'ayant paru qu'en 1859. Enfin, quant aux deux préfaces des *Histoires* et *Nouvelles Histoires Extraordinaires*, il semble que, *si* les traités «ne parlaient nullement d'aperçus critiques», comme on le lit dans une lettre à Poulet-Malassis en date du 12 décembre 1859 (v. p. 229), Baudelaire était absolument fondé à prétendre les reprendre dans ses Notices littéraires. Mais on voit qu'en cette matière, c'est toujours hypothétiquement que nous concluons...

[2] *Philosophie de l'Ameublement* (1852), *Le Corbeau* (1853), *Eléonora*, *Un Événement à Jérusalem*, *La Genèse d'un Poëme* (Méthode de Composition. — Le Corbeau) [1859].

édition, un concours tel qu'il fût en état de faire à l'appétit de Lévy une part suffisante? Alors, grâce à quelques concessions mutuelles, un arrangement où chacun eût trouvé son compte, n'aurait-il pu prendre place? Une note manuscrite (non datée) [1] qui vient d'être mise au jour, témoigne, par sa forme parfaitement achevée, que Baudelaire se flatta sérieusement, au moins un instant, d'arriver à un résultat de cet ordre, c'est la suivante [2] :

AVIS DU TRADUCTEUR.

Aux sincères appréciateurs des talents d'Edgar Poe je dirai que je considère ma tâche comme finie, bien que j'eusse pris plaisir, pour leur plaire, à l'augmenter encore. Les deux séries des *Histoires extraordinaires* et des *Nouvelles Histoires Extraordinaires* et les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* suffisent pour présenter Edgar Poe sous ses divers aspects en tant que conteur visionnaire tantôt terrible, tantôt gracieux, alternativement railleur et tendre, toujours philosophe et analyste, amateur de la magie de l'absolue vraisemblance, amateur de la bouffonnerie la plus désintéressée. *Eureka* leur a montré l'ambitieux et subtil dialecticien. Si ma tâche pouvait être continuée avec fruit dans un pays tel que la France, il me resterait à montrer Edgar Poe poëte et Edgar Poe critique littéraire. Tout vrai amateur de poësie reconnaîtra que le premier de ces devoirs est presque impossible à remplir, et que ma très humble et très dévouée faculté de traducteur ne me permet pas de suppléer aux voluptés absentes du rythme et de la rime. A ceux qui savent beaucoup deviner, les fragments de poësie insérés dans les Nouvelles, tels que le *Ver vainqueur* dans *Ligeia*, le *Palais banté* dans *la Chute de la maison Usher* et le poëme si mystérieusement éloquent du *Corbeau*, suffiront pour leur faire entrevoir toutes les merveilles du pur poëte.

Quant au second genre de talent, la critique, il est facile de com-

[1] Nous ne la rapportons donc à la période 1860-1861 que sous toutes réserves.

[2] Elle a été publiée pour la première fois dans les *Cahiers Jacques Doucet*, I. BAUDELAIRE. *Textes inédits commentés par Yves-Gérard Le Dantec avec un frontispice et un fac-similé*, Université de Paris, 1934. Nous la reproduisons ici avec l'autorisation de la Société des Amis de la Bibliothèque Jacques Doucet, après en avoir revu le texte.

prendre que ce que je pourrais appeler les *Causeries du Lundi* d'Edgar Poe [1] auraient peu de chances de plaire à ces parisiens légers, peu soucieux des querelles littéraires, qui divisent un peuple jeune encore, et qui font, en littérature comme en politique, le Nord ennemi du Sud.

Pour conclure, je dirai aux Français amis inconnus d'Edgar Poe que je suis fier et heureux d'avoir introduit dans leur mémoire un genre de beauté nouveau; et aussi bien, pourquoi n'avouerais-je pas que ce qui a soutenu ma volonté, c'était le plaisir de leur présenter un homme qui me ressemblait un peu, par quelques points, c'est-à-dire une partie de moi-même?

Un temps viendra prochainement, je suis autorisé à le croire, où MM. les éditeurs de l'édition populaire française des œuvres d'Edgar Poe sentiront la glorieuse nécessité de les produire sous une forme matérielle plus solide, plus digne des bibliothèques d'amateurs, et dans une édition où les fragments qui les composent seront classées (*sic*) plus analogiquement et d'une manière définitive.

C. B.

A travers ce texte, il est aisé de deviner les bases de la combinaison envisagée : *EUREKA*, grossi du *Corbeau* et suivi de l'*Avis*, aurait formé le quatrième volume des traductions, qui en aurait été aussi le dernier. Leur auteur, pour sa part, aurait renoncé formellement à son projet de faire une publication spéciale avec les poëmes de Poe [2], et Lévy, pour la sienne, se serait engagé à

[1] Il s'agit des *LITERATI, some honest opinions about authorial merits and demerits, with occasional words of personality, together with Marginalia, suggestions and essays, by* Edgar A. Poe, *with a sketch of the author by Rufus Wilmot Griswold,* New York, 1850.

[2] Nous n'avons pas réussi, nous l'avons dit, à déterminer la date à laquelle il faut rapporter l'*Avis du Traducteur* et nous ne le plaçons en 1860-1861 que sous toutes réserves. — S'il est postérieur, de 1862 ou de 1863, alors il faudrait dire que la difficulté de «suppléer aux voluptés absentes du rythme et de la rime» ne fut peut-être pas la seule raison qui décida Baudelaire à s'abstenir de «montrer Edgar Poe poëte». Dans l'intervalle, en effet, d'autres traducteurs s'y étaient essayés : le chevalier de Chatelain dans ses *Beautés de la poésie anglaise* (Londres, 1862) donnant *La Corneille* et *Les Cloches;* W. L. Hughes, faisant suivre ses *Contes inédits d'Edgar Poe* (Hetzel, 1862) d'un choix de poésies : *Ulalume, Hélène, El Dorado, Le Corbeau, A**, La Dormeuse, Lénore, Un rêve dans un rêve, Pour Annette.* — Bientôt aussi,

faciliter l'établissement de la grande édition, où seraient entrés les fragments inédits.

Mais on sait quelle suite de déboires et de tribulations de toute nature la période qui nous occupe apporta au malheureux poëte au lieu de l'accroissement de prestige et de crédit qu'il lui aurait fallu pour vaincre l'intransigeance de Lévy. En 1860 aucun de ses ouvrages ne réussit franchement, tous bientôt seront offerts au rabais, — et cette même année réveille le mal qu'il portait dans ses veines; en 1861, la seconde édition des *Fleurs du Mal*, sur laquelle il avait tout lieu de compter, ne rencontre, sauf auprès des artistes, qu'un accueil médiocre, et voici que commence à chanceler sur ses bases la maison Poulet-Malassis, au sort de laquelle tant de ses projets étaient liés; en 1862 enfin, c'est un désastre total, — d'abord l'échec de sa candidature à l'Académie, et puis la faillite déclarée de Poulet-Malassis, le laissant sans éditeur pour plusieurs de ses ouvrages qui n'en trouveront plus et l'entraînant dans d'immenses embarras, — et puis la disparition de l'autre maison sur laquelle il avait épaulé l'établissement de sa grande édition, — et par une ironie digne de son *Guignon*, il se trouve que c'est précisément Michel Lévy qui «absorbe» Bourdilliat et lui succède à la Librairie Nouvelle !

Après cela comment s'obstiner plus longtemps : qu'il eût perdu la partie, ce n'était que trop clair. Il semble bien d'ailleurs que depuis quelques mois il ne conservait plus d'illusions sur son issue : un billet à Poulet-Malassis en date d'avril 1861 nous le montre envisageant dès lors d'offrir à Michel Lévy la totalité non seulement de ses traductions, mais aussi de ses œuvres personnelles :

Ma pensée se reporte vers Michel, malgré que, récemment, il m'ait refusé les *Contemporains*, blessé (en apparence peut-être, peut-être réellement) de ce que j'avais pensé à Hetzel...

Peut-être sa susceptibilité s'apaisera-t-elle, et peut-être vaudrait-il mieux tout faire rentrer chez lui, d'autant plus qu'il sera chargé plus

Armand Renaud (*Revue de Paris*, 1er août 1864), au cours d'un article sur *Edgar Poe, d'après ses poésies*, apportera une version française de *Annabel Lee, Silence, La Cité dans la Mer, La Vallée du Malaise.*

tard de manœuvrer l'affaire du *Poe illustré* avec Hachette, et qu'il fera pour moi ce que vous faites vous-même.

Vous pouvez lui montrer cette lettre si vous le jugez à propos.

Le traité de juin 1863, dont nous avons signalé la conclusion p. 223, consacra la victoire de Lévy. Par ce traité, qui vraisemblablement ne concernait *Eureka* que dans la mesure utile à la confirmation de celui de 1859, le tenace éditeur entrait enfin en possession des fragments inédits qu'il avait tant convoités et qui, sous le titre de *Histoires Grotesques et Sérieuses*, devaient former un cinquième volume de sa collection. Quant aux conditions pécuniaires qui y étaient prévues, — s'agissait-il d'une cession à droits sur les exemplaires écoulés ou d'une somme fixe pour un tirage déterminé? — nous les ignorons, la correspondance de notre auteur étant restée muette à leur sujet.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'elles n'apportaient au malheureux poëte qu'un soulagement tout à fait insuffisant, car non seulement il était alors traqué par de nombreux créanciers, mais encore la délicatesse lui faisait un devoir de venir au secours, dans le plus bref délai possible, d'amis tels que Poulet-Malassis et Alphonse Lécrivain (un autre libraire), qui lui avaient consenti des avances importantes. Force lui était donc d'envisager de nouvelles cessions plus productives; cette nécessité allait avoir pour effet de consommer irrémédiablement sa défaite vis-à-vis et au profit de Lévy.

Un moment il eut l'espoir de trouver auprès d'un tiers des conditions plus avantageuses. Dans la même lettre où il informait sa mère de la signature du traité de juin et de la vente à Hetzel, pour cinq ans, des *Fleurs du Mal* et du *Spleen de Paris*, on le voit mentionner l'ouverture de pourparlers avec un certain M. Namslauer, «un vrai banquier qui connaît un peu les affaires de librairie» :

Il m'a offert, quant à l'*Edgar Poe*, non pas seulement un prêt, mais une aliénation absolue, à tout jamais, de tous mes droits moyennant une somme déterminée. Il est évident que cet homme connaît les valeurs littéraires. J'avoue que j'incline vers la cession absolue, — mais pas pour mes ouvrages personnels (3 juin).

Cependant deux mois s'écoulent sans que ces pourparlers-là, dont il attendait une somme ronde — quelque dix ou vingt mille francs — aboutissent; il en éprouve une telle irritation que les injures fusent de sa plume. Que faire, sinon de revenir à Lévy?

Ma grosse affaire est manquée, ou plutôt renvoyée. J'étais dans les mains de coquins, et coquin pour coquin j'aime mieux avoir affaire à Michel Lévy, et traiter directement avec lui. Il revient le 25. (*A sa mère*, 10 août, *passage inédit.*)

Tout bien considéré, je préfère être volé par lui que par les autres. J'espère qu'il ne manquera une si facile occasion d'exploiter ma pauvreté. (*A la même*, 31 août, *inédit.*)

Mais Lévy voudra-t-il encore d'un arrangement?

Pour reprendre notre thème d'aujourd'hui, je verrai Michel avant le 15, et je verrai s'il y a un inconvénient pour moi (c'est-à-dire : pour nous) à ce que vous vous chargiez de mon affaire; *si ses offres sont trop affreuses, je repousse l'affaire.* S'il y a quelque avantage immédiat, vous ferez votre part; mais il faudra penser à Lécrivain. (*A Poulet-Malassis*, commencement de septembre.)

J'ai causé avec Michel. Il demande huit jours pour réfléchir à ce qu'il peut m'offrir, après avoir vérifié mes comptes.

Or, dois-je, assassiné par tant de besoins, tâcher de conclure avec lui deux nouveaux traités (*PARADIS*, *CONTEMPORAINS*, 3 vol.) ou dois-je patienter jusqu'à novembre, dans l'espérance que les lectures en question [les conférences de Bruxelles] pourront exciter un désir chez MM. Lacroix et Verboeckhoven [les éditeurs belges]?

Je crois d'ailleurs que Michel n'aime pas entendre parler de trente-six choses à la fois, et qu'il ne faut pas laisser voir ma gêne [1]. (*Au même*, septembre.)

[1] On lit à la page 37 du *CARNET DE CHARLES BAUDELAIRE* publié par M. Féli Gautier (J. Chevrel, 1911) :

— Combien pourra-t-on tirer du Poe illustré ?

— Réclames pour EUREKA.

— Le traité pour le 5e.

— Quels livres prendriez-vous sur ces 5 volumes : *Fleurs*, *Paradis*, *Contemporains*, *Poèmes en prose.*

Il y a toute apparence que cette note nous restitue la matière d'un des entretiens que Baudelaire se proposait d'avoir avec Lévy.

— Mais que penser du « traité pour le 5e »? Il y en aurait donc eu déci-

Ce monstre de Michel me dit toujours : Nous traiterons cette affaire *ces* jours-ci. Mais les journées s'envolent. (*A sa mère,* environ octobre.)

Enfin un billet daté simplement «mercredi», et qu'on peut rapporter approximativement à la dernière semaine d'octobre ou à la suivante, car le traité auquel il se réfère est en date du 1er novembre, nous en avons vu un exemplaire sans qu'il nous soit donné de le lire, — nous place en face du fait accompli :

Oui, l'affaire Lévy est vidée. J'abandonne demain tous mes droits à venir pour une somme de 2.000 francs payable dans une dizaine de jours [1]. Ce n'est même pas la moitié de ce qu'il me faut...

Le *Poe* donnait (à moi) un revenu de 500 francs par an. Michel a donc traité la question comme on traiterait de la vente d'un fonds d'épicerie. Il paie simplement quatre années du produit. (*A sa mère.*)

Cette fois, c'en était bien fini, pour Baudelaire, de son «beau rêve». Si la grande édition des Contes se faisait un jour, ce ne serait assurément ni à son honneur ni à son profit. Il se trouvait maintenant entièrement dépossédé d'une œuvre à laquelle il avait travaillé pendant quinze ans.

Plus tard, il lui arrivera maintes fois d'évoquer ce traité-là et ce ne sera jamais sans une grande amertume :

Combien je regrette la ridicule aliénation que j'ai faite de mes droits sur ma traduction pour 2.000 francs comptants, desquels je n'ai même pas pu dépenser un sou pour moi! Ces cinq volumes étaient une rente approximative de 4 à 600 fr. par an, malgré l'exiguïté de mes droits. Voilà à quelles sottises nous poussent nos créanciers. Jamais plus je ne ferai de pareils marchés, à moins que ce ne soit

dément un pour le 4e volume, c'est-à-dire pour *EUREKA,* et qui serait resté inexécuté?

[1] Une lettre postérieure à Mme Aupick explique ce délai :

«Non, tu n'as pas de reproches à me faire relativement aux 2.000 francs de M. Lévy. Je n'en touche pas même 20 francs, Lévy s'est engagé à partager cet argent entre quelques-uns de mes créanciers, quand il aurait la dernière page de son cinquième volume, et je suis en train de le finir.» (25 novembre 1863.)

pour une somme énorme, ou pour une rente viagère. (*A sa mère*, 11 février 1865.)

Il faut vraiment, ma chère maman, que tu sois bien oublieuse ou que je m'exprime bien mal pour toi, pour que tu ne saches plus qu'il y a trois ans, j'ai vendu, *à tout jamais*, pour une somme de 2.000 fr., une fois donnés, tous mes droits sur mes cinq vol. de traductions. Je t'ai raconté cela vingt fois. — J'ai fait là une énorme sottise, mais j'étais obligé de trouver 1.100 fr. du jour au lendemain. (1er janvier 1866. — V. aussi les lettres à Mme Aupick en date des 22 décembre 1865 et 16 février 1866.)

S'était-il du moins réservé le droit de reprendre dans ses œuvres critiques les préfaces des *Histoires* et *Nouvelles Histoires Extraordinaires*? Un indice serait de nature à le faire croire : c'est que ces deux morceaux figureront sur la liste, par lui dressée en 1865, des matières devant entrer dans les *Réflexions* (V. *L'Art Romantique*, p. 434). Cependant rien ne prouve après tout que cette mention-là n'ait correspondu simplement au maintien de son sentiment, tel que nous le lui avons vu exprimer dans sa lettre du 12 décembre 1859 (p. 229) plutôt qu'à un accord avec Lévy. D'autant que dans l'acte de vente posthume dont nous avons parlé dans notre édition des *Fleurs du Mal*, p. 397-398, on lit *in fine* :

Ne sont pas compris dans la vente les traductions d'Edgar Poe et les Notices littéraires sur le même auteur dont M. Baudelaire avait disposé de son vivant.

*
* *

Reprenons maintenant l'histoire proprement dite du livre, au lendemain du traité de juin 1863.

Nous avons vu (p. 223) qu'à l'heure de sa conclusion, il manquait encore quelques pages à la traduction. D'autre part, dans une lettre du 6 octobre 1863, qu'on lira bientôt, Baudelaire parle d'*Eureka* comme d'un ouvrage entièrement au point sauf la préface. Il semble donc légitime d'admettre que son manuscrit fut terminé, revisé et remis au cours de la période juin-octobre.

Mais c'est là le seul renseignement qu'apporte la correspon-

dance de notre auteur. Sur tous autres points — suppression du portrait dont on était convenu en 1859 (v. p. 221), division du texte en chapitres, durée de l'impression, correction des épreuves, elle est entièrement muette, et nous ne connaissons aucun document qui supplée à son silence.

Les questions que soulève le très surprenant emploi, en guise de préface, d'un extrait du trop fameux *Memoir,* ne laissent pas, elles aussi, de demeurer fort obscures. Nous ne nous flattons pas d'en dissiper les voiles; cependant leur étude nous a amené à une petite découverte qui n'est pas absolument dénuée d'intérêt.

Si l'on ouvre les LETTRES à la page 352, on y trouve un billet que M. Feli Gautier, l'unique auteur de ce recueil, quoi qu'on en ait dit [1], — a donné comme suit :

[A TAINE.]

6 octobre 1863.

Cher Monsieur,

Je vous serais très reconnaissant, si vous pensiez à moi.

J'ai une grosse affaire à conclure avec Michel, et il ne veut pas conclure, avant d'avoir la préface d'*Eureka,* d'un côté, et, de l'autre, quelques pages de moi qui lui manquent pour son cinquième volume.

Je suis affreusement affairé. Croyez que sans cela j'irais vous voir fréquemment.

Pourriez-vous m'écrire un petit mot pour m'exprimer ce que vous pensez de l'ouvrage, — si vous ferez la préface, — quelle étendue elle aurait, — et quel prix vous en demanderez.

Croyez, Monsieur, que j'apprécie toute la valeur du service que je vous demande, et que j'en garderai toujours le souvenir.

Ce même billet, le même scoliaste l'avait d'ailleurs publié anté-

[1] Tout récemment encore, M. Yves-Gérard Le Dantec, dans son édition des ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE, Nouvelle Revue Française, *Correspondance,* I, p. 7. — Nous précisons une fois de plus que toute notre collaboration au recueil des LETTRES publié par le *Mercure de France* en 1906 a consisté dans la communication à M. Féli Gautier de quelques billets ou fragments de billets inédits.

rieurement dans une suite de *Documents sur Baudelaire* (Mercure de France, 1-IV-1906), en l'encadrant des commentaires suivants :

Baudelaire, cependant, *épaulait* son œuvre. Il demandait l'appui de Taine, pour vulgariser ses traductions de Poe. Taine étudiait la littérature anglaise, à la *Revue des Deux Mondes*, depuis 1856, et ses conclusions, déjà, faisaient autorité.

. . . . . .

Taine s'excusa de ne pouvoir préfacer *EUREKA*. Sa réponse devait cependant être des plus sympathiques, puisque Baudelaire lui demanda à nouveau un article sur Poe [1], etc.

Mais il faut croire que dans l'intervalle des deux publications, de sérieux doutes s'étaient élevés dans l'esprit de M. Féli Gautier quant à l'identité du destinataire, car — le lecteur l'a sans doute remarqué — le nom de Taine, dans le recueil des LETTRES, se trouve placé entre crochets.

Or, de documents qui nous ont été communiqués récemment par leurs obligeants possesseurs, il semble bien résulter que ces doutes étaient plus que fondés, — en d'autres termes que ce n'est point du tout de Taine qu'il fut question pour présenter *EUREKA* au public.

Les documents dont il s'agit consistent en :

1° Une lettre inédite de Baudelaire à Poulet-Malassis (collection Marcel Lévy-Danon) en date du 27 août 1859, par conséquent contemporaine des premiers pourparlers avec Michel Lévy, où on lit : « malgré ma préface, il y aura peut-être une préface de Babinet ».

2° Une lettre inédite de Théodore de Banville (collection Armand Godoy) en date du 1er novembre 1863, donc à peine antérieure de trois semaines environ à la publication d'*EUREKA*,

[1] Le commentaire fait apparaître clairement la cause de l'erreur où est tombé M. Félix Gautier. Il a conclu, du fait que Baudelaire demandera un article à Taine en 1865, que l'historien avait été aussi le destinataire de sa lettre du 6 octobre 1863.

où le signataire, après avoir chanté les exploits de Nadar et de son *Géant*, dont la France entière s'entretenait alors, écrivait :

Tout cela a rendu à Babinet la fougue des vingt ans; il est devenu plus Nadar que Nadar lui-même, et cela va jusque-là qu'il va faire une préface à l'*EUREKA* de Baudelaire [1] !

D'ailleurs, si l'on se reporte aux documents anciennement connus, on constate qu'ils n'infirment en rien la révélation apportée par les nouveaux, bien au contraire. Dans les pages 53 et 55 du *CARNET DE CHARLES BAUDELAIRE* (publié par M. Féli Gautier chez Chevrel, 1911), pages qui sont manifestement contemporaines de l'achèvement d'*EUREKA*, le nom de Babinet se rencontre plusieurs fois : «Voir Babinet... Écrire à Babinet», tandis que celui de Taine ne se trouve point. Quant à la réponse

[1] Voici tout le passage, qui mérite vraiment une plus ample citation :

Mais parlons de ce qui occupe le monde entier, c'est-à-dire de Nadar. Il n'est pas cassé tout à fait, je le crois même assez bien raccommodé; mais ses deux ascensions ont été accompagnées d'affreux périls, et la seconde fois, tous les passagers du *Géant* n'ont dû la vie qu'au simple aéronaute Jules Godard, dont on ne parlait pas mais qui a été le personnage important quand le danger est arrivé. Nadar est un génie décidement, car nous ne savons pas trouver cent sous, et lui vous savez ce qu'il a trouvé? Du crédit pour faire faire un ballon de 115 mille francs, la permission de prendre le Champ-de-Mars; celle de faire établir des usines jusqu'à son ballon, des tuyaux de gaz placés à deux pieds du sol en violation de tous les règlements municipaux et mettant Paris à la discrétion du premier gamin à qui il plairait d'allumer une allumette chimique. On lui a donné non pas à crédit, mais pour rien, des armes, des lunettes, des cadeaux de toute sorte, y compris les pâtés et les bonbons. J'avoue qu'il a fallu un très grand courage pour tenter la seconde ascension, après les accidents de la première, et Nadar ne veut pas s'en tenir là! Son raisonnement est faux, comme vous pouvez le deviner! Il dit : Le ballon ordinaire est une machine inutile et périlleuse : une seule chose est vraie et utile à la science, — le navire aérien à hélices, *c'est pourquoi* je fais un ballon ordinaire. Plus le ballon ordinaire est grand plus il est difficile à gouverner, *c'est pourquoi* je fais un ballon ordinaire surpassant en grandeur tous ceux qu'on a construits jusqu'à ce jour. *Car*, si je demandais un million pour construire le navire aérien à hélices, on ne me le donnerait pas; je dois *donc* le gagner en montant dans un ballon! — Le résultat immédiat, c'est que Nadar doit deux cent mille francs de plus, c'est que sa femme et lui ont été fort contusionnés et que M. de Saint-Félix a eu le bras cassé. Tout cela a rendu à Babinet la fougue des vingt ans; il est devenu plus Nadar que Nadar lui-même, et cela va jusque-là qu'il va faire une préface à l'*EUREKA* de Baudelaire. Baudelaire est à peu près le seul de nos amis que j'aie vu, et dont je puisse vous donner des nouvelles. Il a, m'a-t-il dit, en cours d'exécution sept volumes différents : parmi eux, je crois, est un roman, dont il donnerait la primeur au *Figaro*. Il a publié dans l'*Opinion Nationale* de beaux articles sur Delacroix, qui ont fait grand bruit, et que vous avez peut-être lus...

de Taine, en date du 30 mars 1865, dont M. Féli Gautier a fait état dans ses commentaires précités, si on l'examine avec attention, on s'aperçoit que la teneur en est à peu près inconciliable avec l'hypothèse d'une demande d'article antérieure. Aussi bien lisons :

TAINE À BAUDELAIRE.

30 mars 1865.

Cher Monsieur,

Je suis tellement occupé et ma santé est si médiocre que je ne puis me charger d'un article important comme celui que vous me proposez. J'admire beaucoup Poe [1]; c'est le type germanique anglais, à profondes intuitions, avec la plus étonnante surexcitation nerveuse. Il n'a pas beaucoup de cordes; mais les trois ou quatre qu'il a vibrent d'une façon sensible et sublime. Il approche de Heine; seulement, tout chez lui est poussé au noir, l'alcool a fait son office. Mais, quelle délicatesse et quelle justesse dans l'analyse! — Je n'aime pas trop *EUREKA* qui est de la philosophie, comme celle de Balzac dans *Seraphita* et de Hugo dans *les Contemplations*.

Etc.

[1] Dans son *Essai sur Taine*, M. Victor Giraud reproduit un article paru au *Journal des Débats* le 15 novembre 1858, où Poe est cité avec faveur, et qui n'a pas été recueilli dans les Œuvres complètes de son auteur. Voici le passage :

Là-bas, on trouve des mœurs grossières où la force régne, où l'égoïsme s'étale, où le mensonge trône, où le commerce a perfectionné la banqueroute, où les journaux ont érigé en trafic et en principe le charlatanisme et la mendicité. Mais l'envers suppose l'endroit; à côté des Craig et des Butterfly, il y a les Longfellow, les Poe, les Emerson; je tolérerais les uns pour jouir des autres. Sans cela ce serait une horrible chose qu'un pays libre; il faudrait s'agenouiller au coin d'une caserne et dire : « Seigneur, faites croître et multiplier les gendarmes.» (A propos des *Scènes de la vie aux États-Unis*, d'Alfred Assolant).

Quant aux sentiments que Taine portait au traducteur de Poe à la même époque, ils étaient certainement beaucoup moins favorables. On en peut juger par cette toute petite phrase, détachée d'une lettre qu'il adressait à J. J. Weiss le 25 janvier 1858, pour le remercier de l'avoir traité «honorablement» dans le fameux article sur *La Littérature brutale* (*Revue Contemporaine*, 15 janvier) où les FLEURS DU MAL et MADAME BOVARY étaient terriblement malmenées : «si la compagnie de M. Baudelaire est mauvaise, celle de M. Flaubert est très bonne...».

La manière dont Taine exprime ici ses sentiments à l'égard de Poe et d'*Eureka* ne prouve-t-elle pas à l'évidence qu'il les *révèle* à son correspondant, c'est-à-dire qu'il n'avait jamais eu l'occasion de l'en entretenir, et peut-on admettre que dans les considérants qui accompagnent son refus de 1865, il n'eût pas fait quelque allusion à son refus de 1863, si réellement il lui en avait opposé un à cette date?

La conclusion de tout cela est qu'à nos yeux il n'y a plus de doute sur ce point : c'est de Babinet et non de Taine que Baudelaire avait sollicité le concours en 1863; c'est à Babinet et non à Taine que fut adressé le billet du 6 octobre.

Disons-le en passant, le choix de Babinet, dont on peut s'étonner à cette heure, n'était d'ailleurs point malhabile, et semblait susceptible sinon d'assurer le succès de la publication, du moins de lui valoir quelque retentissement.

De Jacques Babinet on ne se souvient guère aujourd'hui qu'en raison de la faillite éclatante de ses prédictions météorologiques, dont la presse s'égaya souvent, et des petits vers où se dépensait son humour, telle l'épigramme contre Villemain :

Dieu créa l'homme à son image;
Donc, quand Villemain fut conçu,
En fabriquant ce bel ouvrage,
Le créateur était bossu!

ou bien ce madrigal à Louise Colet :

Dans le soleil il est des taches,
Il n'en est pas à ta beauté.

Mais à l'époque, membre de l'Institut, correspondant de plusieurs sociétés savantes, auteur d'ouvrages de physique, d'astronomie, de cosmographie, de géométrie; publicateur de multiples atlas: administratifs, départementaux, industriels, historiques, etc., collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, du *Journal des Débats*, du *Constitutionnel*, directeur du Bulletin scientifique à l'*Opinion Nationale*, conférencier infatigable et joignant une activité d'esprit

phénoménale à un savoir sinon très profond du moins étendu, Jacques Babinet jouissait d'une véritable célébrité et, en somme, bien que souvent brocardé en raison de son ubiquité, de sa verve facilement familière, de sa faconde digressive et des dehors trop libres de son personnage officiel, s'entendait à merveille à s'imposer au public. Il faut ajouter que ses dons éminents de vulgarisateur comme l'orientation simultanée de ses travaux — hier auteur d'un traité sur la PLURALITÉ DES MONDES (1862), demain préfacier des MÉMOIRES DU GÉANT (1864) — le désignaient particulièrement pour rendre accessibles à tous les hautes spéculations qui font d'*EUREKA* un ouvrage quelque peu abstrus.

Mais, pour en revenir à la question de la très surprenante utilisation des pages empruntées à Rufus Griswold en guise de préface, ce n'est assurément pas le simple remplacement d'un nom par un autre dans la suscription d'un billet, qui suffit à l'éclaircir. — Pourquoi Babinet dont, au témoignage de Banville, l'acquiescement de principe semblait acquis, se déroba-t-il au dernier moment? Sont-ce des scrupules d'ordre scientifique qui l'arrêtèrent ou ses exigences qui firent échouer les pourparlers? — A son défaut, pourquoi ne fut-il pas fait appel à quelque autre personnalité qualifiée? — Pourquoi d'autre part Baudelaire que son billet du 27 août 1859 nous montre annonçant de façon certaine une préface de sa propre plume, s'effaça-t-il entièrement? Doit-on croire qu'à la réflexion il avait reconnu que l'appréciation d'un ouvrage cosmogonique échappait à sa compétence? (En tant que poëme on ne peut se défendre de remarquer qu'*EUREKA* cependant offrait à un poëte un bien noble thème!) Ne sont-ce pas plutôt les tendances panthéistes de l'ouvrage qui le firent revenir sur ses intentions? Ou bien l'état de sa santé qui commençait de prendre un tour alarmant, et le désordre de ses affaires et l'urgence d'en terminer avec d'autres travaux avant le départ pour la Belgique? Comment enfin et surtout expliquer que, lui qui portait à Poe un culte si fraternel, il ait pu se résigner à placer au seuil du plus chéri de ses ouvrages, — de celui que Poe considérait comme son message à l'humanité, — des pages non seulement inégales à leur objet, mais dues au sinistre Wilmot Griswold? Autant de

points sur lesquels on voudrait être pleinement renseigné, mais où la documentation baudelairienne si abondante, pourtant, nous refuse, dans son état présent, toute lumière.

*
* *

La publication du livre fut enregistrée par la *Bibliographie de la France, Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie* le 5 décembre 1863 sous le n° 11355. En réalité, comme on le verra bientôt par un billet de Baudelaire à sa mère, elle s'était effectuée environ le 25 novembre.

Voici la description de l'édition originale :

Format grand in-18.

Couverture gris clair.

EDGAR POE || *traduit* par CHARLES BAUDELAIRE || *EUREKA* || Cartouches aux initiales M. L. || Paris || Michel Lévy, frères, Libraires Éditeurs || rue Vivienne, 2 *bis*, et boulevard des Italiens, 15 ||A la librairie Nouvelle || 1864.

1 page pour le faux titre portant au recto EUREKA et au verso : Chez les mêmes éditeurs : Œuvres || d'EDGAR POE || Format grand in-18 || Histoires Extraordinaires... Un volume || Nouvelles Histoires Extraordinaires... Un — || Aventures d'Arthur Gordon Pym... Un — || Histoires Grotesques et Sérieuses... Un — || et, en bas, sous un filet : Paris. — Imp. Simon Raçon et comp., rue d'Erfurth, 1.

Titre : *EUREKA* || par || EDGAR POE || Traduit par || CHARLES BAUDELAIRE || Cartouches, etc., comme la couverture, et, sous la date de 1864 : Tous droits réservés. — Verso blanc.

I-XVI (Extrait de la Biographie...) + 1-2 (Dédicace) + 3-248 (Eureka) + 1 page pour la note du traducteur et 1 pour la table, chacune avec un verso blanc et toutes deux non chiffrées.

Publ. à 3 fr. [1].

[1] Bibliothèque Contemporaine.

Il semble que Michel Lévy tenta sérieusement de lancer l'ouvrage. Témoin la lettre et la note suivantes :

[1863].

Mon cher Michel, je suis bien malhabile pour la chose que vous me demandez. Cependant, voici une note faite tellement quellement. Peut-être la trouverez-vous longue. Arrangez-la comme vous voudrez.

Je joins à cette note-réclame une liste de distribution que je juge moi-même incomplète [1]. Je vous fournirai les autres noms mercredi, après que j'aurai vu M. Bobinet (*sic*); je ne connais pas la rédaction scientifique des journaux. — Je ne me rends pas aujourd'hui à votre invitation, parce que je suis possédé du désir de finir mon 5e volume. Tout à vous.

C. B.

La librairie de MM. Michel Lévy frères vient de mettre en vente Eureka, *par Edgar Poe, traduit par M. Ch. Baudelaire. Les nombreux lecteurs des* Histoires Extraordinaires *et des* Aventures d'Arthur Gordon Pym *savent avec quelle subtilité le génie d'Edgar Poe se joue avec les matières les plus abstraites, et mêle la plus ardente imagination aux ressources fournies par la science. Dans* Eureka, *Edgar Poe a voulu enfermer, de la manière la plus brève, l'*histoire de la création et de la destruction de l'Univers. *C'était, sinon son livre préféré, au moins un de ceux auxquels il attachait le plus d'importance, ainsi que le témoigne une curieuse lettre de lui, servant de préface à la présente édition française.*

Gare aux fautes d'orthographe dans les noms de l'auteur et du traducteur :

Edgar Poe
Ch. Baudelaire.

D'autres billets du traducteur à l'éditeur attestent encore cet effort de publicité :

Voici un nouvel article-réclame dont vous ferez ce que vous voudrez. (*Inédit*, 18 mai 1864.)

Pour les réclames de l'*Entr'acte*, je vous remercie (1er juin 1864) [2].

[1] Cette lettre et la note qui la suit ont été publiées dans les *Cahiers Jacques Doucet*, I, *op. cit.*, mais non la liste.

[2] *Ibid.* — Nous n'avons pas retrouvé les réclames.

Mais Baudelaire, à aucun moment, ne semble s'être fait illusion sur les chances de l'ouvrage :

25 novembre 1863.

Le 4e [volume] a paru; mais je n'ai pas le temps de sortir, pour m'occuper de la distribution.

Je t'enverrai un exemplaire, — pour te prouver simplement que ce terrible livre est fini; car je doute que tu puisses en lire deux pages sans dormir. Je doute même qu'il y ait en France dix personnes qui sachent l'apprécier. (*A sa mère.*)

17 décembre 1863.

J'aurais dû, il y a quelques jours, vous envoyer *Eureka*... un étrange livre qui prétend révéler les modes de création et de destruction des univers... (*A Victor Hugo.*)

31 décembre 1863.

J'ai trouvé quelques personnes qui ont eu le courage de lire *Eureka*. Le livre va mal, mais je devais m'y attendre, car c'est trop abstrait pour des Français. (*A sa mère.*)

Il voyait juste. Ce livre sur lequel un Paul Valéry se penche aujourd'hui avec une curiosité admirative, où d'autres esprits éminents découvrent des presciences troublantes ou d'étonnantes anticipations [1], et qui, au moins dans sa conclusion, montre une sérénité si pathétique, fut fort peu goûté de la critique contemporaine. Le lecteur en jugera sur les résumés ou extraits des articles les plus marquants que nous ayons retrouvés [2].

[1] V. notamment Paul Valéry, VARIÉTÉ, *Au sujet d'Eureka* (Nouvelle Revue Française) et Camille Mauclair, *Le Génie d'Edgar Poe* (Albin Michel, s. d.). — M. Edmond Bauer, professeur au Collège de France, tout en rendant hommage à la beauté de l'œuvre, n'y trouve cependant ni des connaissances scientifiques sérieuses ni des conceptions réellement originales. V. p. 202.

[2] Pour compléter cette «Revue de la Presse», v. Léon Lemonnier : LES TRADUCTEURS D'EDGAR POE EN FRANCE *de 1845 à 1875*; CHARLES BAUDELAIRE et EDGAR POE ET LA CRITIQUE FRANÇAISE *de 1845 à 1875*, Paris, Presses Universitaires de France, 2 vol. in-8°, 1928.

La Petite Revue, 10 décembre 1863, sans signature, sous la rubrique : *Livres Nouveaux :*

Eureka... œuvre purement scientifique dont les propositions ardues ne feront pas dire à tous les lecteurs : *Eureka*[1]. Il fallait la patience méditative et dévouée de M. Baudelaire pour nous donner cette traduction nouvelle de l'auteur remarquable qu'il a fait connaître en France.

Amédée Guillemin, *Revue Nouvelle*, 1er février 1864. Causerie scientifique. *A propos d'Eureka*, par Edgar Poe.

J'assistai, il y a tantôt deux ans, à l'une de ces soirées, si populaires en Angleterre et qu'un groupe intelligent de littérateurs et

[1] Cf. la lettre d'Armand Fraisse que nous avons donnée dans le Charles Baudelaire, Étude biographique d'Eugène Crépet revue par nos soins (Paris, A. Messein, p. 367), lettre écrite à propos des *Histoires Grotesques et Sérieuses* :

«A première vue, il [le volume] me paraît dans d'autres conditions qu'*Eureka*, où je n'ai rien compris, je l'avoue à ma honte. Je n'ai pu qu'admirer votre courage d'avoir mené à bonne fin, avec votre talent accoutumé, cette terrible traduction.» (31 mars 1865.)

— Plus de six années avant que la version française en parût, Louis Étienne, qui se flattait d'être le premier, en France, à parler de cet essai cosmogonique — en quoi il se trompait puisque, on l'a vu, Baudelaire lui avait déjà consacré un passage de sa première étude sur Poe (*Revue de Paris*, 1852) — en entretenait longuement les lecteurs de la *Revue contemporaine* (15 juillet 1857). Bien que nous nous soyons fait une règle de ne nous occuper ici que des articles ayant rapport aux versions de notre auteur, nous croyons devoir faire une exception pour celui-là, en raison de l'intérêt qu'il présente.

Il suffit de parcourir l'ouvrage d'*Eureka* pour s'assurer que Laplace est le guide le plus constant d'Edgar Poe... Et qu'on ne s'étonne pas de ce goût d'un conteur, d'un homme d'imagination pour un mathématicien. Laplace est poète à ses moments, poète à la manière de Lucrèce, avec le sentiment de l'infini, mais sans yeux pour voir la lumière de Dieu. Il a surtout cet esprit de finesse et cet esprit géométrique dont parle Pascal, et que notre conteur possède dans une forte mesure. Rien n'est mieux fait pour réussir parmi les lecteurs positifs que l'union de ces deux esprits, cette sécheresse préméditée, cette apparente rigueur qui vous arrache, pour ainsi dire, votre assentiment comme une démonstration mathématique. Comme Pascal, inventeur du calcul des probabilités, a été tenté d'en faire une application à l'immortalité de l'âme; comme Laplace, qui a réfuté Pascal, a transporté cette théorie dans les sciences morales, Edgar Poe, qui ne peut être rapproché de tous les deux que comme le talent peut l'être du génie, a soumis à son tour les fictions du récit au même calcul. Et il devait surtout

d'hommes de science cherche à naturaliser parmi nous. Le sujet de l'instruction était... — le programme précis n'est plus présent à ma mémoire — la science considérée dans ses rapports avec la littérature. L'orateur avait pris, pour texte de sa thèse, l'analyse d'un des esprits les plus originaux de la littérature contemporaine, l'auteur des *Histoires Extraordinaires*, des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, Edgard Poë [*sic*].

Aujourd'hui, grâce à son traducteur, Ch. Baudelaire, Poë est populaire en France et le *Scarabée d'Or*, la *Lettre volée*, l'*Assassinat de la rue Morgue*, vingt autres contes étranges sont assez connus pour que la pensée développée par Félix Foucou, dans la soirée de la rue de la Paix, à laquelle je viens de faire allusion, soit aisément comprise.

Dans la plupart des histoires de forme si fantastique racontées par le romancier américain, c'est en effet la science qui fournit presque tous les éléments de l'intérêt du récit. Ce sont les procédés analytiques en usage dans les sciences dites positives qui ont présidé aux combinaisons énigmatiques du drame, c'est cette même analyse qui,

par là plaire à l'exactitude curieuse de ses concitoyens. Il est le conteur d'un peuple anglo-saxon, d'un peuple qui a inventé le whist. Ses contes mêmes ressemblent à ce jeu.

.....

Le dernier trait et le plus saillant de ces contes mérite une place à part : il y a toute une philosophie dans Edgar Poe, et c'est vers la fin de sa carrière qu'elle se produit. Si c'est de l'ambition, elle est assez commune parmi les romanciers populaires : quels sont les conteurs célèbres de votre temps qui n'aient pas fini par des expositions de doctrines? Les uns après les autres, pauvres papillons, veulent dérober leur rayon au flambeau de la vérité, et ils s'y brûlent. Il est à remarquer, en effet, que le jour où ils se mettent à dire : «Voici ce que je pense» et non plus «voici ce que j'ai à vous raconter», leur décadence est commencée...

... Edgar Poe se crut sérieusement un grand philosophe. Le 9 février 1848, il lut à New-York un traité de cosmogonie ou théorie sur la création de l'Univers. Le conteur était intimement convaincu qu'il avait deviné le grand secret : le titre d'*Eureka*, écrit sur son ouvrage, donnait la mesure de sa confiance. Il en parlait avec enthousiasme, avec un ton d'inspiré...

Comme l'auteur d'*Eureka* prétend expliquer le monde par intuition, son livre ne nous serait pas étranger, et nous pourrions bien l'ajouter au bagage du conteur. Mais que le lecteur se rassure : l'auteur du *Scarabée d'Or* a voulu être si profond cette fois, que nous tremblerions de nous risquer dans cette nuit profonde, traversée çà et là par quelques éclairs. Il suffira de dire que ce petit livre fort ténébreux, duquel nous sommes peut-être les premiers à parler, explique l'origine et la fin de la gravitation de Newton, et confirme la théorie des nébuleuses de Laplace; rien que cela. Laplace et Newton préparaient tout simplement la voie à un conteur plein d'esprit et d'imagination qui, après avoir tout conté, se mit à conter un jour comment l'univers avait commencé et comment il finirait. Ajoutez parmi ses devanciers, le chef de l'école positiviste, M. Comte, dont la gloire brillait aux États-Unis avant qu'une plume, je ne dis pas

peu à peu déchiffrant les hiéroglyphes et les mystères, pénétrant dans tous les détours du labyrinthe, amènent insensiblement le lecteur à la solution du problème. Joignez à cette connaissance intime des méthodes et des principales données de la science contemporaine une imagination puissante, et le suprême don de l'écrivain, le génie du style, et vous aurez compris Edgard Poë.

J'étais encore sous l'influence de cette appréciation, quand je reçus tout récemment un volume édité par les frères Michel Lévy dans leur bibliothèque contemporaine, et portant ce titre alléchant pour la curiosité : *EUREKA!*

Je m'attendais, je l'avoue, quand j'ouvris ce volume pour la première fois, à quelque nouveau conte bien embrouillé, à quelque mystère bien obscur : mon imagination savourait d'avance le plaisir de suivre, à travers les mille accidents d'un récit bizarre, le génie du poëte déroulant avec art la solution de la nouvelle énigme.

Combien ne fus-je point désenchanté lorsque je parcourus, à la hâte il est vrai, les pages d'*EUREKA*, remplies des spéculations mé-

spirituelle, c'est trop peu, mais incisive, éloquente, la fit apercevoir dans sa patrie même assez ingrate pour ne pas la soupçonner. Voilà pour l'importance de l'ouvrage. Maintenant, si les curieux veulent quelque chose de plus, ils apprendront avec plaisir que, dans le commencement de notre monde, il y avait un centre duquel s'échappèrent tous les atomes par un mouvement d'irradiation. Ces atomes s'attirent entre eux, en vertu de la force qui faisait d'abord leur cohésion, tendent tous vers le centre, comme vers le point où les attire le plus grand nombre d'attractions. Ils viendront s'y perdre un jour, et la variété des choses disparaîtra dans l'unité pour reparaître sans doute encore à la suite d'une irradiation nouvelle. La force d'irradiation qui tire les êtres du sein de Dieu et les maintient à leur place est Dieu même, ou l'éther, matière très subtile qui pénètre l'autre; mais à mesure que cette force résiste moins, l'attraction gagne toujours, et le monde fait reculer Dieu, pour ainsi dire, afin de se perdre dans son sein.

On n'aura pas moins de plaisir à savoir que ce système explique le mal moral de la manière la plus satisfaisante : l'injustice divine, l'inexorable destinée ne sont plus des énigmes. Le mal devient intelligible, bien plus facile à supporter. Vous pleuriez vos pertes, vos maladies, vos douleurs; mais si vous vous dites que Dieu, c'est ce monde entier, c'est vous-même, vous voilà consolé; les peines, c'est vous-même qui les avez voulues, puisque vous êtes Dieu; pourquoi pleurer? vous les avez voulues pour l'ordre général, qui est la marche du monde vers sa destinée; vous les avez voulues pour obéir à l'attraction des êtres vers l'unité. Séchez donc vos larmes. Vous appelez cela du mal; vous vous trompez puisque toutes ces choses additionnées donnent du bien. Rien de tel qu'un peu de mathématiques pour expliquer Dieu et consoler les cœurs souffrants.

N'avez-vous pas remarqué la joie naïve d'un enfant quand il vient de comprendre quelque chose qui lui était nouveau?... Edgar Poe a inventé le panthéisme. (V. aussi, pour d'autres passages du même article, p. 323.)

taphysiques les plus abstraites sur... Je vous le donne en dix, en cent, je vous le donne en mille : vous n'avez pas encore lu le volume en question... sur *l'origine, les développements et la fin de l'univers!...*

Je comptais me délasser d'un travail un peu long, un peu pénible, par la lecture d'une pure œuvre d'art, je voulais me détendre l'esprit en donnant libre carrière à la Folle du logis. Point. C'était de la science, de la science encore, de la science toujours qu'il fallait absorber, digérer... que dis-je, qu'il fallait comprendre.

Je jetai le livre par un mouvement d'humeur. Mais, puissance de l'habitude, mais tyrannie du *dada*, j'avais entrevu çà et là certaines élucubrations sur les théories astronomiques, sur l'hypothèse cosmogonique de Laplace, et la curiosité finit par l'emporter sur le besoin de repos : je lus *Eureka* tout d'une haleine.

Ce n'est pas peu dire. Aujourd'hui que je l'ai lu deux fois, non sans recommencer quelques-unes des pages les plus difficiles à comprendre, je ne sais s'il me serait possible d'en donner une analyse un peu présentable. Aussi telle n'est pas mon intention. Je veux seulement, prenant une ou deux idées de l'auteur, en causer un quart d'heure avec les lecteurs de la *Revue Nouvelle.*

«Je me suis imposé la tâche, dit Edgard Poë au début de son livre, de parler de l'*Univers Physique, Métaphysique et Mathématique, Matériel et Spirituel; de son Essence, de son Origine, de sa Création, de sa Condition présente et de sa Destinée.* Je serai, de plus, assez hardi pour contredire les conclusions et, conséquemment, pour mettre en doute la sagacité des hommes les plus grands et les plus justement respectés.

«Qu'il me soit permis, en commençant, d'annoncer non pas le théorème que j'espère démontrer (car, quoi que puissent affirmer les mathématiciens, la *chose* qu'on appelle *démonstration*, n'existe pas, en ce monde du moins), mais l'idée dominante que, dans le cours de cet ouvrage, je m'efforcerai sans cesse de suggérer.

«Donc, ma proposition générale est celle-ci : *Dans l'Unité originelle de l'Être Premier est contenue la Cause Secondaire de Tous les Êtres, ainsi que le Germe de leur inévitable Destruction.*»

J'ai dit que je ne rentrerais point dans l'analyse et dans la discussion des idées qui font l'originalité du livre de Poë. Ce serait tâche trop ardue et trop longue. D'ailleurs, quoi qu'il en coûte à mon amour-propre, je dois l'avouer, mon esprit n'est pas du nombre de ces intelligences prime-sautières qui d'un bond s'élancent dans le

domaine de la transcendance et franchissent l'infini. Le terre-à-terre est plus mon fait.

Ce que je voudrais faire remarquer ici, c'est l'habileté de l'artiste, c'est le génie subtil de l'écrivain qui, pour ménager une base solide aux constructions les plus hardies de son imagination, glisse, entre parenthèses, ce qui va devenir son plus solide point d'appui, le fondement de son argumentation.

«La *chose* qu'on appelle *démonstration* n'existe pas, en ce monde du moins.» Plus loin, dans une lettre imaginaire qui est une déclaration de guerre en forme aux prôneurs *pédants* des méthodes *à posteriori* et *à priori*, Poë complète sa thèse de l'impossibilité des démonstrations rigoureuses, en battant en brèche ce qu'on a nommé les vérités évidentes par elles-mêmes. Selon lui, il n'existe pas d'*axiomes*.

C'est là une marche très-habile, très-étudiée, je le répète, et qui dénote autant de profondeur de pensée que de sagacité. L'auteur d'*EUREKA* prépare ainsi tout doucement son lecteur, insinue la légitimité de sa méthode à lui, et justifie tous ceux qui, dédaignant les procédés boiteux de la science, arrivent à la connaissance par une inspiration de génie, par l'*intuition*. «Vous pouvez comprendre sans peine, dit-il, combien des restrictions aussi impudemment absurdes (les lisières de l'induction et de la déduction) ont dû nuire aux progrès de la véritable Science, laquelle ne fait ses plus importantes étapes que par bonds et ne procède, comme nous le montre toute l'histoire, que par une apparente intuition.»

Donnant plus loin, pour preuve à l'appui de cette assertion, la découverte par Kepler des lois du mouvement des planètes, il s'écrie : «Oui! ces lois vitales, Kepler les a *devinées;* disons même qu'il les a *imaginées*. S'il avait été prié d'indiquer par quelle voie d'induction ou de déduction il était parvenu à cette découverte, il aurait pu répondre : «Je ne sais rien de nos routes, mais je connais la machine de l'univers. Telle elle est. Je m'en suis emparé avec *mon âme*, je l'ai obtenue par la simple force de l'intuition.» Hélas! pauvre vieil ignorant! Quelque métaphysicien lui aurait peut-être répondu que ce qu'il appelait intuition n'était que la certitude résultant de déductions ou d'inductions dont le développement avait été assez obscur pour échapper à sa conscience, pour se soustraire aux yeux de sa raison ou pour défier sa puissance d'expression. Quel malheur que quelque professeur de philosophie ne l'ait pas éclairé sur toutes ces choses! Comme cela l'eût réconforté sur son lit de mort, d'apprendre que, loin d'avoir marché intuitivement et scandaleusement, il avait en

réalité cheminé suivant la méthode honnête et légitime, vers le mystérieux palais où gisent, confinés, étincelants dans l'ombre, non gardés, purs encore de tout regard mortel, vierges de tout attouchement humain, les impérissables et inappréciables secrets de l'univers!» Je ne suis ni métaphysicien, ni professeur de philosophie. Mais je pense, je dois l'avouer, précisément comme Poë fait penser et parler ces représentants des vieilles méthodes. Et j'ajoute que je crois avoir pour moi l'histoire.

C'est, en effet, donner une idée très fausse du génie de Képler que de le présenter comme un rêveur poursuivant, à l'écart des méthodes rigoureuses de la science, une véritable divination des lois cosmiques. La vérité est que ce grand homme, pour arriver à la découverte des trois lois qui ont fait sa gloire, a procédé avec toute la sévérité de la logique mathématique. Qu'il y ait été poussé par ses vues hypothétiques, qu'il ait été soutenu dans son labeur par le pressentiment des rapports qu'il s'agissait de démêler dans le mélange d'observations exactes et d'idées erronées formant l'astronomie de son époque, c'est possible; mais il est permis d'affirmer, quand on connaît en détail la route qu'il a suivie, qu'il n'eût pas atteint le but, sans le secours et le guide sûr de la logique mathématique et de la méthode d'observation. Si l'on en doutait, qu'on lise ce passage significatif :

«Après avoir trouvé les vraies dimensions des orbites par les observations de Brahé et par l'*effort continu d'un long travail,* enfin j'ai découvert la proportion des temps périodiques à l'étendue de ces orbites; et si vous voulez en savoir la date précise, c'est le 8 mars de cette année 1618 que, d'abord conçue dans mon esprit, puis essayée maladroitement par des calculs et partant rejetée comme fausse, puis reproduite le 15 de mai avec une nouvelle énergie, elle a surmonté les ténèbres de mon intelligence; mais si pleinement confirmée par un *travail de dix-sept ans sur les observations de Brahé,* et par mes propres méditations parfaitement concordantes, que je croyais d'abord rêver, et faire quelque pétition de principe, mais plus de doute...» (*Harmonices mundi lib. V.*)

J'aurai peut-être occasion de revenir sur ce remarquable poëme d'Edgard Poë [1], qui, malgré des obscurités, a le privilége de faire penser. Pour cette fois, je tenais simplement à appuyer sur la remar-

[1] C'est simplement comme *poëme* que je désire que cet ouvrage soit jugé, alors que je ne serai plus. (*Dédicace d'Eureka.*)

quable faculté que possédait la littérature américaine, celle qui consiste à amener le lecteur par degrés insensibles, par des ménagements artistement combinés de nuances subtiles, d'un point de départ incontesté aux plus hardies affirmations d'une imagination puissante.

JUDITH WALTER [Judith Gautier], *Le Moniteur universel*, 28-29 mars 1864, *Essai sur l'univers matériel et spirituel.*

C'est, nous l'avouons, avec un certain sentiment d'effroi, que nous entreprenons le compte rendu du poëme philosophique... que Charles Baudelaire vient de livrer à la curiosité publique. L'intelligent traducteur nous a déjà initiés à cet esprit bizarre et fantastique qui sait si bien revêtir ses rêves d'un aspect de réalité et vous faire croire des choses incroyables. D'après les *Histoires Extraordinaires* et les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, nous ne nous attendions pas à *Eureka. L'Aventure sans pareille de Hans Pfaall* surtout nous faisait croire que Poe ne parlerait jamais scientifiquement d'astronomie. Cependant *Eureka*, malgré le style de poëme que lui donne l'auteur, est aussi grave et sérieux que possible; il est même écrit dans le style un peu obscur des savants.

C'est vers la fin de sa vie qu'Edgar Poe plongea son regard curieux et perçant dans les profondeurs du ciel, cherchant à le deviner et à lui voler le grand secret... Essayons d'exposer clairement la théorie d'Edgar Poe.

La chose qu'on appelle démonstration n'existe pas, dit-il en commençant; donc il n'essayera pas de démontrer, mais de suggérer son idée dominante : *l'unité primordiale et finale.*

Pour la possibilité de son système, il faut d'abord admettre le *fini*, la limite poussée aussi loin que l'imagination pourra aller, mais non pas l'*infini, dont le centre est partout et la circonférence nulle part.*

Une intuition irrésistible, dit-il, le pousse à conclure que l'incompréhensible ou Dieu a originairement créé, par un effort de sa volonté, la matière, qu'il tira de son esprit ou de rien. La matière a dû être d'abord une particule unique mais non indivisible; la force inconnue et mystérieuse réside en elle, la transformant par l'effort de sa volonté ou par la puissance de son souffle; de cette particule individuelle, inconditionnelle, indépendante et absolue, Poë (*sic*) suppose l'irradiation sphérique d'atomes inconcevablement mais non infiniment petits.

En imaginant une sphère creuse de verre ou d'autre matière, la

particule unique se trouvant placée au centre, la force diffusive émet de l'unité un premier nombre d'atomes, les chassant du centre jusqu'à ce qu'ils aient rencontré la surface intérieure de la sphère. Une seconde force de même nature émet une seconde couche qui se dépose sur la première, et ainsi de suite de nouvelles couches s'ajoutent aux autres, remplissant la sphère de couches concentriques qui atteignent finalement le point central. Les atomes distribués également dans la sphère, le travail du retour commence à s'opérer; la force diffusive ayant cessé, ils cherchent à retourner à l'unité dont ils sont issus. Ils s'attirent réciproquement et tendent à une agglomération générale qui sera la *fin* et peut-être le commencement d'un autre univers. Les atomes marchant vers l'unité cherchent un centre, mais un centre qui n'existe pas, ou plutôt qui n'est marqué par aucun point; il n'est déterminé que par l'intersection des diamètres, les atomes prenant naturellement la ligne la plus longue, comme contenant le plus d'attractions.

Une fois ceci admis, selon Edgar Poë, tout l'univers actuel s'explique de lui-même.

Avant le retour final vers le centre unique, d'autres centres à travers la sphère font naître des agglomérations partielles qui s'abîmeront dans l'agglomération générale. Un atome attirant d'autres atomes plus voisins, l'aggrégation se forme et constitue des centres d'attraction.

Ici Poe développe tout au long la théorie de Laplace sur notre système solaire, la rattachant à son système. Prenons, dit-il, une quelconque de ces agglomérations, que nous considérerons comme notre soleil, composée d'une matière nébuleuse qui finit par affecter la forme sphérique, et qui s'étendait au delà de l'orbite actuelle de Neptune, la rotation s'établit dès les premiers symptômes d'agrégation, et à mesure qu'elle augmentait en volume, la rotation augmentait en vitesse.

En supposant cette masse condensée au point qu'elle occupe l'orbite de Neptune, la rotation étant naturellement beaucoup plus vive à la circonférence que partout ailleurs, elle aurait dégagé et séparé les couches extérieures moins condensées qui formèrent un anneau indépendant, lequel continua à tourner autour de la masse centrale; la nébulosité étant supposée hétérogène, il y a eu dans la disposition des éléments assez d'irrégularité pour les attirer vers un centre plus solide et lui faire perdre sa forme annulaire. La planète alors formée a continué son mouvement de rotation, puis ce corps dégagea aussi,

en se condensant, deux anneaux qui constituèrent ses deux lunes [1]. Le soleil se réduisant encore, la même opération eut lieu pour Uranus qui projeta trois lunes [2], puis pour Saturne, qui à son tour dégagea des anneaux, dont trois, pour une raison qui échappe, ne se sont pas réduits en satellites, et semblent venir appuyer la théorie par un exemple sensible.

Saturne continua à tourner autour du soleil, entraînant ses sept [3] satellites et ses trois anneaux.

La masse nébuleuse lança successivement Jupiter qui dégagea quatre lunes; les huit planètes télescopiques [4] qui semblent venir d'un seul anneau qui aurait plusieurs centres de solidité supérieure, puis Mars, la Terre et son satellite, Vénus et Mercure.

Le Soleil, amené à son volume actuel, n'est sans doute pas réduit absolument et pourra peut-être encore projeter des planètes en deçà de Mercure.

S'il faut en croire l'histoire des révolutions géologiques, la plus grande condensation terrestre produisit l'être le plus complet. Il est probable que la même chose a eu lieu pour la condensation solaire. A ce compte, les habitants de Neptune seraient d'une imperfection physique et spirituelle extrême, tandis que les habitants de Mercure nous surpasseraient de beaucoup en esprit et en beauté; sans doute la perfection *relative* réside au centre du soleil.

Pendant longtemps, on donna les nébuleuses comme preuve de l'hypothèse de Laplace; on les prenait pour un amas de matières cosmiques subissant la condensation déjà décrite; mais depuis que l'on sait que la distance est la cause de cette apparente nébulosité et que les télescopes perfectionnés ont réduit les nébuleuses en groupes d'étoiles, l'hypothèse semble avoir perdu de sa valeur.

Cependant, la nébulosité réelle paraissait prouver quelque chose, mais ne prouvait rien. La gravitation newtonienne que Poe attribue à la réaction du premier acte divin n'a pu commencer pendant la première partie de l'œuvre; l'acte de création a cessé et la gravitation a lieu depuis longtemps, et, l'on s'en souvient, la nébulosité rentre dans les procédés cosmiques primitifs.

Nous voyons à présent l'univers comme un espace sphérique par-

[1] Peu de personnes ont vu le second satellite de Neptune.

[2] Uranus possède à présent huit satellites.

[3] Huit.

[4] On compte à présent soixante-dix-sept astéroïdes.

semé inégalement de groupes. Ces groupes sont ce qu'on appelle ordinairement des nébuleuses.

Parmi les nébuleuses, la Galaxie est surtout intéressante à cause de son volume apparent et de sa position relativement à nous.

On place ordinairement notre système au centre de la voie lactée, qui nous entoure comme une ceinture. Edgar Poe, lui, nous loge positivement au centre. La Galaxie considérée sous la forme vague d'un Y, nous serions juste sur le point où les trois types se rencontrent, et nous figurant la ligne douée d'une certaine épaisseur, c'est le milieu de cette épaisseur que nous occuperions; l'aspect du ciel, dit-il, s'explique alors par des phénomènes de perspective.

«Quand nous regardons en haut ou en bas, c'est-à-dire quand nous jetons les yeux dans le sens de l'épaisseur de la lettre, notre regard rencontre un moins grand nombre d'étoiles que lorsque nous jetons les yeux dans le sens de la longueur ou le long d'une des trois lignes qui la composent.» Comme lorsqu'on regarde les grains de poussière dans un rayon de soleil, dans le sens de la longueur, les atomes brillants se confondent, tandis que dans l'épaisseur, c'est-à-dire en regardant la terre, ils paraissent éparpillés. Ici encore Edgar Poe revient à son idée de l'univers borné, et donne une preuve assez convaincante. Si les étoiles, dit-il, se succédaient toujours dans le ciel, nous serions enveloppés d'un dôme lumineux qui fermerait le ciel de tous côtés, car il n'y aurait pas un point dans l'arrière-plan du ciel où n'existât une étoile.

En effet, comment expliquer les nombreux vides que les astronomes appellent *sacs à charbons?*

Mais alors cet univers borné peut devenir à son tour un atome, faisant partie d'un système d'univers qui tournerait aussi autour d'un globe d'une *infinie sublimité;* mais ceci n'est qu'une fausse analogie, qui nous plongerait dans des déductions interminables.

Edgar Poe ne semble pas admettre l'hypothèse de Madler, qui prétend que tous les systèmes gravitent autour d'un centre qu'on croit avoir trouvé dans l'Alcyone du Taureau. Pour que cette attraction eût lieu, dit Poe, il faudrait que ce globe fût plus gros que tous les autres réunis; dans ce cas, cet astre immense serait remarquablement visible. Mais lorsque ce centre se sera formé, quand la matière se sera abîmée dans l'unité, que deviendra ce globe sublime? Il disparaîtra instantanément, dit Poe, et Dieu seul restera tout entier, suprême résidu des choses.

Jusqu'à présent Dieu n'existe encore qu'à l'état diffus. Le Dieu

matériel et spirituel n'existe que dans l'esprit diffus de l'univers. Chaque homme serait une parcelle de Dieu, chaque âme son propre Dieu et son propre créateur, et toutes ces âmes, toutes ces intelligences, *en même temps que les brillantes étoiles se fondront en une unité suprême et l'homme reconnaîtra dans sa propre existence celle de Jehovah.*

On aurait tort de croire qu'Edgar Poe en écrivant *Eureka* avait seulement l'idée de faire un poëme; il était bien absolument convaincu qu'il avait découvert le grand secret de l'univers, et il employait toute la force de son talent à développer son idée.

Du reste, sa théorie est aussi admissible que beaucoup d'autres, et l'on pourrait en croire toutes les propositions après cette preuve, qui semble si belle, de l'univers borné. Cependant les *sacs à charbon*, ces trous noirs qu'Edgar Poe explique à sa manière, sont occupés aussi par des étoiles plus lointaines, mais que les télescopes découvrent, et c'est surtout la proximité de places très-brillantes qui leur donne cet aspect noir et vide. Cela ne signifie rien : la preuve est détruite, mais la chose existe toujours. Edgar Poe n'a-t-il pas dit que la limite est poussée aussi loin que l'imagination peut aller : ce n'est qu'un bout de chemin de plus qu'il faut faire faire à notre imagination.

Edgar Poe est remonté plus haut et est allé plus loin dans l'histoire du ciel que tous les autres théoriciens.

On avait déjà admis l'origine de l'univers actuel dans la matière nébuleuse répandue primitivement à travers l'espace. Nous lisons dans un vieux tableau géologique de M. Boubée les lignes suivantes : «Les étoiles semblent être les premiers astres créés; elles sont en tout semblables au soleil; comme lui elles tournent autour d'un axe propre et autour d'un centre commun qui nous est inconnu. Tout annonce qu'elles régissent comme lui un nombre plus ou moins grand de planètes et de comètes enchaînées dans la sphère de leur attraction. Elle ont pu être créées toutes en même temps, mais les sciences n'ont rien de positif sur le mode ni sur l'époque de leur formation. Quelques-uns les regardent comme résultant de l'entière condensation des nébuleuses, lesquelles durent être produites par un premier rapprochement de la nature qu'ils considéraient comme diffuse primitivement dans l'espace.»

Laplace, lui, suppose sa nébuleuse formée et bâtit son système sans s'inquiéter de l'origine ni du but. Edgar Poe a essayé d'arriver par les chemins peu sûrs des probabilités à la création même de la matière. Il trouve d'abord Dieu, puis il attribue la diffusion de cette matière dans l'espace à un effort de la volonté divine ou à la puis-

sance du souffle de Dieu. Un effort contraire ramènerait tous les atomes à leur source, et l'explication de l'Univers serait contenue en ces mots : expiration et aspiration de Dieu.

Là est l'idée principale d'*EUREKA*, idée très-belle et très-neuve qui rattache le commencement à la fin, marque le point de départ dans le point d'arrivée, et, si on l'admet, jette beaucoup de clarté dans l'ensemble de l'astronomie.

Malgré l'abstraction de la thèse, Edgar Poe a su revêtir son ouvrage d'une beauté sérieuse et noble qui ajoute encore à la grandeur du sujet. Ces pensées élevées sont rendues par des phrases simples et solennelles qui frappent l'esprit par leur précision et leur netteté. Je crois que nous devons beaucoup de cette pureté de langage à la traduction de M. Charles Baudelaire; cet ouvrage, mal compris par son traducteur, aurait été complétement dénaturé. Dans ces développements difficiles à suivre, une seule expression changée peut rendre obscure et incompréhensible tout un raisonnement; mais *l'unique* traducteur d'Edgar Poe s'en est tiré avec une patience et un talent dignes d'éloges.

Après la lecture d'*EUREKA* on est peut-être moins convaincu que si les preuves mathématiques servaient d'appui à la théorie; mais cet aspect de vraisemblance ébranle entièrement toutes nos opinions antérieures, et l'on est fortement tenté de croire tout à fait à cette grande et magnifique pensée terminant le livre, qui vous constitue parcelle de Dieu, et vous promet dans le lointain des siècles la plus belle fin désirable.

ARTHUR ARNOULD, *Revue Moderne*, 1er avril, 1er juin et 1er juillet 1865 (long article consacré aux quatre premiers volumes des traductions de Baudelaire et aux *Contes inédits* traduits par William Hughes) :

Après lui avoir emprunté [à l'esprit mathématique] d'abord ses procédés les plus matériels dans la poésie, ses analyses méthodiques, sa marche régulière et logique, ses réductions puissantes à l'Unité, dans ses *Contes*, — il [Edgar Poe] le suivra encore à travers l'espace et le temps, et nous donnera, dans *EUREKA*, une explication non pas nouvelle, mais renouvelée de la création, sans s'écarter un instant des termes empruntés à la mécanique, à la statique et autres sciences de terminaison semblable, restant bien convaincu qu'il n'a point erré

et qu'il ne peut se tromper, puisque ses *calculs* sont exacts, puisque ses *opérations* sont justes.

. . . . . .

Edgar Poe... ne connaît pas les grands horizons, ni les idées générales. Il n'a pas le sentiment du vaste, ni du multiple. Il ne comprend pas la vie, car la vie, c'est l'étendue et la multiplicité sans bornes. Incapable d'embrasser par la pensée ce qui échappe à la vue ou ce qui ne rentre point dans des mesures exactes, son cerveau est un puissant instrument de *réduction à l'Unité;* aussi il se voue à l'analyse de la destruction, chose positive et facilement déterminable, tandis que la création, c'est l'infini agissant.

Cela est si vrai que, dans *EUREKA*, son poëme cosmogonique, il affirme que la force créatrice, en vertu de laquelle les mondes existent, n'a agi *qu'une seule* fois, à *un seul* moment. Il suppose l'univers comme *une seule* sphère prodigieuse entourée de tous côtés par l'abîme, noir, béant, — sans fin, à la vérité, mais n'importe, puisqu'il ne s'en occupe pas?

Pour lui, l'univers actuel, depuis la minute qui a suivi sa naissance à la vie, est un grand corps qui *agonise* et retourne lentement à *la mort*. Il nous montre tous les mondes marchant, au nom de l'attraction, les uns vers les autres, se rapprochant sans cesse, se fondant dans de nouvelles unités, qui elles-mêmes s'amalgameront entre elles, jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'*un seul* tout homogène qui ira lui-même s'annihiler en Dieu, «*la molécule unique*».

Voilà où devait aboutir nécessairement cet esprit mathématique et positif, dévoré du besoin de tout calculer et de tout définir; voilà pourquoi, soit en poésie, soit en prose, soit dans ses contes, soit en philosophie, il aboutit à la mort et à l'unité; la mort, *fait patent, circonscrit,* qui, limitant la vie, lui sert, jusqu'à un certain point, de *mesure;* l'unité, la seule quantité qui existe réellement, la seule absolue, la seule *circonscrite* aussi, la seule qui soit égale à elle-même et qui se suffise à elle-même.

Il faut ajouter qu'Arthur Arnould définit Poe «l'esprit mathématique, l'imagination et l'alcool dans un cerveau américain, atteint du *delirium tremens*» et rapporte une bonne partie de sa gloire en France à son traducteur.

PHILIPPE DAURIAC, *Le Monde illustré,* Revue littéraire, 8 avril 1865.

La froide et énergique race américaine a produit un homme de talent, — disons mieux, de génie, — en qui elle peut contempler avec orgueil ses principales qualités exaltées au degré suprême. Dans la puissante originalité d'Edgar Poë (*sic*), l'individualisme de l'Anglo-saxon se manifeste avec éclat. Dans cette imagination impérieusement gouvernée, d'où la passion est exclue comme un élément de trouble, et qui ne s'exerce que sur des phénomènes physiques ou psychiques que la science suffit à expliquer; dans cette tenace observation des faits, dans l'analyse patiente et subtile de leurs rapports; dans la force de ces inductions, vous retrouvez l'esprit sage, mathématique et inflexible du Yankee. Peuple digne d'étude! impropre aux arts, mais inventeur dans l'industrie; nullement poli, au sens où l'on prenait autrefois ce mot, et chez qui cependant la *flirtation* est sans danger; qui révère le dieu Dollar, et qui soutient pour un principe la lutte gigantesque dont nous sommes témoins [1]!

L'apparition en France des *Histoires Extraordinaires,* si excellemment traduites par M. Charles Baudelaire, a causé une sensation qui n'est pas encore effacée. Nombre de gens, tout en se laissant aller au plaisir de la surprise, se sont montrés rebelles aux beautés, peu françaises, il est vrai, de l'ouvrage. Quant à moi, je crois, avec M. Baudelaire, qu'Edgar Poë, par la hardiesse de l'invention, par l'art infini de la composition, par la haute intelligence et la science profonde dont il a fait preuve, par le soin scrupuleux de la forme qui distingue les véritables artistes, mérite d'être classé parmi les grands noms de la littérature.

On connaît la manière de Poë. Lui-même l'a exposée, sous le titre *Méthode de Composition,* à la suite de son poëme du *Corbeau.* Son but est de produire le plus grand *effet* possible. Il fait choix d'abord d'un sujet propre à frapper l'imagination par quelque caractère bizarre ou excessif. Les dimensions du cadre, l'accumulation savante des incidents qui doivent concourir à rendre plus vive l'impression finale, tout est calculé d'après des lois rigoureuses.

Puis, armé du procédé d'induction qu'il manie avec une incomparable adresse, il démêle pas à pas la trame la plus embrouillée, soulève lentement le voile qui recouvrait le mystère, et nous laisse face

[1] Allusion à la guerre de Sécession.

à face avec l'évidence. Il produit ainsi chez son lecteur une excitation intellectuelle d'une intensité extraordinaire. On a rappelé à ce propos les *Contes* d'Hoffmann. A tort. Que parle-t-on de fantastique ? Avec Poë, vous savez bien que vous ne marchez pas au-devant d'un fantôme, mais d'une réalité tangible. Point de mirage, mais des objets étranges, flottant dans une sorte de brume qui peu à peu se dissipe; bientôt ils s'éclairent et prennent la forme, la couleur vraie, la vie.

Les visions Germaniques n'ont jamais hanté le cerveau d'Edgar Poe. Chez lui, toute observation se concrète à l'instant, tout rêve se résout, tout mysticisme se symbolise. Quand il s'abandonne aux spéculations transcendantales, il écrit *EUREKA*, c'est-à-dire l'explication mathématique de la création et de la fin du monde stellaire.

Y a-t-il vingt personnes en France qui aient lu *EUREKA ?* Je ne crois pas. Supposons qu'il y en ait dix. Je suis de ceux-là et j'en éprouve quelque fierté. Non pas que ce livre soit le plus ennuyeux que je connaisse — ce serait faire tort à trop de productions contemporaines, — mais il est d'une lecture extrêmement ardue. Or, sachez qu'il a été lu en entier à New York, dans une expérience analogue à celles de la rue de la Paix [1]. Et il y avait des femmes !...

En somme, entre tous ces articles, il n'y en avait eu qu'un de nature à satisfaire réellement le traducteur, — celui de Judith Walter, de son vrai nom Judith Gautier (la fille de Théo), qui, à l'époque, avait tout juste quinze ans !

Dans LE SECOND RANG DU COLLIER (*Revue de Paris*, 1er novembre 1902), celle-ci a raconté avec sa grâce habituelle, comment elle avait été amenée à l'écrire, — son étonnement à se voir imprimer et à toucher une rémunération, alors qu'elle avait pensé ne travailler que pour son père, — et aussi le scandale qu'elle se trouva avoir causé en parlant de la création du monde en d'autres termes que la Bible ! Sa glose, relate-t-elle, l'aurait notamment fait vitupérer, du haut de la chaire, par un prêtre

[1] Allusion aux Conférences données à l'époque dans la Salle de cette rue, — et peut-être à celle de Foucou, dont il a été question dans l'article précité de Guillemin.

de Colmar ! Elle lui valut du moins, de la part de Baudelaire, la savoureuse lettre de remerciement que voici :

9 avril 1864.

Mademoiselle,

J'ai trouvé récemment chez un de mes amis votre article... dont votre père m'avait, quelque temps auparavant, communiqué les épreuves. Il vous a sans doute raconté l'étonnement que j'éprouvai en les lisant. Si je ne vous ai pas écrit tout de suite pour vous remercier, c'est uniquement par timidité. Un homme, peu timide par nature, peut être mal à l'aise devant une belle jeune fille, même quand il l'a connue toute petite, — surtout quand il reçoit d'elle un service, — et il peut craindre, soit d'être trop respecteux et trop froid, soit de la remercier avec trop de chaleur.

Ma première impression, comme je l'ai dit, a été l'étonnement, — une impression toujours agréable d'ailleurs. — Ensuite, quand il ne m'a plus été permis de douter, j'ai éprouvé un sentiment difficile à exprimer, composé moitié de plaisir d'avoir été si bien compris, moitié de joie de voir qu'un de mes plus vieux et de mes plus chers amis avait une fille vraiment digne de lui.

Dans votre analyse, si correcte, d'*Eureka*, vous avez fait ce qu'à votre âge je n'aurais peut-être pas su faire, et ce qu'une foule d'hommes très mûrs, et se disant lettrés, sont incapables de faire. Enfin, vous m'avez prouvé ce que j'aurais volontiers jugé impossible, c'est qu'une jeune fille peut trouver dans les livres des amusements sérieux, tout à fait différents de ceux, si bêtes et si vulgaires, qui remplissent la vie de toutes les femmes.

Si je ne craignais pas encore de vous offenser en médisant de votre sexe, je vous dirais que vous m'avez contraint à douter moi-même des vilaines opinions que je me suis forgées à l'égard des femmes en général.

Ne vous scandalisez pas de ces compliments si bizarrement mêlés de malhonnêtetés; je suis arrivé à un âge où l'on ne sait pas se corriger même pour la meilleure et la plus charmante personne.

Croyez, Mademoiselle, que je garderai toujours le souvenir du plaisir que vous m'avez donné.

Charles Baudelaire.

En 1870 *EURÊKA* [1] forma avec les *AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM*, *Philosophie de l'Ameublement* et *La Genèse d'un Poëme* (ces deux morceaux détachés des *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*), le tome VII des ŒUVRES COMPLETES (3e des *Traductions*), annoncé au *Journal de la Librairie* le 7 mai sous le n° 3775.

Deux ans plus tard, l'essai cosmogonique entra dans la collection à 1 franc (Nouvelle Collection Michel Lévy, annoncé le 16 mars 1872, n° 1990).

*
* *

On a cru devoir joindre à *EUREKA* dans le présent volume, *La Genèse d'un Poëme*, qui est un essai et un manifeste poétiques comme *EUREKA* est un essai et un manifeste métaphysiques, et par conséquent n'avait aucun titre à être maintenue dans les *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*. Si Baudelaire pour sa part l'y avait comprise, c'est parce que la possibilité lui était refusée, nous l'avons montré, d'en faire une plaquette spéciale — et sans doute aussi pour en finir d'une fois avec ses fragments non recueillis. Mais il restait au total peu satisfait de la composition des cinq volumes de ses traductions et souhaitait, on l'a vu aussi, que les matières en fussent un jour redistribuées «plus analogiquement». L'édition posthume, d'ailleurs, nous avait donné l'exemple sur ce point.

[1] Dans cette édition-là, le mot (εὕρηκα) est orthographié Eurêka sur la couverture et Euréka sur le titre et dans le titre courant. Baudelaire aussi bien a varié dans sa façon de l'écrire. V. page 273.

GÉNÉRALITÉS.

Première version française.

Elle fut établie, non d'après l'édition américaine originale [1], mais d'après la première réimpression, donnée en 1853, de *The Works of the late Edgar Allan Poe* (Redfield, New York, 1850-1856), circonstance qui devait avoir pour effet d'y introduire plusieurs des fautes ou omissions du texte de Griswold (p. 30, l. 5; 44, l. 10; 86, l. 17-18; 91, l. 24-28).

Elle parut d'abord, pour partie (p. 1-90), dans la *Revue Internationale* (de Genève), nos 2 à 5 (octobre, novembre, décembre 1859 et janvier 1860); puis, pour sa totalité, chez Michel Lévy en 1864 [1863] et 1870 (v. ci-dessus, *passim*).

En 1864 comme en 1870, elle était accompagnée, comme elle l'est ici, d'un *Extrait de la biographie d'Edgar Poe* par Rufus Griswold, c'est-à-dire d'un extrait du trop fameux *Memoir* (v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 398-403).

La division en chapitres est de l'invention du traducteur et fut effectuée pour la publication en librairie.

RÉSULTATS DE LA COLLATION DES TROIS TEXTES.

1859.

Nombreuses variantes.

Coquilles : p. 16, l. 4-5; p. 19, l. 12; p. 22, l. 5 et 22-23; p. 24, l. 2-3 et 18; p. 37, l. 1-2; p. 40, l. 8-9; p. 54, l. 9; p. 71, l. 1; p. 78, l. 8.

[1] EUREKA | a prose poem | by | Edgar A. Poe | New York: | Geo. P. Putnam | of the late firm of «Wiley and Putnam», | 155, Broadway. — MDCCCXLVIII. — Baudelaire n'en dut pas avoir connaissance. Certaines bévues de sa version ne s'expliquent que par cette hypothèse.

Contre-sens ou faux sens en commun avec les deux autres textes : p. 12, l. 33; p. 30, l. 5; p. 33, l. 28; p. 34, l. 3; p. 39, l. 7; p. 63, l. 16-18; p. 71, l. 16; p. 86, l. 17-18. — En propre : p. 20, l. 24-25; p. 85, l. 1-2.

Omissions en commun avec les autres textes : p. 26, l. 7-8; p. 34, l. 12-13; p. 44, l. 10; p. 65, l. 8-9 et 13-14; p. 77, l. 11; p. 80, l. 9-10; p. 81, l. 17-18. — En propre : p. 35, l. 2; p. 41, l. 1-2; p. 75, l. 18-19.

1864.

Nombreuses corrections, dont une malheureuse, p. 79, l. 3.

Accidents typographiques : p. 14, l. 28; p. 15, l. 30; p. 22, l. 1-2; p. 24, l. 25; p. 40, l. 11; p. 78, l. 2 (note); p. 79, l. 5; p. 106, l. 12; p. 120, l. 20; p. 128, l. 1-2.

Faux sens ou contre-sens en commun avec les deux autres textes, v. ci-dessus. — Avec le texte de 1870 : p. 79, l. 3; p. 91, l. 24-28; p. 125, l. 16; p. 126, l. 11; p. 127, 30 et 32; p. 143, l. 22-25; p. 147, l. 19; p. 149, l. 5-8.

Omissions en commun avec les deux autres textes, v. ci-dessus. — Avec le texte de 1870 seulement : p. 92, l. 31; p. 109, l. 24; p. 132, l. 22; p. 138, l. 3; p. 144, l. 2-3.

1870.

Variantes ou corrections semblant regrettables : p. 1, l. 9; p. 13, l. 25; p. 17, l. 33; p. 81, l. 8; p. 93 (note), l. 3; p. 97, l. 3; p. 131, l. 3.

Plusieurs autres justifiables : p. 21, l. 32; p. 24, l. 32; p. 41, l. 11-12; p. 64, l. 2-3; p. 70, l. 23; p. 105, l. 22-23; p. 114, l. 15; p. 142, l. 30-32.

Contre-sens, faux sens, omissions en commun, v. ci-dessus ; omissions en propre : p. 54, l. 17; p. 69, l. 10; p. 74, l. 17.

Participes présents devenus adjectifs verbaux ou inversement : p. 24, l. 31-32; p. 33, l. 14-15; p. 67, l. 21.

Deux bévues : p. 5, l. 35, et p. 6, l. 13.

Plusieurs coquilles ou lettres tombées : p. 5, l. 22; p. 42, l. 1;

p. 49, l. 32; p. 64, l. 19; p. 68, l. 24; p. 79, l. 7; p. 93 (note), l. 2 et 8; p. 127, l. 3-4; p. 130, l. 14; p. 139, l. 6.

Ponctuation très revisée.

Le texte ici retenu est celui de 1864, c'est-à-dire de l'édition originale. Mais vu l'importance capitale de certaines omissions et d'un non-sens qu'on y trouve, nous avons dû le retoucher en quatre endroits (p. 34, l. 12-13; p. 44, l. 10; p. 79, l. 3, et p. 81, l. 17-18). Les mots ajoutés sont donnés entre crochets, et nos motifs exposés aux *Éclaircissements.*

Pour la détermination des contre-sens ou faux sens, M. André Koszul, professeur de littérature anglaise à l'Université de Strasbourg, a bien voulu nous prêter son obligeante et très précieuse assistance. Plusieurs notes nous ont été aussi fournies par MM. Randolph Hughes, du King's College de Londres, et W. T. Bandy, du Stephens College, Columbia (Missouri).

Quant aux variantes dont le relevé suit, il doit être bien entendu qu'elles ont toutes été établies par rapport au texte de l'édition originale et que, sauf mention contraire, elles sont tirées de celui de la *Revue Internationale.*

ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES.

Page 1. TITRE (1870) : EDGAR POE || EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE || par ... — Cet extrait correspond aux pages XLII-XLV du tome Ier de THE WORKS OF THE LATE EDGAR ALLAN POE *with a Memoir by Rufus Wilmot Griswold and notices of his life and genius by N.P. Willis and J. R. Lowell in three volumes.* I. Tales. — Redfield 110 and 112 Nassau Street, New York, 1853. (Nous renvoyons de préférence à cette édition-là parce que Baudelaire, à notre connaissance, en possédait un exemplaire, mais le trop fameux *Memoir,* comme nous l'avons dit ailleurs, avait paru dès 1850, dans le tome III de la première édition des WORKS, — tome consacré aux *Literati.*) — V., pour cette préface, nos éclaircissements antérieurs, p. 240.

—— l. 9 (1870) : février, et avait pour *but* la Cosmogonie universelle;... — Griswold : was upon the... — On comprend d'autant moins cette correction que le mot *but* avait été employé quelques lignes plus haut.

—— l. 19 : notre grand Edwards... — Jonathan Edwards (1703-1758), théologien et philosophe américain, auteur fécond. L'idée dont il s'agit ici se trouve répandue dans la plupart de ses écrits.

Page 2, l. 1 : Après «ses propositions», le texte anglais montre un passage que Baudelaire n'a pas traduit. — «Poe: To be apprehended they must be studied in his own terse and simple language; but in this we have a summary of that which he regards as fundamental : ...» [pour les saisir, il faut les étudier dans son propre texte, à la fois poli et simple; mais ce qui suit donnera une idée sommaire

de ce qu'il considère comme fondamental : ...]. — La loi, dit-il... — Le passage cité est emprunté aux pages 71-72.

Page 2, l. 18 : et qu'il n'avait d'espoir... — La conjonction doit être le résultat d'une bévue typographique. «... and he had no hope but... [et il n'avait d'espoir que...].

—— l. 22 : Willis... — V. *Histoires Extraordinaires*, p. 398-400. — Le compte rendu de Willis avait paru le 12 août 1848 dans le *Home Journal*.

—— l. 26 : *les Vestiges de la Creation* — ouvrage paru anonyme en 1844. Il est de Robert Chambers, l'éditeur écossais (1802-1871), mais c'est seulement en 1884 que l'identité de l'auteur a été établie. Dans l'intervalle les *Vestiges* avaient été attribués à bien des gens, notamment à Charles Lyell, au prince Albert et à Catherine Crowe. — A l'heure où Willis le battait en brèche, cet ouvrage faisait beaucoup de bruit, dans le monde religieux notamment, en raison de l'indépendance qui s'y fait voir sous le rapport exégétique.

—— l. 26-27 : notre excellent et sage ami Bush, que vous reconnaîtrez sans doute... — George Bush (1796-1859), pasteur presbytérien, ensuite swedenborgien, professeur de littérature hébraïque à la New York University, auteur de plusieurs ouvrages. Poe, à propos de son *Anastasis*, «où il est montré que la Résurrection du corps n'est pas sanctionnée par la Raison ni la Révélation», lui a accordé dans ses *Marginalia* quelques lignes où l'ironie se mêle à l'éloge; nous traduisons le passage d'après le texte de l'excellente «Virginia Edition» donnée par James Harrison (New York, Thomas Y. Crowell and C°) :

Il n'y a point de doute que jusqu'à ce jour, les Bushites ont eu le dessus dans la controverse. L'*Anastasis* est écrit avec lucidité, concision, vigueur et logique, et prouve à mon sens tout ce qui y est avancé, — à condition que nous négligions les axiomes imaginaires dont il procède; et ceci est tout ce que l'on peut dire de plus avantageux de tout essai théologique existant. — On peut d'ailleurs faire remarquer, aussi bien en faveur du Professeur Bush que de ses contradicteurs, *«que la plupart des sectes ont raison dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas en ce qu'elles nient»*.

Taylor, qui a écrit avec tant d'ingéniosité l'*Histoire Naturelle de l'En-*

thousiasme, aurait pu, de l'étude du Professeur Bush, tirer bien des considérations intéressantes.

Page 3, l. 3 : Dans sa préface... — V. p. 9. Chose curieuse, les deux textes présentent des différences dans la disposition typographique comme dans la ponctuation et même une variante verbale : non pas *seulement* au lieu de non pas *spécialement*, qu'on lit p. 9.

—— l. 5-6 : Baudelaire a cité ces deux lignes dans ses *Notes nouvelles sur Edgard Poe* (*NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*). — Tout le morceau est d'ailleurs ici reproduit, p. 9.

—— l. 18-19 : cette malheureuse tentative de gouaillerie... — V. chapitre II et la note sur la p. 100, l. 8. — Dans son étude sur *Edgar Allan Poe* (*Revue Contemporaine*, 15 juillet 1857), Louis Étienne, lui aussi, regrettera cette diatribe :

> Sitôt que ce système [le transcendantalisme] passe l'Atlantique, qu'il publie le *Dial* et qu'il se fait populaire, Edgar Poe le couvre de ridicule, et gâte son remarquable quoique fort obscur ouvrage d'*EUREKA*[1] pour y introduire les *transcendantalistes* américains. Il feint qu'une lettre dans une bouteille bien bouchée a été trouvée flottant sur une mer peu connue, la *Mer des Ténèbres*, fréquentée par les rédacteurs du *Dial*, il sort de cette bouteille la satire d'Emerson, de son école et des Universités de son pays.
>
> [1] Non traduit.

—— l. 20-21 : le *Mare tenebrarum*... — V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 448.

—— l. 26 : du 29 juillet... — Cette date doit s'entendre de l'année 1848.

—— l. 36 : Lamartine blâme Voltaire... — Il s'agit probablement du passage suivant :

> Sa vie entière [celle de Voltaire] devint une action multiple tendue vers un seul but : l'abolition de la théocratie et l'établissement de la tolérance et de la liberté dans les cultes. Il y travailla avec tous les dons que Dieu avait faits à son génie; il y travailla même avec le mensonge, le dénigrement, le cynisme et l'immoralité d'esprit; il y employa toutes les armes, même celles que le respect de Dieu et des hommes interdit aux sages; il mit sa vertu, son honneur, sa gloire à ce renversement. (*Histoire des Girondins*, Furne, 1847, t. I, p. 256.)

Poe, sans méconnaître le génie de Voltaire, le condamnait sévèrement. On lit dans les *Marginalia*, tr. Victor Orban, Sansot, 1913 :

Si je mettais tous ces ouvrages de Voltaire entre les mains de quelque jeune ami, je ne pourrais, en conscience, mieux les lui recommander que par ces mots : — «*Tam multi, tam grandes, tam preciosi codices*», auxquels je me hâterais d'ajouter, non sans regret, ce conseil : «*incendite omnes illas membranas*», que j'emprunte au chapitre *De libris Manichœis* de Saint-Augustin (CXXVI).

Faut-il ajouter que si le *discipulus* avait suivi en l'occasion le conseil du *magister*, ce n'est assurément pas Baudelaire qui aurait alarmé les pompiers?

Page 5, l. 8 : Le texte de 1864 montre une virgule après *rencontre*; nous n'avons pas cru devoir la conserver.

—— l. 22 (1870) : ni *n'*insinuer... [Coquille].

—— l. 35 : page 67... — De notre édition s'entend. Dans l'édition originale c'est à la p. 105 qu'il était renvoyé parce que c'est effectivement à la p. 105 du texte de celle-ci que la distinction dont il s'agit se trouvait établie. Les éditeurs posthumes, ne s'étant pas avisés de la nécessité de cette concordance, avaient maintenu le chiffre 105, alors qu'*EUREKA* commençait à la p. 299 de leur tome VII!

Page 6, l. 13 : page 33. — Correspondant à la p. 43 de l'édition originale. — Même observation que dans la note précédente, en ce qui concerne l'édition posthume, où on lit aussi : 43.

Page 7, l. 6 (1870) : pardonnerez, *m*onsieur l'éditeur,...

DÉDICACE. — Elle porte le nom de *Preface* dans l'édition américaine, où l'ouvrage est dédié à Alexander von Humboldt «avec un très profond respect», et est signée E. *A*. P.

Page 9, l. 1 : qui m'aiment et *de* qui *je suis* aime, —

—— l. 4 : ce Livre des Vérités,...

Page 9, l. 5-6 : dans sa Vérité, à ceux-là je présente...

—— l. 11-13 : se trouve écrasé au point... Vie éternelle. — V. nos *Éclaircissements* sur la page 149.

Page 11 : 1859 : EUREKA poëme en prose ou essai... — 1864 : EUREKA ou essai... — 1870 : EURÊKA ou essai...

—— l. 3-5 : car de tous les sujets imaginables, j'offre au lecteur le plus solennel, le plus difficile, le plus auguste.

—— l. 6 : Quels termes saurais-je trouver,...

—— l. 12-13 : assez hardi pour *vérifier* les conclusions...

Page 12, l. 15-16 : dans son cerveau cette *vaste* perspective, *en tant qu'*unc et *unique* [ital.], et conséquemment...

—— l. 28-29 : l'Univers astral. [Car. ord.]

—— l. 33-p. 13, l. 3 : dans lequel un *plan*, même de cet Univers limité, s'offre de telle façon que les déductions soient garanties *et confirmées* par *son* individualité même. La tentative... — Contresens dans tous les textes. — Poe : ...I know none in which a survey, even of this limited Universe, is so taken as to warrant deductions from its individuality [je n'en connais aucun dans lequel une vue d'ensemble, même de cet univers limité, soit prise de telle sorte qu'elle autorise des déductions tirées de l'individualité de celui-ci].

Page 13, l. 4 : Alexand*re* von Humboldt. — *Cosmos* parut de 1845 à 1858. Edgar Poe n'en connut donc qu'une partie.

—— l. 6-7 : Son thème, en résultat final, est la loi...

—— l. 25 (1870) : une évolution. — Le contexte indique qu'il s'agit là d'une faute ; c'est d'ailleurs *revolution* qu'avait écrit Poe.

Page 14, l. 5 : *Mare Tenebrarum*, v. notre note sur la p. 3, l. 20-21.

Page 14, l. 8-9 : et autres *amat*eurs d*es* idées creuses.

—— l. 11-12 : elle semble avoir été écrite en l'an deux mil huit cent quarante-huit... — V. la note sur la p. 100, l. 8.

—— l. 28 (1859-1870) : l'éternument...

Page 15, l. 9-10 : fussent *à peu près* évidentes.

—— l. 15 : du C au K (*Cant*). — Les notes 1 et 2 ne figurent pas dans le texte préoriginal.

—— l. 20 : il procédait par observation,...

—— l. 30 (1864) : tous autres compétiteurs, pass*es*, présents... [Coquille.]

Page 16, l. 1 : une loi médique... — Poe : a Median law... — Dans *Philosophie de l'Ameublement*, nous verrons Poe employer une fois encore ce même mot de *Median* avec le même sens d'*inviolable*. Effet de ses lectures bibliques sans doute :

... juxta legem Persarum atque Medorum, quam præteriri illicitum est...
ESTHER, I, 19.

... scribe decretum, ut non immutetur quod statutum est a Medis et Persis, nec prævaricari cuiquam liceat. DANIEL, VI, 8.

Quant au mot français *médique*, nous ne nous souvenons pas de l'avoir rencontré ailleurs avec l'acception qu'on lui voit ici.

—— l. 4-5 : il faut que vous *le* sachiez cela... [Faute typographique.]

—— l. 18 : pas besoin de vous *marquer* que ce genre...

Page 17, l. 5 : d'avoir affaire *à* lui ou *à* sa vérité.

—— l. 10-11 : un vice que *ne* compens*ait* même pas l'*absolue* certitude...

—— l. 20-21 : cette supposition, que *c'étaient bien et* toujours *des faits*.

Page 17, l. 32 : les seuls légitimes, qui *constituent* la Loi.

—— l. 33 (1870) : sur la *sur*face de la terre. — Poe : on the *face* of the earth.

Page 18, l. 7 : la plupart d'entr'eux,...

—— l. 17-18 : leur idée unique, leur *œil* unique et leur *unique jambe*, étaient... — Poe : one-idead, *one-sided and lame of a leg.*

—— l. 21 : qui, en *reconnaissant* qu'il ne sait...

—— l. 29-30 : aussi peu solide que *de* l'air;...

Page 19, l. 12-13 : convaincre ces raisonne*ments* à priori de l'énorme déraison, — ... [Coquille évidente.]

—— l. 17 : Pundit. — Poe fait ici, ironiquement, un nom propre du substantif *pundit* (un homme qui connaît bien les Indes, par extension un savant). — V. la note sur la p. 100, l. 8.

—— l. 23 : Un passage des *Marginalia* (trad. Orban, CXII) montre associés les noms cités ici :

> Dans une seule page de Stuart Mill, je trouve le mot «force» quatre fois répété, et chaque fois j'y découvre un sens différent. Le fait est qu'en dehors des sciences mathématiques, où les mots ont le privilège de garder leur signification *précise*, tout raisonnement *à priori* est pire qu'inutile. Mais s'il est un sujet au monde où il demeure absolument et radicalement inapplicable, c'est la politique. Les *propres* arguments auxquels M. Bentham a eu recours pour soutenir son système pourraient, sans grands frais d'ingéniosité, être employés à le renverser. En faisant légèrement varier les mots «gigot» et «navet», — et en procédant par des variations assez graduelles pour qu'elles passent inaperçues, — j'en viendrais aisément à *démontrer* que selon toute évidence un navet a été, est, et doit être un gigot.

Pour Mill, v. *ibid.*, CXCII.

Page 20, l. 1-2 : ce qui est vérité pour *David* Hume serait très-rarement vérité pour *Joe*... — Poe s'amuse à opposer le célèbre philosophe écossais (David) à l'homme politique anglais Joseph Hume (1777-1855), orateur infatigable autant qu'ennuyeux et humani-

taire de marque, qui a donné son nom, très connu à l'époque, à une pièce de 4 pence (note fournie par W. T. Bandy).

Page 20, l. 10-11 : a tous les droits *à* être considérée...

—— l. 13-14 : avec celle-là, *originairement* émise,...

—— l. 24-25 : comme si une vérité positive pouvait être diminuée *par une* définit*ion* et devenir... — Contre-sens. Poe : as if a positive truth by definition could be either more or less positively a truth.

Page 21, l. 6-7 : intelligible, — qu'un arbre ne peut pas être et en même temps n'être pas un arbre; — cela est...

—— l. 28-29 : Qu'on ne prétende qu'une exception...

—— l. 32 (1870) : un arbre qui soit et ne soit pas arbre.

Page 22, l. 1-2 (1864) : dans l'impossibilité, et, une conception... [Faute évidente de ponctuation.]

—— l. 5 : a très-di*ffical*ement et très-rationnellement,... [Coquille évidente.] Poe : most *distinctly*.

—— l. 22-23 : qui peuvent conduire à la Vérité, *et* toutes,...

—— l. 31 : par leurs Hogs (pourceaux) et leurs Rams (béliers), dans ce fait... — Les mots entre parenthèses ont été ajoutés par Baudelaire; ils n'existent pas chez Poe non plus que la note au bas de la page, qu'a apportée l'édition originale.

Page 23, l. 15-17 : Ces derniers, nos Keplers et nos Laplaces, *contemplent* et *font des* théories; c'est...

—— l. 19-20 : Les Keplers, je le répète *contemplent et font des* théories; et...

Page 24, l. 2-3 : Ces fanatiques n'araient-ils pas... [Coquille sans doute.]

Page 24, l. 16-17 : Je ne sais rien *relativement aux* routes, mais je connais la machine de l'univers. *La voici :* Je m'en...

—— l. 18-19 : la simple force de l'intuition. — Baudelaire, lui aussi, a vanté mainte fois «la certitude morale de l'intuition» et les vertus incomparables de l'imagination, cette «reine des facultés» sans laquelle il n'est ni grand artiste ni grand savant, ni même grand soldat ou grand diplomate. V. sa lettre à Toussenel, 21 janvier 1856, *L'Art Romantique*, p. 304, et les *Curiosités Esthétiques*, p. 274-275. Toutes ces sources ont été d'ailleurs utilisées par M. Jean Pommier dans son bel ouvrage, La Mystique de Baudelaire (Paris, Les Belles-Lettres, 1932), que nous ne saurions trop recommander au lecteur. — V. aussi notre note sur la p. 145, l. 23.

—— *Ibid. :* Hélas! pauvre*s* vie*ux* ignorant*s*! — Poe : poor ignorant old man.

—— l. 25 (1864) : quel malhe*nr*... [Coquille.]

—— l. 31-32 : palais où gis*ai*ent... — Poe : where lay... — 1870 : étincelant [sing.] dans l'ombre...

Page 25, l. 14-15 et 19-20 : Des blancs ont été introduits là par l'édition posthume.

—— l. 15-19 : La citation est tirée des Harmonices mundi lib. v, 1619. — V. page 254.

Page 26, l. 7-8 : un point distant, aussi défini que nous le pouvons concevoir... — 2 mots sautés, à dessein sans doute, dans tous les textes. — Poe : on high at some point as definite as we can *make it* or conceive it...

—— l. 23-24 : marche préférable, n'était la difficulté,...

Page 27, l. 4-5 : Solomon Seesaw. — (1870) : Solomon*d* Seesaw. — Nom de fantaisie, choisi évidemment, comme *Pundit*, dans une intention ironique, *Seesaw* signifiant *balançoire enfantine.*

—— l. 32 : Relativement à cet [ital.] infini dont...

Page 30, l. 5 (1859-1864-1870) : Quant aux arguties... — Baudelaire a suivi Griswold qui donne : As for the quibbles... au lieu que le texte de l'édition originale d'*EUREKA* donnait : As for the quibblers... [Quant aux ergoteurs...]

—— l. 14-15 : ...raisonnement aussi *étourdi* que celui...

Page 31, l. 7 : d'un espace limité, nous *suivons un* procédé *converse qui* implique *une égale* impossibilité. — Poe : we merely converse the processes which involve the impossibility.

—— l. 21-22 : vers une *voie* nébuleuse *dont la* solu*tion* ne sera jamais *trouvée.*

Page 32, l. 10-11 : le lecteur à *concevoir* la conception impossible d'un infini absolu.

—— l. 15 : Jusqu'à présent, l'*u*nivers sidéral...

Page 33, l. 10 : le baron de Bielfeld. — Auteur des *Institutions politiques,* La Haye, 1760-1762, 3 vol. in-4°. — La citation est en français.

—— l. 14-15 : «Il faut être Dieu même!» — malgré cette phrase effrayante, *qui tinte* encore *à* mon oreille,... — (1870) : ... Dieu même? [ital.] Malgré cette phrase effrayante, vibrant*e* encore dans...

—— l. 17 : à laquelle l'âme est éternellement [pas d'italique] condamnée.

—— l. 19 *sqq.* : Pour les idées de Poe quant à *Dieu, l'Esprit, la Matière,* v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, Révélation magnétique.*

—— l. 20-21 : Lui, que nous *appelle*rons Esprit [ital.], c'est-à-dire non-Matière [ital.]...

—— l. 28-p. 34, l. 3 (1859-1864-1870) : que c'est lui qui nous a faits, mais faits... quoi?... que pouvons-nous supposer légitimement avoir été créés, nous, univers,... primitivement et indivi-

duellement? — Contre-sens. Poe : let us content ourselves... with supposing to have been created... — what?... what is it that ...alone we are justified in supposing to have been, primarily and solely, created? — C'est *what* (quoi) et non *us* (nous) qui est ici le sujet du verbe à l'infinitif passif *to have been created.* Ce n'est pas les hommes et leur essence qui viennent en cause, mais le *what* créé qu'il s'agit de définir, et qui sera défini effectivement, dans le paragraphe suivant : la matière dans son état le plus pur de simplicité. — Il semble bien d'ailleurs que Baudelaire ait eu le sentiment de son erreur, car les mots : *nous, univers,* qu'on lit dans son texte, p. 34, l. 2, ne figurent pas chez Poe.

De plus, «primitivement et individuellement» traduit mal «primarily and solely» [originellement et uniquement].

Page 34, l. 12-13 (1859-1864-1870) : à conclure que Dieu a originairement créé... — Poe : that *what* God originally created... — Il n'y a pas de doute qu'il faille lire ici : à conclure que, *ce que* Dieu a originairement créé...

—— l. 22-23 : Rien n'a été plus *sûre*ment déduit [car. ord.], — aucune...

Page 35, l. 2 : donc, une particule amorphe et idéale,... — Ces mots ne figurent pas dans le texte préoriginal, et, si l'on se reporte à celui de l'auteur, on voit qu'ils n'ont pas été rétablis à leur place en 1864 ni en 1870. Ils devraient venir après : *une* par sa forme. — Poe : of one form — a particle, therefore, «*without* form and void» — a particle positively a particle at all points — ...».

—— l. 18-19 : nous permettent d*e* saisir...

—— l. 22 : l'Unité, origin*aire* et normale,...

—— l. 33 et p. 36, l. 1 : supposons, irradi*ant* sphériquement,...

Page 36, l. 23 : ils doivent être tous, sans exception, *comme toujours* inégalement...

Page 37, l. 1-2 : la première, c'est que *comme tout aussi faciles à atteindre*, la superfluité... — Il s'agit là évidemment d'une erreur

typographique, les mots en italique se retrouvant deux lignes plus loin.

Page 37, l. 13 : inégalité particulière de distances; inégalité particulière de distances [ital.] entre...

—— l. 17 : résultant de différence [sing.] dans la grosseur...

Page 38, l. 21 : de la diffusion, nous *comprenons* tout de suite...

Page 39, l. 1-2 : diverses masses, *uniques* jusque-là,...

—— l. 7 (1859-1864-1870) : quelque chose qui serve à séparer,... — Contre-sens. — Poe : a separate something [quelque chose de distinct...].

—— l. 15-17 (1859-1864-1870) : La force répulsive... peut être prise... — Poe : must be understood [doit être prise...].

—— l. 24 : quelque nombreux soient ceux d'entre nous qui rêvent *en* bavardant sur ce thême... — (1864-1870) : quelque nombreux soient ceux d'entre nous qui rêvent et bavardent sur ce thème... — Faux sens dans les trois textes. — Poe : however much we may talk or dream... [si abondamment que nous puissions parler ou rêver...].

Page 40, l. 3 : des choses en *l'*Unité... [ital.].

—— l. 8-9 : féconde en *suppositions* brillantes.

—— l. 11 (1864) : ne connaît aucune aucune... (*sic*).

—— l. 15 : de démontrer *ce dessein* de la répulsion...

—— l. 19 : que le principe en *litige* est...

—— l. 21-22 : impliqué dans *des* considérations relatives à ce...

—— l. 23 : l'objet d'aucune *considération*, — dans une considération...

Page 40, l. 27-28 : des atomes *irradiés* vers l'Unité...

—— l. 29 : de la Gravit*é* Newtonienne... — 1870 : de la *gravitation newtonienne*...

Page 41, l. 1-2 : par laquelle nous essayons de définir l'ignorance où... [Contre-sens résultant d'une omission.]

—— l. 9-10 : là où l'électricité n'*existe* pas, sinon *là où elle n'est pas* apparente. — Poe : where it is not developed at least, if not apparent.

—— 41, l. 11-12 (1870) : une autre voie que *celle de* l'expérience.

—— l. 33 : développée *dans* le contact...

—— l. 33-p. 42, l. 1 : est proportionn*elle* à la...

Page 42, l. 1 (1870) : ...sommes respectives d'*âmes* dont... [Le tout en ital.] — Coquille évidente.

—— l. 3 : Pas d'alinéa.

—— l. 17 : dans leur généralité ou dans leur détail [sing.], semblent...

—— l. 21-22 : et de *répulsion*. L*e* premier, c'est le corps; l*e* second, c'est l'âme; l'un est...

Page 43, l. 9-10 : si l'on considère la gravit*é* newtonienne...

—— l. 16-17 : et beaucoup d'autres *auxquelles* la coïncidence...

—— l. 18 : Un exemple : la gravit*é* newtonienne,...

Page 44, l. 3-4 : nous avons *raisonné* à priori, d'*après* une considération abstraite de la Simplicité, comme *étant* la qualité...

—— l. 10 : des forces proportionn*elles* aux carrés... — Baudelaire a traduit ici fidèlement le texte donné par Griswold : mais ce

texte-là était fautif, celui de l'édition originale américaine donnant : with forces proportional to their quantities of matter and inversely proportional to the squares of their distances. — Nous avons rétabli, entre crochets, les mots dont l'omission trahissait tout à la fois le texte de Newton et celui de Poe.

Page 44, l. 12-13 : à dessein que j'*ai* donné d'abord...

—— l. 19 : une force varia*ble* en raison...

—— l. 23-24 : a prouvée, — *nous conformant à* la définition...

—— l. 25-26 : métaphysique. *Celui-ci* fut obligé...

—— l. 31-32 : Tel fut, *pour nous servir encore du* jargon conventionnel des philosophies, le *nec plus ultrà* de sa *démonstration*. Les succès...

—— l. 32-33 : Les succès qui la confirmèrent ajoutèrent... — Poe : His successes added proof... — Baudelaire a donc traduit exactement. Mais une correction introduite par Poe dans son exemplaire personnel, donne : His successors added proof... Si l'on admet que la première version américaine procédait d'une coquille, il faudrait donc lire ici : Ses succes*seurs* ajoutèrent preuve...

Page 45, l. 2-3 : de la loi elle-même, *répétaient obstinément* les métaphysiciens, n'avait...

—— l. 6-7 : de quelques-uns de ces *métaphysiciens*-reptiles. — Cette preuve...

—— l. 13 : d'une montagne... — Une note de l'auteur, au crayon, dans son exemplaire personnel dont nous avons parlé à l'Appendice, précise celle dont il s'agit ici : « Schehallien, in Wales ».

—— l. 20-21 : les vrais philosophes eux-mêmes ne peuvent *pas* s'empêcher...

—— l. 25-26 : qu'ils le trouvent développé *simplement* [ital.] *sur*...

—— l. 29 : nous voyons que la gravité chasse.

Page 45, l. 30-32 : Aucun homme, dans les *routes* ordinaires de la vie, ne peut voir, sentir autrement...

Page 46, l. 11-12 : Bryant dans sa très-savante Mythologie... — Bryant (Jacob) 1715-1804. Il s'agit de son *New System or An Analysis of Ancient Mythology*.

—— l. 17-18 : spécialité terrestre, *et* qu'elle a...

—— l. 27 : est l'Unité, comme source de phénomène.

Page 47, l. 8-11 : une immensité d'atomes telle, que toutes les étoiles qui entrent dans la constitution de l'Univers peuvent être à peu près comparées pour le nombre aux atomes qui entrent dans la composition d'un boulet de canon. — Poe : a wilderness of atoms so numerous that those which go to the composition of a cannon-ball, exceed, probably, in mere point of number, all the stars which go to the constitution of the Universe. [une immensité d'atomes telle, que ceux qui entrent dans la composition d'un [simple] boulet de canon excèdent probablement, sous le rapport du nombre du moins, toutes les étoiles qui entrent dans la constitution de l'Univers.]

—— l. 28 : Si je m'avise de déplacer... — Cf. *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 252.

—— l. 28-29 : de la *billionième* partie... (billionth). — Il semble que la correction ne soit pas justifiée, le billion aux États-Unis étant égal au billion français. C'est en Angleterre que le billion correspond à notre trillion.

Page 48, l. 6 (1870) : considération [sing.]. — Poe : considerations.

—— l. 14 : phénomènes observés, — la condition... — Poe : the phænomena observed — a condition...

—— l. 24 : Je *ne* veux pas dire seulement que...

—— l. 32-33 : parce que, origin*aire*ment, donc normalement ils étaient Un [pas d'ital.], que...

Page 49, l. 32 (1870) : leur indescriptible tendance,... [Coquille.]

Page 50, l. 6 : avec des forces en proportion...

—— l. 13 : n'implique *pas* une *absolue* nécessité de modifier...

—— l. 14-15 : newtonienne de la *pesanteur,* laquelle...

Page 51, l. 21-22 : le Docteur Nichol... — John Pringle Nichol, 1804-1859. Astronome écossais, professeur à l'Université de Glasgow. — *The Architecture of the Heavens*, 1838. Il en sera de nouveau question p. 93.

Page 52, l. 13-14 : une partie *et une parcelle* d'un vaste... [Tr. littérale : part and parcel.]

—— l. 16-17 : comme nous le savons [ital.], la *consommation* du complexe... [Trad. litt. : the consummation of the complex.]

Page 53, l. 3-4 : tous les mathématiciens de première classe, ils étaient purement mathématiciens;... — Cf. *Histoires Extraordinaires, La lettre volée,* p. 68 : Comme poëte *et* mathématicien, il a dû raisonner juste; comme simple mathématicien, il n'aurait pas raisonné du tout.

—— l. 14-16 : Newton *ou* Laplace,... devait humblement...

Page 54, l. 9 : problême.

—— l. 12 : à l'idée d'absolue Unité, *comme* source...

—— l. 17 (1870) : par l'examen de l'universalité des rapports de la gravitation; — (Trois mots omis; Poe : from an inspection of the universality of relation in the gravitating phænomena;).

—— l. 33-p. 55, l. 1 : Elles sont partie *et parcelle* de la sphère. — V. la note sur la page 52, l. 13-14.

Page 55, l. 10 : du centre vers *le large*?

Page 56, l. 19-20 : représente... l'une est... — Poe : represented... the one was... — Ici le traducteur a devancé les corrections de l'auteur, v. Appendice, p. 183.

—— l. 23 : à établir une proportion *exacte* entre...

Page 57, l. 4 (1870) : des cieux suffit...

—— l. 7 : où elles sont *situées*, affectant...

—— l. 10-11 (1859): sur l'inégalité de distance [sing.], dans...

—— NOTE : Le renvoi a rapport aux p. 27-29 des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*.

Page 59, l. 14-15 : Je ne *l'*ai pas supposée continue; par...

Page 60, l. 12-13 : à mesure qu'ils s'éloignent, jusqu'à ce que...

Page 61, l. 14 : Ils sont *situés* dans une...

Page 62, l. 5 : autant que nous pouvons en *juger*, c'est...

—— l. 32 : elle a lieu vers *tel* point...

—— l. 33-p. 63, l. 1 : en se dirigeant vers *ce* point, s'achemine...

Page 63, l. 13 : implique *relation*. Le bien...

—— l. 16-18 (1859-1864-1870) : Pour qu'une chose soit mauvaise, il faut qu'il y ait quelque autre chose qui soit comparable à ce qui est mauvais. — Ce passage n'est pas très clairement traduit. — Poe : That a thing may be wrong, it is necessary that there be some other thing in *relation* to which it *is* wrong [Pour qu'une chose puisse être mauvaise, il faut qu'il y ait quelque autre chose en comparaison de quoi elle est mauvaise]. — La nécessité dont il s'agit ici, l'auteur s'était déjà appliqué à la démontrer dans *Révélation magnétique* (*HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 282).

Page 64, l. 2-3 (1870) : le retour... *dans* ce qui... — Cette correction que montre le texte posthume semble justifiée. Poe avait dit : the return... *into* the condition of as it was.

Page 64, l. 19 (1870) : la distance *ana*tomique... [Coquille].

Page 65, l. 3 : chaque atome *a*perçoit plus d'atomes...

—— l. 8-9 (1859-1864-1870) : Après «atome individuel», un membre de phrase sauté. — Poe : the individual atom — a greater number of tendencies to Unity — [un plus grand nombre de tendances à l'Unité].

—— l. 13-14 (1859-1864-1870) : en réalité ce que cherchent... — Poe : is *all* that is really sought [*tout* ce que cherchent en réalité...].

—— l. 21 : à tous égards, pratiques et logiques, la tendance...

—— l. 31-32 : les douteurs de profession,... — Nous retrouverons cette expression p. 90, l. 29-30. — Elle devait plaire singulièrement à Baudelaire, car lui non plus n'a pas ménagé ceux qu'elle désigne. (V. notre *Index* dans les *Curiosités Esthétiques*, au mot *Doute*.)

Page 66, l. 7 : Je réponds non-seulement que j'ai...

—— l. 11-12 : proportionnel à *la chose* qui...

—— l. 13 : les moyens de la *Toute-Puissance*, ou de l'Omniscience...

—— l. 33-p. 67, l. 1 : son mouvement à la *circonférence* de la sphère... — Ici encore Baudelaire avait prévu la correction de l'auteur, v. Appendice, p. 183.

Page 67, l. 8-9 : le sens même que la critique attribue...

—— l. 21 (1870) : comme une action tendante à l'établissement...

—— l. 23 : doit être *comprise* comme...

Page 68, l. 24 (1870) : la validité et l'infaillibilité... n'en serait (*sic*) cependant pas infirmées, même...

—— l. 26 : la Gravitation newtonienne, *une* loi...

Page 68, l. 28 : qu'à Bedlam, loi *telle qu'elle* nous donne...

—— l. 31 : sans en référer à *toute* autre considération,...

—— l. 33-p. 69, l. 1 : comme loi, — loi dont ni le principe *toutefois* ni...

Page 69, l. 10 (1870) : elle-même, ne présente... [un mot omis].

—— l. 33-p. 70, l. 4 : soit *au retour d'un voyage d'*induction à travers les phénomènes de la dite Loi, soit *à la fin d'une promenade de* déduction *à travers* la plus rigoureusement simple de toutes les suppositions, — en un mot, la supposition...

Page 70, l. 23 (1870) : à son tour, ou *en* d'autres termes,...

Page 71, l. 1 : le *principe axiométique* lui-même... [Coquille.]

—— l. 14-17 : qui *est* absolument indépendante, qui non-seulement ne présente à l'esprit... mais encore lui impose la nécessité...

—— l. 16-17 (1859-1864-1870) : la nécessité de n'en voir aucune. — Contre-sens. — Poe : but subjects the intellect, not in the slightest degree, to the necessity of even looking at any relation at all [mais encore ne soumet point l'intellect, même dans la plus légère mesure, à la nécessité d'envisager aucun rapport].

—— l. 32 : Pour *conclure* cette partie...

Page 73, l. 23 : aggrégation. — Baudelaire écrit ce mot tantôt avec un, tantôt avec deux *g*. Nous avons adopté ici son orthographe la plus fréquente. — L'édition posthume donne toujours un seul *g*, à la différence des textes de la *Revue Internationale* et de l'édition originale.

Page 74, l. 12-13 : c'est la certitude que, tout d'abord (*quand* la force diffusive ou Volition Divine s'*est* retirée)...

—— l. 17 (1870) : de grosseur, nature... [un mot omis].

—— l. 20-23 : vers l'Unité, et *doit* avoir marché constamment en raison de la Condensation, ou, *si l'on veut,* de l'Hétérogénéité.

— Poe : ... Condensation, or, again, [ou, encore,] of Heterogeneity.

Page 74, l. 25-26 : et le Spirituel, *sont toujours unis* dans la plus...

Page 75, l. 4-7 : nous nous rencontrerons infailliblement, et, pendant au moins un certain temps, nous *serons portés en avant* avec la plus magnifique des théories, — avec la Cosmogonie de Laplace; —

—— l. 8 : — quoique *Cosmogonie* soit un terme trop compréhensif... — L'ouvrage de Laplace dont il s'agit ici est son *Exposition du système du monde.*

—— l. 9 : l'objet dont *il* traite en...

—— l. 15-29 : Se confinant... sans établir aucune base quelconque, [cinq mots omis], une grande partie de ce que... hypothèse; — supposant, par exemple, la matière... le principe; supposant toutes les choses (qui sont parfaitement *justes*, bien qu'il n'eût pas logiquement le droit de les supposer), Laplace a montré,...

Page 76, l. 15-18 : quelconque. Or [pas d'alinéa]... implique rotation... rotation qui commençant avec le premier *progrès de l'agglomération*, a depuis...

Page 77, l. 11 : a dû faire se détacher et se *disjoindre* les couches...

—— *Ibid.* (1859-1864-1870) : se séparer... — Une ligne sautée. — Poe : the exterior and least condensed stratum, or a few of the exterior... [*la couche extérieure la moins condensée ou quelques-unes des* couches extérieures...].

Page 78, Note, l. 2 (1864) : le morcellement de anneaux [une lettre tombée].

—— *Ibid.*, l. 5 : qui est *le Rapport.*

—— l. 8 : enlui [Accident typographique].

Page 79, l. 3 (1864 et 1870) : cet anneau, *presque uniforme* dans... — Ici nous avons préféré la première leçon parce que les suivantes

constituent un véritable contre-sens, Poe ayant écrit, comme aussi bien l'enchaînement de ses raisonnements l'impliquait : this ring having been *ununiform* in its constitution, was broken up...

Page 79, l. 5 (1864) : massi de tous,... [Lettre tombée.]

—— l. 7 (1870) : *Aussi*... [Coquille.]

Page 80, l. 9-10 (1859-1864-1870) : sept bandes, qui... — Poe : seven uniform bands... [sept bandes uniformes...]. — V. à l'Appendice, même endroit. On peut croire que Baudelaire avait omis à dessein de traduire *uniform*, y devinant un *lapsus*. — Cf. aussi notre note sur la p. 79, l. 3. Ne serait-ce pas le rapprochement de ces deux passages qui aurait induit Baudelaire à traduire le premier par : presque uniforme ?

Page 81, l. 3-8 : Tous conséquemment, comme planètes distinctes *quoique* comparativement petites, se mirent à tourner dans des orbites dont la distance respective peut être, jusqu'à un certain point, considérée comme la mesure de la force qui les a séparés ;.. — 1870 : qui les a séparées. [Le participe, dans la dernière version, n'est plus accordé avec *fragments*, mais avec *orbites*.]

—— l. 13-14 : Toutefois, puisqu'il n'a pas de lune, Mars n'a pas engendré d'anneau.

—— l. 16-19 : La *diminution* de sa nébulosité, qui *est* en même temps... — (1859-1864-1870) : l'accroissement de sa condensation, duquel résultait... — 7 mots sautés, dont l'omission a pour effet un véritable contre-sens. Nous n'avons pas cru manquer au respect dû à notre auteur en rétablissant le texte de Poe entre crochets :

The *de*crease of its nebulosity, which is the *in*crease of its density, and which again is the *de*crease of its condensation, out of which latter... [La décroissance de sa nébulosité, qui est en même temps l'accroissement *de sa densité et encore la décroissance de sa* condensation dont...]

Mais pour ce faire, nous avons dû remplacer *duquel* par *dont*.

—— l. 22 : inefficaces, juste *en proportion* qu'ils...

Page 81, l. 31-32 : Le plus long intervalle de temps *doit avoir* séparé *la projection* des deux...

—— l. 33-p. 82, l. 2 : extérieures. *Ainsi* la *distance représente* la mesure de la densité, et en même temps *se trouve* en raison inverse de la condensation du Soleil, dans tout...

Page 82, l. 14-16 : Ainsi de s*a masse* originel*le,* ou, pour... consi-dér*ée*, c'est-à-dire...

Page 83, NOTE, l. 2 : une anomalie *optique* provenant...

—— l. 18 : autour de ces globes *comme* centres distants,...

—— l. 24 : ... par l'unité origin*elle* de ces...

—— l. 30-p. 84, l. 5 (1870) : pas de majuscules à Gravitation, Nature, Cause Première, Secondaire, etc. Il y en a chez Poe, que Baudelaire a suivi le plus souvent dans sa présentation typographique.

Page 84, l. 4 (1859-1864) : Cause Première en car. rom.]. Nous avons préféré la présentation typographique de l'édition posthume, qui donne *Première* en italique, comme le texte original anglais, et comme le justifie l'opposition à *Secondaire.*

—— l. 14 : si antiphilosophique, *quoique* si *lest*ement adoptée,...

—— l. 28-30 : dans le but de cacher à tout jamais aux yeux des mortels la splendeur, ou peut-être l'horreur de l'autre côté de la Lune,... — Cf. *Notes préparatoires* (p. 198) cette indication : «Faire de cette invisible moitié de la lune notre enfer.»

Page 85, l. 1-2 : que l'un des deux mouvements n'est qu'une partie, — *ou* mieux encore, qu'une conséquence de l'autre [contre-sens]. — Poe : that the one movement is but a portion — something more, even than a consequence — of the other. [que l'un des deux mouvements est simplement une partie intégrante — quelque chose de plus encore qu'une conséquence — de l'autre.]

Page 85, l. 10 : avec sa *toute-puissance* et son ...

—— l. 12-13 : pour lui, tout est maintenant; ne l'insultons-nous pas...

—— l. 16-17 : d'une contingence possible quelconque, *si ce n'est celle* qui *est* à la fois...

—— l. 20 : arriver *à la* fin à la condensation...

—— l. 23-24 : d'un exercice prim*ordial* de la...

—— l. 28-29 : comme impie, *l'*idée que la force tangentielle a *été* communiquée...

Page 86, l. 2 : le mode *selon* lequel...

—— l. 11-12 : J'ai considéré *l'*effort de la *puissance de* répulsion comme ayant...

—— l. 17-18 (1859) : et, naturellement *aussi, comme procède* la destinée finale, c'est-à-dire la cessation de la condensation. — (1864-1870) : et, naturellement, en raison inverse de la destinée, c'est-à-dire, etc. — Les trois textes donnent donc *destinée.* Or c'est *density* qu'on lit dans l'édition originale d'*EUREKA*, tandis que le texte de Griswold, suivi par le traducteur, donne *destiny*. Il s'agit donc ici d'une coquille; nous n'avons pas cru indispensable de la conserver.

—— l. 25 : comme*nt* une croûte *de même caractère* se détache...

—— l. 27-29 : la nouvelle surface *a dû* apparaît*re* incandescente comme auparavant; et l'époque où elle s'*est* de nouveau...

—— l. 31-33 : avec celle où un nouvel effort *a dû être fait par* la masse entière pour rétablir l'équilibre de ses deux forces, dérangées par...

Page 87, l. 4 : prête à le rejeter.

—— l. 11-12 : dans tous les corps stellaires, lunes, planètes et soleils.

Page 87, l. 21 : de luminosité. *Dans le fait,* nous devons...

—— l. 23-24 : d'une condensation de la Terre *lentement* continuée.

—— l. 31-32 : Cette planète est vivement...

Page 88, l. 3 : *Mon opinion* étant admise, il ...

—— l. 5 : une diminution continuee de lumière...

—— l. 6-7 : et qu'une époque *doit* venir,...

—— l. 8-9 : de la chaleur *deviendra* matériellement sensible.

—— l. 12-13 : d'une végétation *ultra*-tropicale,...

—— l. 20-21 : atteindre *ici* son maximum;

—— l. 23-24 : qui fut *une* période de *pure* organisation.

Page 89, l. 10-11 : répulsive ou électrique, je *remarquais* tout à l'heure... — Cette correction (remplacement de *remarquer* par *faire observer*) se rencontre bien souvent chez notre auteur.

—— l. 11-12 : les phénomènes importants de vitalité, de conscience et de pensée, *que nous les observions* dans leur généralité *ou* dans leur détail,...

—— l. 16 : Si nous regardons la *matière,* d'abord *en* détail,...

—— l. 22 : et si nous en référons aux *tendances* des atomes...

—— l. 33-p. 90, l. 1 : si elles n'ont pas immédiatement causé, ces...

Page 90, l. 8 : que Mercure, *peut* amener...

—— l. 9 : modification d'où *peut* tirer sa naissance...

*Au paragraphe commençant à la ligne 14, prend fin la partie d'*EUREKA *parue à la* Revue Internationale. *Il n'y a plus dès lors, pour le reste de l'ouvrage, que deux textes, celui de l'édition*

originale et le posthume, et les variantes n'intéresseront plus en général que la présentation typographique et la ponctuation, les majuscules, extrêmement nombreuses dans le texte de Poe et parfois conservées dans le texte original, étant remplacées souvent par des minuscules dans celui de 1870; mais nous rencontrerons encore plusieurs inexactitudes ou omissions.

Page 90, l. 13-15 : «par les mains du philosophe Comte, une confirmation...». — V. *Comptes-Rendus, l'Académie des Sciences,* janvier 1835, et *Cours de philosophie positive,* 27e leçon, tome II.

—— l. 29-30 : «douteurs de profession,...». — V. notre note sur la p. 65, l. 32.

Page 91, l. 24-28 (1864-1870) : la quantité de complexité reconnue dans les conditions cosmiques, en augmentant proportionnellement la difficulté d'expliquer toutes ces conditions, fortifie en même temps, et dans la même proportion... — Faux sens causé peut-être par une virgule fautive ajoutée entre *conditions* et *at once,* dans le texte donné par Griswold. — Poe : The greatness of the complexity found existing among cosmical conditions, by rendering great in the same proportion the difficulty of accounting for all these conditions at once [ces deux derniers mots en italique], strengthens, also in the same proportion... [la quantité de complexité reconnue dans les conditions cosmiques, en augmentant proportionnellement la difficulté d'expliquer toutes ces conditions à la fois, fortifie, et dans la même proportion...] — Il faut remarquer d'ailleurs que si l'on voulait rattacher *at once* à *strengthens,* alors il faudrait traduire : fortifie aussitôt.

Page 92, l. 31 (1864-1870) : Membre de phrase omis après «mais celle-ci». — Poe : but this, with innumerable other miscalled nebulæ, when viewed... [mais celle-ci, comme d'autres innombrables nébuleuses fautivement dénommées telles, quand on l'examina...].

Page 93, NOTE (1870) : Accidents typographiques : l. 2 : «ournaux, l y a», lettres tombées; l. 3 : je fais*ais* allusion; l. 8, «mett*tait*», lettre en surnombre.

Page 93, l. 5-6 (1864-1870) : bien qu'il ait l'air de s'en moquer un peu... — Poe : although he seems to wish that he could sneer at it as... [bien qu'il souhaite encore, apparemment, pouvoir s'en moquer comme...]

Page 96, l. 17-18 (1864-1870) : dans ses propres facultés de perception. — Poe : in his own merely perceptive powers [dans ses propres facultés simplement perceptives].

Page 97, l. 3 (1870) : Son idée originale sembl*ait* avoir été... — Poe : seems. — Faute par conséquent.

Page 100, l. 8 : On peut voir ici sans doute le premier germe de *Mellonta Tauta* (Choses futures), que Poe devait publier, un an environ après *EUREKA*, dans le *Godey's Lady's Book* (février 1849). Dans ce journal, daté *1er avril 2848*, qui est censé rédigé à bord d'un ballon dévorant l'espace à la vitesse de quelque deux ou trois cents kilomètres à l'heure et d'où, à cette vitesse, on ne distingue plus rien — le *progrès* est accompli ! — Poe a repris plusieurs des idées qu'il avait déjà exposées dans son essai cosmogonique, notamment quant aux méthodes routinières de la science et à la supériorité de *l'intuition*. On retrouve là Tottle comme Hog et Mill; on y retrouve aussi sa foi dans les vertus illuminantes de la Consistance, et le personnage de Pundit, qui se penche maintenant avec une curiosité passionnée et comique sur les dernières traces de l'ancienne civilisation — celle des contemporains de Poe. Le morceau est d'ailleurs signé *Pundita*.

Page 105, l. 16 (1870) : chaque corps de la terre tendrait, non-seulement... — Poe : tended...

—— l. 22-23 (1870) : nous apparaiss*ai*ent comme... — Le contexte peut justifier la variante. Cependant la leçon originale semble préférable. — Poe : seem...

Page 106, l. 12 (1864) : de celui q*n*'il... [Coquille.]

Page 109, l. 24 (1864-1870), après : « sur la circonférence de l'ellipse », phrase sautée. — Poe : Let us now move the pea continuously around the orange, keeping always on the circumference of the

ellipse. [Déplaçons maintenant continuellement le pois autour de l'orange, en suivant toujours la circonférence de l'ellipse.] — Comme cette phrase n'est pas, en somme, indispensable à l'intelligence du passage, nous n'avons pas cru nécessaire de la rétablir dans le texte.

Page 110, l. 9 : un Soleil... — Pas de majuscule chez Poe, que Baudelaire, on l'a dit, n'a pas toujours suivi dans sa présentation typographique. Nous n'indiquons cette infidélité qu'à titre d'exemple.

—— l. 18-19 : subséquemment... démontrées... — Poe : but subsequently demonstrated... [qui n'ont été que subséquemment démontrées].

Page 113, l. 6-7 (1870) : vingt ans... cinq cent quatre-vingt-dix ans.

Page 114, l. 22 : elle l'épouvante, elle le paralyse. — Baudelaire a interverti l'ordre des images. — Poe : it palsies and appals it.

Page 115, l. 11-12 : à faire le tour de sa plus grande circonférence. — Le traducteur a été évidemment gêné par le texte de son auteur : in going round a great circle of its circonference. — Poe, dans son exemplaire personnel, rectifie ce passage comme suit : in going round its circumference [à faire le tour de sa circonférence].

—— l. 18 (1870) : en tous sens,...

Page 120, l. 11 : Bessel, astronome allemand (1784-1846), v. les Encyclopédies.

—— l. 15 (1870) : six cent soixante *et* dix...

—— l. 20 (1864) : Alpha Lyræ [la seule dernière lettre en italique].

Page 123, l. 2 : se fit. — 1864 : se fit. — Baudelaire omettait souvent les accents circonflexes marquant l'imparfait du subjonctif.

—— l. 4-5 : passassent de l'état de nébulosité invisible à l'état de solidité visible, et vieillissent... — Poe : into visibility from invisible nebulosity — proceed from nebulosity to consolidation —

and so grow grey... — Sur son exemplaire personnel Poe corrigea son texte, qui devint, le premier membre de la phrase restant inchangé : — proceed from visibility to consolidation — and so grow grey... — On voit que Baudelaire avait prévu cette correction. — (1864) : veillissent [lettre omise.]

Page 125, l. 16 : en tant que la symétrie ne soit qu'une symétrie de surface,... — Contre-sens. — Poe : if the symmetry be but a symmetry of surface [quand même la symétrie ne serait qu'une symétrie de surface]. — Le sens est plus net encore dans l'exemplaire personnel de l'auteur, où *even* a été ajouté : even if the symmetry...

Page 126, l. 11 (1864-1870) : en s'y prenant du moins aussi adroitement qu'elle a pu. — Contre-sens. — Poe : at least in the best manner we can [en *nous* y prenant du moins aussi adroitement que *nous* le pouvons].

Page 127, l. 3-4 (1870) : A ce sujet otan [coquille].

—— l. 9 (1864) : Pléïades...

—— l. 30 (1864-1870) : l'analogie se laissait torturer. — Contre-sens. — Poe : analogy is suddenly let fall [on laisse soudainement tomber l'analogie].

—— l. 30-32 (1864-1870) : On pouvait dire : «Nous savons qu'il existe positivement des Soleils non lumineux, mais non pas dans de telles conditions.» — Contre-sens. — Poe : «Not so», it may be said, — «we know that non-luminous suns actually exist.» [«Mais non, dira-t-on, nous savons que des soleils non lumineux existent réellement.»]

Page 128, l. 1-2 (1864) : aucune raison pour sup....r (*sic*, lettres tombées).

—— l. 22-23 (1864-1870) : l'analogie a fait fausse route. — Contre-sens. — Poe : analogy is let fall [on laisse tomber l'analogie].

—— l. 27 (1864) : contrebalancer [sans trait d'union].

Page 130, l. 14 (1870) : Centre comm... (*sic*, lettres tombées).

Page 131, l. 3 (1870) : une qui semble ovale. — Poe : looked oval.

Page 132, l. 22 (1864-1870) : après «courbes particulières», membre de phrase sauté. — Poe : an infinity of local deviations from rectilinearity [une infinité de déviations locales hors de la rectilignité].

—— l. 24 : à mesure que chacun progresse... — Poe : as each proceeded... — Ici Baudelaire a rectifié Poe, dont une correction, sur son exemplaire personnel, montre *proceeds* remplaçant *proceeded*.

Page 133, l. 26 (1864) : toutes les choses de la création; [— 1870 : Création;] — Poe : All Things;

Page 138, l. 3 (1864-1870) : après «l'existence d'un éther», membre de phrase sauté. — Poe : as the sole mode of accounting for the phænomenon, when... [comme au seul moyen d'expliquer le phénomène, quand...].

Page 139, l. 6 (1870) : à un certain point, s. [lettre tombée].

Page 140, l. 21-29 : le terrible Présent... une précipitation chaotique... — On se souvient que l'auteur, dans *Conversation d'Eiros avec Charmion* (*Nouvelles Histoires Extraordinaires*), a décrit l'anéantissement de la Terre, résultant du choc de celle-ci avec une comète.

Page 142, l. 30-32 (1870) : je ne doute pas que la plupart de mes lecteurs... *n'*acceptent...

Page 143, l. 22-25 (1864-1870) : Évidemment, là où il n'y a pas de parties, là est l'absolue Unité; là où la tendance vers l'Unité est satisfaite, il ne peut plus exister d'Attraction;... — Étourderie. — Poe : Of course, where there are no parts — where there is absolute Unity — where the tendency to oneness is satisfied — there can be no Attraction. [Naturellement, là où il n'y a pas de parties, — là où il y a Unité absolue, — où la tendance vers l'unicité est satisfaite, — il ne peut exister d'Attraction.]

Page 144, l. 2-3 (1864-1870) : après «pour parler d'une manière paradoxale» trois mots omis : for the moment [pour le moment].

—— l. 8-10 (1864-1870) : du fond duquel nous savons qu'elle a été évoquée, — avec lequel seul elle a été créée par la Volition de Dieu. — La traduction ne correspond pas tout à fait au texte anglais. — Poe : from which alone we can conceive it to have been evoked — to have been created [ital.] by the Volition of God [duquel seul nous pouvons concevoir qu'elle ait été évoquée — qu'elle ait été créée par la Volition de Dieu].

Ibid. (1870) : Pour toute cette page, la plupart des majuscules que montrent tant le texte anglais que la version française originale ont disparu.

Page 145, l. 6-7 : Peut-être Baudelaire s'est-il souvenu de ce passage-là en écrivant dans les *Fleurs du Mal* :

> Avant de contempler la grande Créature
> Dont l'infernal désir nous remplit de sanglots!
> (*La Mort des Artistes.*)

—— l. 20 : Pendant notre jeunesse... — Baudelaire a imité son auteur, dont le texte montre ici *youth* sans majuscule; mais Poe rétablit un *Y* sur son exemplaire personnel. Il faut donc lire : Jeunesse.

—— l. 23-p. 146, l. 2 : Il convient ici de se souvenir que Baudelaire, lui aussi, a attribué à l'*enfant* (v. ce mot dans les *Index* de cette édition), mainte fois, une sûreté intuitive très supérieure à celle que peut montrer l'homme fait. C'est ainsi qu'il écrivait (*Curiosités Esthétiques*, p. 226) : «La peinture est une évocation, une opération magique (si nous pouvions consulter là-dessus l'âme des enfants!)...

Page 147, l. 3-12 : Dans *Révélation magnétique* (*Histoires Extraordinaires*), p. 282, nous avons déjà vu Poe tenter une justification de la douleur.

—— l. 19 : un Être éternel, — ... — La traduction n'est pas tout à fait exacte. — Poe : where a still-existent Being existed... [où existait un Être encore existant aujourd'hui].

Ibid. : — composé d'un nombre absolument infini d'êtres semblables... — Marie Bonaparte, dans son EDGAR POE (Les Éditions Denoël et Steele, Paris, 1933), voit ici un contre-sens. Nous partageons son sentiment. — Poe : — of an absolutely infinite number of similar Beings... [parmi un nombre absolument infini d'Êtres semblables...]. — On comprend d'autant moins l'erreur de Baudelaire sur ce point que le texte anglais, pour l'explication du passage, renvoie, par une note qu'il n'a pas traduite mais qu'il a dû avoir sous les yeux, car Griswold l'a donnée, à un paragraphe antérieur (celui qui commence par : «Je réponds que le droit...» et finit avec les mots : «*Dieu propre et particulier*», p. 107) où les convictions panthéistes de l'auteur font explosion.

Page 148 (*Dernier paragraphe*) : Une pensée manuscrite de l'auteur, retrouvée au feuillet de garde de son exemplaire personnel, et que Baudelaire n'a sans doute pas connue, peut être rapprochée de ces conclusions, qu'elle complète :

NOTE. — The pain of the consideration that we shall lose our individual identity, ceases at once when we further reflect that the process, as above described, is, neither more nor less than that of the absorption, by each individual intelligence, of all other intelligences (that is, of the Universe) into its own. That God may be all in all, each must become God. [La douleur que nous éprouvons à l'idée que nous perdrons notre identité individuelle, cesse dès qu'à la réflexion nous nous sommes avisés que le *processus*, tel que décrit ci-dessus, n'est ni plus ni moins que celui de l'absorption par chaque intelligence individuelle, de toutes les autres intelligences (c'est-à-dire de l'Univers). Pour que Dieu puisse être tout dans tous, il est nécessaire que chacun [de nous] devienne Dieu.]

Page 149 : NOTE DU TRADUCTEUR, l. 2-3 : au mot *Vie Éternelle* qui est employé dans les dernières lignes de la préface. — Dans la présente édition, p. 9, l. 12-13. La Dédicace «To the few...», nous l'avons dit, porte en effet, dans le texte anglais, où elle suit la Dédicace à Humboldt, le titre de *Preface*, sous lequel elle figure aussi, mais seulement à la Table des Matières, dans l'édition française.

— A notre sentiment, Baudelaire, dans cette note, s'est absolument mépris sur le sens que présentent ici les mots *Vie Éternelle*

Sa définition correspond bien à celui qu'ils ont *au cours de l'essai*, mais, *dans la Préface*, ils sont pris dans leur acception la plus générale. « Si, par quelque accident, cela se trouve aujourd'hui, écrasé au point d'en mourir, cela *ressuscitera dans la Vie Éternelle.* » Poe promet tout simplement à son poëme la compensation d'ordre supérieur que le prédicateur a coutume de faire luire aux yeux des fidèles dans l'épreuve, — énonçant en somme sous une autre forme cette pensée que nous retrouverons dans *Mon Cœur mis-à-nu* : « Toute idée est, par elle-même, douée d'une vie immortelle, comme une personne » — et cela indépendamment des modalités particulières que son système cosmogonique peut prêter à la Vie éternelle.

HISTOIRE
DE
LA GENESE D'UN POËME.

Il faut distinguer dans ce morceau trois parties :

a. Le préambule (p. 153-155), qui appartient en propre à Baudelaire;

b. Le poëme : *Le Corbeau* (The Raven, p. 155-160);

c. L'essai critique : *Méthode de Composition* (Philosophy of Composition, p. 160-177).

Pour *Le Corbeau,* la version française de Baudelaire, seconde en date [1], parut d'abord dans *l'Artiste,* n° du 1er mars 1853 [2], puis en

[1] Dans sa première étude sur *Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages* (*Revue de Paris,* mars-avril 1852), Baudelaire, nous l'avons dit (v. p. 224, note), avait signalé l'importance de cette pièce et, dès cette même année, il avait tenté de la traduire, le fait est attesté par une lettre à Lecou en date du 13 octobre 1852, où on le voit demander nommément une épreuve à la brosse du *Corbeau.*

Cependant ce n'est pas à lui qu'appartient l'honneur d'en avoir donné la première version française. Celle-ci, deux mois avant la sienne, avait paru (9 janvier 1853), sans signature, dans une petite feuille de province, le *Journal d'Alençon,* aux destinées de laquelle présidait Poulet-Malassis, et il n'y a point de doute qu'il n'en était point l'auteur, car d'une part elle était accompagnée de la note suivante :

Avant que la traduction complète de ses *Contes et Essais* [des Contes et Essais de Poe] fût annoncée, un de mes amis avait eu l'obligeance de traduire pour le *Journal d'Alençon* le petit poëme : *Le Corbeau* dont la donnée est assez claire pour que nous croyions pouvoir l'imprimer sans commentaires.

Et d'autre part, dans une lettre à Malassis, en date du 16 décembre 1853, on voit précisément Baudelaire écrire :

La traduction, insérée par vous, ne représente pas avec justesse le sens et le style poëtique du *Corbeau.*

[2] Sous la signature CHARLES BAUDELAIRE, traduit d'Edgar A. Poe et, au sommaire, sous la mention : *Le Corbeau,* par M. Ch. Baudelaire. — Dans le *Pays,* l'année suivante, les noms de l'auteur et du traducteur seront rétablis dans l'ordre normal.

feuilleton au *Pays*, 29 juillet 1854, parmi les *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*.

Ces deux textes ne diffèrent que par de légères variantes. Pour leur établissement, le traducteur semble avoir utilisé plusieurs des leçons successives de son auteur. En effet, si dans l'ensemble ils restituent la version définitive de celui-ci, telle que l'ont donnée l'édition de 1845 (*THE RAVEN AND OTHERS POEMS*, Wiley and Putnam, in-12) et l'édition posthume (Griswold, 1850), par contre, en deux endroits ils reflètent nettement des états antérieurs, savoir : strophe VII, vers 3, où ils donnent : *un instant*, et st. XII, vers 1, où ils donnent (*ne varietur*) : toute ma *triste âme* (Poe, respectivement, tous textes antérieurs à l'édition de 1845 : *an instant*, au lieu de *a minute*, et all my *sad soul* au lieu de all my *fancy*).

Accompagné du Préambule et de *Méthode de Composition* [1], le *Corbeau* reparut, sous le titre collectif de *La Genèse d'un Poëme*, dans la *Revue française*, n° du 20 avril 1859. Le texte en avait été alors considérablement retouché.

Plusieurs passages de la correspondance du poëte ont rapport à cet essai : «Vous me dites que vous avez relu mes vers. Vous auriez bien mieux fait de relire la *Méthode de Composition* d'Edgar Poe.» (A Poulet-Malassis, 20 avril 1859.)

«La fin de l'année, la fin de ce mois peut-être amènera pour moi la possibilité de vous livrer quatre volumes : *FLEURS, CURIOSITÉS, EXCITANTS, NOTICES LITTÉRAIRES*, sans compter une brochure (*Corbeau* et *Genèse d'un Poëme*).» (Au même, 1er novembre 1859.)

Mais ce projet de brochure n'aboutit pas, nous l'avons dit (p. 234). Baudelaire pensa alors comprendre l'essai dans la grande édition de Poe qu'il ambitionnait de publier. (V. sa lettre à Alfred Guichon, 13 juillet 1860, p. 226.)

Enfin la *Genèse d'un Poëme*, après une revision nouvelle, mais qui n'amena que de légers changements, entra en 1865 dans les *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*, et, en 1870, fut jointe aux *AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM*, à *EURÉKA* et à *Philosophie de l'Ameublement* pour former le tome VII des *ŒUVRES COMPLÈTES*.

[1] La question du texte anglais sur lequel fut établie la version française pour ce morceau-là, ne se pose pas, car il n'y en a qu'un, qui fut publié par le *Graham's Magazine* en avril 1846 et reproduit fidèlement par Griswold.

ECLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES.

En vue de tenir compte ici, dans toute la mesure possible, de l'ordre tant paginal que chronologique des matières et afin de fournir tous éléments d'information sur ce morceau capital, nous donnons ci-dessous :

Pour le préambule, les variantes de la *Revue française* par rapport au texte de 1865, — celui de 1870 n'en présente pas;

Pour *Le Corbeau*, le texte anglais [1] avec ses variantes; puis la première version de Baudelaire (1853) avec les leçons de la seconde (1854) entre crochets;

Enfin, tant pour *Le Corbeau* que pour *Méthode de Composition*, les variantes que montrent les textes de 1859 et de 1870 par rapport à celui de 1865.

La collation des textes donne les principaux résultats suivants :

1853-1854 : un faux sens (p. 312, note 1).

1859 : deux mots introduits dans le texte, qui ne figurent pas chez Poe : *du cercle* (p. 160, l. 4).

1865-1870 : pour *Le Corbeau* ces deux textes montrent le même archaïsme (p. 160, l. 1) et ne se distinguent que par une variante

[1] Félicitant Baudelaire à l'occasion des *Histoires Grotesques et Sérieuses*, Taine, dans sa lettre en date du 30 mars 1865, dont nous avons déjà donné un passage page 243, écrivait :

Quel malheur que vous n'ayez pas inséré en anglais les 68 vers de *Nevermore*! Mais quel traducteur vous faites, et comme l'accent y est, avec toute son âpreté, toute son intensité, et toutes ses inflexions!

insignifiante (p. 158, l. 21). — Pour *Méthode de Composition*, le texte de 1870 apporte la suppression d'un mot (p. 166, l. 25) et deux coquilles formant non-sens (p. 168, l. 4 et p. 172, l. 7-8).

Dans leur ensemble, en somme, les variantes n'ont en général rapport qu'à la forme, — constatation qui n'est pas d'ailleurs pour en diminuer l'intérêt.

Préambule.

(*Variantes du premier texte* [1859], et *Notes.*)

Préambule. — Cf. tout le morceau avec les *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, placées en tête des *Nouvelles Histoires Extraordinaires*, p. XXI-XXII de notre édition.

Page 153, l. 8-9 : «l'originalité est chose d'apprentissage», cf. p. 171, l. 14-21, et *Les Fleurs du Mal*, p. 373-377, *passim*, où on lit notamment :

> Comment, appuyé sur mes principes et disposant de la science que je me charge de lui enseigner en vingt leçons, tout homme devient capable de composer une tragédie qui ne sera pas plus sifflée qu'une autre, ou d'aligner un poëme de la longueur nécessaire pour être aussi ennuyeux que tout poëme épique connu.

Cf. Rémy de Gourmont, *Promenades littéraires* (Mercure de France), p. 365. Le texte que le critique crut emprunter à Asselineau, appartenait au moins pour partie, on le voit, à Baudelaire lui-même.

Il est à remarquer d'ailleurs que le paradoxe du talent enseigné a été soutenu par plusieurs contemporains de Baudelaire. V. notamment *Le parfait connaisseur ou l'art de devenir critique d'art en deux heures*, imité de l'allemand [de Detmold], par N. Martin (Paris, J. Tardieu, 1861).

—— l. 9-10 : ce qui *évidemment* ne veut pas dire une chose qui peut être enseignée.

—— l. 11-13 : «S'est-il fait... beaucoup moins inspiré qu'il ne l'était naturellement?» — Rémy de Gourmont, *loc. cit.*, n'en doutait pas.

«Il est évident, écrit-il, que Poe s'est prodigieusement amusé en écrivant son paradoxe [*Philosophy of Composition*] : cela suffit pour qu'il soit légitime.» — M. Émile Lauvrière, dans ses deux récents ouvrages : *Le Génie morbide* et *L'Étrange vie de Poe* (Desclée de Brouwer) — ouvrages dont l'esprit peut déplaire à d'aucuns, mais qui constituent indiscutablement ce que l'érudition française a produit de plus complet et de mieux documenté sur notre auteur — se prononce plus formellement encore : à ses yeux la *Genèse* est purement un *hoax;* en réalité l'idée du *Corbeau* aurait hanté très longtemps l'esprit du poëte avant de prendre consistance. — Pour nous il nous semble très délicat de conclure. Il y a certainement des raisons puissantes d'admettre que Poe a exagéré, dans *Philosophy*, la part qu'eut la pure logique dans l'enfantement de son chef-d'œuvre. Cependant deux textes tout au moins nous semblent permettre de croire à sa relative sincérité, ce sont les suivants :

Le malheur de certains esprits, c'est de ne jamais se contenter de l'idée qu'ils peuvent accomplir une chose, ni même du fait de l'avoir accomplie; il leur faut encore, à la fois savoir et montrer aux autres comment ils l'ont faite. (*Marginalia*, CXVIII.)

Le Corbeau a eu une belle carrière, mais je l'avais écrit à cette fin expresse, — exactement comme j'ai fait le *Scarabée d'Or*, vous le savez. L'oiseau cependant a battu l'insecte à plate couture. (*Lettre à Thomas*, 4 mai 1845.)

Page 153, l. 16 : quoique cependant il ne faille pas oublier...

—— l. 18 : de combinaisons et de calcul [sing.].

—— l. 21 : concourir au dénoûment. — Cf. p. 160-161 et 170.

—— l. 21-22 : «Un bon auteur a déjà sa dernière ligne en vue...» — Cf. les *Conseils aux jeunes littérateurs* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 264) :

La toile doit être couverte — en esprit — au moment où l'écrivain prend la plume pour écrire le titre.

Page 154, l. 6 : un peu de charlatanerie... — Dans les *FLEURS DU MAL* (p. 473), Baudelaire s'est dit lui-même un «parfait comédien», et dans les *PETITS POËMES EN PROSE*, il a comparé le

poëte au Vieux Saltimbanque qui a cessé de plaire (p. 41). — V. aussi dans le présent volume nos notes sur la p. 162.

Page 154, l. 7-9 : C'est, comme le fond...» —Cf. dans *Le Peintre de la vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*) le chapitre IX : *Éloge du Maquillage.*

—— l. 14 : «plus d'un rêveur a écrit sur le coin de sa table pour essayer sa plume : *Jamais plus!*» — Barbey d'Aurevilly, lui, avait même fixé le refrain du *Corbeau* au coin de son papier à lettres. On lit dans l'ouvrage de Charles Buet :

> M. d'Aurevilly écrivait sur du papier anglais, timbré de cette devise, dans une banderole verte ou violette : *Never more ;* il cachetait l'enveloppe d'un sceau en cire rouge, portant soit l'écu de ses armes, soit ces deux mots : *Trop tard.*

Il nous eût plu, à la présente occasion, d'établir si c'est à Poe que Barbey avait emprunté sa devise, ou s'il ne fallait trouver là qu'une coïncidence. Mais nous n'avons pas réussi à résoudre ce petit problème d'histoire littéraire.

Questionné par nous, M. Louis Yver, fondateur-conservateur du musée Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte, a bien voulu nous faire tenir une note de M. le Chanoine Auger-Billards qui fut, comme on le sait, un des confidents les plus intimes du Connétable. On y trouve d'abord le rappel d'une première devise : *Ima summis.* Puis on lit :

> *Never more.* Jamais plus (suprême devise de d'Aurevilly). Cette parole fut l'adieu définitif de B. d'A... à la première partie de sa vie! Elle avait été orageuse, profondément troublée. Il lui tourna le dos et n'y revint jamais. Et le serment tint bon. Il ne pécha *jamais plus* contre la foi de son baptême. *Never more.*

Cette explication ne manque assurément ni d'intérêt ni de vraisemblance. Mais elle n'exclut pas l'hypothèse de l'emprunt au texte de Poe, surtout si l'on se souvient que *The Raven* avait paru dès 1845 et que le retour de Barbey d'Aurevilly au catholicisme intégral ne prit place qu'en 1847. En somme, ce qui semble probable, c'est que Barbey tira sa devise du *Corbeau,* mais en lui prêtant une signification toute différente de celle que lui avait donnée Poe.

Page 154, l. 17-19 : et l'Humanité a peut-être *inventé le Ciel et même* l'Enfer, pour échapper au désespoir contenu dans cette parole.

—— l. 22 : «encore plus grand dans une singerie rimée». — Cf. l'*Avis du Traducteur*, p. 233.

—— l. 27-30 : rien n'y manque : fièvre des idees, violence des couleurs, raisonnement maladif, terreur radoteuse, *et* même cette gaieté...

Page 155, l. 2 : «de Gautier, de *Ténèbres*, par exemple.» — Baudelaire a plusieurs fois marqué une admiration particulière pour cette pièce. (V. *Histoires Extraordinaires*, p. 395-396.)

—— l. 6-8 : une idée approximative de Poe *comme* versificateur. Je dis *comme* versificateur, car il est superflu de parler de son *invention comme poëte.*

—— l. 9-10 : «comme Alceste...» — *Le Misanthrope*, acte Ier, scène II.

—— Note : Elle ne figure pas dans le texte de 1859.

THE RAVEN.

Nous donnons ici en italique les mots sur lesquels ont porté les variantes de la version française, et entre crochets les leçons successives de Poe, qui ont pu être utilisées par Baudelaire[1].

Once upon *a* midnight dreary, while I pondered, weak and weary,
Over *many a* quaint and curious volume of forgotten lore —
While I *nodded*, nearly napping, suddenly there came a tapping,
As of some one *gently* rapping, rapping at my chamber door.
«'Tis some visiter», I muttered, «tapping at my chamber door —
Only this and nothing more.»

[1] Il en existe quelques autres : Strophe II, vers 3 : I had *tried* to borrow...; st. IX, v. 3 : no *sublunary* being; st. X, v. 6 : Quoth the Raven... st. XI, v. 1 : *Wondering* at..., et v. 4-6 :

...faster — *so, when Hope he would adjure*
Stern Despair returned, instead of the sweet Hope *he dared adjure,*
That sad answer, «Nevermore!»

st. XIV, v. 5 : *Let me* quaff...

Toutes les variantes indiquées dans cette note-ci appartiennent en propre au même texte, celui de *The American Whig Review*, février 1845, second en

Ah, distinctly I *remember* it was in the *bleak* December;
And *each separate dying ember wrought its ghosts* [ghost] *upon* the floor.
Eagerly I wished the morrow; *vainly* I had *sought* [*vied*] to borrow
From my books surcease of *sorrow* — *sorrow* for *the lost* Lenore —
For the *rare* and *radiant* maiden whom the angels name Lenore —
Nameless here *for* evermore.

And the silken, *sad, uncertain rustling* of *each* purple curtain
Thrilled me — filled me with fantastic terrors never felt before;
So that *now,* to still *the beating* of my heart, I *stood* repeating
«'T is some visiter entreat*ing* entrance at my chamber door —
Some late visiter entreating entrance at my chamber door; —
This it is and nothing more.»

Presently my soul *grew* stronger; hesitating *then* no longer,
«Sir», said I, «or Madam, *truly* your forgiveness I implore;
But the fact is I *was napping,* and so *gently* you came rapping,
And so faintly you came *tapping, tapping* at my chamber door,
That I scarce was *sure* I heard you» — *here* I opened wide the door —
Darkness there and nothing more.

Deep into that darkness peering, long I *stood* there wonder*ing,* fear*ing*
Doubt*ing,* dreaming dreams no mortal [mortals] *ever dared* to dream *before*;
But the silence *was unbroken,* and *the stillness* [darkness] *gave* no *token,*
And the only word there *spoken* was the whispered word, «Lenore!»
This I whispered, and an echo murmured *back the* word «Lenore!»
Merely this and nothing more.

Back [Then] into the chamber *turning,* all my soul *within* me *burning,*
Soon *again* I heard [I heard again] a *tapping* somewhat [something] louder than before.
«Surely», *said I,* «surely that is something at my window *lattice;*
Let me see, then, what thereat is, and this mystery explore —
Let my heart be still a *moment* and this mystery explore; —
'T is the wind and nothing more!»

date — et, aucune d'entre elles ne se trouvant reflétée dans aucun des états successifs de la version française, il faut admettre que le traducteur ne les connut point, ou les négligea. Cette présomption réduit à trois le nombre des textes anglais préoriginaux que dut utiliser Baudelaire; ce sont ceux de *The Evening Mirror,* 29 janvier 1845 (1er texte), du *Southern Literary Messenger,* mars 1845 (3e), et du *Broadway Journal,* 1, 6 (4e).

Open here I *flung* the shutter, *when*, with *many a flirt* and *flutter*
In there stepped a *stately* Raven of the *saintly days* of yore.
Not the least obeisance made he; not a *minute* [an *instant*] stopped or stayed he;
But, with mien of lord or lady, perched above *my* chamber door —
Perched upon a bust of *Pallas* just above *my* chamber door —
Perched, and sat, and nothing more.

Then this ebony bird *beguiling my sad fancy* into smiling,
By *the* grave and stern *decorum* of *the countenance* it *wore*,
«*Though* thy crest be *shorn* and *shaven*, thou», I said, «art sure no *craven*
Ghastly *grim* and ancient Raven wandering from the Nightly shore —
Tell me what thy lordly name is *on the* Night's Plutonian shore!»
Quoth the Raven, «Nevermore».

Much I marvelled this ungainly fowl to hear discourse so *plainly*,
Though its answer little meaning — little *relevancy bore;*
For we *cannot help agreeing* that *no living human being*
Ever yet *was blessed* with seeing bird above his chamber door —
Bird or *beast* upon the sculptured bust above his chamber door,
With such name as «Nevermore».

But the Raven, sitting lonely on *the* placid bust, *spoke only*
That one *word*, as if his soul in *that* [the] [1] one *word* he did outpour,
Nothing *farther then* he uttered — not a feather *then* he fluttered —
Till I scarcely *more than* muttered «Other friends have flown *before* —
On the morrow he will leave me, as my hopes *have* flown *before*».
Then the bird said «Nevermore».

Startled at the stillness broken by reply so aptly *spoken*,
«Doubtless», *said I*, «what it *utters* is *its only stock and store*
Caught *from* some unhappy master whom unmerciful Disaster
Followed *fast and followed faster* till his songs *one* burden bore —
Till the *dirges* of his Hope that melancholy burden *bore*
Of «Never—nevermore». [of «Nevermore» — of «Nevermore.»]

But the Raven *still* beguiling all my fancy [sad soul] into smiling
Straight I wheeled a cushioned seat in front of bird, and bust and door;
Then, upon the velvet sinking, I betook myself to linking
Fancy unto fancy, thinking what this *ominous* bird of yore —
What this *grim*, ungainly, ghastly, gaunt, and *ominous* bird of yore
Meant in croaking «Nevermore».

[1] Variante apportée par l'édition Griswold.

This I *sat engaged in guessing*, but *no* syllable expressing
To the fowl whose fiery eyes now burned *into my bosom's core;*
This and *more* I sat divining, with my head *at ease* reclining
On the cushion's velvet *lining that* the lamp-light *gloated o'er,*
But whose velvet violet *lining with* the lamp-light *gloating o'er,*
She shall press, ah, nevermore!

Then, methought, the air grew denser, *perfumed* from an unseen censer
Swung *by* Seraphim [angels] whose [whose faint] foot-falls tinkled on the tufted *floor.*
«*Wretch*», I cried, «thy God hath *lent* thee — by these angels he hath sent thee
Respite — respite and nepenthe *from thy* memories of Lenore;
Quaff, oh quaff this kind nepenthe and forget this lost Lenore!»
Quoth the Raven «Nevermore».

«Prophet!» said I, «*thing* of evil! prophet still, if bird or devil! —
Whether Tempter sent, or whether tempest *tossed* thee here ashore,
Desolate yet all undaunted, on this desert land enchanted —
On this home by Horror haunted — tell me *truly,* I implore —
Is there — *is there* balm in Gilead? tell *me* — tell *me,* I implore!»
Quoth the Raven «Nevermore».

«Prophet!» said I, «thing of evil! — prophet still, if bird or devil!
By that Heaven that bends above *us* — by that God we both adoré —
Tell this soul with sorrow *laden* if, within *the distant Aidenn,*
It shall clasp a *sainted* maiden whom the angels name Lenore —
Clasp a *rare* and rad*iant* maiden whom the angels name Lenore».
Quoth the Raven «Nevermore».

«Be that *word* our sign of parting, bird or *fiend!*» I *shrieked,* upstarting —
«Get thee back *into* the tempest and *the* Night's Plutonian shore!
Leave no black plume as *a token* of that lie thy soul hath spoken!
Leave my loneliness unbroken! — quit the bust above my door!
Take thy beak from out my heart, and take thy *form* from off my door!»
Quoth the Raven «Nevermore».

And the Raven, *never flitting,* still is *sitting,* still is *sitting*
On the pallid bust of *Pallas* just above my chamber door;
And his eyes have all the *seeming* of a demon's [demon] that is dreaming,
And the lamp-*light* o'ver him *streaming* throws his shadow on the floor;
And my soul *from out* that shadow that lies floating on the floor
Shall be lifted — nevermore!

LE CORBEAU.

(Texte de 1853-1854, les leçons de 1854 entre crochets. L'italique désigne les variantes par rapport au texte de 1865.)

Une fois sur *un* minuit lugubre, pendant que je méditais, faible et fatigué, — sur *quelques* précieux et curieux volumes d'une doctrine oubliée, — *comme* je *laissais tomber ma* tête, presque assoupi, soudain il se fit un tapotement — comme de quelqu'un frappant *discrètement*, frappant à la porte de ma chambre. — «C'est quelque visiteur, murmurai-je, qui frappe à la porte de ma chambre. — Ce n'est que cela, et rien de plus.»

Ah! distinctement je me *rappelle* que c'était dans le *pâle* décembre, et *les braises divisées et mourantes répandaient leur âme* [reflet] *sur* le plancher. — Ardemment je désirais le matin; — vain*ement j'avais cherché à* tirer — de mes livres un sursis à m*on chagrin, mon chagrin*, pour *la morte* Lénore, — la *rare* et ra*dieuse* fille que les anges nomment Lénore, — *sans* nom ici *à* jamais.

Et le soyeux, *mélancolique, indéterminé, froufrou* de *chaque* rideau de pourpre — me pénétrait, me remplissait de fantastiques terreurs, inconnues jusqu'à ce jour; — si bien qu'*alors*, pour apaiser le battement [les battements] de mon cœur, je me *levai*, répétant : — «C'est quelque visiteur sollicit*ant* l'entrée à la porte de ma chambre, — quelque visiteur attardé sollicitant l'entrée à la porte de ma chambre; — c'est cela, et rien de plus.»

En ce moment, mon âme *devint* plus forte; *dès lors*, n'hésitant pas plus longtemps. — «Monsieur, dis-je, ou madame, vr*aiment* j'implore votre pardon; — mais le fait est que j'*étais assoupi*, et si *discrètement* vous êtes venu frapper, — et si faiblement vous êtes venu tapo*ter*, *tapoter* à la porte de ma chambre, — qu'à peine étais-je *sûr* de vous avoir entendu...» *Ici*, j'ouvris la porte toute grande : — les ténèbres, et rien de plus.

Scrutant profondément ces ténèbres, longtemps je *restai* m'étonn*ant*, crai*gnant*, — doutan*t*, rêvant des rêves qu'aucun mortel jamais n'a*vait* [n'a*vait* jamais] osé rêver *jusqu'alors;* — mais le silence *resta inviolé*, et le *calme* ne *rendit* aucun *témoignage*, — et le seul mot prononcé fut un nom chuchotté (*sic*) : «Lénore!» — C'est moi qui le chuchotai [chuchottai], et un écho murmura *après moi le* mot «Lénore!» — *simple*ment cela, et rien de plus.

Re*tournant* dans ma chambre, toute mon âme *brûlant au-dedans de* moi, — bientôt j'entendis un *nouveau tapotement* un peu plus fort que le premier. — Sûrement, *me* dis-je, sûrement *il* y a quelque chose au *châssis*[1] de ma fenêtre; — voyons donc ce que c'est, et explorons ce mystère; — laissons mon cœur se calmer un *moment*, et explorons ce mystère;» — c'est le vent, et rien de plus.

Alors, j'*ouvris* le volet, *quand*, avec *une grande brusquerie* et un *grand mouvement* d'ailes, — *se jeta en dedans* un *magnifique* corbeau des *vénérables temps* anciens. — Il ne fit pas la moindre révérence, ne s'arrêta pas, n'hésita pas un *instant*, — mais avec la mine d'un lord ou d'une lady, se percha au-dessus de la porte de *la* chambre, — se percha sur un buste de *Minerve*, juste au-dessus de la porte de *la* chambre, — se percha, s'installa, et rien de plus.

Donc, cet oiseau d'ébène, *transformant* ma *mélancolique humeur en humeur* souri*ante*, — par le grave et sévère *décorum* de *sa contenance, il la dissipa*[2] : — «*Quoi*que ta huppe soit *rase* et *courte*, dis-je, — tu n'es *sûrement* pas un *c*...[3] [un poltron], lugubre, *sinistre* et ancien corbeau, voyageur parti des rivages de la nuit. — Dis-moi quel est ton nom seigneurial *sur les* rivages de la Nuit Plutonienne?» — Le corbeau dit : «Jamais plus».

Je *m'*émerveill*ai fort* que ce disgracieux volatil*le* [volatile] entendît si *manifestement* la parole, — *quoi*que sa réponse n'eût pas grand sens et ne *comportât* pas grand *allégement*, — *mais* [car] nous *ne pouvons nous empêcher d'accorder* [*de reconnaître*] qu'*aucun être* [homme] vivant n'a jamais *eu la béatitude* de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre, — un oiseau, un *animal*, sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre, — *avec un* nom tel que «Jamais plus».

Mais le corbeau, perché solitairement sur *ce* buste placide, *disait simplement* — *cette* unique *parole*, comme si dans *cette* unique *parole* il répandait toute son âme; — *puis* il ne prononça plus rien, il ne remua pas une plume. — jusqu'*au moment où* je murmur*ai à peine* : «D'autres âmis se sont envolés *autrefois;* vers le matin il me quittera comme mes espérances *se sont* envolées *autrefois.*» — Alors l'oiseau dit : «Jamais plus».

Surpris de ce silence interrompu par une réplique proférée si à propos : «Sans doute, *me* dis-je, ce qu'il *répète* est tout *son fonds et tout* son

[1] Faux sens corrigé en 1859.

[2] il la dissipa. — Contre-sens corrigé en 1859.

[3] c... — Pour coïon?

bagage, — qu'il a pris *de* quelque maître infortuné que le Malheur impitoyable — poursuivit *loin, poursuivit toujours plus loin* jusqu'à ce que ses chansons n'eussent plus qu'un refrain, — jusqu'à ce que le *de Profundis* de son espérance *adoptât* ce mélancolique refrain — *de :* «Jamais, jamais plus».

Mais le corbeau induisant *toujours* toute ma triste âme à sourire, — je roulai *directement* un siége à coussins en face de l'oiseau, et du buste et de la porte; — alors m'enfonçant dans le velours, je m'appliquai à enchaîner — *fantaisie à fantaisie* [1], cherchant ce que ce *fatal* oiseau des anciens jours, ce que ce *lugubre*, disgracieux, sinistre, maigre et *fatal* oiseau des anciens jours — voulait *dire* en croassant : «Jamais plus».

Je m'*entêtai à deviner cela*, mais *sans* adresser une syllabe — au *volatile* dont les yeux ardents brûlaient maintenant *l'intérieur de ma poitrine;* — je cherchai à deviner cela et *autre chose* encore, ma tête reposant *mollement* — sur l'*étoffe de* velours du coussin, *où se reflétait* la lumière de la lampe, — ce *coussin de* velours violet *avec* la lumière de la lampe *se reflétant dessus*, — qu'elle [ELLE] ne pressera plus, ah! jamais plus.

Alors il me sembla que l'air s'épaississait *et qu'il était* parfumé par un encensoir invisible, — balancé *par* des [un] Séraphis (*sic*) [Séraphin] dont les pas frôlaient le tapis *du parquet*. — «*Pauvre diable*, m'écriai-je, ton Dieu t'a *prêté*, par ses anges il t'a envoyé — du répit, du répit et du népenthès *contre* les ressouvenirs de Lénore! — bois! oh! bois ce bon népenthès et oublie cette Lénore perdue! — Le corbeau dit : «Jamais plus».

«Prophète, dis-je, *objet* de malheur! oiseau ou démon, toujours prophète! soit que *le* Tentateur t'envoie, *soit* que la tempête t'ait *fait* échouer ici, — *désolé*, mais *toujours indompté*, sur cette terre déserte ensorcelée, — dans ce logis par l'Horreur hanté, dis-moi *vrai*, je t'en supplie, — *y a*-t-il, *y a*-t-il un baume de Judée? dis-*moi*, dis-*moi*, je t'en supplie». — Le corbeau dit : «Jamais plus».

«Prophète, dis-je, *objet* de malheur! oiseau ou démon, toujours prophète! par ce ciel tendu sur nous, par ce Dieu que tous deux nous adorons, — dis à cette âme *comblée* de douleur, si dans *un monde* lointain [si dans le Paradis] — elle pourra embrasser une fille *sanctifiée* que les anges nomment Lénore, — embrasser une *rare* et *radieuse*

[1] fantaisie à fantaisie,... Traduction littérale qui frise le faux sens; — corrigé en 1859.

fille que les anges nomment Lénore». — Le corbeau dit : «Jamais plus».

«Que ce *mot* soit le signal de notre séparation, oiseau ou *esprit malin! criai*-je en me dressant, — retourne *vers* la tempête et les rivages de la Nuit Plutonienne! — Ne laisse pas une seule plume noire comme *un symbole* du mensonge que ton âme a proféré! — Laisse ma solitude inviolée! Quitte ce buste au-dessus de ma porte! — Arrache ton bec de mon cœur, et précipite ton *fantôme à travers* ma porte!» Le corbeau dit : «Jamais plus».

Et le corbeau *ne bougeant jamais*, est toujours *perché*, toujours *perché* — sur le buste pâle de *Minerve*, juste au-dessus de la porte de ma chambre, — et ses yeux ont tout *l'aspect* des yeux d'un démon qui rêve, — et la lu*eur* de la lampe *glissant* sur lui projette son ombre sur le plancher; — et mon âme hors de cette ombre qui gît flottante sur le plancher — ne pourra s'élever jamais plus!

LE CORBEAU ET MÉTHODE DE COMPOSITION.

(Variantes des Textes de 1859 et 1870 par rapport à celui de 1865, ici retenu. Celles que n'accompagne point un millésime, appartiennent à la Revue Française.)

Page 155, l. 26-27 : Lénore, — *sans* nom ici *à* jamais.

Lénore. — Nous avons indiqué dans notre édition des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 417, qu'en *Lénore* on voyait généralement Mrs Jane Stith Stanard; mais il faut ajouter que d'autres commentateurs veulent trouver en elle Virginia Clemm, la femme-enfant du poëte, et d'autres encore une personnification imaginaire, M. Lauvrière notamment.

Page 156, l. 8 : c'est cela, et rien de plus.

—— l. 13 : vous êtes venu taper, *taper* à la porte...

—— l. 18 : de doutes,...

—— l. 19 : qu'aucun mortel n'*avait* jamais osé rêver;

Page 157, l. 4 : v. p. 173, l. 21.

Page 157, l. 6 : sur un buste de *Pallas*... — Dans les versions antérieures on lit Minerve. Il y a lieu de croire que le traducteur rétablit Pallas en se souvenant que Poe avait choisi ce mot à cause de sa sonorité. (V. p. 173.)

—— l. 11-13 : Bien que *tu sois*, lui dis-je, — sans *crête* et sans cimier, tu n'es pas *de ceux qui ont peur*, lugubre...

—— l. 18-19 : n'eût pas grand sens... — «ne me fut pas d'un grand secours» ne correspond pas tout à fait, directement du moins, au texte anglais : little relevancy bore, qui serait traduit plus exactement par : n'eût pas grand rapport à la question.

—— l. 28-29 : jusqu'à ce que je me pris... *Jusqu'à ce que* avec l'indicatif, construction qu'on rencontre fréquemment chez notre Traducteur.

Page 158, l. 5-10 : Une version de cette onzième strophe, différente pour partie, figure sous forme de première épigraphe en tête de l'étude *Edgar Poe, sa vie et ses œuvres* (*HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, 1856) :

> Quelque maître malheu*reux* à qui l'*inexorable Fatalité a donné une chasse acharnée, toujours plus acharnée*, jusqu'à ce que ses chants n'*aient* plus qu'un *unique* refrain, jusqu'à ce que les *chants funèbres* de son Espérance *aient adopté* ce mélancolique refrain : Jamais! Jamais plus!

—— l. 8 (1865) : qu'un seu lrefrain. [Coquille.]

—— l. 21 (1870) : je cherchai...

—— l. 25 : sa tête, à *e*lle,...

Page 159, l. 5 : — dis-je, *objet* de malheur!...

—— l. 7 : t'ait *seule* échoué,...

—— l. 8-9 : sur cette terre déserte, en*chantée*, dans...

—— l. 13 : Prophète, dis-je, *objet* de malheur!

Page 159, l. 15-16 : dis à cette âme chargée de douleur... — Cf. *Les Fleurs du Mal, L'Irréparable*, v. 11-12 :

> Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais,
> A cet esprit comblé d'angoisse...

—— l. 22 : retourne aux rivages...

—— l. 23 : ne laisse pas une seule...

Page 160, l. 9-10 : qualifier la [Méthode...

—— l. 11 : «Charles Dickens, dans une note que j'ai actuellement sous les yeux,...» — Il s'agissait plus vraisemblablement d'une lettre adressée par Dickens à Poe, le 6 mars 1842, où on lit ce qui suit, — nous traduisons :

> A propos de la «construction» de *Caleb Williams*, savez-vous que Godwin a écrit son roman à rebours — le dernier volume en premier — et qu'après avoir montré Caleb réduit aux abois et la péripétie finale, il demeura des mois à chercher quelque moyen de légitimer ce qu'il avait fait?

—— l. 13 (1865) : Barnaby Rudge... [coquille]. — L'article de Poe sur le célèbre roman avait paru le 1er mai 1841 dans la *Philadelphia Saturday Evening Post*. On sait que l'écrivain américain y avait fait preuve d'une divination extraordinaire, anticipant sur la publication en cours et prédisant, si compliquée que soit l'intrigue de *Barnaby Rudge*, le tour qu'elle allait prendre dans les chapitres à venir.

—— Note : Ne figure pas.

Page 161, l. 2 : avant que la plume *commence sa besogne*. Ce n'est... — V. notre note sur la p. 153, l. 21-22.

—— l. 8-9 : la méthode us*uelle de* construire un conte.

—— l. 12 : les choses au mieux, *l'auteur* s'ingénie...

—— l. 14-17 : se promettant généralement d*e combler avec* des descriptions, le dialogue ou son commentaire personnel, *toutes les lacunes que les faits ou* l'action *pourraient, de page en page, laisser apercevoir.*

Page 161, l. 27-29 : je *réfléchis* s'il vaut mieux le mettre en lumière *à la fois* par les incidents *et* par le ton, — ...

—— l. 30-31 : — ou par des incidents singuliers et un ton ordinaire, — ... — Poe a écrit plus laconiquement : or the converse [ou l'inverse].

Page 162, l. 5-6 : qu'a suivie *n'importe quelle* de ses...

—— l. 11-13 : Beaucoup d'écrivains... — Baudelaire pour sa part s'est mainte fois inscrit contre cette suggestion de certains écrivains et la complaisance qu'elle rencontre auprès du naïf public. «L'inspiration, lit-on notamment dans *L'Art Romantique* (p. 419), n'est que la récompense de l'exercice quotidien.»

—— l. 15-16 : s'il leur fallait *permettre au* public *de* jeter un coup d'œil derrière la scène, et *de* contempler... — M. Louis Seylaz (*Edgar Poe et les premiers symbolistes français*, Lausanne, 1923) a rapproché à juste titre ces lignes et les suivantes d'une des notes destinées à la préface des *Fleurs du Mal* (p. 375 de notre édition) :

> Mène-t-on la foule dans les ateliers de l'habilleuse et du décorateur, dans la loge de la comédienne? Montre-t-on au public... le mécanisme des trucs? Lui explique-t-on les retouches et les variantes improvisées aux répétitions, et jusqu'à quelle dose l'instinct et la sincérité sont mêlés aux rubriques et au charlatanisme indispensable dans l'amalgame de l'œuvre? Lui révèle-t-on toutes les loques, les fards, les poulies, les chaines, les repentirs, les épreuves barbouillées, bref toutes les horreurs qui composent le sanctuaire de l'art?...

—— l. 33 : «Pour ma part, je ne partage pas...» — V. notre note sur la p. 153, l. 11-13.

Page 163, l. 4-5 : comme un desideratum en *matière d'art* littéraire,...

—— l. 5-6 : réel *ou imaginaire* dans...

—— l. 7 : aux convenances, *en* dévoil*ant* le...

Page 163, l. 10-14 : Ce texte figure sous une forme différente dans la préface des *Nouvelles Histoires Extraordinaires* (1857), p. XXII, l. 14-19 :

> *Je crois pouvoir me vanter...* qu'aucun point de *ma* composition n'*a été abandonné* au hasard, et que l'*œuvre entière* a marché pas à pas vers *son but* avec la précision et la logique rigoureuse d'un problème mathématique.

—— l. 21 : «La considération primordiale fut celle de la dimension.» — Cf. *Notes nouvelles sur Edgar Poe* (*Nouvelles Histoires Extraordinaires*, XVIII-XIX), et aussi *L'Art Romantique*, p. 315-316, à propos du poëme épique, tel qu'il peut être encore goûté du lecteur moderne.

—— l. 26-27 : ce que nous appelons ensemble, totalité...

—— l. 29-30 : il ne reste qu'à examiner...

Page 164, l. 22 : Après «dont il peut frapper les âmes;» membre de phrase omis, peut-être intentionnellement, parce que superflu. — Poe : for it is clear that the brevity must be in direct ratio of the intensity of the intended effect [car il est clair que la brièveté doit être en raison directe de l'intensité de l'effet poursuivi].

Page 165, l. 1 : de faire *remarquer* que...

—— l. 4-5 : si je *me prenais* à démontrer...

—— l. 5 : après «nombre de fois», membre de phrase sauté. — Poe : and which, with the poetical, stands not in the slightest need of demonstration, — [et qui, pour quiconque possède le sens poétique, n'a pas le moindre besoin d'être démontré,].

—— l. 6 : «le Beau est le seul domaine légitime de la poésie», etc. — Cf. *Notes nouvelles* (*Nouvelles Histoires Extraordinaires*) XX-XXI.

—— l. 9 : Ce plaisir...

—— l. 16-17 : que j'ai déjà *expliquée*, et qui...

Page 165, l. 18-19 : comme le domaine du *poëme*, parce que...

—— l. 24-25 : plus facilement et *particulièrement* à la portée...

—— l. 27 : quoique aussi, dans...

Page 166, l. 8 : autant qu'il *se peut faire*, dans...

—— l. 12-14 : quel est le ton de sa plus haute manifestation fut l'objet de ma délibération suivante, *et* toute l'expérience...

—— l. 19 : le domaine et l'*accent* étant...

—— l. 25 (1870) : sur tous moyens d'effet,...

—— l. 28 : celui du refrain. — Cf. *Notes nouvelles sur Edgar Poe* (*Nouvelles Histoires Extraordinaires*), p. XXII-XXIII.

Page 167, l. 5-6 : Je résolus de varier *et d'*augmenter *ainsi* l'effet en...

—— l. 11 : presque toujours *le même.*

Page 168, l. 4 (1870) : à son esprit. [Coquille.]

—— l. 11-12 : un être humain, *je ne manquai pas d'apercevoir* qu'en somme...

—— l. 28 et suivantes : Et quand, me dis-je, etc. — Cf. dans *Fusées* : «J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau... — On ne peut dire qu'il y ait eu inspiration directe, mais on trouve dans les deux morceaux plusieurs idées communes, et notamment d'abord que l'expression mélancolique augmente la beauté.

Page 169, l. 10 : se servant du mot *en question* pour...

—— l. 19-20 : de la troisième *un peu* moins encore, et...

—— l. 24-30 : se trouv*erait* agité par une excitation superstitieuse et *jetterait* follement des questions d'un caractère tout différent,

questions *dont la solution* intéress*erait* passionnément son cœur, — *les ferait, ces* questions, moitié dans un sentiment de superstition, et moitié dans ce désespoir singulier qui *se fait* une volupté *de* sa torture, — les *ferait,* non pas *absolument* parce qu'*il* croir*ait* au... — Pour ces dernières lignes, cf. *Les Fleurs du Mal, L'Heautontimoroumenos,* et, dans *Mon cœur mis à nu :* «Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau».

Page 169, l. 32-33 : mais parce qu'il éprouv*erait* une volupté...

—— 33 : à formuler ainsi ses questions et à recevoir... — Poe : in so modeling his questions as to receive... [à formuler ses questions de manière à recevoir...].

Page 170, l. 4 : ou, *plus exactement,* qui...

—— l. 15 : pour composer la stance : ...

—— l. 16 : Prophète, dis-je, *objet* de malheur!...

—— l. 33-page 171, l. 1 : pour construire des str*ophes* plus vigoureuses,...

Page 171, l. 2 : sans scrupules...

—— l. 3 : l'effet du *finale.* — Il est à remarquer pour ces trois dernières lignes, que c'est le traducteur qui a mis en italique les mots qu'on y voit ici.

—— l. 16-17 : une affaire d'*enthousiasme* ou d'intuition.

—— l. 17 : il la faut chercher...

—— l. 19 : le plus élevé, *pour* l'atteindre, c'est moins...

—— l. 20 : ... de négation qui *est nécessaire.*

—— l. 24-25 : le second *est fait* d'un vers octométr*ique*... heptamétr*ique*...

Page 171, l. 26-27 : et se termin*ant* par un tétramétr*ique* catalectique.

—— l. 31 (1859-1865-1870) : Après : «le second de sept et demi;» quatre mots sautés. — Poe : (in effect two-thirds) [en fait, sept pieds deux tiers].

—— l. 32-33 : le cinquième, *semblable;* le sixième...

Page 172, l. 2-3 : les avoir combinés *en* stances; rien...

—— l. 7-8 (1870) : et de l'altération. [Coquille évidente.]

—— l. 14 : qu'un espace étroit et resserré... — Baudelaire écrivait pareillement dans *La Fanfarlo* (1847) : «Les sentiments intimes ne se recueillent à loisir que dans un espace très-étroit.»

—— l. 15-16 : «il lui donne l'énergie qu'un cadre ajoute à une peinture,» etc. — Cf. *Les Fleurs du Mal, Un Fantôme,* III, Le Cadre :

> Comme un beau cadre ajoute à la peinture,
> Bien qu'elle soit d'un pinceau très-vanté,
> Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté
> En l'isolant de l'immense nature,...

—— l. 16-17 : Il a *un* avantage moral incontestable *à retenir* l'attention *prisonnière* dans...

—— l. 21 : «Je résolus donc de placer,» etc. — Cf. *Notes nouvelles sur Edgar Poe* (*Nouvelles Histoires Extraordinaires*), p. XXI, *in fine.*

—— l. 31 : à sa porte, est une idée...

Page 173, l. 2 : l'idée *superstitieuse* que...

—— l. 7-9 : de la chambre. [J'ai fait aborder l'oiseau sur le buste de Pallas *également* pour créer...

—— l. 21 (1859-1865-1870) : il n'hésita pas une minute. — Pour ce passage, le texte de *Philosophy of Composition* montre une variante : not a *moment* stopped, au lieu de : not *a minute,* dont le traducteur n'a pas tenu compte.

Page 173, l. 28-30 : «Bien que *tu* sois, — lui dis-je, — sans *crête* et sans cimier, tu n'es pas *de ceux qui ont peur,* lugubre et ancien corbeau,...

Page 174, l. 4-5 : n'eût pas grand sens, et...

—— l. 27 : Avec *ce* dénoûment nécessaire, exprimé par...

Page 175, l. 16-17 : et celui-ci, *parlant* tout haut les pensées...

—— l. 27-28 (1859-1865-1870) : dans ce que j'ai appelé sa première phase, sa phase naturelle... — Au commencement de ce même paragraphe. — Mais le passage est rendu obscur, ici, par l'adjonction de la même épithète : *naturelle*, à *phase* et à *conclusion.* — Poe : the narration, in what I have termed its first or obvious phase, has a natural termination... [le récit, dans ce que j'ai appelé sa première phase ou phase claire, [c'est-à-dire où il n'y a pas lieu de chercher une signification symbolique] trouve sa conclusion naturelle...].

—— l. 29 : qui *ait franchi* les limites de la réalité.

Page 176, l. 1 : éternellement *nécessaires* : l'une,...

—— l. 8-9 : C'est l'excès dans *la pensée* qui ne doit être que *suggérée*, c'est la manie...

—— l. 11-12 : le courant visible et supérieur, qui *tourne à la* prose, et *à la* prose de la...

—— l. 13 : Dans le texte de 1859, le mot *transcendantalistes* renvoyait à la note suivante :

(1) *École américaine dont nous trouverions facilement en France des échantillons, dans les régions* sereines, *dans les régions* chastes, *etc.; Margaret Fuller en était. Généralement, des prêcheurs et des moralistes en poésie, une variété du compositeur, pour mirlitons, — Boston et les transcendantalistes étaient la grande haine d'Edgar Poe.* — C. B.

Cf. *L'Art Romantique*, p. 155. — Sur Sarah Margaret Fuller, voyez un article de Poe sous ce titre, dans les Literati.

Vu l'importance que la postérité devait reconnaître à ces deux morceaux : *Le Corbeau* et *Méthode de Composition*, nous avons cru

devoir nous enquérir de l'impression qu'ils avaient produite, en France, sur les contemporains. Il est curieux de constater qu'elle ne fut guère favorable; on en jugera par les extraits suivants, dont le premier, il convient de le remarquer, est d'ailleurs tiré d'un article antérieur à la version française de *Philosophy of Composition :*

LOUIS ÉTIENNE, Revue contemporaine, juillet 1857 : *Les Conteurs Américains, Edgar Allan Poe.*

Ce qui manque au meilleur de ses contes [*Descente dans le Maelstrom*] doit manquer à tous les autres. Point d'élévation, pas même de sensibilité; des passions qui ressemblent à des atteintes de folie...

L'âme! l'âme! voilà ce qui manque à ces horreurs qui donnent le frisson. Ce n'est pas à titre d'horreurs qu'elles tombent sous le jugement de la critique, mais parce qu'elles n'émeuvent que les nerfs, parce qu'elles ne troublent que la tête. Elles accusent une rare puissance : qui en doute? Elles tordent la peau; elles donnent la fièvre : elles ne vont pas jusqu'à l'âme...

Non seulement Edgar Poe manque d'élévation; mais il affecte de n'en pas avoir. Une de ses poésies nous servira d'exemple. La pièce du *Corbeau, The Raven*, est un des chefs-d'œuvre de la poésie anglo-américaine : elle vaut bien des vers signés de Tennyson. Voici le sujet : le poète, perdu dans les regrets mélancoliques du passé, cherche en vain dans les livres, à la lueur de la lampe, l'oubli de sa chère Lénore qui n'est plus. Il entend un léger bruit : «Entrez! excusez-moi; je sommeillais un peu.» La porte ouverte ne laisse voir que les ténèbres. «Lénore!» Mais il n'y a rien là; il est bien seul. Le bruit recommence; ce doit être la fenêtre. Il l'ouvre; un corbeau entre en voletant, et va se percher en haut de la porte, sur un buste de Pallas. Un petit dialogue s'établit entre le poète et le corbeau qui ne sait qu'un mot : *Jamais, Nevermore.* Cet adverbe poétique et fatal s'ajuste à toutes les pensées du poète pour doubler sa tristesse. «Je veux oublier Lénore! — Jamais. — Reverrai-je au ciel Lénore? — Jamais. — Oiseau de sombre augure, fuis de ma solitude! — Jamais.» Le Corbeau demeure sur le marbre pâle du buste, comme un souvenir obstiné; et l'âme du poète du sein de la douleur ne se relèvera... jamais. Il y a sans doute dans cette poésie un dilettantisme de tristesse, de la mélancolie réfléchie et voulue, de la douleur concentrée

comme une essence fine et distinguée qui sied à un gentleman. Mais il y a aussi un sentiment vrai qui se montre avec réserve : le poète a réellement aimé Lénore, et ceux qui l'ont connu le savent bien. Maintenant voici comment le poëte se joue avec ses sentiments, avec sa poésie et avec l'admiration du public.

Comme s'il se repentait d'avoir montré un peu d'âme, il décompose son petit chef-d'œuvre, et nous donne le prétendu procédé avec lequel il a fait des vers admirés partout où se parle l'anglais. Il publie un article sous le titre de *Philosophie de la Composition*, dont l'objet est de prouver qu'il a fait sa pièce comme on résout un problème de mathématiques. Données du problème : faire un poëme qui plaise à la fois au public et à la critique. Le lecteur voit d'ici un grand tableau noir et l'auteur construisant l'édifice algébrique et littéraire de son problème. Premier point, l'étendue; par une démonstration mathématique l'auteur prouve qu'une bonne poésie doit avoir ni plus ni moins qu'une centaine de vers. Second point, la couleur du sujet : le beau étant l'essence de la poésie, et ses manifestations les plus hautes étant celles qui sont empreintes de tristesse, on cherchera la beauté triste. Troisième point, le genre : ce sera le lyrique, attendu l'effet incontestable du refrain. Quatrième point : le refrain tombera sur un *o* long et sur un *r*, le premier étant la voyelle la plus sonore, et le second la consonne la plus prolongée de la langue anglaise; ce refrain est donc, et ne peut être que *Nevermore*. Cinquième point : un être humain ne peut répéter toujours un même mot sans choquer la vraisemblance; ce sera donc un oiseau. Sera-ce un perroquet? Mais un perroquet nuirait à l'effet de tristesse exigé en vertu du second point; ce sera donc un corbeau. Sixième point, le sujet : point de sujet plus triste que la mort, et point de mort plus triste que celle d'une femme aimée. Septième point : mettre en présence le corbeau et l'amant qui pleure une femme aimée; un espace circonscrit est nécessaire à l'effet d'un incident isolé; la chambre de l'amant sera donc le lieu de la scène. Pour se faire introduire, l'oiseau frappera, non pas à la porte, mais à la fenêtre. On y gagnera même de piquer la curiosité. Huitième point : où se posera le corbeau? Le buste de Pallas se présente naturellement : c'est dans la chambre d'un lettré; le mot de Pallas est sonore et le marbre tranche bien avec la plume noire de l'oiseau. Pourvu que le poëte ne veuille pas trop penser lui-même, c'est-à-dire s'il n'est pas transcendantaliste, et s'il laisse à faire quelque chose à la pensée du lecteur, tout est vraisemblable, tout est naturel, parce que tout est bien calculé. Je fais grâce au lecteur du détail de la versifi-

cation. Si l'on en croyait Edgar Poe, il a trouvé la meilleure poésie comme son Legrand trouve le trésor des flibustiers. D'autres sont les charlatans de l'inspiration, de la création spontanée; il est le charlatan du calcul.

ARTHUR ARNOULD, Revue moderne : *Edgar Poe, l'homme, l'artiste et l'œuvre*, 1er juin 1865 [1].

... Qu'est-ce que l'œuvre, si ce n'est l'expression définitive et complète de l'homme et de l'artiste, le produit suprême de leur collaboration? — Elle les contient tous deux, l'homme ayant fourni ses impressions, l'artiste leur ayant donné un certain langage et les ayant placées dans un certain milieu favorable à l'*effet*.

Pour étudier l'artiste, chez Edgar Poe, nous possédons, du reste, un document des plus précieux, grâce à la sagacité de M. Baudelaire, qui a eu l'heureuse idée de traduire en entier un morceau remarquable et réellement révélateur de l'écrivain américain.

Ce morceau, c'est l'analyse, par Edgar Poe lui-même, «de la marche progressive» qu'il a suivie pour composer un de ses poëmes les plus célèbres, *le Corbeau*. Cette analyse, minutieuse et détaillée, comme tout ce qui est de la plume de l'auteur des *Contes*, a pour but «de démontrer qu'aucun point de la composition du poëme du *Corbeau* ne peut être attribué au hasard ou à l'intuition, et que l'ouvrage a marché pas à pas vers sa solution, avec la précision et la rigoureuse logique d'un problème mathématique».

Donnons d'abord une idée du poëme : nous en serons mieux préparés ensuite à juger le procédé du poëte.

.....

Tel est, en peu de mots, tout ce petit poëme. L'effet en est saisissant. Ce «*jamais plus*» qui termine chaque stance, crée peu à peu dans l'esprit du lecteur une impression de tristesse croissante. On voit dans le Corbeau la personnification du doute et du désespoir. Sous cette allégorie courte et vigoureuse, on se plaît à entrevoir un sentiment vrai, une douleur vivante. — On ne croit guère au corbeau savant, et on s'inquiète peu de son interlocuteur, mais on suppose que

[1] Entre cet article et le précédent, il convient d'en mentionner un autre, assez important par ses dimensions du moins, d'ARMAND RENAUD : *Edgar Poe d'après ses poésies*, Nouvelle Revue de Paris, 1er août 1864. Mais nous n'y avons rien trouvé qui vaille d'être reproduit.

le poëte, à l'abri derrière cette mise en scène fantastique, nous a révélé quelqu'une de ces souffrances secrètes, nous a donné le mot d'une de ces angoisses profondes qui agitent le cœur des hommes d'imagination, quand, en face d'une tombe fraîchement ouverte, se dresse tout à coup le problème de la vie future. On croit y voir le récit poétique de cette lutte qui s'établit, en pareil cas, entre le désir ardent de prolonger notre amour au delà de la mort, et la froide raison qui répond que tout est fini pour toujours, qu'on ne se reverra «jamais plus!»

Erreur! Le *Corbeau* ne contient rien de cela, du moins dans l'intention de l'auteur. Autre a été sa préoccupation, autre son but. S'il est arrivé à ce résultat c'est par une série de déductions logiques et de raisonnements mathématiques, et si un sentiment se dégage de ces vers, si une idée apparaît au milieu de ces stances, c'est que le lecteur les y apporte. Le poëte, lui, n'y avait pas songé. Il a cherché seulement une certaine quantité de mots, de sons, d'images, destinés à produire un certain effet voulu; il les a choisis, pesés avec soin, puis amalgamés ou opposés suivant certaines lois dont il va nous donner l'exposé minutieux.

Écoutons Edgar Poe.

.....

Tel est, en partie, ce document précieux. Edgar Poe s'y révèle complétement, et l'artiste y affirme l'homme à chaque mot.

Ce sont bien là les théories, c'est bien là le procédé d'un Américain, avec sa merveilleuse faculté d'analyse, sa passion du détail, son respect de la *réalité,* son esprit positif ayant besoin d'imposer des règles étroites et nettement définies, même aux caprices de l'imagination et aux inspirations du poëte.

L'orgueil, l'orgueil immense et sans vaine ostentation, qui est la base solide et le fonds immuable du caractère anglo-saxon, anime le morceau entier et n'éclate nulle part. En effet, l'auteur ne nous dit pas : — J'ai écrit un chef-d'œuvre, et mon poëme est sublime; je suis un grand homme, et tous les autres poëtes du monde connu ne me viennent qu'à la cheville; — mais il nous démontre froidement et résolument que le *Corbeau* est le seul poëme parfait et digne de ce nom, qui ait jamais existé et qui puisse jamais exister. C'est le sommet de l'art. Au delà il n'y a plus rien.

En effet, rappelez-vous son raisonnement. Il a trouvé le sujet le PLUS poétique et le PLUS beau. Il lui a donné la SEULE longueur qui pût convenir à ce sujet. Il l'a composé en stances terminées par un

refrain, et le refrain est déjà par lui-même le moyen d'effet le PLUS puissant. Il a donné à ce moyen d'effet, la perfection la PLUS grande, en le réduisant à un seul mot susceptible d'applications variables. Ce mot est le PLUS sonore et le PLUS mélancolique de la langue anglaise, et, grâce à ce concours de circonstances, il est arrivé à créer la PLUS grande intensité d'émotion possible.

Donc le *Corbeau* n'est pas seulement un excellent poëme, une œuvre des plus remarquables, il est le POËME, puisqu'il réunit toutes les conditions de la perfection et les SEULES, au plus haut degré.

A cet égard, Poe n'éprouve aucun doute, aucune hésitation. Toutes les opérations qui l'ont conduit à ce résultat ne sont-elles pas exactes?

Il ne s'agit pas de discuter avec lui : on ne discute pas avec les théorèmes de géométrie.

A dire vrai, nous ne croyons pas que tous ces raisonnements, tous ces calculs minutieux aient, en réalité, précédé la composition du *Corbeau.* Le poëte a vraisemblablement suivi avec plus de naïveté et de naturel les tendances nécessaires de son esprit.

Il a choisi un sujet mélancolique, parce que sa vie de désordre, son orgueil insatiable, sa misère inattendue succédant aux jouissances de la fortune, les souffrances et la mort d'une femme aimée, des passions dévorantes et les ravages de l'ivrognerie dans un tempérament nervoso-bilieux — joints à un esprit d'analyse qui grossit tous les détails, s'appesantit sur eux et les rend plus douloureux —, ainsi que le caractère indélébile de sa race, le portaient à la tristesse amère, au spleen farouche.

Il a choisi un sujet court, parce qu'écrivant presque toujours sous l'empire d'une excitation nerveuse factice, d'un accès de colère alcoolique — dont la durée ne saurait être prolongée au delà d'une certaine limite assez restreinte —, l'accès devenait nécessairement la mesure même de l'inspiration; parce que, préoccupé de lui-même, renfermé dans le cercle de ses propres sensations, malade étudiant sa maladie, le milieu de son inspiration était trop resserré et trop monotone, pour qu'elle pût s'y étendre et s'y renouveler à l'aise; parce que son esprit d'analyse mathématique le poussait à concentrer sa vue sur un point *unique,* à le creuser, à le décomposer, à le réduire à sa plus simple expression, il ne pouvait enrichir sa matière d'éléments étrangers, et devait arriver vite à ce moment suprême, où il ne reste au fond de la cornue que des molécules inertes et sans lien entre elles.

Il a déclaré que la «beauté» était le seul domaine légitime de la

poésie, il en a exclu la vérité et la passion, parce que cet amour de la réalité palpable et de l'exactitude mathématique qu'il tenait de son origine — réalité, exactitude, qui ne se rencontrent que dans le détail infiniment petit — le condamnait à ne plus donner à l'art d'autre but que la production d'un effet, et que cet effet, en dehors de la vérité générale, de la passion vivante, ne pouvait résulter que d'une émotion violente et brusque de «l'âme», pour employer son mot, d'une sorte de commotion électrique surprenant et faisant vibrer les nerfs.

Il a cherché en tout et partout le *maximum*, le maximum de tristesse, de sonorité, de beauté, etc., parce que, réduit à ne s'occuper que du détail, à poursuivre uniquement l'effet — et par des moyens purement matériels —, son instinct lui a révélé que cet effet devait être le plus puissant possible, afin d'étourdir l'esprit, de se justifier par sa force et son éclat.

Or, cette force, cet éclat, ne pouvaient se rencontrer que dans la «totalité ou unité d'effet», et c'est pour cela qu'il l'a si soigneusement poursuivie dans le *Corbeau*, dans ses *Contes*, dans chacun de ses ouvrages.

. . . . . .

PHILIPPE DAURIAC, *Le Monde illustré*, Revue Littéraire, 8 avril 1865. — V. p. 262.

. . . . . .

THÉOPHILE GAUTIER, Moniteur Universel, 9 septembre 1867 : *Charles Baudelaire. — Théâtre impérial italien, Réouverture.*

Edgar Poë (*sic*) n'était pas seulement un conteur d'histoires extraordinaires, un journaliste que nul n'a dépassé dans l'art de lancer un canard scientifique, le mystificateur par excellence de la crédulité béante, c'était aussi un esthéticien de première force, un très grand poëte, d'un art très raffiné et très compliqué. Son poëme du *Corbeau* arrive par la gradation des strophes et la persistance inquiétante du refrain à un effet intense de mélancolie, de terreur et de pressentiment fatal dont il est difficile de se défendre. Ce n'est pas faire tort à l'originalité de Baudelaire de dire qu'on retrouve dans les *Fleurs du Mal* comme un reflet de la manière mystérieuse d'Edgar Poe sur un fond de couleur romantique.

Du même dans les *Rapports sur le progrès des Lettres*, Paris, Imprimerie Impériale, 1868, p. 105 :

Baudelaire, il faut l'avouer, manque d'ingénuité et de candeur; c'est un esprit très-subtil, très-raffiné, très-paradoxal, et qui fait intervenir la critique dans l'inspiration. Sa familiarité de traducteur avec Edgar Poe, ce bizarre génie d'outre-mer qu'il a le premier fait connaître en France, a beaucoup influé sur son esprit, amoureux des originalités voulues et mathématiques. Virgile a été l'auteur de Dante, Edgar Poe a été l'auteur de Baudelaire, et le *Corbeau* du poëte américain semble parfois croasser son irréparable *never, Oh! never more* dans les vers du poëte parisien [1].

[1] Cf. encore la notice placée en tête de l'édition posthume des *Fleurs du Mal* (Calmann Lévy, éd.), p. 25 et 45.

TABLE DES MATIÈRES.

Page.

Extrait de la biographie d'Edgar Poe, par Rufus Griswold..... 1

Préface..... 9

EUREKA..... 11

Note du Traducteur..... 149

LA GENÈSE D'UN POËME :

[Préambule]..... 153

Le Corbeau..... 155

Méthode de Composition..... 160

APPENDICE À EUREKA.

Avertissement du scoliaste..... 180

Corrections manuscrites d'Edgar Poe..... 181

Pages.

ADDENDA 187

NOTES PRÉPARATOIRES 196

Note de M. Edmond Bauer 202

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Histoire de la traduction d'*EUREKA* 207

GÉNÉRALITÉS 266

ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES 269

Histoire de la *GENÈSE D'UN POËME* 301

Éclaircissements et Variantes 303

À LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES COMPLÈTES DE HONORÉ DE BALZAC
1.200 illustrations de CH. HUARD, gravées sur bois par PIERRE GUSMAN
Texte revisé et annoté par MARCEL BOUTERON et HENRI LONGNON
40 vol. petit in-8°. Chaque vol. broché..... 45 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE GUY DE MAUPASSANT
29 vol. petit in-8° imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 25 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
21 vol. petit in-8° et un index. Chaque vol. broché..... 40 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE VIGNY
Notes et éclaircissements de FERNAND BALDENSPERGER
11 vol. petit in-8° imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 35 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE MUSSET
Étude de FERN. BALDENSPERGER. — Notes de ROBERT DORÉ
Illustrations de E. NOURIGAT, gravées sur bois par V. DUTERTRE
11 vol. petit in-8°. Chaque vol. broché..... 40 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MICHEL DE MONTAIGNE
Étude, notes et éclaircissements de M. le Dr ARMAINGAUD
12 vol. petit in-8° imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 30 fr.

ŒUVRES DE ALEXANDRE DUMAS
Illustrations de FRED-MONEY, gravées sur bois par V. DUTERTRE
35 vol. petit in-8° imprimés sur papier vélin. Chaque vol. broché. 25 fr.

VERSAILLES ET LA COUR DE FRANCE
PAR PIERRE DE NOLHAC
10 vol. petit in-8° imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 30 fr.

FABLES CHOISIES, MISES EN VERS PAR M. DE LAFONTAINE
Compositions décoratives de PIERRE LAPRADE
250 Illustrations de EDMOND MALASSIS et FRED-MONEY
Gravées en couleurs par ANDRÉ et PAUL BAUDIER
3 vol. petit in-8°. Chaque vol. broché..... 100 fr.

Tous les volumes de ces collections sont en vente reliés.